



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



232 b 17







232 & 17

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.
TOME TROISIEME.



LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES
RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Troisième Edition revue, & augmentée.

One Almighty is , from Whom
All things proceed , and up to him return ,
If not depriv'd.

Milton. Parad. lost. Book. v.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE,
de MADAME & de Madame la Comtesse
D'ARTOIS, Quai des Augustins ,
à Saint-Ambroise.



M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation , & Privilège du Roi.

Il est un seul Tout-Puissant de qui toutes
choses procedent , & vers qui elles remontent ,
si elles ne sont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. v.

EXPLICATION DES FIGURES.

VIII. Sujet de la premiere Figure du troisieme Volume.

Cette Estampe représente le Baron de Lausanne au moment où il vient d'expirer. On voit encore sur son visage les traces du désespoir. Le Comte de Valmont est aux pieds de son lit dans l'attitude du saisissement & de la douleur. Des Domestiques , frappés d'un tel spectacle , reculent , pénétrés d'horreur & d'effroi.

IX. Sujet de la seconde Figure du troisieme Volume.

La Comtesse de Valmont , presque à l'article de la mort , console son époux , le fortifie par son exemple , & s'attache à lui faire puiser dans la Religion ces motifs de résignation qu'on ne trouve qu'en elle.

X. Sujet de la troisième Figure du troisième Volume.

Cette Estampe , dont le sujet est pris de la page 270 , peint l'amour des François pour leur Roi , cet amour qui , selon l'expression du Marquis de Valmont , s'identifie dans leur cœur avec celui qu'ils ont pour la Patrie. Le Monarque paroît à cheval pour rendre l'effet plus saillant & l'image plus sensible. Une Femme , qui est à la tête du cheval , & qui l'embrasse , rappelle un trait qui se trouve consigné dans le Siècle de Louis xv : Car c'est ainsi que les plus petites choses en apparence suffisent quelquefois pour peindre de grands sentimens.

uer sans exception.

345 , ligne 4 , te voir décoré , *lif.* te
r , décoré.

357 , dernière ligne , les remplissent , *lif.*
emplissent.

377 , au bas , Col. 35 , *lif.* Col. c. 3. *ψ.* 5.

392 , rien ne peut s'expliquer ; rien , *lif.*
ne peut s'expliquer , rien.

ne marque pas quelques autres fautes
essentiellés , comme à la page 15 , lig. 1 ,
ur faire ; page 375 , ligne 6 , consacrés
nsacrées , &c.





LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.



LETTRE XLIII.

Du Comte de Valmont à son Pere.

N O N , mon pere , ne me parlez plus de Religion , de vérité , de vertu. Je ne veux plus rien entendre. Mon cœur flétri par la douleur & l'opprobre se refuse à toutes vos leçons , & dans l'état où je suis tout secours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr , rien

Tome III.

A

2 LES ÉGAREMENS

de vrai. Emilie m'a trompé. Emilie ! quelle honte ! quel oubli d'elle-même ! ô noirceur ! ô trahison ! ô comble d'horreur ! Oui, Laufane. Le perfide Laufane. par - tout il triomphe de sa conquête ; & le feroit-il , si , par la sagesse de sa conduite , Emilie l'eût toujours forcé à la respecter ? Ah ! puisqu'il m'enlève mon épouse , l'honneur qu'il m'arrache donc la vie , ou qu'il se prépare à me donner la sienne.

A l'égard d'Emilie. Mais hélas ! je voudrois pouvoir douter encore , malgré les rapports qu'on m'a faits. Je voudrois , malgré l'évidence , pouvoir conserver d'elle la même idée que vous. Ah ! quand je vous ai exposé mes soupçons , vous ne m'avez point écouté ; trop prévenu en sa faveur , vous m'avez condamné sans ménagement : en lisant votre Lettre , je me trouvois avili à mes propres yeux. Mes soupçons se vérifient cependant. Ils se vérifient ! . . . Peut-être me trompai-je encore. On croit

trop aisément, me direz-vous, ce que l'on craint vivement : & où sont en effet ces preuves si constantes, ces justes fondemens de l'accusation la plus odieuse, la plus injuste, si Emilie est toujours ce qu'elle nous a paru, l'ame la plus belle & la plus vertueuse? Quoi, de simples délations pourront flétrir la plus pure vertu!... ô mon pere, je crois vous entendre me parler ainsi, & par toutes ces réflexions j'aide tour-à-tour à me flatter & à me tourmenter moi-même. Il est des instans, où, rapprochant toutes les circonstances, toutes les preuves, je crois tout, & alors toutes les passions me dévorent; je ne respire que haine, que vengeance, que fureur : la rage, l'enfer est dans mon cœur. Il en est d'autres où plus tranquille, & je le deviens en m'entretenant avec vous, je m'accuse de trop de précipitation & d'emportement; je me condamne; j'ai honte des transports qui m'agitent, des passions qui

4 LES ÉGAREMENS.

m'aveuglent , du délire où je suis; je suspends toute résolution , & je crains autant de faire éclater des soupçons mal fondés , que j'appréhende d'être trop facile à les rejeter. Ainsi toujours balancé par des sentimens contraires , je ne fais à quoi m'arrêter. Ah! du moins puisse - je être assez sage pour attendre des lumieres plus sûres encore! Mais aussi , une fois convaincu , si Lausane , si Emilie sont coupables , ah! c'est dans leur sang O mon pere! soyez touché du triste état de votre malheureux fils. N'insultez point à sa douleur : répandez sur des plaies trop vives pour un cœur sensible, ce baume salutaire que vos Lettres y ont fait couler jusqu'ici. J'espère que jusqu'à votre réponse j'aurai bien la force de contenir mes craintes & mes transports. Quoique j'aie pu vous dire dans l'ivresse de ma passion & l'égarement de mon esprit , ne cessez de me donner des conseils qui me deviennent plus

DE LA RAISON. J

que jamais nécessaires ; & parlez - moi toujours de cette Religion , dont les caractères sont en effet si frappans , dont le dernier sur-tout me remplit d'étonnement , & que je commence si vivement à admirer malgré moi , quoique si peu disposé encore à la suivre.





L E T T R E X L I V .

Du Marquis à son Fils.

MON fils , ô mon fils ! que ne suis-je près de toi ! que ta situation présente me rend mon exil douloureux & pénible ! Cher Valmont , je voudrois si bien être à portée de calmer tes craintes ; & rien ne peut suspendre les miennes. Ta Lettre me fait trembler. Ce n'est point le défaut de réserve & de sagesse dans Emilie que je crains ; c'est toi , c'est ta vivacité , ce sont les dispositions où je te vois. Cher ami , crois-en un pere qu'un long usage du monde a instruit , & qu'aucune passion ne transporte : crois-en un ami , tel que moi , & qui , sans risquer de se tromper , se fait garant de la sagesse de ton épouse. Il y a des femmes vertueuses , Valmont , quoi qu'en disent le libertinage & la frivolité ; & la tienne est certainement de ce nombre. Je l'ai toujours suivie dans ses démarches depuis sa plus

tendre enfance ; dans ses Lettres, depuis que je suis loin de vous : l'hypocrisie n'a point cette marche constante, uniforme, cette simplicité noble & pure, qui font le caractère d'Emilie. Non, la fausse vertu ne se contrefait point ainsi. Ah ! si tu savois toutes les alarmes que ta liaison avec le Baron lui a causées dès le temps de mon départ ; toutes les préventions, d'ailleurs si bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui ; toute la violence qu'elle s'est faite pour le recevoir & pour l'obéir ; tous les secrets pressentimens dont elle me faisoit part, & qui ne se vérifient que trop bien ; tout ce qu'elle mettoit de circonspection dans ses discours & dans sa conduite ; ô mon ami ! tu la respecterois autant que tu la chéris. Au nom de sa tendresse & de son amour pour toi, au nom de toute la mienne, modere les saillies d'une passion trop ardente, & qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui sert à multiplier & à grossir les phantômes qu'elle se fait. N'accable point une épouse délicate & sensi-

8 LES ÉGARÉMENTS

bje, par l'idée défolante & cruelle de tes inquiétudes & de tes foupçons ; ménage fon état , & les momens critiques dont elle eft proche. Sur-tout prends du temps pour te mieux inftruire ; ne te fie point à des efions envieux & mercenaires , qui s'embarrassent peu des conféquences , pouvu qu'ils te perdent , ou qu'ils te faffent payer cherement leurs prétendus fervices & leur noire trahifon.

Laufane peut être coupable de légèreté , de préfomption , de forfanterie même , puisque tel eft fon caractère ; mais non pas au point où tu le crois : & quelque coupable qu'il puiſſe être , as-tu droit de l'en punir ? Eft-ce à toi qu'appartient la vengeance ? Faut-il te répéter dans l'ivrefſe des transports qui t'agitent , ce que j'avois autrefois moins de peine à te faire entendre de fang-froid ; que la vie d'un autre homme , non plus que la tienne , n'eſt point à toi ; que tu ne la lui as non plus donnée que tu ne te l'es donnée à toi-même ; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité & le cri de la na-

titre , méconnoître tous les droits de l'Etre suprême & commencer par défier sa justice & son pouvoir , renverser toutes les loix , rompre tous les liens de la société qui nous rassemble & nous protège , fouler aux pieds toute autorité , détruire toute espece de subordination , & s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puissance publique , pour oser se faire l'arbitre & le vengeur d'une offense particulière. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le sang de celui qui nous l'a faite ; quel horrible préjugé ! quel phantôme d'honneur , auquel on sacrifie , plus en furieux qu'en vrai brave , tous les biens & l'honneur véritable ! Eh , mon ami , le vrai honneur consiste à être à ses propres yeux sans reproche , & constamment vertueux ; & peut-il y avoir quelque vertu réelle , sans la soumission aux loix de Dieu & de son pays ? Ah ! sois brave , cher Valmont , mais en faveur de ta patrie , comme je me flatte de l'avoir été ; & ne méprise point des conseils que quarante ans d'un courage

suffisamment éprouvé , m'ont acquis le droit de te donner.

Si cependant en voulant te venger de propos indiscrets , que peut-être on n'a pas tenus , tu périr , ô mon fils ! je frémis. Dans quel état iras-tu te présenter à ton Créateur , à ton Juge , & lui rendre une vie qu'il t'ordonnoit de conserver , dès qu'il ne te la demandoit pas ? Quelle catastrophe pour Emilie , pour le fruit de ses entrailles , pour ton pere ! Si c'est ton semblable qui périt par ta main ; tout souillé de son sang , cruel homicide ! quels remords tu te prépares ! quelle image sanglante va te suivre en tous lieux ! quelle autre source d'amertume pour ton épouse , pour tes enfans & pour moi ! quel renversement de toute espérance ! Succombant sous le crédit d'une famille puissante & en faveur , dépouillé , banni , flétri peut-être , quelle honte réelle pour sauver une honte imaginaire ! quelle perte de toutes les espérances & de tous les biens pour un honneur , pour un bien qu'on ne songe point

à t'enlever, ou qui cesse d'être un bien digne de si grands sacrifices, s'il n'est fondé que sur l'opinion (a). Ah ! s'il étoit question de sacrifier à la vertu, à l'Etat, au bien commun, je te tiendrois un autre langage, & je t'aurois déjà offert mon exil pour exemple & pour leçon.

O mon fils ! pese toutes ces réflexions, si tu es en état de les faire. Tranquillise-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plutôt l'expres que je fais partir. Dans peu tu recevras la Lettre que tu desires, & que j'ai déjà préparée sur la suite des caracteres de la Religion Chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet instant, & je ne veux d'ailleurs mettre aucun délai à celle-ci. Tu commences à admirer, dis-tu, la Religion malgré toi : ne t'expose donc pas à te repentir un jour de l'avoir si indignement violée. En enfreindre les loix les plus sacrées, quelle disposition seroit-ce pour la recevoir ; ou quelle source de regrets ne seroit-ce pas après l'avoir reçue ! Adieu, mon ami ; je

vais compter les jours , les momens ; & qu'ils seront longs & amers pour moi !

N O T E.

PAGE II.

(a) *S'IL n'est fondé que sur l'opinion.*
 » Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée , & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. . . .
 Vit-on un seul appel sur la terre , quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à César , pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? . . . Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre , n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est pas une institution de l'homme , mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si , quand il s'agit de la vie ou de celle d'au-

trui, l'honnête homme se règle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre ! Rentrez en vous-même, & considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, & d'exposer la vôtre, pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie, qui n'a nul fondement raisonnable ; & fit le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion, peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé, qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa Patrie, & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des Loix ; à plus forte raison, contre leur défense. O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? & ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être ? Mais quels sont au fond ces in-

convéniens ? Les murmures des gens oisifs , des méchans , qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Quel mépris est donc le plus à craindre , celui des autres en faisant bien , ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi , celui qui s'estime véritablement lui-même , est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui , & ne craint que d'en être digne ; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature des choses ; & quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure , elle n'en seroit pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu , l'on se fasse mépriser. L'homme droit , dont toute la vie est sans tache , & qui ne donne jamais aucun signe de lâcheté , refusera de souiller sa main d'un homicide , & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la Patrie , à protéger le foible , à remplir les devoirs les plus dangereux , & à défendre , en toute rencontre juste & honnête , ce qui lui est cher , au prix de son sang , il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de

mal aise, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; & dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres. . . . L'honneur d'un homme qui pense noblement, n'est point au pouvoir d'autrui; il est en lui-même, & non dans l'opinion du peuple: il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie intègre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, & l'homme de bien l'abhorre. «

» Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. »

M. Rousseau, qui s'exprime ainsi, a certainement raison, & il le prouve bien. Mais quand il est question de modes & de préjugés, quelque honteuse que soit leur origine, le commun des hommes raisonne-t-il ! Et ici, comme sur tant d'autres objets, n'aurait-on pas droit de s'écrier : *O homines servum pecus !*

Si d'ailleurs, auprès de bien des gens, le langage de la raison est insuffisant, voici une

autorité qui , pour eux , doit être de quelque poids : c'est celle du Comte de la Noue , surnommé *Bras de fer* , dont Henri IV fit un si bel éloge , en disant , *que c'étoit un grand homme de guerre , & encore plus un grand homme de bien.* » La cause de la fureur des duels , dit ce héros , si dignement loué par un si grand Roi , gît en nos erreurs & folies , & est un faux honneur. Si la noblesse continue de marcher ainsi égarée , tant en paroles qu'en faire , elle ira toujours profanant la vertu & les armes en se consumant. Il seroit bon que le Roi , les Princes & les Seigneurs blâmassent en public ceux qui auront ainsi ensanglanté leurs armes , & montrassent qu'ils les abhorrent comme gens qui n'ont autre plaisir que de s'exalter par la mort d'autrui. . . . C'est aux guerres qu'on doit montrer sa valeur & hasarder librement sa vie. Les gens d'honneur doivent servir généreusement leur Patrie ; & ceux qui exposent leur vie tous les jours pour elle , ne doivent pas à son service être chiches des biens de fortune. Pour moi , tandis que j'aurai une goutte de sang & un arpent de terre , je l'employerai pour la défense de l'Etat auquel Dieu m'a fait naître. . . . Mais quant à ceux qui vont précipitant leur valeur

dans les querelles personnelles, ils font croire qu'ils ne s'estiment pas de grand prix. «
Vie du Comte de la Noue.

Le Comte de Sales, attaqué par un faux brave, dont il avoit repris les blasphêmes, lui répondit, « qu'après avoir osé défendre la cause de Dieu, il ne devoit pas la trahir pour les fausses maximes d'un honneur mal entendu. « Il y a plus d'un exemple de cette nature de la part de Militaires, qui, en genre de bravoure, avoient fait leurs preuves: Mais ils ne seront jamais imités que par un petit nombre d'ames fortes, tant que nous ne cesserons pas de mettre de la contradiction entre nos institutions & nos mœurs: & qu'après avoir fait de belles loix contre le duel, nous continuerons à flétrir de la tache du deshonneur celui qui, ayant toujours vécu sans peur & sans reproche, aura cru, d'après sa conscience & les loix, devoir mépriser les propos d'un fat ou d'un étourdi.





L E T T R E X L V.

Du même.

Tu as été frappé, mon fils des premiers caractères que je t'ai fait appercevoir dans la Religion Chrétienne, & sur-tout de son unité. Joignons-y maintenant sa perpétuité; & admire plus que jamais comment ce magnifique ouvrage que la main des hommes n'eût pu faire, est continué de siècle en siècle par la même puissance toute divine qui l'a commencé.

Reprenons à la venue de Jesus-Christ l'ensemble surprenant que cet œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même, & la Religion se trouveroit démontrée par elle, indépendamment des livres du nouveau Testament, qui continuent pour les premiers temps le récit de ses merveilles. Mais pour ne te laisser rien à désirer sur ce qui peut aider & confirmer ta croyance, discutons un moment l'authenticité

de ces livres , avant que de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrois , d'abord , cher Valmont , appliquer aux Auteurs sacrés toutes les règles de discussion qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l'on porte des Auteurs profanes , & te faire observer les différens rapports qu'ont nos livres à ceux dont ils portent les noms , aux temps où ils les ont écrits , aux lieux , aux personnes , aux usages , au gouvernement civil , à l'état de la Religion , aux affaires publiques dont ils parlent : car tu n'ignores pas sans doute qu'il est impossible , moralement parlant , qu'un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité sur la Religion. Il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails sur lesquels les Chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévère critique. Pour terminer plus sûrement & en peu de mots toute contestation , considère cette chaîne de témoins , qui d'âge

en âge , depuis la naissance du Christianisme , déposent en faveur des livres du nouveau Testament , les attribuent aux Apôtres & à leurs premiers disciples , & souvent même emploient dans leurs écrits les faits & les maximes les plus essentielles de ces livres dont ils empruntent jusqu'aux expressions. Si tu prétends pouvoir en nier l'authenticité , ose donc prétendre également que les noms & les écrits de S. Polycarpe , de S. Ignace , disciples des Apôtres , que ceux de S. Justin , de S. Clément , de S. Irénée , qui ont été instruits par ces premiers disciples , qu'après eux les noms & les écrits d'Origène , d'Eusebe , de S. Jérôme , qui ont examiné si scrupuleusement dans les premiers siècles cette partie des divines Ecritures , sont des noms & des écrits supposés. Ici , comme par-tout ailleurs , tout se soutient dans la Religion , & la tradition la plus ancienne , la moins interrompue , la plus universelle , la plus constante , vient à l'appui de nos livres sacrés & des premiers monumens.

Confidere ensuite l'intérêt qu'avoient les premiers Chrétiens de tout état & de tout rang , avec tant de préjugés & de passions contraires , de ne pas recevoir sur de simples présomptions ce qui devoit servir de fondement à leur Foi , ce qui devoit être la regle de leur conduite , & ce qui les obligeoit à sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher , & à voler au martyre. Ce n'est pas au reste dans un siecle d'ignorance , mon fils , ce n'est point pour des peuples grossiers & des hommes sans lettres qu'ont été faits les écrits des Apôtres. C'est vers le siecle d'Auguste qu'ils ont paru ; c'est à Rome , c'est à la Grece , c'est à ce qu'il y avoit de plus policé & de plus sage qu'ils ont été adressés.

Interroge d'ailleurs , s'il le faut , les ennemis mêmes de la Religion , Juifs , Payens , Herétiques , tous ceux qui , dans ces premiers siecles , ont attaqué par toutes sortes de moyens les vérités contenues dans nos livres ; & dis-moi s'ils ont osé nier ou révoquer en doute que la plus grande & la principale partie de ces li-

LES ÉGAREMENS

vres fût des Auteurs auxquels nous les attribuons ; si du moins Marcion & Manès , les seuls qui aient eu assez d'ignorance & de témérité pour le faire , ont pu , lors même qu'on les en a défiés , apporter en preuve contre les écrits des Apôtres , le plus léger indice de fausseté , & donner un fondement tant soit peu raisonnable à leur opinion.

Dis-moi enfin s'il y a aucun livre dans le monde entier qui ait autant excité l'attention de tous les hommes , l'intérêt des partis les plus opposés , les recherches profondes des Savans de tous les siècles , que nos livres sacrés , sans qu'on ait pu en affaiblir l'autorité.

Dans quel temps en effet ces livres auroient-ils été supposés ? Leve , si tu le peux , toutes les contradictions que cette supposition renferme ; fixe une époque où elle ait été possible. Ce ne sera pas pendant la vie des Apôtres : auroit-on reçu des livres que les Apôtres eux-mêmes eussent démentis ? ce ne sera pas aussi-tôt après leur mort : comment faire

passer alors de fausses pieces sous leur nom ? comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'Eglises, à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des Apôtres ? comment les faire adopter sans opposition dans un temps où il y avoit encore un si grand nombre de leurs disciples & de personnes qui avoient conversé avec eux ? Sera-ce donc vers le second siècle ? Mais nous voyons dès-lors ces livres cités par les Auteurs contemporains, révéérés comme sacrés, traduits dans plusieurs Langues, reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du nouveau Testament, lus dans toutes les Eglises, qui en conservoient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejettoient avec soin toutes les nouvelles productions, en leur opposant leur seul caractère de nouveauté.

Et ne dis pas, mon fils, que ces livres ont pu être altérés par la suite : les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés, nous assurent aussi

de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hommes , dont les intérêts étoient si différens , des écrits si publics , si chers à tous les Chrétiens , si discutés par les Hérétiques , les Juifs & les Payens , pouvoient-ils souffrir la moindre altération , sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités du monde mille voix pour réclamer , & sans qu'on prît soin de les confronter avec les exemplaires authentiques ? » Marcion » prétend , disoit Tertullien , que l'Evangile dont je me sers est corrompu ; qui » sera notre Juge ? Ce seront les anciennes » Eglises qui ont reçu les Evangiles de la » main des Apôtres : allons les consulter , » & celui dont l'Evangile se trouvera conforme à ces exemplaires ne se fera point » trompé , puisque la vérité doit être plus » ancienne que le mensonge. «

Si après d'aussi fortes preuves , il peut encore te rester quelque doute , je t'offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes , compare les diverses leçons , je dis même de tous les siècles , comme l'ont fait dans le siècle dernier

ner les plus savans critiques ; & vois s'il en résulte , au préjudice de nos livres , une seule différence essentielle dans tout ce qui a rapport à l'histoire , à la doctrine & aux mœurs.

Il est donc vrai , cher Valmont , aux preuves positives que nous apportons de l'authenticité des livres du nouveau Testament , on ne peut opposer , & l'on n'oppose tous les jours que des doutes , que les passions élèvent & fomentent , mais que la raison désavoue. Laisse , mon fils , laisse l'incrédule s'aveugler lui-même , sans vouloir imiter son aveuglement ; & une fois convaincu de l'authenticité de nos livres , assuré que le témoignage qu'ils renferment est parvenu jusqu'à nous dans toute son intégrité , permets que je m'arrête quelques momens à te faire observer combien ce témoignage est digne de foi , combien il est incontestable.

Il l'est sans doute , si ceux qui l'ont rendu ne se sont pas trompés ; & si d'ailleurs ils n'ont ni voulu ni pu nous tromper. Mais en premier lieu , qu'ils ne se

soient pas trompés, c'est ce qui est évident par la nature même de leur déposition : tous ou presque tous sont des témoins oculaires ; nous ne rapportons , te disent-ils , que ce que nous avons vu , que ce que nous avons entendu , que ce qui s'est passé constamment au milieu de nous : c'est ce qui l'est encore par la nature des faits qu'ils racontent ; puisque ce sont de ces sortes de faits , qui , par leur continuité , & par leur certitude au jugement de tous les sens , ne sont pas susceptibles d'illusion.

Mais au moins n'ont-ils pas voulu nous tromper. Pour répondre à cette question , examine bien , mon fils , ce projet qu'on leur suppose d'en imposer à l'Univers , par un assemblage de faits aussi difficiles à inventer , à combiner , à faire quadrer si juste & avec les livres de l'ancien Testament , & avec de certains faits principaux qui ne dépendoient pas d'eux , qu'ils n'étoient les maîtres ni de faire naître , ni d'empêcher , ni de supprimer , ni d'altérer , & qui dès-lors devoient entrer né-

cessairement, & malgré eux, dans l'unité du plan qu'on veut bien leur prêter. Un seul homme, pour un petit nombre de faits qu'il invente, a tant de peine à faire accorder la vérité avec le mensonge : eh, que fera-ce donc lorsqu'il sera question de plusieurs hommes, écrivant comme les Apôtres en différentes circonstances & à diverses reprises; lorsqu'il s'agira d'un grand nombre de faits compliqués; & sur-tout lorsqu'il sera question de faits liés à beaucoup d'autres, qui ont précédé, qui ont dû suivre, & qui n'eussent pu que se trouver en contradiction les uns avec les autres, dès qu'ils n'eussent été liés entre eux que par l'imposture? Non, on n' imagine point, on n'invente point comme les Apôtres; & sur des objets aussi étendus dans leurs combinaisons & leurs rapports, la fiction ne fut jamais si bien d'accord avec la vérité.

Au reste, mon fils, juge de ce prétendu projet de nous en imposer, conçu par les Apôtres après la mort ignominieuse de leur Maître, juges-en par

28 LES ÉGAREMENS

l'éducation qu'ils avoient reçue , & par l'état vil & abject où ils vivoient presque tous avant leur apostolat ; par ce ton d'ingénuité , de candeur , d'intégrité , qui brille dans leur personne comme dans leurs écrits , & ne s'y dément jamais ; par ce caractère de droiture qui regne dans leurs mœurs , mœurs douces & simples , chastes & pures , exemptes de tout levain d'intérêt , d'ambition & de révolte ; par toute leur vie humble , pauvre , laborieuse , mortifiée , & telle en un mot , que leurs plus grands adversaires ont été forcés de la respecter.

Eh , mon fils , quel motif eût porté les Apôtres à vouloir nous tromper , quand bien même ils eussent été de caractère à l'entreprendre ? Les humiliations , les souffrances & la croix de Jésus - Christ avoient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux ? & pouvoient-ils attendre autre chose de toutes les passions , de tous les intérêts & de tous les hommes conjurés à la fois contre leur Maître , & contre ceux qui oseroient encore après sa mort en paroître les disciples ?

Mais enfin , supposons-les intéressés à nous tromper , & de caractère à vouloir le faire. L'eussent-ils pu ? Ici, mon fils, combine selon les loix les plus rigoureuses , les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits , & je dis même l'évidence en genre de preuves & de raisonnement , combine tout à la fois leur nombre , la diversité de leurs caractères , les différentes épreuves par lesquelles ils ont passé , & dis-moi comment le secret eût pu demeurer impénétrable , au milieu de douze Apôtres , de soixante & douze Disciples , d'un si grand nombre de témoins qui publioient hautement ce qu'ils disoient avoir vu , entendu , touché à tant de reprises & si constamment ; & que cependant , soit dans la multiplication de cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes , soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance , connus pour tels de la Synagogue , soit dans la résurrection de plusieurs morts & celle de Jesus-Christ même , accompagnées de circonstances qui

les ont rendu publiques, ni aucun d'entre eux, ni personne d'entre les Juifs, n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu? Eh, oseroit on seulement avancer faussement de pareils faits, lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes & de presque tout un peuple qu'on en appelle?

Dis-moi ce qui pouvoit unir d'une manière si étroite, & par des liens si durables, des hommes qui n'eussent eu d'autres liens réciproques que la fourberie & le mensonge; & comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différens, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet de intérêts opposés, qui changent selon le temps, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un desir de primer sur tous les autres?

Dis-moi enfin comment, ni les promesses, ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentimens de compassion pour ceux qui devenoient les malheureuses victimes de la foi qu'ils leur annonçoient, ni les fatigues & les peines

continuelles , ni la crainte des tourmens , ni l'horreur de la mort , n'ont jamais pu modérer leur ardeur , ralentir leur course , leur arracher l'aveu de leur égarement , ou varier leur déposition ? On souffre , on meurt pour un sentiment que l'on croit vrai , & en genre de croyance , l'erreur a ses martyrs comme la vérité ; mais est-il dans la nature de courir de contrée en contrée aux peines , aux tourmens , à la mort , & de les soutenir avec une fermeté toujours égale , pour attester un fait que l'on fait être faux ? Car, voilà , cher Valmont , ce qu'il importe sur-tout de bien considérer ; voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs , & ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que par-tout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous opposer ; c'est que , bien différens des enthousiastes de toutes les sectes , les martyrs du Christianisme naissant , sont des martyrs de fait , & non pas d'opinion.

C'en est assez sans doute , mon fils , pour démontrer la certitude de tout ce

que les livres du nouveau Testament n'enseignent sur la suite de la Religion. Mais je te l'ai dit , & tu seras forcé d'en convenir , je n'aurois pas même eu besoin de nos livres pour te convaincre ; & la suite des événemens , leur enchaînement nécessaire entre eux , & avec ceux d'aujourd'hui nous sommes aujourd'hui les témoins de cette correspondance mutuelle , qui telle qu'ils se prêtent l'un à l'autre le plus ferme appui ; en un mot , la perpétuité de la Religion Chrétienne , formeroit si facilement en sa faveur la démonstration la plus complète. Reprenons-les ces événemens bien enchaînés , si bien liés ; & qui parlent d'eux-mêmes.

Déjà les quatre grands Empires prophétisés par Daniel * , comme devant amener avec eux l'Empire éternel du Christ , se succèdent l'un à l'autre , & le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. La prophétie de Jacob touche à son terme & aux yeux de la nation étonnée le 1

* Chap. 2 & Chap. 7 & 8.

tre s'échappe des mains du Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement *. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie , & le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils †. L'avènement de ce Messie tant désiré a été différé assez long temps pour nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même : enfin le Messie paroît. Toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne , tous les caracteres du Messie se retrouvent en J. C. Comme verbe , coéternel à son pere ; comme verbe fait chair , naissant d'une Vierge ; il est le rejetton de Jessé ; il est le fils de David ; il sort de la Tribu de Juda ; il naît à Bethléem ; il y reçoit le

* Prophétie d'Aggée , chap. 2.

† Voyez M. Bossuet , Discours sur l'Histoire Universelle , pag. 373 & suivantes , édit. de 1744 , in-12.

nom de Jésus, ce beau nom de Sauveur ; qui présageoit tout à la fois & la gloire qu'il alloit rendre à Dieu par la réparation du péché & le salut qu'il alloit rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce (a) ; les Bergers & les Rois l'adorent ; & ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Payens nous a garanti (b) , ce qui confirme de la manière la plus solennelle tout le récit des Auteurs sacrés , Hérode , instruit de sa naissance , immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes , & par ses inquiétudes & ses craintes , rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des Juifs & à la venue du Messie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie , à peine le temps où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé , que Jean-Baptiste (c) , si digne d'admiration par l'austérité de sa vie , par la pureté de ses mœurs , par les effets de son zèle , par la force de ses paroles , & que les plus sages d'entre les Juifs , cherchant par tout le Messie , eussent pris sans

peine pour le Messie lui-même , se dépouille en sa faveur de sa propre gloire , s'annéantit en sa présence , & le fait reconnoître à ses Disciples pour l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure , & leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses Disciples , sans appareil & sans faste , les trésors de la plus haute sagesse ; il leur révèle les plus profonds mystères sans en paroître étonné ; il développe les idées les plus neuves & la morale la plus parfaite , comme des idées qui lui sont naturelles & qui coulent de source ; il nous fait aspirer à une nouvelle béatitude ; il rappelle notre ame à son origine & à sa fin , & la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempère l'élévation de ses pensées & la hauteur de ses maximes , par la naïveté des images qu'il emploie , & l'onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand , tout est aimable dans sa personne ; il y réunit

au souverain degré la douceur & l'auprité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande & de la perfection qu'il conseille ; & ce qu'il y a de plus admirable encore, son amable fait allier la plus haute élévation à l'humilité la plus vraie. Son caractère ferme & généreux ; son cœur est tendre & bienfaisant ; sa vie est pauvre & frugale ; ses manières sont simples & accessibles ; ses mœurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes que pour les éclairer & pour leur faire du bien. Sociable , humain , populaire , mais sans familiarité & sans bassesse , il se met à portée de tous , & s'en fait respecter. Il converse , il se plaît avec les enfans ; il accueille & prévient les pécheurs ; il se rebute point de la grossièreté des Disciples ; il est bon , il est indulgent pour les foibles , & ne fait paroître de la vérité qu'envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare qu'il aimoit tendrement ; il s'intéresse de la manière la plus vive à la douleur d'un

mere qui vient de perdre son fils ; il fait
 grâce à la femme adultere, & ne lui de-
 mande pour toute reconnoissance que de
 cesser d'être infidele. Dans l'entretien le
 plus intéressant, il instruit, il convertit
 la Samaritaine, & annonce un culte nou-
 veau, l'adoration en esprit & en vérité.
 Il voit avec une sorte de transport couler
 les pleurs de Magdelaine ; il se plaît à
 briser le cœur du Publicain. Par-tout il
 envisage la gloire de son pere ; par-tout
 il maintient, il assure l'accomplissement
 des devoirs, & l'ordre de la société. Il
 nous apprend que son Royaume n'est pas
 de ce monde, & rend lui-même à César
 le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son
 regne est celui de la vérité, & en lui ren-
 dant témoignage devant Pilate, c'est à elle
 qu'il se sacrifie. Opprimé, calomnié, cou-
 vert d'opprobres, mourant dans les sup-
 plices, il fait avouer à son juge son inno-
 cence, & fait voir sur la terre la vertu
 malheureuse, persécutée, mais toujours
 également ferme, sans tache, & se suffi-
 sant à elle-même. Sa passion, sa mort

sont encore quelque chose de plus grand que sa vie ; & le Disciple célèbre du plus sage des Philosophes , en voulant peindre le juste avec tout l'héroïsme de la vertu , a peint une vertu plus qu'humaine , & le Fils de Dieu sans le savoir (a).

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses mœurs , ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine , & démontrent avec elle & avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue , de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée , la divinité de sa mission.

En vain m'arrêteroïs-je ici à disserter froidement sur la nature & la possibilité des miracles (e). Il est des faits , qui , bien avérés , tranchent toute difficulté , & parlent bien plus haut que de stériles & vains raisonnemens. Tels sont les faits & les miracles qui ont un rapport direct à J. C. ; faits sensibles & palpables ; faits publics & permanens ; faits réitérés & perpétués par-tout où l'établissement de la Religion Chrétienne & la gloire de son Auteur l'ont

nécessairement exigé; faits & miracles avoués par ceux mêmes qui avoient l'intérêt le plus pressant à les nier (*f*); avoués par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés, en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvoit dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable que J. C., disoient-ils, avoit découvert, on ne fait comment, dans le sanctuaire; avoués & reconnus, du moins en partie par les Payens, Hierocles (*g*), Julien (*h*), Celse (*i*), Porphyre (*k*), & une infinité d'autres, qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constatoient, & de Payens sont devenus Chrétiens; avoués & confirmés par les hérésiarques du temps même des Apôtres, les Judaïsans, les Nicolaïtes, les Cerinthiens, les Gnostiques, les Valentiniens, les Basilidiens, &c., qui attaquant tout & confondant tout, disputant sur tout, n'ont jamais contesté aux vrais disciples de Jesus-Christ les miracles qu'ils lui attribuoient, ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéroient

en son nom ; faits merveilleux , évidemment au-dessus des forces de la nature , tous bienfaisans , tous utiles aux hommes , ou pour guérir les maux du corps , ou pour dissiper les maladies de l'ame , les préjugés & les erreurs ; faits & prodiges bien différens par leur authenticité de ceux que l'incrédule ose mettre en parallèle avec eux * , bien différens par leur

* Voyez la note sur Hieroclès.

Nul siècle n'a été plus fécond que le nôtre en parallèles aussi odieux qu'insensés. De ce nombre sont les comparaisons bizarres qu'on a osé faire des Miracles de Jesus-Christ avec des tours de force & de prétendus prodiges au-dessous même de ceux qu'on a vus à la Foire ou chez Comus ; avec des sauts , des gambades & des contorsions , où la folie le disputoit à l'indécence , & où tout étoit marqué au coin de la friponnerie & de la superstition ; avec des guérisons souvent ridicules que rien ne prouvoit ou qui ne prouvoient rien , qui étoient presque toujours démenties par des informations plus

TE caractère & leur publicité de ces prestiges
 TE & de ces œuvres de ténèbres par lesquels
 TE s'accréditent dans les esprits foibles, les
 MS superstitions, les schismes, & tant d'opi-
 e nions aussi contraires à la vérité que dan-
 ge- gereuses pour les mœurs.

Exposons-les donc en peu de mots ces
 faits & ces miracles, dont tout nous ga-

exacts, & dont la liste ressembloit à celle
 de ces Empiriques, qui, sans parler de tous
 ceux qui ont échappé à l'efficacité de leurs
 remèdes, ou que leurs remèdes ont tués,
 mettent sur le compte de leur art toutes les
 cures qu'a suppléées leur imagination, ou
 qui ont été faites par la nature. Triste aveu-
 glement des Sectaires qui ont donné lieu à
 de semblables comparaisons, & des incrédu-
 les qui n'ont pas eu honte de les faire! Voyez
 au reste sur cet objet les *Opuscules de Chi-
 rurgie par M. Morand de l'Académie Royale
 des Sciences*, seconde partie, chap. 6, qui
 renferme, d'après la demande de M. de
 Sartine, le *rapport des opérations faites à
 Paris par plusieurs personnes que l'on disoit
 faire des miracles en 1759. & 1760.*

tantit la certitude , dont tout confirme
 réalité. Maître de la nature , d'un
 Jesus-Christ calme les tempêtes ; il p
 crit des loix aux élémens ; il multi
 cinq pains , & en nourrit cinq mille ho
 mes ; il ouvre les yeux des aveugles
 naissance ; il délie la langue des mu
 il rend l'ouïe aux sourds ; il guérit
 malades par sa seule parole ; il chasse
 démons , & les force de rendre homma
 à sa Divinité ; la nature , la mort , l'
 fer obéissent à sa voix. Il ressuscite le
 de la veuve de Naïm , dont le pe
 accompagnoit la pompe funebre ; la
 du Chef de la Synagogue , dont une tr
 pe de Juifs pleuroit la perte ; Lazare ,
 seveli depuis plusieurs jours. Il annonce
 sa mort & sa résurrection ; il prédit
 que nous voyons accompli de la man
 la plus frappante , la prédication de l'E
 gile , l'établissement de l'Eglise , l'in
 fectibilité de sa foi , sa visibilité , sa
 pétuité , le châtiment des Juifs , &
 destruction de Jérusalem. Il est livré
 ennemis , parce qu'il l'a bien voulu. J

l'a trahi, mais la honte & le désespoir suivent de près son crime ; il en reporte aux Juifs le salaire ; & le champ acheté de cet argent même pour la sépulture des étrangers est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie & de ses remords. Après avoir enduré de la manière la plus héroïque & avec le plus noble courage les opprobres les plus humilians, Jesus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes, & la nature se trouble & se déconcerte quand il expire ; par des prodiges qu'attestent des Auteurs payens (1), elle reconnoît son maître. Il meurt sur la croix, & selon la promesse qu'il en a faite à ses Apôtres, cette croix devient l'instrument & le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance & de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avoient prises pour empêcher que ses Apôtres ne pussent enlever son

corps; indépendamment des circonstances publiques, dont ce fait a dès-lors été revêtu, & d'après lesquelles on eût pu aisément convaincre les Apôtres d'imposture, s'ils eussent voulu nous tromper ce fait est confirmé par toutes ses suites & la force des preuves va toujours en croissant.

Des Disciples, autrefois si timides publient hautement le triomphe de leur maître; & dans quel moment? dans celui où tout paroît désespéré, & où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que de affronts, des persécutions, des supplices & la mort. Mais encore, ces hommes qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d'aussi grands prodiges que ceux qu'il opérés lui-même (*m*), ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer les mœurs, & changer la face de l'univers; que sont-ils? Des hommes sans nom, sans fortune, sans crédit & sans science, des hommes de la lie du peuple. Disons-le en un mot, & ne soyons point choqué, cher Valmont, de la véri-

expression, tels que seroient parmi des Batteliers de la Loire & de pauvres pêcheurs, tels sont ceux, qui, dans les langues, vont rendre témoignage à Jesus crucifié.

, que d'obstacles s'opposent à leur bon & à l'établissement de l'Evangile ! obstacles pris des vérités mêmes qu'il faut prêcher, vérités difficiles à croire, difficiles encore à pratiquer : obstacles de la part du peuple Juif dans ses superstitions & les préjugés sur la grandeur morale du Messie ; obstacles du côté des Payens, dans leur religion, leurs loix, leur politique, puisque le culte des faux dieux, les Aruspices, les augures, les loix, les sacrifices étoient liés étroitement à l'administration des affaires civiles ; dans la divinité des Empereurs, devenus les dieux de la terre ; dans l'orgueilleuse sagesse des philosophes, qui s'en croyoient la lumière ; dans la corruption du monde entier, dont le christianisme renversoît toutes les idées, & attaquoit tous les vices ; obstacles de la part des Apôtres eux-

mêmes , que je t'ai fait voir dénués de tous talens extérieurs & de tout secours humain. Et malgré tant de difficultés, insurmontables à tous nos sages ensemble , quand ils n'entreprendroient que la conversion d'une seule cité , d'un seul hameau ; insurmontables pour tout autre que pour un Dieu ; le témoignage des Apôtres est reçu. Jesus est reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut ; la croix triomphe ; les mœurs des premiers fideles se font admirer de leurs plus grands ennemis (*n*) ; peuples , Philosophes , Empereurs , Sénateurs , Guerriers , tous cedent enfin , & l'univers est chrétien *.

* Qu'on oppose à cet établissement du Christianisme celui de la loi de Mahomet. Comme on l'a si bien observé , « l'ignorance » brute des peuples que Mahomet vouloit » soumettre à sa domination bien plus qu'à » sa doctrine , une ambition effrénée sou- » tenue d'un ardent enthousiasme , le glaive » plus persuasif encore que la parole , une

Les oracles se taisent (o) ; les Idoles sont brisées ; Rome , cette Capitale du monde , devient une Rome nouvelle , & acquiert pour la gloire de la religion un nouvel Empire. Toutes les prophéties sur la conversion des Gentils sont accomplies. L'Eglise prend tous les caracteres que son divin Chef lui a assignés ; posée sur des fondemens que rien ne peut ébranler , victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre , elle subsiste malgré

« morale commode , un paradis sensuel ,
« voilà sans contredit les véritables causes
« de l'établissement & des progrès du Ma-
« hométisme. » Les Disciples de Jesus-Christ
au contraire ont fait recevoir sa loi dans les
siècles & chez les peuples les plus éclairés ;
en employant la douceur , la soumission , la
patience , & non la force & la contrainte ;
en souffrant persécution , bien loin de per-
sécuter eux-mêmes ; en prodiguant leurs
biens & leur vie , au lieu de les arracher aux
autres ; en prêchant une morale sainte &
sévère ; en contrariant l'imagination , les pas-
sions & les sens , au lieu de les flatter.

48 LES ÉGAREMENS

les efforts continuels de l'hérésie , de la fausse politique & de l'incrédulité. Elle subsiste plus qu'aucun Empire , & près de dix-huit siècles d'orages & de tempêtes n'ont pu la renverser. Chaque jour elle répare ses pertes ; chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes , & vérifie en elle , de la manière la plus sensible , les prédictions & les promesses de son divin époux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complete & toujours subsistante de la divinité de Jesus-Christ. Dès les premiers temps ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avoient prononcée contre eux-mêmes , lorsqu'au tribunal de Pilate , ils avoient osé s'écrier , en maudissant le Christ ; *que son sang retombe sur nous & sur nos enfans*. Ils ont vu , comme le Christ le leur avoit prédit , renverser , détruire de fond en comble , & sans qu'il en restât pierre sur pierre , les murs de Jérusalem , & son temple fameux , que Julien s'efforça en vain de rebâtir (p). Ils ont

ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur & moins de ressources que jamais les menaces de leurs Prophètes , & ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-sept cents ans, toujours au même état où les vengeances du Seigneur & les conseils de sa Providence les ont réduits, toujours sans Chefs, sans Patrie, sans Temple, sans Prêtres, sans sacrifice, errant de peuple en peuple, conservant par-tout une existence si précaire & continuée cependant depuis si long-temps sans mélange & sans interruption (q), ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, & démontrent la divinité de ce Jesus qu'ils osent blasphémer. O mon fils ! que la lumière brille enfin pour toi ; que le voile qui t'en déroboit l'éclat se déchire ; tombe aux pieds de celui que tu as trop long-temps méconnu , & adore avec moi Jesus-Christ ; ce Jesus devenu le centre unique de l'un & de l'autre testament, le point de réunion de toutes les parties de la religion , la liaison essentielle du véri-

table Israélite & du Chrétien fidele ; ce Jesus , qui , attendu ou donné , a été dans tous les temps la consolation & l'espérance des enfans de Dieu , & nous montre ainsi la religion la plus digne de notre admiration par son ancienneté , son unité , sa perpétuité.

Eh , quel donc , le Dieu saint auroit-il pu laisser prendre à l'erreur des caracteres si parfaitement semblables à la vérité ; & ne puis-je pas dire à juste titre , après tant de merveilles , que si ce que je crois maintenant pouvoit être une erreur , ce seroit Dieu même qui m'auroit trompé ? Prends-y garde , Valmont , je n'ai fait que tracer rapidement , qu'ébaucher en quelque sorte une suite d'événemens , qui s'ament & se supposent les uns les autres , dont chacun en particulier , développé dans toute son étendue , formeroit une preuve suffisante & complete , mais qui pris ensemble sont au-dessus de toute difficulté & de toute objection.

Quelle satisfaction pour le vrai fidele de repasser ainsi d'un coup-d'œil toute la

suite de la religion , & tous les fondemens de sa foi ! Au milieu de tous les assauts qu'on livre à sa croyance , quelle consolation pour lui de voir comment , & avec quelle évidence , des preuves que nous avons sous les yeux , de l'état actuel des Juifs , de l'Eglise & de la religion , on remonte de siècle en siècle , & par une succession non interrompue de Pontifes dans l'Eglise Romaine , par une liste de noms connus aux premiers jours du christianisme ; de-là encore , par une autre suite de Pontifes également constante , usqu'à Aaron , jusqu'à Moïse ; & de Moïse , par un petit nombre de Patriarches , aux premiers jours du monde ! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable religion ! la plus belle , la plus grande qui soit sur la terre , & qu'aucune secte , aucun peuple ne peuvent imiter.

J'ai satisfait à ton empressement , cher Valmont , en te retraçant le troisième caractère de la Religion Chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui

52 LES ÉGAREMENS
concerne sa situation actuelle & ses plus
secrètes dispositions.

NOTES.

PAGE 34.

(*) *U*NE étoile brillante l'annoncé. Chaldéide , Philosophe Platonicien , qui fleurissoit au commencement du quatrième siècle , dans son Commentaire Latin sur le Timée de Platon , Ouvrage très-estimé des Savans , parle en ces termes de l'étoile qui parut en Orient :
» Il y a une autre Histoire , plus sainte &
» plus digne de notre vénération , qui publie
» l'apparition d'une étoile destinée à annon-
» cer aux hommes , non des maladies ou
» quelque mortalité funeste , mais la venue
» d'un Dieu , descendu uniquement pour le
» salut & pour le bonheur du genre humain,
» Elle ajoute que cette étoile ayant été ob-
» servée par des Chaldéens , distingués par
» leur sagesse , & très-versés dans l'Astro-
» nomie , sa route nocturne les conduisit à
» chercher le Dieu nouvellement né ; &
» qu'ayant trouvé cet auguste Enfant , ils

» lui avoient rendu les hommages qui étoient
 » dus à un si grand Dieu. « Il est aisé de
 sentir qu'on n'allégué point ici Chalcide,
 non plus que Macrobe dans la note suivante,
 comme faisant preuve par eux-mêmes, puis-
 que ce sont des témoins bien postérieurs à
 l'événement, mais comme ayant recueilli les
 faits dans des sources non suspectes, dès que
 l'on fait qu'ils n'étoient pas Chrétiens, & que
 d'ailleurs on connoît assez leur discernement
 & leurs lumières.

I B I D.

(b) *Et ce qu'un Auteur célèbre entre les
 Auteurs Payens nous a garanti. . . . Hérode
 instruit, &c. Macrobe, Proconsul d'Afrique ;
 Grand Chambellan de l'Empereur Théodose
 le jeune, & qui vivoit au commencement
 du cinquième siècle, parle ainsi de ce fait
 intéressant : » Auguste ayant appris qu'Hé-
 » rode, Roi des Juifs, avoit fait tuer en Sy-
 » rie un grand nombre d'enfans mâles, âgés
 » de deux ans & au-dessous, & que le propre
 » fils de ce Prince avoit été enveloppé dans
 » ce massacre, dit : Il vaudroit mieux être
 » le pourceau d'Hérode que son fils. «
 (Saturn. l. 2, c. 4, de Josis Ang.) Hérode.*

étoit Juif , & on fait que sa Religion ne permettoit pas l'usage de cet animal. La Syrie est mise dans ce passage pour la Judée. On voit la même désignation dans Tertullien : *Pontio Pilato Syriam tunc ex parte Romanæ Procuranti.* (Apologet.)

Dupleffis - Mornay remarque comme une nouvelle preuve de l'apparition de l'étoile miraculeuse , que ce fut en conséquence de cette étoile , & des informations qu'Hérode prit des Mages , que ce Prince cruel & soupçonneux fit tuer tous les enfans qui étoient au-dessous de deux ans , croyant faire périr celui que l'étoile désignoit. En sorte que ces deux faits se trouvent liés ensemble & appuyés l'un par-l'autre.

I B I D.

(c) *Jean-Baptiste si digne d'admiration , &c.* Joseph , dans ses Antiquités Judaïques , l. 18 , c. 7 , en parlant d'une guerre qu'eut Hérode contre Arétas , Roi des Arabes , dans laquelle son armée fut taillée en pieces , rend ce témoignage à Jean-Baptiste , & fait connoître en même temps le commencement du Christianisme. « On crut parmi les Juifs que la dé- » faite de l'armée étoit une juste punition

de Dieu , au sujet de Jean , surnommé
 Baptiste , que le Tétrarque Hérode avoit
 fait mourir , & qui étoit un saint homme :
 car il exhortoit les Juifs à la vertu , sur-
 tout à la piété & à la justice , & à se laver
 dans les eaux du Baptême. Cependant il
 les avertissoit que pour en rendre l'usage
 agréable à Dieu , il ne suffisoit pas de s'ab-
 tenir de quelque péché particulier ; mais
 qu'il falloit d'abord purifier son cœur par
 la justice , en purifiant son corps par le Bap-
 tême. Comme il se faisoit vers lui un grand
 concours de peuple qui prenoit ses leçons
 avec empressement , Hérode craignant que
 le crédit de Jean ne fût une occasion d'é-
 meute , prit le parti de le faire mourir. »

P A G E 38.

(d) *Et le Fils de Dieu sans le savoir.* Ce
 n'est ici qu'une expression simple & vraie du
 caractère de J. C. : mais on ne sauroit trop
 se rappeler ces beaux morceaux sur J. C. &
 sur l'Evangile , qui joignent à la plus exacte
 vérité tout le mérite du style le plus pur & de
 l'éloquence la plus sublime. » Non , ce n'est
 point avec tant d'art & d'appareil que l'Evan-
 gile s'est étendu par tout l'univers , & que sa

beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre , le seul nécessaire à un Chrétien , & le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas , n'a besoin que d'être médité , pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. . . .

» Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre à la fois si sublime & si sage , soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur , quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit , quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme , où est le sage qui sait agir , souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand

Platon peint son juste imaginaire , couvert de tout l'opprobre du crime , & digne de tous les prix de la vertu , il peint trait pour trait J. C. La ressemblance est si frappante , que tous les Peres l'ont sentie , & qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

» Quels préjugés , quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur , sans ignominie , soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie , on douterait si Socrate , avec tout son esprit , fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa , dit-on , la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays , avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la Patrie ; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu , la Grece abondoit en hommes vertueux : mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée &

58 LES ÉGAREMENS

pure , dont lui seul a donné les leçons l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme , la plus haute sagesse se fit entendre & la simplicité des plus héroïques vertus nora le plus vil de tous les peuples. La vie de Socrate , philosopant tranquillement avec ses amis , est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourmens , injurié , raillé , maudit de tout un peuple , est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée , bénit celui qui la lui présente & pleure ; Jésus , au milieu d'un supplice affreux , prie pour ses bourreaux acharnés. Oui , si la vie & la mort de Socrate sont celles d'un Sage , la vie & la mort de Jésus sont celles d'un Dieu.

« Dirons-nous que l'Histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas : ce qu'on invente ; & les faits de Socrate , de qui personne ne doute , sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond , c'est reconnaître la difficulté sans la détruire ; il seroit inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Juifs n'eussent trouvé ni ce ton

cette morale , & l'Evangile a des caracteres de vérité si frappans , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. « *M. Rousseau.*

I B I D.

(c) *Sur la nature & la possibilité des miracles , &c.* L'univers entier , chaque partie de l'univers est un prodige ; mais puisqu'on entend , à proprement parler , par miracle , ce qui sort des loix de la nature & en surpasse évidemment les forces , qui peut douter , premièrement , que de tels miracles ne soient possibles à celui qui a fait la nature & qui n'a pas épuisé en elle son pouvoir * ; secondement , que ces miracles ne pussent être dans l'ordre de sa sagesse , & avoir été réservés par elle , pour rappeler l'homme à son auteur par un genre de pro-

* « Il peut y avoir des Miracles , dit M. Hume , ou des violations du cours ordinaire de la nature , qui soient telles qu'elles puissent être prouvées par le témoignage humain. » *Essai sur les Miracles.*

« Il faudroit enfermer , dit M. Rousseau , ceux qui prétendent qu'un Miracle est une chose impossible. » *Lettres de la Montagne.*

« Ce n'est pas le défaut de pouvoir qu'opposent à Dieu

diges auxquels il n'ait pas été accoutumé ; & en dernier lieu , que ces miracles ne puissent être distingués suffisamment , & de ceux qui seroient contrefaits ou supposés , & de ceux qui ne paroîtroient des miracles à nos yeux que par notre peu de lumieres sur les forces & l'énergie de la nature. Celle-ci a des loix simples , constantes , uniformes , qui ont un cours régulier & suivi , qui se rendent sensibles aux hommes les moins éclairés , comme aux plus savans , & auxquelles la puissance divine , qui les a établies , peut seule déroger. En tout temps , en tout pays , la résurrection d'un mort bien constatée sera certainement un miracle. Voyez sur l'article des Miracles *le Déisme réfuté* de M. Bergier , & un petit Ouvrage très-bien fait , qui a pour titre , *Lettres écrites de la Plaine , en Réponse à celles de la*

« ceux qui contestent , avec Spinoza , la possibilité des
 « Miracles. Ils ne se fondent que sur son immutabilité.
 « Comme s'il n'étoit pas aisé de concevoir que Dieu , sans
 « changer de volonté , peut changer les loix de la nature :
 « le même décret qui est éternel , ayant embrassé tout à
 « la fois & l'établissement & l'interruption de ces Loix. »
L'incrédulité convaincue par les Prophéties , par M. l'Archevêque
 de Vienne.

Montagne ; à Amsterdam 1765. Voyez aussi les Pensées Théologiques , ch. 16 , sur les Miracles.

P A G E 39.

(f) *Faits & miracles avoués par ceux mêmes, &c.* Nulle personne, un peu instruite, n'ignore le témoignage que Joseph , Juif de nation , si connu par sa belle Histoire des Antiquités Judaïques, & celle de la guerre des Juifs contre les Romains , a rendu à J. C.

» En ce même temps , « dit-il (parlant du temps de Pilate , Gouverneur de Judée)
 » parut Jésus ; qui étoit un homme sage ,
 » si toutefois on doit se contenter de l'appeller un homme , tant ses œuvres étoient
 » admirables. Il enseignoit ceux qui prenoient
 » plaisir à être instruits de la vérité , & il
 » fut suivi, non-seulement de plusieurs Juifs ,
 » mais de plusieurs Gentils. C'étoit ce Christ ,
 » qui , ayant été accusé par les Princes de
 » notre nation devant Pilate , fut crucifié par
 » son ordre. Ceux qui l'avoient aimé durant
 » sa vie , ne l'abandonnerent pas après sa
 » mort. Il leur apparut vivant , trois jours
 » après son trépas , selon que l'avoient prédit
 » les Prophètes qui avoient annoncé beau-
 » coup d'autres merveilles de sa vie ; & jus-

62 LES ÉGAREMENS

» qu'à ce jour ses sectateurs ont continué de
 » subsister sous le nom de Chrétiens qu'ils
 » empruntent de lui. Vers ce même temps il
 » arriva encore un grand trouble dans la
 » Judée, &c. » *Antiq. Jud. l. 18, c. 4.*

On a voulu s'inscrire en faux contre ce passage si désolant pour l'incrédule, & on a prétendu qu'il avoit été ajouté à l'histoire de Joseph. Mais premièrement, les plus anciens manuscrits & les plus anciens livres rapportent ce passage tel qu'on vient de le citer. *Eodem tempore fuit Jesus*, &c. Ils le rapportent tous sans exception de la même manière; le témoignage de ceux qui en ont écrit comme Eusebe, S. Jérôme, Sophronius, Ruffin, Isidore de Damie, Sozomene, Cédrenus, est unanime en sa faveur. Secondement, comment peut-on supposer qu'un livre aussi estimé & aussi intéressant que celui de Joseph, un livre que les Chrétiens, les Juifs, les Payens (& parmi ces derniers, les Grecs qui en faisoient leurs délices) avoient sans cesse entre les mains, eût été falsifié dans tous les manuscrits, & dans l'endroit le plus capable d'attirer l'attention, sans que personne l'eût remarqué, & en eût prouvé la supposition ? Troisièmement, il faudroit sup-

de
lis
il
li
ce
en
re
-
s
: poser aussi contre toute raison , qu'on a également inséré dans Joseph deux autres passages , qui tiennent nécessairement au texte , & où l'Auteur parle de la mort de S. Jean-Baptiste , dont il fait l'éloge , & de la personne de Jacques qu'il appelle *le frere de Jesus*. Qui ne voit en effet que si ces deux textes sont authentiques , comme ils le sont évidemment , celui qui regarde J. C. ne l'est pas moins ; puisqu'il seroit absurde de supposer que Joseph a parlé de S. Jacques & de S. Jean , sans parler de J. C. même , dont l'histoire & le caractère avoient fait incomparablement plus de bruit ?

Nous avons déjà rapporté plus haut (note c) le passage sur S. Jean-Baptiste ; voici celui sur S. Jacques.

» Ananus , qui , comme nous venons de
» le dire , avoit été élevé à la dignité de
» Grand-Prêtre , étoit un esprit audacieux ,
» féroce , de la secte des Saducéens , les
» plus sévères de tous les Juifs dans leurs
» jugemens. Il prit le temps de la mort de
» Festus , & où Albinus n'étoit pas encore
» arrivé , pour assembler un Conseil devant
» lequel il fit venir Jacques , frere de Jesus ,
» nommé Christ , & quelques autres , les

64 LES ÉGAREMENS

» accusa d'avoir contrevenu à la Loi , &
 » les fit condamner à être lapidés. Cette
 » action déplut infiniment à tous ceux de
 » habitans de Jérusalem qui avoient de la
 » piété & un véritable amour pour l'obser-
 » vation de nos Loix. Ils envoyerent secre-
 » tement vers le Roi Agrippa , pour le pri-
 » er de mander à Ananus de n'entreprendre plu-
 » rien de semblable , ce qu'il avoit fait
 » pouvant s'excuser. Quelques-uns d'eux al-
 » lerent au-devant d'Albinus qui étoit alo-
 » parti d'Alexandrie , pour l'informer de ce
 » qui s'étoit passé , &c. « *Antiq. Jud.*
 20 , c. 8.

I D I D.

(g) *Hierocles* , Philosophe payen , qui
 fut Président de Bithynie & ensuite Gouver-
 neur d'Alexandrie , non content de persécuter
 les Chrétiens , composa un ouvrage intitulé ,
Philaletes , dans lequel , en avouant que
 J. C. avoit ressuscité des morts , & en recon-
 noissant l'authenticité de ses miracles , il o-
 se les comparer avec les prétendus miracles
 d'Apollonius de Thiane ; mais son aveu en
 faveur de J. C. subsiste dans toute sa force
 sans donner aucun poids à la comparaison
 qu'il a voulu faire. Il ne parle que d'api-

Philostrate qui a écrit la vie d'Apollonius ; & le témoignage de celui-ci n'a lui-même aucune autorité ; premierement , parce que bien loin d'être un témoin oculaire , il n'écrit que près d'un siècle après la mort de son Héros ; secondement , parce que les faits qu'il rapporte sont demeurés inconnus pendant tout cet espace de temps qui a précédé le récit qu'il en fait ; troisiemement , parce qu'il est le seul qui nous ait conservé la mémoire de ces prodiges ; quatriemement , parce qu'il n'a rien fait pour confirmer la vérité de ce qu'il raconte ; bien loin de là , il le rend douteux & très-suspect , & n'écrit , au reste , que dans la vue de faire sa cour à l'Impératrice Julie , passionnée pour la magie & pour les Romains.

Ce n'est pas sur de pareils fondemens qu'est appuyée l'authenticité des miracles de J. C ; ils sont rapportés par des témoins oculaires & contemporains , sous les yeux de tout un peuple , son plus cruel ennemi , qui auroit pu les traiter d'inventions absurdes , les rejeter comme les plus grossiers mensonges , & qui au contraire les a reconnus pour vrais : ils sont rapportés par un nombre de témoins plus que suffisant , & sont avoués , non-seule-

ment par les Juifs , mais par les Auteurs payens qui n'ont pu les contredire : ils sont rapportés enfin par des hommes qui ont scellé de leur sang la vérité de leur récit.

On peut faire à peu près les mêmes observations relativement aux autres prodiges que l'oppose aux miracles de J. C. , tels que ceux de Vespasien , qui , comme dit M. Fleury , ne s'élevaient gueres au-dessus de l'ordre commun de choses naturelles , & n'ont d'ailleurs aucun caractère de certitude.

I B I D.

(h) *Julien* fait un aveu formel des miracles de N. S. , lors même qu'il cherche à en élucider la force. » Il n'a rien fait , dit-il , qui méritât qu'on en parle , à moins qu'on ne compare pour de grandes actions d'avoir guéri des boiteux & des aveugles , & d'avoir chassés les démons des possédés dans les bourgs de Bethsaïde & de Béthanie. « *Julien Opera lib. 6 , p. 191 , Edit. Colon. 1688.*

I B I D.

(i) *Celse* , Philosophe Epicurien , fleurissait vers le milieu du second siècle , sous l'Empereur Adrien. Il dit de N. S. J. C. , que

» pressé par la pauvreté , il s'étoit retiré en
» Egypte , où il avoit puisé dans l'art magique
» ce pouvoir merveilleux & cette présomption
» qui lui avoient fait prendre ensuite dans la
» Judée le titre de Dieu. »

¶ I D.

(k) *Porphyre* n'a laissé échapper en faveur de J. C. que quelques traits , qui semblent prouver que les oracles des Payens eux mêmes, à quelque cause qu'on les rapporte , lui ont été favorables , & que les Dieux des Gentils ont reconnu en quelque sorte son influence & son pouvoir. *Porphyr. apud Euseb. Prapar. Evang. l. 5, c. 1, & apud August. de civit. Dei, l. 19, c. 22.*

PAGE 45.

(1) *La nature se trouble & se déconforte quand il expire : par des prodiges qu'attestent des Auteurs Payens , &c.* tels que *Phlegon* , qui fleurissoit à Rome vers le milieu du second siècle , & *Thallus* , Auteur Grec qui écrivoit les histoires Syriaques dans le premier siècle de l'Eglise , & qui rapporte dans son troisième livre celle des ténèbres qui se répandirent sur la Judée , à la mort de J. C. *Phlegon* parle de ces ténèbres comme d'une éclipse

68 LES ÉGAREMENS

de Soleil , soit parce qu'il les croyoit l'effet d'une éclipse , soit parce que le plus grand nombre , avant lui , s'étoit exprimé ainsi sur ce phénomène. Voici ce qu'il en dit : » La
 « quatrième année de la deux cent deuxième
 « olympiade , (qui est la même que celle de la
 « mort. de N. S.) il y eut une éclipse de
 « Soleil , la plus grande qu'on eût encore
 « vue. Il se forma à la sixième heure du jour
 « une nuit si obscure , que les étoiles pa-
 « rurent dans le Ciel. Il se fit de plus un grand
 « tremblement de terre qui renversa plusieurs
 « maisons de la ville de Nicée en Bithynie. «
 Ce qui met encore ce miracle dans un plus grand jour , de l'aveu même des Payens , c'est qu'il étoit rapporté dans les actes publics & dans les registres de l'Empire. Tertullien , dans son Apologétique (chap. 23.) en appelle à ces pieces solennelles , comme à des monumens incontestables , & y renvoie les Gentils. *Eum mundi casum relatum in Archivis vestris habetis.* Lucien , Prêtre & Martyr , au rapport de Ruffin , disoit à ses Juges , *consulite annales vestros , invenietis Pilati temporibus dum pateretur Christus , mediâ die fugatum solem & interruptum diem.* (Hist. Ecclési. l. 9. c. 6.)

(m) *D'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même.* Suetone (*in Nerone* , c. 16.) appelle les Chrétiens une secte de magiciens ou d'enchanteurs ; ce qui prouve au moins le caractère merveilleux qu'on étoit forcé de reconnoître dans les choses qu'on leur voyoit opérer.

Sur quel fondement tant soit peu solide pourroit-on nier la vérité des miracles de J. C. & de ses Disciples, tandis que les Juifs & les Payens n'ont de ressources pour en éluder la notoriété, que de dire qu'ils étoient opérés par la magie ou par la puissance des démons ? » Aussi , dit un Auteur Anglois , » (Littleton) après les Apôtres & les Evangélistes , les témoins les plus irréprochables » de l'évidence triomphante de cette vérité , » sont Celse , Julien , & les autres adversaires anciens de la Religion Chrétienne , » qui ne pouvant contredire ni nier l'authenticité de ces miracles , se virent réduits à » en imaginer des causes aussi absurdes & » aussi ridicules. » *Considérations sur la conversion de S. Paul* , p. 109.

(n) *Les mœurs des premiers fideles se font admirer de leurs plus grands ennemis.* Pline, dans sa Lettre à Trajan, nous a laissé ce beau monument du témoignage que les Apostats eux-mêmes rendoient aux mœurs des premiers Chrétiens. » On me présenta un Mémoire où
» étoient les noms de plusieurs qui affirment
» qu'ils ne sont pas Chrétiens, & qu'ils ne
» l'ont jamais été. En effet, ils invoquerent
» les Dieux avec moi, leur sacrifierent, &
» de plus, ils donnerent des malédictions au
» Christ : à quoi il est, dit-on, impossible
» d'engager ceux qui sont véritablement Chré-
» tiens. D'autres encore, dénoncés, dirent
» qu'ils étoient Chrétiens, & le nierent in-
» continent, disant qu'ils l'avoient été, mais
» qu'ils ne l'étoient plus ; & ils maudirent
» aussi le Christ. Du reste, ils affirmoient
» que leur faute ou leur erreur se réduisoit
» aux points suivans ; qu'ils s'assembloient, à
» un jour marqué, avant le lever du soleil,
» pour dire ensemble alternativement un can-
» tique à l'honneur du Christ comme à un
» Dieu ; qu'ils s'engageoient par serment,
» non à aucun crime, mais plutôt à ne com-

» mettre ni larcin , ni rapine , ni adultère ,
 » à garder la foi donnée , à rendre religieux
 » sement un dépôt ; qu'ensuite ils avoient
 » coutume de se retirer , puis de se rassembler
 » pour faire un repas , où ils ne pre-
 » noient que des alimens communs & per-
 » mis. » (*Epist.* 97 , *lib.* 10.) Le témoignage
 de Lucien n'est pas d'un moindre poids. Au
 milieu des traits de satire qu'il lance contre
 les Chrétiens , il lui échappe des traits de vérité
 qui leur font honneur. » Leur législateur ,
 » dit-il , leur persuade qu'ils sont tous frères ;...
 » ils se séparent de nous , ils renient les
 » Dieux des Grecs ; ils adorent leur Docteur
 » crucifié , & conforment leur vie à ses loix.
 » Ils méprisent les richesses ; tout est com-
 » mun entre eux ; & ils sont constans dans
 » leur foi..... Jusqu'à ce jour ils adorent
 » ce grand homme crucifié dans la Palestine. »
Lucien. de morte Peregrini.

(o) *Les oracles se taisent.* La cessation des
 oracles vers le temps de J. C. & de ses Apô-
 tres , du moins successivement & par degrés ,
 mais toujours d'une manière très sensible ,
 est attestée par la plupart des Auteurs Payens.

On a cherché à éluder & à affoiblir tant pu la force de ce témoignage , sur-tout rejetant ce silence des oracles , dans le dont il s'agit , sur d'autres causes que nous lui attribuons. Mais que réau défi que les premiers Chrétiens faisaient aux Payens en les provoquant à publiquement , & devant les Tribunaux , l'usage du pouvoir que le nom de J. C. leur donnait sur les démons & sur leurs oracles , sous les yeux de ceux d'entre les Fideles qui ne remplissaient pas leur promesse de subir le dernier supplice. Voyez l'*Apologétique de Tertullien*.

» Que l'on amène , dit Lactance , un
 » me véritablement possédé du démon ,
 » nous présente le Prêtre même d'Apollon
 » Delphes , ils frémiront l'un & l'autre
 » seul nom de Dieu ; Apollon sortira
 » promptement de son Prophète que
 » mon du corps de ce possédé , & le
 » phète , abandonné du Dieu que l'invoca-
 » tion du nom du Très-Haut aura nui
 » suite , sera pour jamais réduit au silence.
Instit. Div. L. 4, chap. 27.

Le même Lactance rapporte qu'un Chrétien , assistant sans être connu à la célébration d'un sacrifice , les Aruspices n'avoient pu

aucune lumière des entrailles des victimes ,
ni rendre aucune réponse. Sur quoi le Prêtre
s'étant écrié qu'il y avoit dans la foule quelque
profane , le peuple animé par ce discours avoit
excité une espèce de tumulte.

» Venez , disoit S. Cyprien , & recon-
» noissez la vérité de ce que nous vous an-
» nonçons ; & puisque vous faites profession
» d'adorer les Dieux , croyez-en au moins ceux
» que vous jugez dignes de votre culte. «
Lib. contrà. Demetr.

» Les mauvais esprits , dit-il ailleurs , con-
» jurés au nom du vrai Dieu , nous cèdent
» sans hésiter , s'avouent vaincus , & sont
» contraints de sortir des corps qu'ils oc-
» cupent. «

» Que celui , dit S. Athanase , qui voudra
» l'éprouver , vienne , . . . il verra comment ,
» au seul nom de Jésus , les démons fuient ,
» les oracles cessent , & la magie avec tous
» ses enchantemens reste confondue. « *Lib. de
Incarn. verbi Dei.*

Minutius Felix en atteste les Payens eux-
mêmes. » La plupart d'entre vous n'ignorent
» pas les aveux que les démons nous ont
» faits , toutes les fois qu'ils ont été forcés
» par nos exorcismes & nos prières de sor-

» tir des possédés. . . . mentiroient - ils p
 » se deshonor en votre présence ? Croy
 » en donc leur propre témoignage ; cro
 » qu'ils disent la vérité , lorsqu'ils réco
 » noissent qu'ils ne sont que des démons
In Octav.

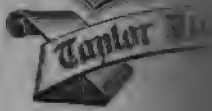
» Ce seul nom de Jesus, dit Arnobe, r
 » en fuite les mauvais esprits , & fait ta
 » les oracles. « *Advers. Gent.*

P A G E 48.

(p) *Et son temple fameux que Julien s'
 força en vain de rebâtir.* L'Empereur Juli
 voulut éterniser sa mémoire en relev
 superbement le Temple de Jérusalem. » Mai
 » dit un Auteur Payen , tandis qu'on press
 » l'ouvrage avec plus d'ardeur , d'affre
 » tourbillons de flamme sortirent des fo
 » demens par des éruptions fréquentes , co
 » sumèrent une partie des Travailleurs ,
 » rendirent le lieu si inaccessible, qu'il fall
 » abandonner l'entreprise. « Ce fait , rappor
 par Ammien Marcellin , est encore cité comm
 notoire par des Auteurs contemporains & c
 plus grand nom parmi les Chrétiens , tels qu
 S. Chrysostome , S. Grégoire de Nazianze
 S. Ambroise.

(q) *Les Juifs. . . . conservant une existence si précaire, & continuée cependant depuis si long-temps, &c.* » Dans les révolutions des vastes Empires de l'Orient, on voit les peuples les plus fameux se précipiter les uns sur les autres, & menacer tour-à-tour d'une ruine totale cette triste Nation, qui, par un prodige inoui, subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les Nations de l'univers. On l'a remarqué cent fois, & l'on ne sauroit trop le répéter, les Juifs vaincus, dispersés & maudits, forment encore sur la terre un peuple immense; & déjà l'on n'y trouve plus, depuis des siècles, le moindre vestige des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs & des Romains, qui les avoient réduits en esclavage. Ils se sont perpétrés, malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes; & ce qui a fait disparaître leurs vainqueurs du milieu des Nations, semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vœux de Dieu sur ce peuple infortuné se

32 6



LETTRE XLVI.

Comte de Valmont à son Pere.

mon pere! mon pere! tout est perdu
ici. Laufane.... Emilie.... Quelle
... Laufane est dangereusement
Emilie est mourante; ... son en-
... hélas! sous quels auspices il
à infortuné! ... la mort lui eût
que la vie. Et moi, malheu-
malheureux époux! si Emilie
moi qui en serai la cause, il ne
plus qu'à mourir.





L E T T R E X L V I I .

Du Marquis à son Fils.

MON cher fils ! ne te laisse point abatre, ne t'abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie (*a*), au moins pour ton fils ; pour un pere qui ne vit que pour toi seul peut-être encore pour Emilie ? Et si elle meurt. Quelle plus juste peine ! Ciel pourroit-il t'imposer dans sa dernière année que celle de lui survivre ?

Mesdames de Veymur , accompagnés du plus jeune des deux freres , arrivent presque aussi-tôt que Bazin qui porte ma lettre. Ils volent en amis généreux à ton secours & à celui d'Emilie. Il ne reste avec moi que le Comte , dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces momens si difficilement si pénibles pour moi , il est mon soutien ; & Dieu par-dessus tout. O ma

filis ! il y a une Religion : il y a un Dieu juste , arbitre de notre sort : il y a une autre vie que celle-ci , pour satisfaire à la justice. O Dieu souverainement équitable , mais Dieu clément & bon , ayez pitié de moi , ayez pitié de mon fils !

N O T E.

PAGE 72.

(a) *N*_E te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie. M. Rousseau a mis dans la bouche d'un jeune homme , à qui la vie est devenue à charge , des sophismes en faveur du suicide , que malgré tout leur séduisant appareil il est aisé de détruire. « Plus » j'y réfléchis , dit le jeune homme , plus je » trouve que la question se réduit à cette » proposition fondamentale : chercher son bien » & fuir son mal en ce qui n'offense point » autrui , c'est le droit de la nature. »

La réponse est facile : *chercher son bien* , oui sans doute ; mais *son vrai bien* ; fuir son mal ; mais *son vrai mal* ; & dans un être tel que

l'homme , l'un & l'autre ne se prennent pas d'un moment , mais d'une toute autre durée.

Chercher son bien , fuir son mal *en ce qu'il n'offense point autrui* , c'est-à-dire , en ce qu'il n'offense ni Dieu dans ses droits sur nous , ni les hommes dans les droits de la société , ou dans ceux d'homme à homme ; ce sera *le droit de la nature*. Mais la proposition ainsi énoncée condamne le suicide , bien-loin de l'autoriser. C'est ce que développe de la manière la plus sensible la réponse de Milord à son ami.

» Pensez-y bien , jeune homme ; que sont
 » dix , vingt , trente ans pour un être immor-
 » tel ? La peine & le plaisir passent comme
 » une ombre ; la vie s'écoule en un instant ;
 » elle n'est rien par elle-même ; son prix dé-
 » pend de son emploi. Le bien seul qu'on a
 » fait demeure , & c'est par lui qu'elle est
 » quelque chose. Ne dis donc plus que c'est
 » un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend
 » de toi seul que ce soit un bien , & que si
 » c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison
 » de plus pour vivre encore. Ne dis pas non
 » plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant
 » vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas
 » homme , qu'il t'est permis de te révolter
 » contre l'Auteur de ton être , & de tromper

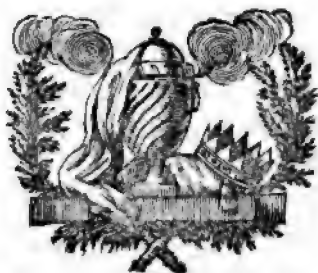
lination. . . . Toi qui crois Dieu exis-
l'ame immortelle , & la liberté de
me , tu ne penses pas sans doute qu'un
telligent reçoive un corps & soit placé
terre au hasard , seulement pour vi-
souffrir & mourir ? Il y a bien peut-
la vie humaine un but , une fin , un
moral ? Je te prie de me répondre
ment sur ce point. . . .

mort ne fait de mal à personne ? . . .
rles des devoirs du Magistrat & du
de famille , & parce qu'ils ne te sont
nposés , tu te crois affranchi de tout.
société à qui tu dois ta conservation ,
lens , tes lumieres ; la patrie à qui tu
tiens ; les malheureux qui ont besoin
i ; ne leur dois-tu rien ? O l'exact dé-
rement que tu fais ! Parmi les devoirs
u comptes , tu n'oublies que ceux
nme & de citoyen. . . . Et que dis-tu
défense expresse des loix ? Les loix ,
ix , jeune homme ! le sage les mé-
t-il ? Socrate innocent , par respect
elles , ne voulut pas sortir de prison.
ne balances point à les violer pour
injustement de la vie , & tu deman-
quel mal fais-je ? . . . Il te sied bien

„ d'oser parler de mourir , tandis que tu
„ dois l'usage de ta vie à tes semblables !
„ Apprends qu'une mort telle que tu la médites
„ est honteuse & furtive. C'est un vol fait au
„ genre humain. Avant de le quitter , rends-
„ lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne
„ tiens à rien ? je suis inutile au monde ? Phi-
„ losophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne
„ saurois faire un pas sur la terre sans y trou-
„ ver quelque devoir à remplir , & que tout
„ homme est utile à l'humanité par cela seul
„ qu'il existe ? . . . Insensé ! j'ai pitié de tes
„ erreurs. S'il te reste au fond du cœur le
„ moindre sentiment de vertu , viens , que
„ je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois
„ que tu seras tenté d'en sortir , dis en toi-
„ même : *Que je fasse encore une bonne action*
„ *avant que de mourir.* . . . Si cette confidé-
„ ration te retient aujourd'hui , elle te retien-
„ dra encore demain , après demain , toute
„ ta vie. «

Voilà ce que la raison toute seule pou-
voit dire. Mais à qui croit la Religion Chré-
tienne , faut-il tant de raisonnemens ? Peut-
on être bien convaincu de la réalité de ses
menaces comme de ses promesses , & vou-
loir , pour se délivrer d'une vie mêlée de

plaisirs & de peines, s'ouvrir à l'instant, & à coup sûr, une éternité des plus affreux supplices ? Avouons-le , à la honte de l'incrédulité , c'est l'affoiblissement de la Religion parmi nous , qui , de nos jours , a rendu si commun le suicide.





L E T T R E X L V I I I .

Du Comte de Valmont au Marquis.

EMILIE est toujours au même état. Laufane est mort. Sa famille , instruite de ce que l'on avoit tenu secret jusqu'alors , concerte les mesures qu'elle doit prendre pour me perdre , sans se compromettre *. Je suis caché dans la maison de Mesdames de Veymur , qui sont ici sous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un seul moment , & sa présence , ainsi que votre dernière Lettre , me soutient contre moi-même. Sa femme est sans cesse au chevet du lit de sa chère Emilie , à qui sa vue semble apporter un

* Selon les loix , de deux hommes qui se sont battus en duel , on ne peut faire le procès à l'un sans flétrir la mémoire de l'autre , sans déterrer même son cadavre , s'il est enseveli , & sans le condamner à être traîné sur la claie.

foible soulagement. Dans les momens où cette chère épouse a l'esprit plus libre, la piété fait toute sa force. Quelle piété, grand Dieu ! quels tableaux j'ai vus ! & dans leur contraste, quels argumens en faveur de la Religion ! Encore deux jours, & je vous instruirai de tout. Mais l'état d'Emilie, je vous l'avoue, m'inquiète & m'agite trop pour me laisser la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je suivi vos sages conseils ! ô Dieu ! que ne les ai-je suivis !





L E T T R E X L I X.

Du même.

EMILIE étoit hier à l'extrémité. Depuis long-temps elle sentoît son état, malgré la pitié barbare, disoit-elle à ses femmes, qui nous portoit à le lui cacher. Elle desiroit dès les premiers jours de sa maladie, de recevoir les derniers Sacremens ; elle les a reçus enfin, & ils ont produit sur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendois. Ils l'ont rendue plus calme ; ils l'ont en quelque sorte rappelée à la vie, & un rayon d'espérance luit encore pour moi. Son fils, qu'elle a redemandé avec les plus vives instances, est sous ses yeux ; & plût au Ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour sa mere que pour lui ! ma situation, étant aujourd'hui plus tranquille, j'en profite pour vous raconter plus au long mes égaremens & mes malheurs.

Vous aviez pressenti les excès auxquels

mon caractère impétueux, mes passions vives & ardentes pouvoient me porter ; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportoient sans cesse des propos ou des démarches de Lausane, qui enflammoient ma jalousie, & réalisoient à mes yeux les chimères que je m'étois formées. Des émissaires que j'avois placés en tous lieux sur ses pas empoisonnoient encore ses discours légers, & aggravoient chaque jour mes soupçons. Il se faisoit un jeu de ma crédulité, & voulant la faire servir à d'affreux projets, que lui-même m'a dévoilés, croyant d'ailleurs qu'avec le crédit & l'autorité dont il jouissoit, je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin, par la plus abominable invention, le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avois fait mes confidens un portrait d'Emilie, accompagné d'une lettre qui paroissoit écrite de sa main, & dans laquelle, après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle avoit toujours appor-

tés à déguiser à mes yeux son attachement pour lui , elle lui recommandoit de nouveau de s'observer devant moi avec plus d'attention , & lui envoyoit un gage de sa tendresse tel qu'il le desiroit.

De tous mes amis , celui dont je me défiois le moins , fut mis en œuvre par le Baron pour me faire donner plus sûrement dans le piège qu'il me tendoit. Sur son récit , je n'eus pas de peine à croire Emilie coupable ; cependant je me possédai assez , pour exiger de cet ami perfide qu'il me fit voir au moins la lettre , qui étoit le plus sûr garant de l'infidélité d'Emilie. Il me promit d'employer tous ses soins pour la dérober à Laufane , & dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur , lorsque je crus y reconnoître l'écriture d'une épouse , qui sembloit me manquer & se manquer à elle-même si indignement. N'écoutant plus dans cet instant que la passion qui me transportoit , je courus à son appartement. Malheureuse ! lui dis-je , en l'abordant , laisse tomber le masque de ta fausse vertu ; lis

& fois confondue. Elle lut , & me rendant la lettre , c'est mon écriture , dit-elle , on l'a contrefaite , de maniere à m'y tromper moi-même ; mais ce ne sont , cher époux , ni mon stile , ni mes sentimens. Le sang-froid avec lequel elle prononça ces mots , au lieu de m'éclairer , ne fit que redoubler l'horreur dont je me sentois pénétré , & m'animer encore plus à la vengeance. Je la quittai , en osant bien l'accuser de s'être fait un front qui ne savoit plus rougir , & je courus chercher Lausane. Suivez-moi , lui dis-je , lâche & infâme séducteur. Oh , pour lâche & infâme , c'est trop , me répondit-il , & il me suivit à l'instant. Dans la route , & pendant que je me faisois mener avec lui dans un lieu écarté , expliquons-nous , me dit-il , & que de petites intrigues d'amour , sans dessein & sans conséquence , ne séparent pas à jamais deux amis , qui depuis tant de temps ont vécu l'un pour l'autre : il m'en coûteroit trop de vous ôter la vie , & vous vous perdez si vous attendez à la mienne. Je regardai comme un manque

de courage ce qui n'étoit en lui que le fruit d'une réflexion plus mûre , occasionnée par mon emportement ; & je ne daignai y répondre que par le plus profond silence & le plus parfait mépris. Descendus au parc de Vincennes , & nous enfonçant aussi-tôt dans le plus épais du bois , point de quartier , m'écriai-je dans le transport qui m'agitoit ; & fondant sur le Baron sans aucun ménagement , j'en reçus une légère blessure ; mais après le combat le plus opiniâtre , je l'étendis presque mort à mes pieds. J'implore votre secours , me dit-il en tombant ; accordez-le moi , par pitié pour vous-même , & plus encore pour votre fidele & trop malheureuse épouse. Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avoit amenés , & nos valets-de-chambre , que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aiderent à relever le Baron , qui ordonna au sien un silence qu'il n'a pas gardé ; & on le reconduisit à son hôtel.

Pour moi , vivement frappé du peu de

mots qui lui étoient échappés , je me hâtai de rejoindre Emilie. Hélas ! je craignois de la revoir presque autant que je le desirois, & dans quel état, grand Dieu ! la trouvai-je à mon retour ! Un accouchement subit, mais violent, causé par la trop juste frayeur qu'avoit produit en elle mon départ précipité, la mettoit à deux doigts de la mort. Elle venoit d'être délivrée, mais il lui restoit des convulsions affreuses & un transport qui aliénoit entièrement sa raison. Malgré la quantité de sang qu'elle avoit perdu, l'ardeur de la fièvre lui donnoit une force qu'on avoit peine à contenir ; & tandis que ses femmes étoient en pleurs aux pieds de son lit, ses domestiques ne pouvoient que difficilement la retenir, au milieu des secousses vives & continuelles qu'elle éprouvoit dans tous ses membres. Je la pris moi-même entre mes bras, & à chaque instant elle étoit prête à m'échapper. On crut qu'elle alloit passer ; on vouloit même me faire retirer ; mais je n'écoutois rien, je ne savois ni ce qu'on me disoit,

ni ce que je faisois : toute mon attention se bornoit à contenir Emilie , que j'embrassois étroitement , & avec laquelle je ne pensois plus qu'à mourir. Cependant son agitation se calma peu-à-peu ; quelques secours appliqués à propos lui rendirent même l'usage de la raison ; mais elle se trouva aussi foible alors , qu'elle étoit forte & violente quelques instans auparavant. Elle tourna vers moi des regards languissans , me tendit une main défaillante , & ne put proférer que ce peu de mots : cher époux , je vous aime toujours. Une léthargie profonde succéda aussitôt à cet état de langueur & d'accablement : on la fit revenir à force de soins ; & moi , immobile & stupide , je tenois sa main pressée dans la mienne , & ne pouvois pleurer. Après un assez long temps passé dans cet état , ses yeux se rouvrirent , & se portèrent encore plus tendrement sur moi : je ne puis , dit-elle , cher époux , soutenir la situation où je vous vois ; & elle retomba dans son évanouissement.

ula la vue , rappelant mes esprits
ie égarés , me fit enfin verser des
s. A l'instant où je me sentois le
oulagé , & où je retrouvois quelque
dans mes maux , on vint me dire
ilie étoit mieux ; mais qu'elle avoit
1 de repos , & qu'un inconnu me
ndoit : c'étoit un homme que m'en-
t Laufane , pour me dire qu'il étoit
ial , & qu'il desiroit me parler ; j'y
is. On avoit jugé sa blessure mor-
: vous m'ôtez peut-être la vie , me
 , après avoir fait retirer ceux qui
ironnoient ; mais je l'ai mérité. La
tessé est innocente , & la lettre que
upposée étoit destinée à me rendre
able envers vous , avec plus de suc-

marques aussi sûres en apparence de son infidélité , nulle explication de sa part ne pourroit vous empêcher de rompre avec elle. Ne croyant pas d'ailleurs , qu'avec les vues d'aggrandissement & d'élévation dont vous m'avez fait part , vous voulussiez vous mesurer avec moi , ni vous exposer au risque de tout perdre pour une femme infidèle , je fondois sur votre rupture mes plus douces espérances. L'habitude qu'on a fait prendre à la Comtesse de se promener chaque jour , pour se conserver en santé , m'avoit fait concevoir le dessein de profiter d'une de ses promenades pour l'enlever. J'avois gagné pour cet effet son cocher , son coureur , La Roche , (trois de ses gens que je vous avois donnés) & tout le reste étoit arrangé. Si au contraire vous preniez le parti de l'éloigner & de vous séparer , j'avois résolu de forcer sa retraite , si je ne pouvois réussir à l'enlever sur la route. Cet enlèvement , disois-je , de quelque manière qu'il se fasse , ne sera point sur mon compte : après l'éclat de la rupture , on dira hau-

ent que la Comtesse s'est jetée dans
bras; qu'elle est venue déposer entre
mains le fruit de nos amours; que
nari a été pris pour dupe; & quoi
puisse en arriver du côté de la Com-
, ma passion sera satisfaite, ou du
is ma vanité.

uel monstre! m'écriai-je à l'instant.
i! & vous ne respectiez pas même
d'Emilie! . . . Et maintenant elle se
rt! . . . L'étois un monstre, j'en con-
s, me répondit Laufane, mais je de-
à la justification, à votre repos &
nien, ce récit, hélas! si pénible &
imiliant pour moi. J'ai tout fait pour
lire la Comtesse, & j'avoue que le
mphe auquel j'aspirois intéressoit en
autant l'orgueil que l'amour. Par de
Tes délations, j'ai fait éloigner votre
e, dont la présence & les conseils
uroient embarrassé; je vous ai rendu
édule comme moi, pour vous rendre
ins cher à Emilie, moins scrupuleux,
ins délicat & moins fidele; je vous
nspiré les passions & les préjugés les

plus favorables à mes vues ; j'ai voulu employer vis-à-vis de la Comtesse les mêmes ressources ; mais je l'ai toujours trouvée armée par sa sagesse contre toute espèce de séduction. Je vous ai fait , sans vous haïr , tout le mal que j'ai pu ; & j'en suis la première victime. Il y a un Dieu juste , Valmont ; je le reconnois trop tard , & je ne me sens pas encore la force de le confesser hautement. . . . Il y a un Dieu. . . . Lausanne se tut à ces mots. Une sueur froide couloit de son front ; l'agitation la plus violente se peignoit dans ses yeux & dans tous ses traits. En le voyant dans cet état , la pitié succéda dans mon cœur à tous les sentimens de fureur & de haine. J'appellai pour lui faire donner du secours ; & me penchant vers lui , je vous pardonne , lui dis-je , assez bas pour ne pas être entendu ; mais puisqu'il y a un Dieu , pensez sérieusement à vous réconcilier avec lui. Je vous attends demain , me répondit-il ; & pour la seconde fois , ayez pitié de moi. Je lui serrai la main avec un mélange inexprimable

mable d'humanité , de compassion , de mépris & d'honneur.

Je me hâtai de rejoindre ma chere Emilie , l'esprit rongé d'inquiétudes , & le cœur plus rempli que jamais d'estime pour elle , de respect & d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. Sa situation étoit toujours la même : elle l'étoit à mon réveil ; si toutefois j'ai fermé l'œil de toute cette nuit , la plus orageuse de ma vie. J'entrai chez Emilie ; je la vis un moment sans en être aperçu ; j'embrassai mon fils , & je courus chez Lau-
 rane. Personne ne se défioit encore de ce qui s'étoit passé entre nous , & les raisonnemens que formoit le public , toujours mal instruit sur ces sortes d'affaires , s'arrêtoient sur tout autre que sur moi. Dès que je parus , on nous laissa seuls , comme il l'avoit ordonné.

Venez , me dit-il , venez jouir du plaisir de la vengeance. . . . Le Ciel vous a bien vengé. . . Venez voir un malheureux , déchiré par ses remords , combattu par mille sentimens contraires , ne sa-

chant ni ce qu'il doit croire , ni ce qu'il peut espérer , ne voyant , de quelque côté que se portent ses réflexions , que des sujets de crainte , & rien sur quoi il puisse s'appuyer. Accablante situation ! O Galiléen ! tu as vaincu. Mais s'il a vaincu , lui dis-je , en frémissant , comme Julien vous blasphèmez * : si la Religion Chrétienne est vraie , comme je commence à le croire , elle vous offre un Dieu Sauveur , des moyens de réconciliation. — Quoi ! cette Religion que j'ai toujours méconnue , deshonorée , dégradée , elle seroit la ressource d'impies , de scélérats tels que moi ! Hélas ! quelquefois , lorsque je la blasphémois , mon cœur démentoit mes

* Théodoret , & d'autres Ecrivains après lui , rapportent que quand Julien se vit blessé à mort , il reçut dans sa main le sang qui couloit de sa plaie , & que le jettant en l'air , il s'écria : *Rassasse-toi , Galiléen : tu m'as vaincu ; mais je te renonce encore ;* & qu'après avoir ainsi blasphémé contre Jesus-Christ , il vomit aussi mille imprécations contre ses Dieux , dont il se voyoit abandonné.

es. Aujourd'hui , il me suffiroit de
je me repents , pour me la rendre
 orable. Va , porte tes ressources à d'au-
 que moi ; offre-les à Emilie , qui n'en
 a besoin : pour moi , je ne me repents
 d'avoir pu te paroître si foible. Eh ,
 le rôle veux-tu me faire jouer ? J'irois
 demander un Prêtre , me confesser ! — Eh ,
 s l'avez bien fait vis-à-vis de moi en
 rendant le confident de vos crimes !
 Oui , mais c'est entre nous. Dès l'in-
 stant où je me suis senti frappé , je n'ai pu
 porter tout le poids de mes remords. De-
 s ce moment fatal , les réflexions n'ont
 qu'ensanglanter la plaie qui est au
 fond de mon cœur ; il me falloit quelqu'un
 à qui je pusse m'ouvrir sans contrainte , &
 à qui je pouvois le faire plus utilement qu'à
 moi-même d'Emilie. Cependant personne ne
 sait quel est le sujet de notre entretien , &
 au contraire tout le public sauroit bien-
 ... — Eh , Monsieur , qu'importe le
 public dans des momens si précieux , &
 peut-être dans peu , il n'y aura plus à
 yeux d'autre juge de vos actions que

Dieu même? — Qu'importe!.. eh m'as-tu donc condamné à la mort a-t-il plus d'espérance pour moi? V du moins prier pour un malheureux n'a pas la force de prier pour lui. Fais dire des Messes pour sa guérison plus vaillans de nos Coriphées en ont fait autant (a). . . . Son visage enfin m'annonçoit assez qu'il étoit ten finir, si je ne voulois pas aigrir son & augmenter le transport qui l'agissait n'étoit presque plus à lui. Je le quit en l'invitant à prendre du repos, & se permettre que des réflexions capables de le tranquilliser & de le consoler.

Pendant plusieurs jours, je me occupai ainsi entre lui & la Comtesse. d'Emilie demandoit les plus grands soulagemens, & sembloit empirer de jour en jour. Celui du Baron étoit entièrement désespéré. La gangrene s'étoit mise dans la blessure; elle avoit gagné les parties les plus nobles; & on n'avoit pas craint de lui annoncer que le mal étoit sans remède, & qu'il n'avoit plus que quelques

heures à vivre. Grand Dieu ! quelle nouvelle pour lui ! Dans quelle situation l'ai-je vu dans ces derniers momens , & où trouverai-je des couleurs assez fortes pour bien rendre cet affreux tableau ? Il faut donc mourir , me dit-il , dès qu'il m'aperçut ; & où irai-je ? O néant que j'implore , sois mon Dieu ! viens par pitié , dévorer tout mon être : viens , je n'ai de ressource qu'en toi seul : je te rends ce que tu m'as donné... Hélas ! je t'implore en vain. Tu ne pouvois me rien donner ; tu ne peux me rien ôter. Dieu cruel ! Dieu impitoyable ! s'il en existe quelqu'un ; ô toi qui t'es joué de mon être , qui t'es joué de mon sort , que vas-tu faire de moi * ? ... O mon ami ! lui dis-je , en l'interrompant , que faites-vous ? Quel fantôme

* Un ancien Philosophe disoit : *Dubius vixi ; incertus morior ; quò vadam nescio ; Ens entium , miserere mei !* J'ai vécu dans le doute ; je meurs dans l'incertitude ; je ne sais où j'irai ; Etre des êtres , ayez pitié de moi !

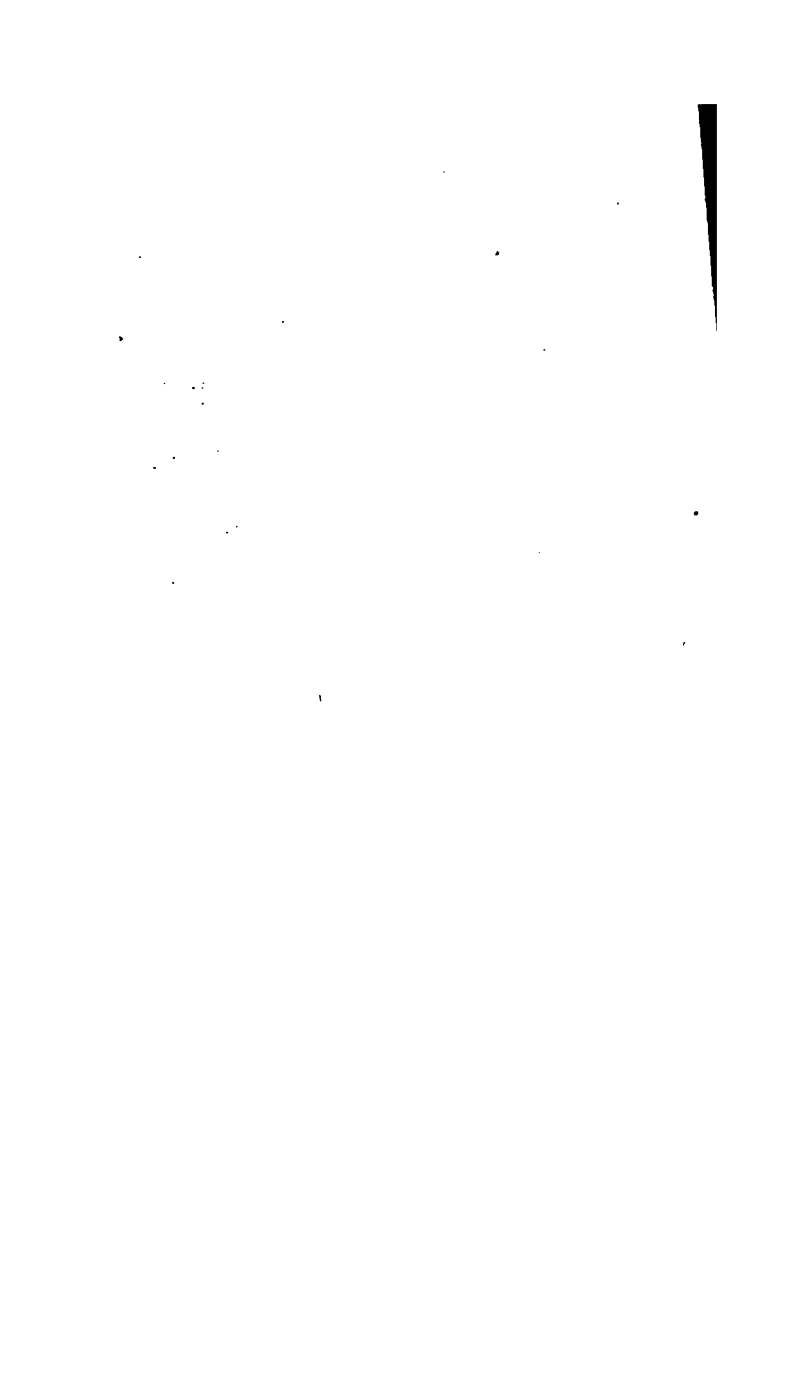
hideux vous êtes-vous formé, pour vous tourmenter ? Il y a un Dieu bon, un Dieu clément . . . même pour des coupables tels que nous. Ah ! maintenant, j'aime à m'en flatter ; oui, Laufane, il y a un Dieu Sauveur : — Qu'il fasse donc des miracles & qu'il me fasse croire ; qu'il me fasse espérer ; qu'il change en un moment mon esprit & mon cœur ; qu'il me donne la force d'avouer que je me suis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité étoit plus l'ouvrage de mes passions que de ma raison, qu'elle n'étoit souvent qu'un masque, dont je couvrois ma faiblesse, qu'elle étoit un état de doute bien plus que d'assurance & de tranquillité. — Cette force dont tu as besoin, ô mon ami ! demandons-la ensemble. Le temps presse : j'ai amené avec moi un

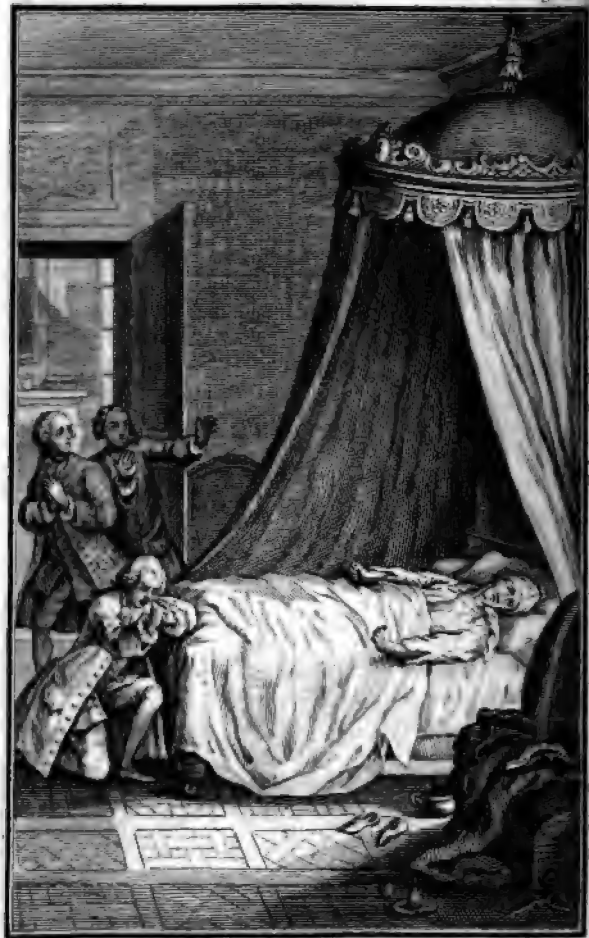
- Ministre charitable. . . . Oui, s'est écrié en entrant un de nos Esprit-forts, ami intime de Laufane, & l'un de ses disciples d'impiété, il fera beau voir mon maître, *extrémement* par tous les sens, mourir entre les bras d'un Prêtre ! Eh quoi, Ba-

ron, as-tu peur de l'enfer? Il est permis, lui répliquai-je, de trembler à moins, & je ne conseille pas à notre ami d'être fort en dépit de sa conscience, & contre Dieu même, — Oh sa conscience ! c'est celle d'un malade; & toi qui te portes bien, ce qui m'étonne est de te trouver aussi faible que lui. Va; Baron, dit-il en se retournant & en pirouettant, va dans l'autre monde, muni de passeports qui ne sont bons que pour les fots, & fais dire à ceux qui s'apprêtoient à vanter ton courage, que tu n'y étois déjà plus, avant même d'être mort.

Voilà donc, dis-je à Lausanne, qui paroïssoit attéré par ces froides plaisanteries si fort hors de saison, voilà toutes les consolations & toutes les ressources que nous laissent dans ces derniers instans nos compagnons d'incrédulité. Cher Baron, permets que je te présente, dans le Ministre de la Religion, un ami plus fidele & des ressources plus réelles. — Non, s'écria-t-il avec violence, qu'il se garde bien d'entrer; qu'il sorte de ma maison;

à quoi m'exposes-tu? Me voilà donc, graces à tes soins, la fable & la risée de tous les sages. — Eh, mon ami, c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves, tant qu'ils se croient loin du danger; mais pour toi, songe à ce que tu risques; prends du moins le plus certain. — Hélas! je risque tout, me répondit-il, avec un air & d'un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risque tout, n'importe (b): il est trop tard, & le sort en est jeté.... Dieu! Dieu! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir & l'enfer dans mon cœur! je te défie de me faire souffrir davantage.... Je perds tout,.... tout s'évanouit à mes yeux, & fond sous moi.... Quel abîme!.... ô rage! ô désespoir! ô infortuné que je suis!.... Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort,.... qu'on sache, dit-il, en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie; qu'elle te rende aussi malheureux que moi.





La mort de l'impie.

Reçois ce fatal adieu & mes derniers vœux ; que ton Emilie , que le fruit de ses en-
traîles. . . . A ces derniers mots , la rage
le suffoqua. J'appellai du secours : . . il
n'étoit plus. J'avois saisi heureusement un
papier qui sortoit de dessous son chevet ,
& qui me parut , à la première inspection ,
un plan contre la Religion , & en faveur
de l'incrédulité , que je vous communi-
querai par la suite *. Je me jetai machi-
nalement aux pieds de son lit , les yeux
fixés sur cet infortuné. . . . Quel spectacle
hideux que celui de son cadavre ! . . . Les
efforts violens qu'il venoit de faire en
rendant les derniers soupirs , avoient dé-
figuré ses traits. Ses yeux fixes & hagards

* Ce plan a été envoyé en même-temps
que la Lettre LI^e , avec des réflexions du
Comte de Valmont sur les objets qu'il ren-
ferme. On a rejeté le tout à la fin des Let-
tres comme un morceau à part , mais qu'il
étoit essentiel de conserver , en y faisant
d'ailleurs les additions & les changemens
dont il sera parlé.

ne respiroient que la haine , la vengeance & la fureur ; ses mains étoient tordues sur sa tête ; son front étoit pâle & menaçant ; ses levres étoient enflées & livides ; sa bouche ouverte , sembloit vomir encore l'impiété & le blasphême. . . . Ses domestiques ne purent le voir , sans détourner les yeux & sans frémir (c) Après quelques instans de saisissement & de méditation profonde , la terreur dans l'ame , la conscience bourrelée , oppressée par les remords , je m'arrachai de ce lieu sinistre , & précipitai mes pas vers Emilie. Quel contraste ! toute sa maison étoit en pleurs ; tout retentissoit du récit de ses œuvres & de l'éloge qu'on faisoit de ses vertus ; on entendoit de toute part des gémissemens & des regrets ; & quoiqu'on se contraignît en ma présence , je ne lisais sur tous les visages que des signes sensibles de la plus vive inquiétude & de la douleur la plus amère. Lorsque je l'abordai , elle étoit un peu moins foible , & jouissoit de toute la liberté de son esprit & de tout le calme de sa raison.

Approchez, cher Valmont, me dit-elle, dès qu'elle m'aperçut; je me sens assez forte pour partager vos peines & vous aider à les porter. Mon bon ami, il n'y a que la Religion qui puisse nous les faire soutenir dignement. Cherchez en elle des lumieres & des secours qu'elle seule peut vous donner. Qu'il m'est doux de mourir dans son sein, si Dieu veut que je meure! Elle ne me laisse regretter sur la terre que vous, notre respectable pere, & mon fils... Mais quelle consolation n'emporterai-je pas au tombeau, si je puis penser que je laisse à ce tendre gage de notre amour un pere instruit par ses malheurs, & guidé par la Religion! Vivez, chere épouse, m'écriai-je fondant en larmes, vivez pour me la faire suivre, pour me la faire aimer, pour que j'acheve de la connoître & de l'adorer. Ma vie n'est point à moi, me répondit-elle; elle est à celui qui me l'a donnée; je la lui rends dès qu'il lui plaît de la reprendre; trop heureuse, si le sacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon Rédempteur, peut

expier nos fautes & nous le rendre propice à tous deux ! . . . Je m'appuie , repris-elle après quelques momens de silence , sur ses miséricordes , bien plus que sur l'innocence de ma vie & la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé , cher époux ; mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devois ? Je l'ai désiré , du moins de tout mon cœur ; & de tout mon cœur je veux mourir dans son amour Que la mort pour une ame chrétienne perd bien de son amertume ! Elle nous ôte moins qu'elle ne nous donne ; & dans cette séparation doit elle nous menacer , ô mon ami ! je suis moins à plaindre que vous C'est vous , cher Valmont , qui devez maintenant vous armer de force pour soutenir le fardeau de la vie , & pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter ; c'est vous qui devez vivre pour consoler votre pere , pour former à la religion & à la vertu l'enfant que le Ciel vous a donné , & pour édifier par votre retour vos vrais amis , que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous ?



1

2

vie ! mon tout ! lui dis-je , en me
 à ses genoux , demande à ton Dieu
 e encore , pour achever son triom-
 r mon esprit & sur mon cœur. Il
 era ; & en vivant pour toi , je
 ncerai à vivre pour lui. Mes er-
 ne tiennent plus à rien ; trop de
 les combattent & les détruisent. Je
 ners tout ce que tu voudras : car en
 nettant , je sens que je ne risque
 en. — Leve-toi ; .. je ne crains donc
 : mourir. O mon Dieu ! que votre
 é soit faite , & que votre saint nom
 ni. — Emilie , je t'en conjure ,
 de - lui de vivre. — Oui , je le lui
 de ; si c'est pour sa gloire , & pour
 salut à tous deux. — Mon Emilie !
 :donnes-tu ? — Ah ! si je te par-
 , moi qui t'aime si tendrement !
 on cœur a toujours excusé les foi-
 du tien ; & ce n'est qu'à Lausanne
 i besoin de pardonner : hélas ! je
 autant qu'il est en moi les vices de
 onne , & il m'est cher encore , mal-
 maux qu'il nous a faits. Mais , dis-

moi, qu'est-il devenu?... Tu te troubles; Valmont; tu gardes le silence. — Ma tendre amie sois tranquille; je satisferai dans peu à tes questions, & tu admireras alors plus que jamais les secrets desseins d'un Dieu qui veille sur nous. Lausane t'a pleinement justifiée à mes yeux, si tu as pu jamais avoir besoin de l'être. — Le Ciel daigne avoir pitié de lui!... Cher Valmont, Laisse-moi me recueillir pour l'action que je médite : demain je recevrai les derniers Sacremens. Ne t'inquiète pas, mon bon ami; ils sont tout à la fois & la consolation la plus douce, & le remède le plus sûr dans l'état où je suis.

Je respectai, quoiqu'à regret, la loi que la piété m'imposoit, & je me retirai en gémissant. On m'annonça quelques heures après M. de Veymur *. Son abord étoit inquiet & embarrassé. Fuyez, me dit-il, dès qu'il put me parler sans témoins. A l'instant même de la mort de Lausane, l'un de ses valets de chambre,

* Le frère du Comte.

qui vous a accompagné au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, & nous venons de les apprendre en arrivant... La famille du Baron, qui perd toutes ses espérances, est désolée, & fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit, & le Roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez ; dérobez - vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers momens. Conservez-vous pour Emilie, & venez chez Mesdames de Veymur, qui sont ici avec moi sous un nom emprunté. Elles ont choisi exprès un logement commode & retiré ; & ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri de tout danger. La nuit favorise heureusement votre retraite ; suivez-moi : nous nous chargeons de tranquilliser Emilie.

Je le suivis avec d'autant plus d'empressement, que je brûlois du désir de voir sa belle-sœur & son épouse, & de leur témoigner ma vive reconnoissance de tant de zèle & de fatigues. L'entrevue fut aussi

touchante qu'elle pouvoit l'être, malgré tous mes torts. Les motifs qu'elles me proposèrent pour me faire accepter l'asile qu'elles m'offroient étoient assez pressans pour me déterminer. Je restai, tandis qu'elles coururent s'emparer de ma chère & tendre amie, & colorer à ses yeux mon absence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avoit de plus difficile à arranger étoit la cérémonie du lendemain. On ne vouloit pas faire penser à la Comtesse que j'avois des affaires assez sérieuses, & que je courois des risques assez grands, pour que je ne pusse pas assister, comme elle le desiroit ardemment, à la grande action qu'elle méditoit. On lui dit que la décence même ne permettoit pas que je me montrasse dans des momens si critiques, qu'un tel spectacle ne pouvoit d'ailleurs que faire sur moi l'impression la plus vive, & que du moins, pour en dérober l'effet à ses propres yeux, il étoit convenable que je me retirasse dans la garde-robe qui étoit au pied de son lit, où la porte seulement entr'ouverte, me

eroit toute liberté de voir & d'en-
 lre sans être vu. Cette précaution ne
 parut point étrange. Lorsque le soir
 ce jour si précieux pour elle fut arrivé,
 revins le visage caché dans un man-
 1; &, accompagné de M. de Veymur,
 entrai sans bruit par la porte du jar-
 Nous montâmes chez Emilie par un
 lier dérobé. Je la vis un instant, après
 on eut fait retirer tous ceux qui l'envi-
 ioient. Elle étoit beaucoup plus mal
 le jour précédent : elle crut me dire
 ternel adieu : elle me le dit avec ten-
 è , avec courage. Je l'interrompois
 nes sanglots, je la baignois de mes
 es , je ne faisois paroître que ma
 eur & ma foiblesse ; elle me ranima,
 ne rendit des forces par l'héroïsme
 s sentimens & de sa piété ; elle me
 nmanda de nouveau les intérêts de
 ame & ceux de mon fils ; je la
 i encore une fois entre mes bras ;
 l'enfonçai dans le cabinet qui m'é-
 destiné.

Il ne tarda pas à s'assembler. Le

moment que je craignois le plus , & qu'Emilie desiroit le plus vivement , arriva enfin. Elle vit entrer son Sauveur & son Dieu : quel spectacle de religion ! & de quels sentimens il a pénétré mon cœur ! On fit à mon épouse une exhortation courte & pathétique sur l'amour d'un Dieu pour elle , sur les faveurs dont il l'avoit comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ces derniers momens. On l'engagea à répondre à tant d'amour & à de si grands bienfaits , par la plus vive reconnoissance , par la résignation la plus entière & le détachement le plus parfait.

» Oui , Monsieur , dit-elle avec fermeté
 » au Ministre qui l'exhortoit , je bénis
 » sa tendresse , & lui rends les plus vi-
 » ves actions de grâces des témoignages
 » qu'il n'a cessé de m'en donner. Je meurs
 » à tout , puisqu'il l'ordonne , avec l'u-
 » nique desir d'être éternellement à lui.
 » O mon Dieu ! recevez l'offrande de tout
 » ce que vous savez que j'ai de plus cher ,
 » & daignez vous le consacrer unique-
 » ment. Soyez ma force & mon soutien ,

comme j'espère que vous allez être pour moi un gage d'immortalité ! " On fit l'onction sainte sur tous ses sens , & elle entra dans le plus profond recueillement. On lui présenta le Crucifix , & elle jettz sur lui le regard le plus tendre. » Voilà , » dit-elle , en le pressant amoureusement » de ses levres , voilà l'image sacrée de » celui à qui je dois mon salut, de celui » qui m'a soutenu dans toutes les afflictions , & qui a fait mon unique espérance tous les jours de ma vie. " On lui fit plusieurs questions , auxquelles elle répondit d'une manière si touchante , que tous les assistans fondoient en larmes. On lui présenta son Dieu ; elle l'adora , elle le reçut : & parut comblée de joie & remplie des consolations les plus douces. C'est à présent , dit elle , que je vous prie , Seigneur , de recevoir mon ame , & que je meure en paix. "

Pendant cette scène si attendrissante , & qui m'a le plus frappé , c'est la sérénité qui brilloit sur son front. Nulle altération ne se faisoit voir dans ses traits ;

un feu pur & céleste éclatoit dans ses yeux ; un tendre coloris animoit son visage , & ajoutoit encore un nouveau charme à ses attraits ; sa voix douce & persuasive , mais ferme & assurée , portoit dans le cœur une onction secrète & je ne sais quoi de divin ; la dignité & les graces accompagnoient les moindres gestes : tout en elle respiroit la grandeur d'ame & le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience & la solide piété. A l'éclat dont elle brilloit , on l'eût moins prise pour une foible mortelle , que pour un Ange descendu parmi nous sous une forme humaine : elle paroissoit bien moins s'affujettir à la mort qu'en triompher. Ah ! mon pere , que la mort du juste est donc précieuse ! & qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur ! Plaise au Ciel cependant qu'il n'ait eu dessein que de nous présenter dans Emilie cette image , sans la réaliser ! plaise au Ciel qu'elle me soit rendue , pour m'apprendre à vivre comme elle !

Après ce qui venoit de se passer sous

tes yeux , & qui , malgré le courage que
 et exemple m'inspiroit , m'avoit ému au
 point d'être prêt cent fois à éclater , je ne
 pensai plus qu'à me dérober en secret ,
 & par la même route par laquelle j'étois
 venu. L'impression qui restoit en moi ne
 me permettoit pas de me montrer de
 nouveau à Emilie , ni de troubler la joie
 si douce que répandoit en elle l'action
 qu'elle venoit de faire.

Je vous écris le lendemain de cette
 scène , si intéressante pour elle & pour
 moi ; c'est-à-dire , plutôt que je ne l'avois
 pensé ; & vous recevrez peut-être ma
 dernière lettre en même-temps que celle-
 ci. Mon épouse est beaucoup mieux , &
 n'est cependant pas hors de danger. Pour
 empêcher qu'elle ne s'inquiète trop vive-
 ment de ce qu'elle ne me voit plus , on
 lui a seulement appris que j'avois eu , il
 y a quelques jours , une affaire avec le
 Baron , qu'il avoit été blessé , que comme
 le bruit commençoit à se répandre que
 j'étois l'auteur de sa blessure , on avoit
 cru plus prudent de m'engager à me ca-

cher chez Mesdames de Veym
c'est pour cela même que lorsqu
été administrée on m'avoit four
d'elle un prétexte , pour ne me
à ses yeux que de la maniere la
crete.

Ce qu'il y a de vrai , c'est qu
tes de cette affaire deviennen
quiétantes pour moi. Le Roi
de la mort de Laufane , me me
on , des plus terribles effets de
je viens d'apprendre cependa
famille du Baron , pour ne p
de voir retomber sur lui-même
du duel & les suites que selon
il devoit avoir , faisoit passer
Prince cette affaire pour une
Mais en même-temps elle m
cet égard des plus noires coulei
tout en œuvre pour me perdre
que chose peut me soutenir &
soler au milieu de l'affreuse p
qui s'ouvre devant moi , ce ne
que la Religion à laquelle vous
pellez , & qu'Emilie elle-même

par ses exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon pere, les dispositions où je suis. Consommez votre ouvrage ; & en me peignant la sainteté du Christianisme, achevez de contraindre mon esprit à le croire, & mon cœur à l'aimer.

N O T E S.

P A G E 100.

(a) *Les plus vaillans de nos Coriphées en ont bien fait autant.* Ils ont fait plus : ils ont fait apporter des Reliques de toute espee sur leur lit ; ils ont commandé qu'on fit toucher leur linge à la châsse de Sainte Genevieve ; ils se sont plu à être environnés de ces Moines qu'ils avoient autrefois honnis & méprisés ; ils ont voulu mourir entre les bras d'un Capucin ; & c'est ainsi qu'est mort un de mes amis, qui s'étoit fait un nom parmi les Gens de Lettres par ses talens, &, comme c'est aujourd'hui l'usage, par son incrédulité. C'est ainsi qu'au moindre mal se disposent à mourir les plus déterminés de nos incrédules. Eh, que d'anecdotes intéressantes je pourrois

citer à ce sujet , si elles ne prêtoient trop ridicule !

P A G E 104.

(b) *Je risque tout , n'importe. J'ai vu , M. l'Abbé de Choisy , oui j'ai vu mourir un homme dans ces horribles pensées : Je l'avois dit-il , que je ne sais ce qui en arrivera n'ai jamais douté , & je doute présentement je suis dans des horreurs que je n'eusse jamais prévues. Mais , lui disoit-on , demandez par à Dieu : peut-être est-il encore temps pour vous. Non , répliquoit-il , non il ne me pardonnera point ; il y a trente ans que je le méprise.* « Pensées Chrétiennes par M. l'Abbé de Choisy , l'un des Quarante de l'Académie Française.

On a vu un événement bien plus étonnant encore , & dont les témoins sont subsistans. Un homme , qui toute sa vie avoit fait profession de ne rien croire , & qui à l'article de la mort venoit de refuser tous les secours de la Religion , environné de sa famille en larmes , demande à haute voix , *quelle heure est-il ?* Il est dix heures , lui dit-on. Une heure après , même demande ; il la réitère l'heure suivante ; & on lui répond qu'il est minuit. *Voici donc ,* s'écrie-t-il d'une voix qui gla

de frayeur tous les assistans , *voici l'heure & le moment où va commencer ma malheureuse éternité.* En achevant ces mots , il se retourne , & expire.

P A G E 106.

:(c) *Ses domestiques ne purent le voir sans détourner les yeux & sans frémir.* M. de *** ne put soutenir autrefois un pareil spectacle dans un de ses amis que la lecture de ses Ecrits avoit perverti. Il arriva au moment où cet ami venoit d'expirer. Misérable , lui dit l'ancien Curé de S. S. , en tirant les rideaux qu'on avoit fermés sur ce malheureux , viens contempler ton ouvrage ; vois dans quel état il est mort. M. de *** , frappé , consterné , se jeta à genoux , fit une espece d'amende-honorable , & bientôt après oubliâ sa frayeur & son repentir.





L E T T R E L.

Du Marquis.

QUE te dirai-je , mon cher fils , & répondre aux tristes détails que ta l renferme ? La mort de Laufane , d'Emilie , ta fortune renversée , tes menacés peut-être par une famille créditée qui ne respire que la vengeance ta conscience en proie aux remords quels fruits d'une année de délire , moment de fureur ! & quel remnant de maux ? Le même qui le prévenus , Valmont. La Reine Laufane , en te la faisant perdre , avait prévu ce qu'il lui en coûteroit un jour lui-même ? J'admire comment , avec tant & plus d'esprit que lui , mais avec d'usage & de connoissance des hommes tu te laissois aller d'aveuglement en aveuglement au gré de ce faux ami ! Ah que la simplicité d'une ame droite en est aisément la dupe de ruses & de

eurs qu'elle ne fait pas même soupçonner ; c'est qu'heureusement ton cœur n'étoit pas encore dépravé ; & que Laufane , au contraire , étoit devenu méchant par goût , par habitude , & par réflexion. Aussi , mon fils , quel discernement le juste Juge a daigné faire entre vous deux ! Laufane , frappé par la main même de celui qu'il avoit séduit , meurt dans la rage & le désespoir ; tu vis , cher l'almont , pour mettre à profit sa mort par la sagesse & le repentir. Justice , miséricorde de mon Dieu , je vous adore , jusques dans les maux que vous nous envoyez !

O mon fils ! laisse moi oublier le Baron : son spectacle d'horreur , pour ne plus enfermer qu'à toi & à Emilie. Emilie ! quelle leçon tu nous donnes ; quels charmes tu répands sur la Religion & la vertu ; que le tableau du juste , aux prises avec la mort , est encore plus touchant ; plus persuasif que l'image de sa vie ! tandis que l'impie , dans ses derniers moments , n'a pour toute ressource que l'idée

du néant , le desire & l'appelle sans oser l'espérer , se voit comme suspendu entre ce néant trop peu sûr & un avenir terrible , si le néant n'est qu'une chimere ; tandis qu'il mesure d'un œil mal-assuré le terme de sa carrière , qu'il essaye en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend , & se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert ; l'ame juste & fidele ne sent alors que la fin de ses combats & de ses peines , n'aspire qu'à être réunie à la Divinité , & n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses & du bonheur. Eh , quel est à cet instant le vrai Chrétien , qui se repente de l'avoir été ?

O qu'il est insensé cher Valmont , celui qui préfere aux espérances que la Religion nous donne , & aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure , les plaisirs du moment , le stupide sommeil , les songes inquiétans , & le triste réveil de l'incrédulité. Ne balance donc plus à déposer tes doutes , à fixer ton choix , & que la sainteté , l'excellence de la Religion

Chrétienne, le dernier caractère qu'il me reste à te tracer. Elle concert avec tous les autres triomphe à jamais de ton esprit & de ton cœur. Qu'elle est belle ! qu'elle est sainte cette Religion, si digne du Dieu qui nous la donne, & si utile à l'homme qui la reçoit ! qu'elle est belle dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité, & dans le culte qu'elle lui rend ! Que de sainteté, que d'excellence elle renferme dans les règles, les motifs, les encouragemens, les secours qu'elle offre à l'homme pour la vertu ; dans ce qu'elle fait tout à la fois pour sa perfection & pour son bonheur !

Laissons les peuples, les philosophes, les sages, s'égarer dans les plus folles opinions *, & les plus monstrueux systèmes

* Ce seroit en effet, dit M. Rousseau, un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses & des dogmes impies de ses diverses sectes. . . . Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines, si avidon-

sur l'Auteur de la Nature. Laissons l'imbécille incrédulité renverser, dans ceux qui s'y livrent, toutes les notions du sens commun; substituer aux plus pures lumières de la raison les délires d'une imagination follement exaltée; attribuer au hasard, à la nécessité, à un concours fortuit des élémens de la matière, les

» ment reçue de tous les Philosophes, &
 » par laquelle ils professoient en secret des
 » sentimens contraires à ceux qu'ils ensei-
 » gnoient publiquement. . . . L'histoire de
 » cette fatale doctrine, faite par un homme
 » instruit & sincère, feroit un terrible coup
 » à la Philosophie ancienne & moderne.
 » Mais la Philosophie bravera toujours la
 » raison, la vérité, & le temps même, parce
 » qu'elle a sa source dans l'orgueil humain,
 » plus fort que toutes ces choses. «

C'est d'après ces écarts si funestes que l'Apôtre S. Paul nous dit: » Prenez garde que
 » personne ne vous surprenne par une fausse
 » & vaine Philosophie, selon les traditions
 » des hommes, selon les élémens d'une
 » science mondaine, & non selon Jésus-
 » Christ. « *Coloss.* 2. 8.

rages les plus réguliers; contrarier à
 que instant l'univers & notre propre
 r; nous vanter les combinaisons,
 forces, l'énergie de la nature, sans
 voir la définir; faire revivre en fa-
 : du Matérialisme toutes les qualités
 res de l'ancienne philosophie; anéan-
 oute idée d'ordre & d'intelligence,
 ôt que de reconnoître un Dieu.
 ons-la, plus timide quelquefois &
 circonspecte, imaginer un Etre su-
 ne, spectateur oisif des révolutions
 monde qu'il a formé; jouissant de
 même dans sa tranquille indolence,
 s'intéresser aux ouvrages de ses
 ns; abandonnant au caprice du sort
 ênes de l'univers; sourd à nos vœux;
 fférent à notre culte & à nos hom-
 es; insensible au bien comme au
 , au vice & à la vertu: telle est
 le de l'incrédule, quand il lui plaît
 en faire une.

our nous, mon fils, consultons la
 gion, pour nous faire une idée juste

de l'Etre suprême. *Il est* * . . . & de son existence nécessaire , coulent à nos yeux tous les autres attributs. Eternel , il a précédé tous les temps , tous les êtres , & dans sa durée simple & constante , il les renferme tous. Immense , il donne des bornes à tout , & n'en souffre aucune. Indépendant , rien ne l'assujettit , rien ne le gêne , rien ne le contraint ; il donne des loix à tout ce qui existe , & n'en reçoit que de lui-même. Infini , source unique de tout bien , seul bien digne de nos desirs , il possède dans le plus haut degré tout ce qui , en genre de perfection , ne se trouve que partagé & limité dans les êtres qu'il a formés. Il est la charité par essence †. Il est le Dieu saint , infiniment saint , & son amour pour l'ordre est invariable comme son existence. Il est la souveraine sagesse , il la

* Exod. 3 , 4.

† Selon ce beau mot de S. Jean , *Deus charitas est.*

possède de toute éternité * ; c'est par elle qu'il a réglé avant tous les temps tout ce qui existe par son pouvoir. Unique auteur de tout ce qui respire , ses soins s'étendent sur les plus petites parties de ses ouvrages comme sur celles que nous admirons davantage ; il les gouverne , il les dirige librement & sans effort , avec autant de bonté & de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul suffisant à lui-même , il trouve en lui son bonheur ; & c'est pour nous en faire part , qu'il nous prévient , qu'il nous aime , & qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges , c'est pour notre propre intérêt autant que pour sa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur , c'est pour y porter la consolation , la paix , la force & l'espérance. S'il nous encourage , s'il nous excite à la vertu , c'est pour imprimer

* Voyez la description admirable qui se trouve au livre des Proverbes , chap. 8.

dans notre ame les traits les plus augustes de sa divinité, & pour couronner en nous ses dons, en couronnant nos mérites. Tel est, mon fils, le Dieu des Chrétiens, & quels droits n'a-t-il pas à nos hommages ?

Mais quels hommages la Religion nous apprend-elle à lui rendre ? Le culte & l'adoration en esprit & en vérité ; l'hommage de notre entendement, par la soumission aux dogmes qu'il nous a révélés ; l'hommage de notre cœur par l'amour ; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps, qu'il nous a données : le culte sensible & public que lui doit la société toute entière, dont nous sommes membres ; le culte & l'hommage de toutes les créatures, que nous devons faire servir à l'honorer.

Ainsi la Religion Chrétienne consacre à Dieu tout notre être, & par lui tout l'univers : ainsi nous le fait-elle envisager en toutes choses comme principe & comme fin, & nous enseigne-t-elle à rapporter tout à sa gloire.

Strine pure & sublime, où tout est
 vivifié, consacré par l'amour !
 ine propre au Christianisme : car
 , où trouver ailleurs le précepte &
 atique de l'amour divin ? Le Natura-
 de nos jours , formé dès son enfance
 les leçons & les exemples qu'il puise
 milieu de nous , osera bien dire qu'il
 ne Dieu ; mais est-ce dans la sincérité
 son cœur qu'il parle ainsi ? Cette ex-
 pression d'amour n'est-elle pas dans sa
 ouche un jargon vuide de sens ? Où sont
 le sa part les sentimens, les hommages ,
 les tendres effusions , les gémissemens
 ineffables , & plus que tout, l'exacte fi-
 délité d'un cœur qui aime ? Idolâtre de
 toute beauté qui périt , où sont les trans-
 ports pour cette beauté sans tache & sans
 ombre qui ne périt pas ? Toi-même ,
 cher Valmont , depuis que tu reconnois
 un E-re suprême , quels hommages lui
 as-tu adressés ? quels vœux ardens as-tu
 fait monter jusqu'à lui ? quel tribut de
 louanges , de soumission & d'amour lui
 as-tu rendu ? Interroge tous les intrédu-

les de bonne foi; & qu'ils te disent s'ils ont, à l'égard de la Divinité, plus d'obéissance & de zèle, plus de reconnoissance, & plus d'amour que toi.

La Religion Chrétienne ne se borne pas à faire honorer Dieu par sa créature. Elle avoue sans peine que le tribut de gloire que peuvent lui rendre tous les êtres créés ne suffit pas à sa grandeur. Mais qu'elle supplée dignement à leur insuffisance ! Ici reparoît son unité constante, & le rapport de ses dogmes & de ses mystères avec son culte & sa morale. Le verbe incarné vient unir à ses abaissemens nos adorations, nos vœux & nos hommages, pour les présenter à l'Être suprême, & les rendre dignes de lui être offerts. En lui, l'univers s'aggrandit, s'ennoblit, & reçoit un éclat, une majesté qu'il ne peut avoir par lui-même. En lui, la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité ; c'est un tout dont l'homme - Dieu fait partie. En lui, & par lui, se trouve comblée la distance qui est entre le fini & l'infini ! les extrémi-

tes se rapprochent & se touchent dans
 un centre commun : ce n'est plus l'homme
 seul, si éloigné de Dieu par sa nature ,
 qui lui rend gloire au nom de tous les
 êtres créés ; c'est l'homme , c'est l'univers ,
 qui adore en Jésus-Christ. En lui encore ,
 la plus noble victime, dont toutes celles
 de l'ancienne loi n'étoient que l'ombre
 & la figure , est offerte pour le péché ;
 par ses mérites , tout crime, quelque grand
 qu'il soit , peut être expié , réparé (a) ; le
 sacrifice le plus auguste est perpétué sur la
 terre , & selon l'expression de S. Léon , la
 croix est l'autel du monde ; le repentir de
 l'homme , sa satisfaction , si incertaine ,
 si équivoque dans tout autre principe que
 ceux du Christianisme , porte sur des mé-
 rites suffisans , sur un fondement solide ;
 & le scandale du Juif & de l'infidèle de-
 vient l'ouvrage le plus sublime de la sa-
 gesse du Très-Haut , & le plus sensible
 témoignage de sa bonté. O mon fils ! quel
 plan ; quelle admirable économie que celle
 de la Religion ! & quelle gloire elle rend
 à la Divinité !

Mais son excellence & sa sainteté paroissent également , dans ce qu'elle fait pour la perfection & le bonheur de l'homme.

Les vains systèmes de l'incrédulité font briller l'imagination , il est vrai , mais aux dépens de la raison. Ils font sacrifier la justesse de l'esprit à la singularité , & les notions les plus vraies à la fausse gloire de ne pas penser comme les autres hommes. Ils émoussent , ils dégradent le sentiment ; ils dessèchent , ils flétrissent le cœur , & le concentrent tout entier dans la bassesse du moi humain. Ils dénaturent , ils avilissent la vertu ; ils en effacent l'auguste caractère & en étouffent le germe dans nos âmes , en ne lui donnant pour mesure & pour base que la sensibilité physique & l'intérêt personnel. Ils rompent les liens de la société , en s'élevant contre toute autorité , en détruisant toute subordination , en ramenant tout à une égalité chimérique. Ils ôtent à l'homme toute sa grandeur & le rabaisent jusqu'à la condition des brutes ; ils le privent

de toutes les ressources & de tous les motifs qui peuvent le porter au bien ; ils réveillent toutes ses passions ; ils troublent son repos ; ils le laissent sans appui , sans consolation dans ses peines , & sans espoir dans ses malheurs. O prétendus sages ! qui vous donnez pour nos instituteurs & pour nos maîtres , vous êtes donc les ennemis , les tyrans du genre humain , bien loin d'en être les bienfaiteurs ; & si l'un des caractères de la vérité est d'être utile , vous ne nous offrez donc dans vos rares & sublimes inventions qu'un amas d'impostures !

Il n'en est pas ainsi de votre loi sainte , ô mon Dieu , elle ne ressemble pas aux rêves de l'impie , & ce ne sont pas des fables qu'elle nous raconte *. Et d'abord , cher Valmont , en éclairant l'homme sur ce qu'il lui importe le plus de savoir , sur son origine , sa destination , sa fin , ses devoirs & ses espérances ; la Religion

* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes , sed non ut lex tua. Ps. 113.*

Chrétienne fixe ses idées , les rend nettes & précises , assure la justesse de ses vues , & donne à son esprit , en le rendant conforme à la simple raison , toute la droiture dont il peut être susceptible. C'est la remarque importante & vraie que tu feras maintenant à portée de faire. Un homme que l'impiété égare peut avoir l'esprit brillant , & avec d'autant plus de facilité qu'il se permet tout & ne respecte rien ; il peut même avoir un génie vaste & profond , qui embrasse les connoissances les plus étendues , & s'exerce avec succès sur les sciences les plus abstraites : mais presque toujours , sur les objets qu'il lui est le plus intéressant de bien saisir & de bien voir , il a l'esprit faux & bizarre , & une maniere de penser louche & incertaine. Revient-il à la foi du Chrétien humble & docile , ses idées sont plus exactes & plus claires , ses principes sont plus constans , ses lumieres s'épurent , sa raison s'affermir , & celui-là même , qui n'étoit souvent qu'un esprit dangereux & frivole , devient , par la Religion , un

esprit droit & vrai , & un homme essentiel *.

* La manie du bel esprit a fait de l'irreligion le ton du jour & le langage à la mode. Et qu'est-ce que cet esprit cependant ? Judgeons-en par la description naïve qu'en a faite M. d'Aguesseau. » Penser peu , parler » de tout , ne douter de rien , n'habiter que » les dehors de son ame , & ne cultiver que » la superficie de son esprit ; s'exprimer heureusement , avoir un tour d'imagination » agréable , une conversation légère & délicate , & savoir plaire sans se faire estimer ; être né avec le talent équivoque » d'une conception prompte , & se croire » par-là au-dessus de la réflexion ; voler » d'objets en objets sans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs , » & ne donner jamais aux fruits le temps » de parvenir à leur maturité ; c'est une » foible peinture de ce qu'il a plu à notre » siècle honorer du nom d'esprit. « *Discours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris en 1704 par M. d'Aguesseau , alors Avocat Général , & depuis Chancelier de France.*

Le croirois-tu , Valmont , cent fois en observant cette classe nombreuse d'incrédules , imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie , j'osai les comparer avec nos bonnes femmes de village instruites par leur Curé ; & je trouvois dans celles-ci mille fois plus de notions justes , de vraies lumieres en choses utiles & nécessaires , de jugement & de raison , que dans tous ces jolis diseurs de rien , que l'incrédulité a infectés de son poison. Oui , mon fils , le catéchisme du plus simple fidele lui donne plus de vraie sagesse , que n'en peut donner la moderne philosophie ; & quel triomphe pour la Religion !

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence , c'est son influence sur le cœur de l'homme , par le caractère de bienveillance qu'elle nous fait prendre , & les vertus qu'elle nous inspire. Eh , en effet , quoi de plus divin que sa morale (b) ! Quoi de plus sublime que cette charité qui en est l'ame ! Aimer les hom-

mes comme foi-même * ; les aimer en Dieu & pour Dieu , sans exception , sans réserve ; aimer jusqu'à nos ennemis ; oublier les injures , pardonner les offenses , vaincre le mal par le bien ; être dans la joie avec ceux qui y sont , pleurer avec ceux qui pleurent , se faire tout à tous pour les gagner tous à l'amour du souverain bien ; éclairer ceux qui sont dans les ténèbres , reprendre en secret & ramener avec douceur ceux qui s'égarent ; ne point juger témérairement pour n'être pas jugés nous-mêmes ; consoler les affligés , assister de tout son pouvoir les malheureux , ne se considérer dans l'usage de ses talens & de ses richesses que comme le dispensateur des dons de Dieu & l'économe de sa providence ; remplir avec

* Il eût été trop long de multiplier ici les textes & les citations. Il est aisé de s'apercevoir que dans tout ce qui suit , il n'y a pas une seule maxime , un seul mot , qui ne soit la substance & l'expression même des Livres évangéliques,

amour , & par principe de conscience ; tous les devoirs que notre condition nous impose ; respecter Dieu dans nos maîtres , & son autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner ; ne point chercher son propre intérêt , mais le sacrifier à l'intérêt général ; voilà , mon fils , ce que la Religion nous prescrit à l'égard des hommes , à l'égard de la société toute entière , & ce que le Chrétien , qui l'est en vérité , réalise tous les jours par sa conduite. Bon , sensible , compatissant , affable , généreux , miséricordieux & clément , citoyen zélé , sujet fidele , ami constant , digne époux , bon pere , fils tendre , respectueux & soumis , maître soigneux & vigilant , plein de charité à l'égard de tous , il prévient tous les besoins ; il accomplit toutes les loix ; il satisfait à toutes les bienfaisances ; il se prête à tous les desirs honnêtes ; il se livre à toutes les bonnes œuvres ; il fait tous les genres de bien qui sont en son pouvoir : lié par sa religion à tous les hommes , il volera pour eux jusqu'aux extré-

mités du monde , & nouvel Apôtre ,
portera , s'il le peut , la vérité , la justice
& la paix dans tous les cœurs *. Don-
nez-moi dans toutes les conditions , dans
toute société , dans toute espèce de gou-
vernement , des citoyens animés de l'es-
prit du Christianisme ; donnez-moi un
peuple , un monde de Chrétiens fideles ,
& la terre sera le séjour de l'innocence
& du bonheur.

La Religion Chrétienne , cher Valmont ,
n'est pas moins digne de notre admiration
& de nos hommages dans les vertus qu'elle
nous inspire à l'égard de nous-mêmes.
Elle oppose au fol amour de soi le re-
noncement à notre volonté propre & une

* Ce n'est pas l'esprit du Christianisme &
de l'Apostolat , qui a porté tout ensemble la
Religion & la guerre dans le nouveau Monde :
mais c'est lui qui en pleure les désastres , qui
en dissipe les ténèbres , qui en répare , autant
qu'il est en lui , les malheurs , & qui change
en bien les calamités que l'intérêt & l'ambition
lui ont fait éprouver.

sainte haine de nos penchans déréglés; à notre orgueil, la connoissance de notre misere & les sentimens d'une humilité profonde; à la cupidité, l'esprit de détachement & l'amour de la pauvreté; à la mollesse, la mortification & la pénitence; à un penchant trop vif pour tous les biens sensibles, le desir & la recherche des biens spirituels & célestes; aux saillies de notre humeur, la douceur & la patience. Elle veut que nous usions de tous les biens avec actions de graces, avec modération & avec sagesse; que nous soyons chastes & purs; que nous nous défendions jusqu'à la pensée du mal; que nous en évitions jusqu'à l'ombre; que nous veillions sur tous nos sens; que nous mettions un frein à nos levres; que nous ne nous permettions jamais les plaintes & les murmures; que nous soyons résignés & tranquilles au sein des souffrances; que nous considérions les adversités & les croix comme un bien, & la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philosophie que celle de la Region!

Avec des sentimens si nobles & si purs ,
 le vrai Chrétien vit heureux autant qu'on
 peut l'être ici-bas *. La paix du cœur &
 l'opération du divin amour le dédomma-
 gent des plaisirs dont il se prive. S'il n'a
 pas des joies bruyantes & frivoles, il en
 est récompensé par des joies plus pures
 & plus constantes. S'il se refuse à d'in-
 fâmes voluptés, il s'en épargne pour tou-
 jours les tristes suites, les inquiétudes &
 les remords. S'il combat ses passions in-
 justes & déréglées, il recueille au-dedans
 de lui le fruit de ses combats & le prix
 de sa victoire. La route tracée par nos
 faux sages pour nous conduire au bon-
 heur, est plus séduisante, il est vrai : céder

* Les préceptes que la Religion renferme ,
 dit M. d'Aguesseau , sont la route assurée
 pour parvenir au souverain bien que les Phi-
 losophes ont tant recherché. *Œuvres de M.
 d'Aguesseau*, t. 1, *Instr.* 1. Voyez ci-après ,
 note (d), ces belles paroles de M. de Mon-
 tesquieu : *Chose admirable ! la Religion Chrétien-
 nienne, &c.*

à ses penchans pour ne pas ressentir la peine qu'il en coûte à les vaincre, se faire une sagesse de la volupté, se faire une vertu de l'amour, paroît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile, si l'accès en est riant, que l'issue en est funeste! & que les fruits d'une semblable sagesse sont amers! elle enfante la discorde & la haine, les égaremens & les fureurs de l'ivresse, la satiété & l'ennui, le dégoût de la vie, le desir du néant, & toutes les horreurs du désespoir.

O mon fils! qu'elle est différente en elle-même, & dans ses effets, la morale de l'Evangile & la sagesse de son auteur! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite & quelle liaison dans tout ce que le fils de Dieu nous enseigne! & cependant quelle nouveauté dans ses maximes, & en même temps quelle sublimité! Jésus-Christ veut que nous soyons parfaits comme notre Pere céleste est parfait; & rend ainsi à l'homme toute sa grandeur, en le rapprochant

touchant de la Divinité dont il doit l'image. Cet homme-Dieu nous apprend que son Royaume n'est pas de ce monde ; il nous ouvre la plus noble carrière ; il nous rend citoyens d'une nouvelle patrie ; & nous fait aspirer à la plus haute béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne , comme des biens réels tout ce qui peut s'y conduire. Il dit anathème au monde , à ce monde en qui regnent la cupidité de la chair , celle des yeux , l'orgueil de la vie. C'est à tout cela Jésus-Christ dit anathème ; parce que tout cela qui fait la dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De - là ses maximes * ; malheur aux riches , c'est-à-dire , à ceux qui se font un

* Voyez sur tout les Chapitres 5 , 6 & 7 S. Matthieu , qui renferment ce que l'on appelle le *Sermon de Jésus-Christ sur la montagne* ; & qui nous offrent un précis de l'Evangile , que tout Chrétien ne sauroit relire trop souvent , ni trop souvent méditer.

mérite & un bonheur de l'être ! malheur à ceux qui mettent toute leur joie & leur consolation dans ce monde ! heureux, au contraire, ceux qui sont pauvres d'esprit & détachés, ceux qui ont faim & soif de la justice, ceux qui souffrent pour elle, ceux qui sont doux & pacifiques ! Soyez, nous dit-il encore, comme de petits enfans par l'humilité, portez votre croix, faites-vous violence pour le Ciel, renoncez-vous vous-mêmes. Quelle morale ! & qui l'a voit apprise à Jésus-Christ ? Est-ce là la doctrine de l'homme ? Elle effraye les sens, elle étonne l'imagination ; & cependant depuis la pente de l'homme au péché elle est fondée en raison ; elle est esprit & vie ; elle forme un composé admirable ; & fait des sages dans la pratique, sans avoir besoin de les faire passer par de vaines spéculations.

De-là encore cette unité de plan, de vues, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouve dans les Auteurs sacrés du nouveau Testament. Quelques grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance &c.

éducation , tous s'accordent dans une de connoissances & de lumieres lesquelles Dieu seul a pu les réunir es éclairer ; je veux dire , ce discernement de l'homme spirituel & de l'homme charnel , de l'homme céleste & de l'homme terrestre , de la vie intérieure & de la vie animale & sensuelle. Les sentimens , les principes de l'une & de l'autre , les opérations merveilleuses de la grace & de l'esprit de Dieu dans nos ames , ses dons , ses consolations , ses joies , ses sources , les vertus qu'il inspire , si opposées à toutes les idées du monde & supérieures à celles d'une vaine philosophie , sont développés dans leurs écrits avec une précision admirable & digne des oracles d'un si grand maître , avec un ton de sagesse & d'onction qui nous touche & nous affecte en dépit de nous-mêmes ; une sagesse qui ne peut être bien apprécié que par des ames vraiment droites & pures. Ce plan de législation & de sagesse , communiqué à l'homme par Jesus-Christ & ses apôtres , n'a pas eu besoin de passer par

ces degrés d'accroissement & de perfection lents & insensibles , qui se trouvent dans toute législation purement humaine , dans tous les ouvrages des hommes : il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devoit avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous , & attentif à nos moindres actions ; un Dieu qui veille en faveur du juste , qui permet pour sa sanctification & pour son bonheur les maux qu'il éprouve , qui règle seul sa destinée , & fait de toutes les créatures les instrumens & les ministres de sa volonté ; un Dieu juge & témoin , qui discutera à la face de l'univers nos pensées , nos intentions , nos desirs , & qui rendra à chacun selon ses œuvres ; un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie , d'un bonheur éternel , le juste qui aura vécu pour lui ; mais qui , dans la même proportion , punissant par des peines infinies , par des peines éternelles , l'infraction de ses loix , offre à l'homme , toujours prêt à les violer , le contrepois

le plus propre à l'arrêter; un Dieu qui donne tout-à-la-fois la leçon & l'exemple, qui, dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine, s'abaisse jusqu'à l'homme, pour élever l'homme jusqu'à lui; qui se met à notre portée, & n'exige de nous rien de si pénible, que sa vie & sa mort ne nous aient rendu facile; un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatans de son amour; & qui, s'ils ne sont pas des monstres, force les plus grands pécheurs au repentir, & les cœurs les plus durs à la reconnoissance; un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous soutient par sa grâce, qui nous offre des Sacremens par lesquels il nous rappelle fortement à lui, en même-temps qu'il nous rappelle à nous-mêmes; quelles ressources pour le Chrétien! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice, & quels encouragemens à la vertu! dans les principes & les systèmes de l'incrédulité, tout est lié pour le mal, tout favorise le dérèglement de nos passions; dans la Reli-

gion Chrétienne , tout nous aide à les réprimer.

Que substituera l'incrédule à des secours si puissans ? les loix ? Elles n'ont de prise que sur les foibles , & restent sans force contre le crédit & l'autorité ; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions , & n'en reglent ni les principes ni les motifs ; elles n'envisagent que les conséquences , & ne pouvant rien sur le cœur , elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain ? Il a les mêmes inconvéniens , & si quelquefois il empêche de paroître vicieux , presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur ? Il est souvent le fruit des préjugés , & selon les opinions reçues , il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu , qu'il auroit dû parler pour elle. L'éducation ? Les impressions s'effacent quand la Religion ne les soutient pas ; & que sera l'éducation elle-même si elle n'est pas réglée par la Religion ! Un sentiment intérieur du juste & de l'honnête ? Ah ! s'il nous suffit dans des cir-

constances où la victoire est plus facile , où l'on n'est que foiblement combattu , tiendra-t-il , au milieu des tentations les plus vives , contre la contagion de l'exemple & la violence des passions ? La philosophie * ? Elle s'accommode , elle se prête à tous nos penchans ; elle resserre ou relâche ses principes au gré des vus & des intérêts du moment ; elle a toujours en réserve , pour chaque occasion différente ,

* « Ah ! ne me parlez plus de philosophie ! je méprise ce trompeur étalage , qui ne consiste qu'en vains discours ; ce fantôme qui n'est qu'une ombre , qui nous excite à menacer de loin les passions , & nous laisse comme un faux brave à leur approche. » *M. Rousseau.*

« Lequel tient le mieux à la vertu , du Philosophe avec ses grands principes , ou du Chrétien dans sa simplicité ? » *Idem.*

« Défions-nous , dit-il ailleurs , d'une philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu qui sappe toutes les vertus , & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. »

quelque nouveau système. Tout au plus, elle ne dompte une passion que par une autre, & ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore & plus subtil. Non, il n'y a que la Religion qui offre à l'homme une règle invariable, un moyen toujours prompt, un secours toujours présent, & un contrepoids à sa foiblesse indépendant de ses passions. Elle seule fait intérieurement & constamment sur lui l'effet que produit au dehors & par intervalle sur le vicieux lui-même, la présence d'un ami qu'il estime & qu'il révere ; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite, elle le transforme en un autre homme.

» Mais le joug de la Religion est trop
 » pénible ; sa morale est trop austère ; la
 » contrainte qu'elle impose est trop gran-
 » de, & ses devoirs sont trop rigoureux. «
 Oui, mon fils, son joug est pénible à qui
 n'en veut point d'autre que celui des pas-
 sions, de l'indépendance & du caprice.
 Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait
 pour être conduit par la raison, s'estime

heureux de trouver dans la Religion Chrétienne un frein pour le vice , & des secours pour la vertu , que sa raison trop foible ne sauroit lui donner. Mais le Chrétien fidele rencontre dans ce joug & cette contrainte des' dédommagemens & des douceurs , qui valent bien mieux pour sa félicité que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l'esprit & les dérèglemens du cœur ; cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit : par elle, il n'étouffe pas les penchans de la nature , comme on l'en accuse ; il les rend légitimes * : il ne s'abandonne pas sur tout ce qui l'environne à une indifférence aveugle & stupide ; il fait mieux ; il regle sa sensibilité , il modere ses desirs , il tempere ce qu'ils ont de trop ardent ; & jouissant de lui-même au sein de la

* » Toutes les fausses Religions combattent la nature ; la nôtre seule , qui la suit » & la regle , annonce une institution divine & convenable à l'homme. « *M. Rouffeau. Lettre sur les Spectacles.*

regle & du bonheur , dans son assujettissement & sa contrainte , il trouve la paix & la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Evangile nous impose , l'austérité de la morale qu'il nous prêche , ont une proportion exacte & nécessaire avec nos penchans & nos foiblesses ; puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur , que nous cessons d'être si foibles , si coupables & si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la Religion Chrétienne ? Eh , mon fils ! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison ! on oppose à la Religion les mœurs de la plupart de ses enfans , & d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu'elle désavoue , & des mœurs qu'elle réproouve , prenoient sur la sainteté de sa foi & la pureté de sa doctrine ; comme si des ministres infideles & parjures (c) dégradoient, jusques dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens , & la dignité du ministère qu'elle leur confie , par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes.

Mais il y a bien plus , & s'il faut en croire nos incrédules , le Christianisme a traîné à sa suite les persécutions , les guerres , le despotisme & la servitude. Les persécutions , disent-ils ? Hélas ! tous les hommes sont naturellement persécuteurs , j'en conviens ; parce que naturellement presque tous les hommes sont méchans. Mais qui a été plus persécuté que les Chrétiens par ceux qui ne l'étoient pas ? Qui se montreroit plus persécuteur que nos Philosophes , s'ils étoient les maîtres ? Quel esprit répugne davantage à la persécution & à la violence , par sa nature même , que l'esprit du Christianisme ? Et n'est-ce pas uniquement quand on l'oublie , qu'on cesse d'être indulgent , & qu'on devient impitoyable ? Les guerres , disent-ils encore ? Mais nées avec la dépravation du genre humain , elles ont , dans tous les temps , presque toujours eu la même cause , l'ambition ; & ce n'est que pour leur donner un prétexte , que leurs chefs , parmi les Chrétiens même , en ont fait des guerres de Religion. Le

despotisme ? La servitude ? Mais où les Princes ont-ils été plus despotes, où les peuples ont-ils été plus esclaves, que dans les siècles & dans les contrées où le Christianisme ne fleurissoit pas ? Aujourd'hui encore, que les ennemis de la Religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Asie, & qu'ils nous disent, où l'humanité, les loix, les sciences & les arts regnent avec le plus d'empire, & où se trouve la liberté ? Ah ! c'est le Christianisme, au contraire, qui, par une morale simple & majestueuse, uniforme & générale, a le plus contribué (*d*) à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniser les Princes, à civiliser les peuples les plus barbares (*e*), à abolir l'esclavage (*f*), à diminuer les horreurs de la guerre, à affoiblir l'esprit de conquêtes, à rendre la paix plus constante & plus sûre, & à lier toutes les Nations par un droit des gens plus humain, plus moral, & mieux entendu.

Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos passions (*g*),

& s'il leur a quelquefois servi de voile & de prétexte, est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, & les vices de l'humanité avec la Religion même qui les condamne ? Mettons plus de parrité, cher Valmont, & plus d'équité dans nos raisonnemens ; pour décider entre le Christianisme & l'irréligion, entre le vrai fidele & l'esprit-fort de nos jours, opposons à celui-là, agissant d'après ses principes, un de nos sages agissant d'après les leurs, & voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, dans les intérêts & les devoirs de la société, on aimeroit le mieux avoir affaire *. Oppo-

* La probité d'un incrédule, à moins qu'il ne reconnoisse & ne suive la loi naturelle dans toute la pureté du Christianisme, ce qui me paroît bien difficile, ne peut être tout au plus, aux yeux des gens sensés, qu'un problème ; & ce que l'on a dit des Princes, on doit le dire avec bien plus de raison de nos prétendus esprits-forts, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Nous avons cité ces paroles de M. Rousseau :

sons ensuite à une multitude de Chrétiens, se réglant sur les loix de l'Evangile (*h*), un peuple d'incrédulés vivant selon les loix arbitraires de nos réformateurs, & observons de quel côté seroient l'ordre, la justice & la paix. Faisons plus encore, donnons à ces Instituteurs modernes l'empire sur leurs semblables; mettons-les à la tête d'une société qu'ils accoutument insensiblement à leurs systèmes : je veux pour un moment que libres, indépendans, sans aucun frein au dehors qui les réprime, ils puissent conserver quelque apparence de sagesse dans leur conduite & leur législation; je veux que le pressentiment des suites & des conséquences, la vanité, la crainte de se

» Je n'entends point qu'on puisse être vertueux
 » sans religion. J'eus long-temps cette opi-
 » nion trompeuse, dont je suis très-désabusé. »

Si cette remarque est vraie, qu'on nous dise de bonne foi quelle est, aujourd'hui sur-tout, la Religion, & quelle doit être, en proportion, la probité de nos incrédules.

trouver en contradiction avec eux-mêmes, l'amour de leurs propres inventions les soutiennent ; mais leurs opinions, telles qu'elles sont répandues dans leurs ouvrages, une fois reçues ; les choses établies sur le pied qu'ils desireront, comment se comporteront les sages qui leur auront succédé ? & les peuples formés par de tels maîtres, que deviendront-ils ? O mon fils ! il résulteroit bientôt des principes moraux de ces prétendus sages, le même effet pour le monde civil & moral, qui eût résulé de leurs principes physiques pour le monde matériel & sensible. Le hasard, le mouvement, la matiere, n'eussent produit que de la confusion & du chaos ; leur maniere de penser sur Dieu, sur son existence, ses attributs, son indifférence à l'égard de nos actions, sur la matérialité de l'ame & la nécessité de ses déterminations, sur l'égalité des conditions, sur la vertu, sur le plaisir, sur le bonheur, que produiroit-elle, que désordre & qu'anarchie ?

Avouons-le donc, cher Valmont, tout

milite en faveur de la Religion Chrétienne, & tout nous offre, au contraire, les plus fortes armées contre ceux qui la combattent. Leur acharnement même contre la Religion de Jesus-Christ, préférablement à toute autre, leur haine, leur mépris, & leur satire à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître, leur esprit de parti, leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie, du mérite, de la raison & de la sagesse, qu'à eux & à leurs partisans, leur éloignement pour toute saine doctrine, pour tout ce qui tend à épurer les mœurs, le ton d'indépendance & le caractère licencieux qui regnent dans leurs écrits; entre eux leurs guerres sourdes & malignes, leurs basses jalousies, leurs haines réciproques & leurs plaintes amères; que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent & la philosophie dont ils se parent (*i*)!

Ah! que bien plus vraie est la philosophie du Christianisme! Aussi, mon fils, sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs

dès qu'ils ne sont pas entièrement dépravés. Cette preuve de sentiment est celle que Dieu a faite pour tous les hommes , de même qu'indépendamment de toute discussion , il rend sensible à tous l'existence d'une première cause intelligente & sage , par le spectacle de l'univers. La foi des simples n'est donc pas sans fondement & sans preuves. L'accord merveilleux qui se rencontre entre la Religion Chrétienne & de certains principes naturels qu'elle réveille , qu'elle reproduit , & qu'elle développe au fond de nos âmes , avertit assez l'homme rustique & grossier que ce n'est qu'en elle que se trouvent la vérité & le bonheur , qu'elle seule peut suppléer à son ignorance & suffire à ses besoins , & qu'elle est pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'est en ce sens , mieux qu'en tout autre , qu'on a pu dire que toute âme est naturellement chrétienne. Aussi est-ce la sainteté du Christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire ; & si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu'on lui

a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la Religion se rend à elle-même ne suffisoit pas, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres, son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté, admire l'enchaînement des faits, des dogmes & de la morale; & une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi, si dans le Christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vérité que l'erreur ne sauroit avoir, & que par-tout ailleurs elle n'eut jamais. Sur-tout souviens-toi que ce n'est point d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige, du seul établissement de la Religion, que j'ai tiré la certitude de sa divinité: mais de la réunion & de l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrois-tu incidenter sur quelques articles moins essentiels, sur quelques objets pris à part; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, & c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

O mon ami ! si dans le détail , la Religion Chrétienne , comme la loi naturelle , a ses difficultés , je t'en ai dit la raison. Il falloit que , comme elle , susceptible de contradiction pour les ames peu droites & peu sinceres , elle laissât toujours l'homme sous l'empire du mérite & de la liberté.

Mais ce n'est plus toi , mon fils , qui oseras la contredire. Cet amas de lumieres , si j'ose m'exprimer ainsi , qui maintenant brille à nos yeux , va rendre pour toujours ta raison docile , & je n'attends plus de toi que l'entiere assurance de ta soumission & de ta fidélité. Eh , que gagnerois-tu à rester incrédule ? Rien pour cette vie , que de faux plaisirs peut-être , & des tourmens réels : & à coup sûr tu perdrois tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illusions qu'on se fait pouvoient changer la nature des choses ; si elles pouvoient empêcher la vérité d'être ce qu'elle est , si du moins elles pouvoient modifier , au gré de nos desirs , notre situation pour l'avenir ; je te dirois , eh bien ,

bonheur & de l'agene pour la re
le bonheur même. Mais en dépi
passions , les choses resteront é
ment ce qu'elles sont ; tôt ou ta
rité se montrera à nous telle qu'
& quel regret n'éprouvera pas c
s'y sera refusé , parce qu'il l'ai
voulu , quand cet aveuglement v
l'aura rendu malheureux pour t
Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de te
bien plutôt la Religion , en rec
idees , en réglant tes penchans ,
rant tes mœurs , assurer ton éter
licité ! puisse - t - elle ici-bas te
dans les épreuves que te prépar
rice de Dieu , ainsi que sa clême

Hâte-toi de me répondre par
Courier que te renvoie . & tir

NOTES.

PAGE 133.

(2) *PAR ses mérites tout crime peut être expié, réparé.* » La Religion Payenne, qui ne défendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main & abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inexpiables. Mais une Religion qui enveloppe toutes les passions; qui n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées; qui ne nous tient pas attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils; qui laisse derrière elle la justice humaine, & commence une autre justice; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour & de l'amour au repentir; qui met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge: une telle Religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes & des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il seroit très-dangereux de tourmenter la

166 . LES ÉGAREMENS

miséricorde par de nouveaux crimes & de nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les anciennes dettes , jamais quittes envers le Seigneur , nous devons craindre d'en contracter de nouvelles , de combler la mesure , & d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit.
Esprit des Loix , liv. 24 , chap. 13.

P A G E 138.

(b) *Quoi de plus divin que sa morale.* Elle a plusieurs fois attaché des éloges aux ennemis même du Christianisme. C'est ainsi qu'en parle l'Auteur des Lettres Juives : » Les premiers Nazaréens ont prêché une doctrine » si conforme à l'équité & si utile à la société , » que leurs plus grands adversaires conviennent aujourd'hui , que leurs préceptes mortaux sont infiniment au-dessus de ceux des plus sages Philosophes de l'antiquité. . . . La foi des Nazaréens démontrée telle que la prêchent leurs Docteurs de la première classe , » a encore plus de brillant que la nôtre. Ils ont sous nos premiers principes , mais il semble qu'ils en aient épuré les suites. La nôtre a quelque chose de farouche ; la leur semble dictée par la bouche divine. La bonne foi , la candeur , le pardon des ennemis , toutes les vertus que l'esprit & le cœur peuvent em-

brasser , leur sont étroitement commandées. Un véritable Nazaréen est un Philosophe parfait. Dans les autres Religions , l'homme , vil esclave , semble ne servir Dieu que par intérêt. Les Nazaréens sont les seuls qui aient le cœur d'un vrai fils pour un si bon pere. « Voilà un portrait bien avantageux bien fidele du Christianisme , tracé par la main d'un homme qu'on ne soupçonnera pas d'être trop prévenu en sa faveur.

« Je ne fais , dit M. Rousseau , pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la Philosophie la belle morale de nos livres. Cette morale , tirée de l'Evangile , étoit Chrétienne avant d'être philosophique. . . . Les préceptes de Platon sont souvent très-sublimes ; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois , & jusqu'où ne vont pas ses erreurs ? Quant à Cicéron , peut-on croire que sans Platon , ce Rhéteur eût trouvé ses offices ? L'Evangile seul est , quant à la morale , toujours sûr , toujours vrai , toujours unique & toujours semblable à lui-même.

Le même Auteur avoit déjà dit ailleurs : Je vous l'avoue , la majesté des Ecritures m'étonne , la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. « Et le reste que nous avons cité est haut.

Selon la remarque d'un Auteur moderne ,
 » plus on étudie la Religion Chrétienne , plus
 on découvre en elle de caractères de sagesse ,
 qui saisissent , enchantent , pénètrent le cœur
 d'amour , & l'esprit d'admiration. Dites-moi ,
 je vous prie , un excès qu'elle ne blâme pas ,
 un mal sous ses yeux sans remède , un crime
 sans punition , une passion sans frein , un
 désordre sans condamnation , une bonne œuvre
 sans récompense. Quelle admirable sagesse
 dans toutes les maximes de la Religion , sur
 l'amour qu'elle règle , sur l'amitié qu'elle
 sanctifie , sur les grandeurs du monde dont
 elle défabuse , sur les talens qu'elle ennoblit ,
 sur l'amour-propre qu'elle rectifie , sur la pro-
 périté dont elle montre les écueils , sur l'ad-
 versité dont elle soulage le poids , sur les
 devoirs dont elle inspire l'amour , sur la mort
 dont elle modère la crainte , fait naître le
 desir & dissipe les horreurs ! . . .

» Que seroit-ce , si , pénétrant avec vous
 dans le détail des Etats & dans l'intérieur des
 maisons , je vous faisois remarquer , sous les
 influences du Christianisme (mieux connu de
 bien des Chrétiens & plus fidelement pratiqué)
 l'étonnante métamorphose de la Nation , &
 par elle , la félicité , l'émulation dans les arts
 sans

ans jalousie , l'activité dans le commerce sans banqueroute , la sainteté du lit nuptial mise à couvert sous le voile de la pudeur , l'union dans les mariages cimentée par une fidélité réciproque , les sources de l'éducation épurées par la vigilance des maîtres , l'ardeur pour le travail dans la jeunesse soutenue par la piété , la tempérance même dans les enfans , la bonne foi dans les Domestiques , l'innocence jusques dans les plaisirs ? «

P A G E 154.

(c) *Comme si des Ministres infidèles & parjures , &c.* Il faut en convenir cependant : comme la plupart des hommes se déterminent bien plus par préjugé que par raison , il est bien triste que les Ministres d'une Religion si belle offrent quelquefois aux peuples par leur exemple la source funeste d'un préjugé qui lui est si contraire. Rien ne fait réellement plus de tort à la Religion que les mauvais Ministres ; & plus ils sont élevés en honneur , plus s'étend au loin la fatale influence du scandale qu'ils nous causent. Hélas ! leur état est si grand par lui-même , qu'il ne demanderoit d'eux , pour leur obtenir une grande considération & nous imprimer un grand respect , que de pratiquer

avec une noble simplicité les vertus qui lui sont propres.

Quoi qu'il en soit de la conduite des Pasteurs, souvenons-nous qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse & des Apôtres, & si dans quelques-uns les mœurs ne s'accordent pas avec les instructions, taisons-nous sur leurs mœurs; prions pour eux; faisons ce qu'ils nous disent, & ne faisons pas ce qu'ils font. *Matt. 23, v. 2 & 3.*

PAGE 156.

(d) *C'est le Christianisme qui a le plus contribué, &c.* » La Religion Chrétienne est éloignée du pur despotisme : c'est que la douceur étant si recommandée dans l'Evangile, elle s'oppose à la colere despotique avec laquelle le Prince se feroit justice & exerceroit ses cruautés. . . .

» Pendant que les Princes Mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la Religion chez les Chrétiens rend les Princes moins timides, & par conséquent moins cruels. Le Prince compte sur ses sujets, & les sujets sur le Prince. Chose admirable ! La Religion Chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encote notre bonheur dans celle-ci.

est la Religion Chrétienne , qui , malgré l'oppression de l'Empire & le vice du climat , empêché le despotisme de s'établir en Ethio-
& a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe & ses loix. Le Prince , Roi d'Ethiopie , jouit d'une Principauté , qui donne aux autres Sujets l'exemple de la justice & de l'obéissance. Tout près de là , voit le Mahométisme faire enfermer les Rois du Roi de Sennar : à sa mort , le Con-
seil envoie égorger , en faveur de celui qui est sur le trône.

Que l'on se mette devant les yeux , d'un côté les massacres continuels des Rois & des Princes Grecs & Romains , & de l'autre , la destruction des Peuples & des Villes par ces mêmes Chefs ; *Thimur* & *Gengiskan* qui ont envahi l'Asie ; & nous verrons que nous sommes au Christianisme , & dans le Gouvernement un certain droit politique , & dans l'Etat un certain droit des gens , que la Nature humaine ne sauroit assez reconnoître. C'est ce droit des gens qui fait que parmi les Nations la victoire laisse aux peuples vaincus ces choses , la vie , la liberté , les loix , les mœurs , & toujours la Religion , lorsqu'on

172 LES ÉGAREMENS
ne s'aveugle pas soi-même. « *Esprit des Loix*,
livre 24, chap. 3.

I B I D.

(e) *Adhumaniser les Princes , à civiliser les
peuples les plus barbares ;* tels qu'étoient nos
anciens Francs , sortis des forêts de la Ger-
manie.

« Voyez dans les Gaules , dit M. Moreau ;
au commencement du cinquieme siecle , les
Loix & la Religion gouverner presque seules
un pays abandonné par la foiblesse de ses
légitimes Souverains ; survivre à l'autorité de
ceux-ci ; triompher d'un peuple conquérant ;
adoucir ses mœurs ; lui donner les principes
d'une administration réglée , & servir ainsi de
sauve-garde aux vaincus , contre la fureur &
l'insolence des vainqueurs. « *Leçons de Mo-
rale , rédigées par les ordres & d'après les
vues de feu Monseigneur le Dauphin , pour
l'instruction des Princes ses enfans. A Versail-
les , 1773 , premier Discours.*

Et plus loin : « Vous apprendrez sur-tout à
respecter cette Religion bienfaisante , qui , au
milieu des atrocités de ce regne , (celui de
Clovis) fut presque le seul rempart de la
liberté des peuples. »

Cet excellent ouvrage , qui fait désirer ardemment le livre entier dont il n'est que le Prospectus , & qui doit paroître incessamment , se trouve à Paris , chez *Moutard*, Libraire de la Reine.

I B I D.

(f) *A abolir l'esclavage , &c.* » La Religion Chrétienne a détruit l'esclavage , encore plus par son esprit que par sa loi : ce qui est un grand titre d'honneur & marque beaucoup l'humanité, ou plutôt la charité de sa morale. « *L'Abbé Terrasson, la Philos. applicable, &c.*

M. Robertson , dans son Introduction à l'Histoire de Charles-Quint , t. 1 , notes ix & xx , nous apprend quelle a été dans de certains temps & parmi les différentes Nations de l'Europe , la triste condition des serfs ou esclaves ; & prouve qu'en effet, l'esprit d'humanité & de douceur de la Religion Chrétienne , après avoir lutté contre les maximes & les usages reçus , contribua plus qu'aucun autre motif à leur affranchissement.

Pourquoi faut-il que , dans un nouveau monde , l'esprit de cupidité ait fait oublier à des peuples civilisés & chrétiens cette douceur évangélique , pour faire revivre les dures loix de l'esclavage contre des hommes , qui ,

tout negres qu'ils sont , ou tout sauvages qu'on
 les suppose , n'en sont pas moins nos freres !
 Qu'on lise le *Voyage à l'Isle de France, à
 l'Isle de Bourbon , au Cap de Bonne-Espérance,*
par un Officier du Roi ; & l'on frémissa au seul
 récit des atrocités qu'on y fait éprouver à ces
 malheureux. » A la moindre négligence ,
 » comme une légère suspension de travail ,
 » une porte laissée ouverte ou fermée , le
 » Commandeur , armé d'un fouet de poste ,
 » leur donne sur le derriere nud , cinquante ,
 » cent , & jusqu'à deux cents coups. Chaque
 » coup enleve une portion de la peau. Ensuite
 » on détache le misérable tout sanglant ; on
 » lui met au cou un collier de fer à trois
 » pointes , & on le ramene au travail. Il y en
 » a qui sont plus d'un mois avant que d'être
 » en état de s'asseoir. Les femmes sont punies
 » de la même maniere. Il y a une loi faite en
 » faveur des Negres , mais on ne la suit pas. «
 Quel affreux tableau ! on ne traite pas si in-
 dignement nos Captifs en Barbarie.

» O toi ! (s'écrie avec toute l'onction de
 » l'humanité & du sentiment , l'Auteur de ce
 » Voyage) Negre infortuné , qui pleures sur
 » les rochers de Maurice , si une main , qui
 » ne peut essuyer tes larmes , en fait verser

» de regret & de repentir à tes tyrans , je
 » n'ai plus rien à demander aux Indes ; j'y ai
 » fait fortune. «

Cet honnête homme a tout sacrifié , en effet , pour ne pas être plus long-temps témoin de ces horreurs. Mais que l'on y ajoute donc encore la maniere dont s'acquiescent ces Esclaves. Dans des foires établies pour leur achat , des peres vendent leurs enfans ; des enfans plus intelligens & plus adroits les préviennent , & vendent leur pere. Ajoutez la nourriture , le genre de vie , les différentes sortes de travaux auxquels on les condamne , l'espece de logement où on les entasse , les vêtemens dont on les couvre , les infamies auxquelles on les expose , & dites que leurs maîtres sont des hommes !

Je ne fais où j'ai lu , que depuis peu les Quakers avoient donné l'exemple , dans des Colonies Angloises , de l'affranchissement des Negres ; qu'ils en avoient fait des serviteurs , des enfans , une famille de freres , dont ils étoient tendrement chéris , & qu'ils gouvernoient moins en maîtres qu'en peres. Puisse un tel exemple trouver dans les cœurs sensibles & les ames vraiment chrétiennes , bien des imitateurs !

(g) *Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos passions , &c. C'est à lui qu'on doit appliquer ces paroles de M. Rousseau. » Par les principes , la Philosophie ne peut faire aucun bien que la Religion ne le fasse encore mieux ; & la Religion en fait beaucoup, que la Philosophie ne sauroit faire. »*

» Dire que la Religion n'est pas un motif » réprimant , parce qu'elle ne réprime pas » toujours, c'est dire que les loix civiles ne » sont pas un motif réprimant non plus. C'est » mal raisonner contre la Religion de rassem- » bler dans un grand ouvrage une énumération » des maux qu'elle a produits , si l'on ne fait » de même celle des biens qu'elle a faits. » *Esprit des Loix , livre 24 , chap. 2.* Ces paroles de M. de Montesquieu , relatives à la Religion en général , le sont sur-tout à la Religion Chrétienne en particulier. Cette expression , *les maux qu'elle a produits* , n'est pas absolument exacte ; & bien moins encore , si on l'applique au Christianisme , puisque ce n'est qu'autant qu'on agissoit directement contre sa nature , son esprit & ses maximes , qu'ils ont été produits. La Religion a été une occasion , ou même un prétexte , par rapport

DE LA RAISON. 177
es maux , plutôt qu'elle n'en a été la
cause.

PAGE 158.

b) *Opposons une multitude de Chrétiens
réglant sur les loix de l'Evangile , &c.*
M. Bayle , après avoir insulté toutes les Re-
ligions , flétrit la Religion Chrétienne ; il ose
dire que de véritables Chrétiens ne forme-
rent pas un état qui pût subsister. Pourquoi
non ? ce seroient des citoyens infiniment
éclairés sur leurs devoirs , & qui auroient un
vrai grand zèle pour les remplir ; ils sentiroient
bien les droits de la défense naturelle ;
mais ils croiroient devoir à la Religion , plus
qu'à la patrie. Les prin-
cipes du Christianisme , bien gravés dans le
cœur , seroient infiniment plus forts que ce
ux d'honneur des Monarchies , ces vertus hu-
maines des Républiques , & cette crainte servile
des Etats despotiques. « *Esprit des Loix , livre*
4 , chap. 6. Et au chap. premier , il avoit dit :
« la Religion Chrétienne , qui ordonne aux
hommes de s'aimer , veut sans doute que chaque
peuple ait les meilleures loix politiques & les
meilleures loix civiles ; parce qu'elles sont ,
après elle , le plus grand bien que les hommes
puissent donner & recevoir. »

H v

(i) *Que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent , &c.* Voici ce que disoit Cicéron des Philosophes de son temps : » Où est le Philosophe dont la vie soit » réglée comme elle devoit l'être ? Où est le » Philosophe qui n'emploie plutôt sa science » en vaine ostentation qu'à se corriger lui-même ? Y en a-t-il quelqu'un qui prenne » pour lui les préceptes qu'il donne aux autres ? Les uns sont si légers & si vains , qu'il vaut » droit mieux pour eux qu'ils n'eussent rien » appris. . . . Il y en a qui sont uniquement » dominés par l'orgueil de l'ambition. Plusieurs sont de vils esclaves de la volupté. » Tous démentent honteusement leur profession par leur conduite. « *Tuscul. Quest. lib. 2.*

Sans prétendre appliquer à la lettre ce passage à nos Philosophes modernes , dont toutefois les écrits ne font pas honneur à leur sagesse , il est d'ailleurs d'autres reproches non moins flétrissans pour des sages , qu'on est en droit de leur faire ; ce sont ceux qui ont pour objet ce stile fier , dédaigneux , arrogant , ce ton de mauvaise plaisanterie , de sarcasme , de personnalité , d'aigreur , cette honteuse

profusion d'épithètes injurieuses & grossières , qui , depuis quelque temps , dominent dans leurs ouvrages , y révoltent tout-à-la-fois le goût , l'honnêteté & les mœurs , & portent un si terrible coup à la Philosophie. C'est ce qui a dicté à un de leurs plus redoutables adversaires , contre lequel ils ont employé à l'envi un genre d'attaque & de défense si peu honorable pour eux , cette répartie , un peu trop vive peut-être , mais d'ailleurs si remplie de vérité.

» Aujourd'hui , que pourront penser ceux
 » qui élevoient si fort notre âge , & qui par-
 » loient avec tant de mépris des siècles bar-
 » bares de l'érudition * , lorsqu'ils verront
 » que c'est dans ce même âge si vanté , & dans
 » la Capitale des arts & du goût , que de soi-
 » disans Philosophes ont accumulé les invectives
 » les plus basses , les plus dégoûtantes ,
 » les plus abominables.

» On a parlé des honnêtetés littéraires. Re-
 » connoîtra-t on dans ces honnêtetés philo-
 » sophiques , ce caractère de douceur , d'amé-
 » nité , de tolérance , que l'on annonçoit si

* Où ceux qu'on a nommés pédans , les Saumaïse , les Scaliger , les Scioppius , se disoient de grossières injures en grec & en latin.

» fastueusement comme la suite des progrès
» de la raison ? Le plus odieux fanatisme au-
» roit-il un autre langage ? On le demande à
» quiconque est juste.

» O Philosophes ! les pédans du seizieme
» siecle valoient mieux que vous , & ils sont
» tombés ! Pour acquérir comme eux des con-
» noissances utiles , il en coûtoit des soins,
» des travaux , de longues veilles : au lieu
» que votre métier est devenu trop facile , &
» que les enfans mêmes savent aujourd'hui
» votre secret. Prononcer le mot de préjugé
» avec un sourire ironique , toutes les fois
» qu'il est question de ces vieilles maximes
» d'honneur & de morale que nos bons ayeux
» avoient la simplicité de respecter ; prendre
» un ton emphatique & solennel pour parler
» de la vertu , mais ne la mettre que dans vos
» discours & jamais dans vos actions ; faire
» raisonner sans cesse aux oreilles le mot de
» persécution , tandis que l'on ne persécute
» personne ; opposer à ce mot , qui jette
» l'allarme dans les esprits foibles , ceux d'hu-
» manité , de tolérance , de liberté de penser ;
» voilà les grands mysteres de votre Philo-
» sophie : & il faut avouer que si , dans le
» système de la Religion que vous n'entendez

, il y a beaucoup d'Appelés & peu us, votre secte plus indulgente admettant d'Elus que d'Appelés. En effet l'Écarter le plus étourdi, le petit-maître le ignorant, les caillettes mêmes qui vous égent, ont bientôt appris les élémens votre doctrine, & deviennent Philosophes, comme vous, à bien peu de frais. Mais ne prenez-vous pas garde que rien n'ait plus un titre que de le rendre trop commun ? Ne vous appercevez-vous pas que vous avez fait trop de prosélytes pour imposer encore long-temps, & que le seul caprice de mode qui vous a mis, pendant quelques momens en faveur, est tout à vous replonger dans le néant ? Méfiez-vous de l'inconstance François. Quand d'honnêtes gens, las d'entendre les mêmes sarcasmes répétés à chaque instant contre l'Évangile & ses Ministres ; attristés de ton cavalier, décisif, tranchant, avec lequel vous traitez des sujets si graves, & des questions, tout au moins, de discussions les plus sérieuses ; indignés de vos fureurs contre tous ceux qui ne pensent point comme vous, commencent à perdre cette confiance qui vous avoit été si avantageuse.

182 LES ÉGAREMENS

» On admire encore , à la vérité , ceux
» vous que des talens supérieurs ont
» justement célèbres ; mais l'admiration
» foiblit par le déplorable usage qu'ils
» font dans des matieres qui ne sont
» leur compétence. On ne vous fait pas
» d'une infinité de belles choses que
» avez dites , d'après Bayle , en faveur
» de la tolérance , parce que vous avez prouvé
» vous étiez vous-mêmes très-intolérans.
» croiriez-vous ? Vous faites des Choses
» On conjecture , avec assez de vraisemblance
» que vos petits pamphlets satyriques ,
» que vos bouffonneries , vos turlupinades
» deviendront le tombeau de votre réputation
» comme les convulsions sont devenues le
» tombeau d'un parti qui comptoit
» de grands hommes que le vôtre. On reproche
» en vous que le génie de l'insulte & du
» dédain , & ce génie est , en vérité
» trop facile , & à la portée de trop de monde.
*Mémoires de M. Palissot sur sa vie , à
de l'homme dangeux.*





L E T T R E L I.

Du Comte de Valmont au Marquis.

MON pere , mon tendre & respectable pere , j' jouissez de votre triomphe & du retour de votre fils. Le voile est déchiré ; la vérité brille à mes yeux de tout son éclat ; je suis Chrétien , & c'est , après Dieu , à vos lumieres , à vos soins , à vos tendres ménagemens que je le dois. Je suis Chrétien , & je me fais gloire de l'être ; & je rougis seulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la Religion Chrétienne ! & quels secours elle offre à la vertu ! Ah ! maintenant , trop convaincu de mes besoins & de ma foiblesse , si ma foi pouvoit chanceler encore , cette seule pensée me soutiendrait , me fixeroit pour toujours : qu'ai-je été sans la Religion ? que ferois-je devenu , si j'avois continué à vivre sans elle ? Mais par elle au contraire , quelles ressources & quels motifs me sont offerts pour être

vertueux ! O Dieu des vertus ! que j'apprends à connoître, & que j'adore dans la plénitude de mon cœur pour la première fois, comment le Christianisme ne feroit-il pas votre ouvrage ? lui seul nous enseigne à vous aimer, à vous adorer, à vous servir, comme vous méritez qu'on vous serve, qu'on vous adore & qu'on vous aime ; & lui seul nous aide à le faire.

Honteux égaremens de ma raison où me conduisez-vous ? Passions aveugles, tristes délires d'une ardente jeunesse, quel abîme vous creusiez sous mes pas ! Votre main sage & bienfaisante le comble pour toujours, O mon pere !-quelles expressions pourroient suffire à ma reconnoissance ? Je me tais, pour avoir trop à vous dire, & toute la force du langage humain me paroît impuissante à bien rendre tout ce que je sens. Ah ! du moins que voulez-vous que je fasse ? ordonnez. Pour expier mes fautes, rien ne me paroîtra trop pénible. Faudra-t-il que, sans plainte & sans murmure, je me voie enlever mes dignités & mes biens ; que, loin de mon Roi

& de ma patrie, j'aïlle traîner dans des régions inconnues une vie sans gloire & sans honneur ? Car c'est de tout cela que je suis menacé : j'obéirai aux volontés du Ciel , . . j'obéirai . . . Car enfin que n'ai-je pas mérité ? Mais ma chere Emilie . . . Ah ! me restera-t-elle dans ma disgrâce ? Grand Dieu ! par cet endroit, du moins épargnez ma foiblesse.

Emilie est encore en danger. Son état nous laisse toujours flottans entre la crainte & l'espérance. Tantôt, me dit M. de Véymur, elle reprend des forces & semble appelée à la vie; tantôt par des momens de langueur & de foiblesse, elle semble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hasarder de la voir, tant le péril où je suis devient pressant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige, sans se laisser abattre, & s'estime trop heureuse, dit-elle, puisque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas ! si elle vit, si le Ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne serai plus à plaindre . . . Mais que dis-

je! ne me fera-t-il pas toujours bien triste & bien douloureux de faire partager ma situation à Emilie? De quel rang je l'aurai fait tomber! à quel état d'infortune & d'opprobre mes fautes l'auront condamnée! quel avenir pour elle & pour mes enfans! Ah! je frémis; toutes les plaies de mon cœur, que je croyois fermées, se rouvrent à ces tristes réflexions. Ce foible cœur saigne encore; il s'émeut, il s'agite, & j'entends gronder au-dedans de lui le sang, la nature & l'amour: Religion sainte! soyez mon appui. Que la grace de mon Dieu, si puissante & si douce, acheve sa victoire. Et vous mon pere, s'il vous reste quelques lumieres à me donner, je les attends de votre zele. Tout m'est précieux de votre part; toute vérité qui tient à la Religion me devient chere; daignez donc affermir ma foi & soutenir mon courage.





L E T T R E L I I .

Du Marquis de Valmont au Comte.

O mon fils ! je te retrouve donc enfin avec les mêmes sentimens , avec la même foi que tu reçus dans tes premières années , mais plus éclairée , plus pure , & plus solidement établie ! Quelles actions de grâces ne dois-je pas à mon Dieu , qui a daigné t'instruire par ma voix , & mieux encore par tous les événemens dont tu as été le triste témoin ? Quelles larmes j'ai versées en lisant ta Lettre ! & qu'elles ont soulagé mon cœur ! Non , une pluie douce & féconde , qui tombe sur la plante altérée , ne lui rend pas plus de fraîcheur , plus de vigueur nouvelle , que l'assurance de ton entier changement n'a rendu de forces & de vie à mon ame abattue & presque flétrie par la douleur.

Eh , qu'importent tes pertes , si j'en excepte celle d'Emilie , puisque tu revis pour la vertu & pour la Religion ! N'ex-

ceptions rien cependant, cher Valmont ; & que le premier usage de ta foi soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre ses dons, s'il veut couronner les mérites d'une épouse qui t'est chère ; console-toi de ta peine par l'idée de son bonheur. S'il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu'il te fait répandre, t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie, & t'unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger de toi ; ah ! mon ami , ne t'oppose point à ses vues de miséricorde & de clémence ; bénis-le , bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n'attend-il de nous , comme autrefois d'Abraham , ce pere des croyans , que la préparation de notre cœur. A tout événement , ne cessons de lui dire , ainsi que ta digne épouse , que votre volonté soit faite , ô mon Dieu ! & que votre saint nom soit béni !

Cette résignation si parfaite & si pure , le seul remède à nos maux , le seul qui

puisse en adoucir le sentiment , & nous le rendre utile & méritoire , n'empêche pas cependant que tu ne mettes en usage tous les instrumens qu'il plaira à la Providence de t'offrir , pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'est pas le rang qui fait le bonheur , j'en conviens ; mais enfin tu le dois à ta famille , à tes enfans , si par des moyens honnêtes tu peux le leur conserver. Fais donc parler & agir tes amis , en supposant que l'infortune t'en laisse encore ; & sur le succès de leurs démarches , sois soumis & tranquille.

Tu me demandes de nouvelles lumières , si j'en ai à te donner. Oui , mon fils ; pour confirmer ta foi , il faut la fixer par une soumission entière à la même autorité , qui t'en a transmis le dépôt sacré.

Tu t'en souviens , cher Valmont , quand j'ai voulu te faire sentir le besoin d'une révélation , j'ai insisté sur le besoin essentiel d'une autorité. C'est , avons-nous dit , la voie d'instruction la plus propre à tous les hommes , peu susceptibles , par eux-mêmes , & par la multitude des soins qui

les occupent, de discussions épineuses & de longs raisonnemens sur les vérités, que cependant il leur importe le plus de bien connoître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des Philosophes, des Sages, quand il eussent été plus éclairés qu'ils ne l'étoient en effet, n'eût jamais eu assez de force & de pouvoir pour se faire entendre des autres hommes : elle ne pouvoit leur suffire; & par l'expérience même de tous les peuples & de tous les âges, elle ne leur suffisoit pas.

Cette autorité nous a été donnée de la manière la plus parfaite en Jésus-Christ, à qui seul toute la Religion révélée nous ramène comme à un centre d'unité. J. C., la sagesse du père & la plus pure émanation de sa lumière, nous a appris, par lui même & par ses Apôtres, tout ce qu'il étoit nécessaire à l'homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, presque étouffées dans tous les hommes par les passions & les préjugés; il y en a ajouté d'autres, auxquelles toutes les forces de l'entendement

humain ne pouvoient atteindre, & que tout au plus un petit nombre de Sages avoient soupçonnées.

Mais il falloit conserver aux hommes ces vérités précieuses, & ce ne pouvoit être qu'en perpétuant parmi nous, dans une société divinement inspirée, la même autorité qui nous les avoit enseignées. La raison toute seule ne pouvoit les fixer, puisque les unes lui échappoient si aisément, & que les autres étoient si fort au-dessus d'elle.

Cette autorité divine & permanente, qui entroit si nécessairement dans le plan de la révélation, devoit par sa nature même être visible, sensible & anignée; de manière qu'on pût tout à la fois & l'entendre & la distinguer de toute autorité humaine & précaire, qui oseroit entreprendre d'usurper ses droits *.

* » La révélation devient inutile sans une
 » société visible qui en conserve religieuse-
 » ment le dépôt; comme un code de loix est
 » instructueux, si une société ne l'adopte, ne

Voilà , mon cher fils , ce que Jésus-Christ devoit à sa sagesse , pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la Religion révélée , & ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser.

» Toute puissance , dit le Sauveur du
 » monde à ses Apôtres * m'a été donnée
 » au ciel & sur la terre. Allez donc , inf-
 » truissez tous les peuples , les baptisant au
 » nom du Pere , & du Fils , & du Saint-
 » Esprit , & leur apprenant à observer
 » toutes les choses que je vous ai com-
 » mandées ; & voici que je suis avec vous
 » tous les jours , jusqu'à la consumma-
 » tion des siècles †.

» le Conserve , & n'en fait la base de la po-
 » litique. Il y a donc sur la terre une société
 » visible à qui la révélation a été confiée. »
*Pensées Théologiques , par Dom Jamin , Reli-
 gieux de la Congrégation de S. Maur. La
 traduction de cet ouvrage en Allemand ra-
 mena en 1769 le Prince Palatin au sein de
 l'Eglise Catholique.*

* Dans les trois derniers versets de S. Matth.

† Voyez le développement de ce texte §

Ainsi ,

Ainsi, mon fils, Jesus-Christ, par ces paroles, établit sur un premier fondement, qui est lui-même, & sur le fondement visible de ses Apôtres, une Eglise, une société légitime de Pasteurs, qui doit leur succéder dans toute la durée des siècles, pour enseigner toutes les nations; & avec laquelle, par l'assistance de son esprit, de sa sagesse & de son pouvoir, il sera tous les jours jusqu'à la fin du monde.

Chef invisible de cette Eglise, il lui a donné sur la terre un Chef visible, pour ramener tout à l'unité *; & ce Chef,

fécond & si énergique dans la belle Instruction pastorale de M. Bossuet sur les promesses de J. C. à son Eglise; & remarquez que ce beau texte termine l'Evangile de S. Matthieu, comme pour nous laisser en lui le complément de tout ce que cet Evangile renferme.

* » L'Eglise doit avoir un Chef visible ;
 » parce qu'elle est une , & que son unité ne
 » peut se conserver sans un centre commun ,
 » où viennent se réunir tous ses membres. »

Dom Jamin. Pensées Théol.

c'est celui à qui il a dit , & dans sa personne à tous ceux , qui , dans le même rang , viendront après lui. » Vous êtes » Pierre , & sur cette pierre je bâtirai » mon Eglise , & les portes de l'enfer ne » prévaudront pas contre elle *.

Je ne suis pas fait pour les discussions théologiques, cher Valmont; & sans beaucoup de théologie , je trouve tout dans ces deux textes de l'Evangile , rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces seules armes je puis confondre toutes les sectes qui ne sont pas la véritable Eglise de Jésus-Christ. (a).

Quelle est , leur dirai - je , l'autorité suffisante que vous m'offrez ? Est-ce celle de l'Ecriture Sainte ? Toute seule , elle ne suffit pas ; elle ne s'explique point d'elle-même ; vous la prenez selon vos vues , en des sens différens. Vous savez combien de sens contraires souffre parmi vous ce seul texte de l'Evangile , *ceci est mon corps*. Qui en fixera pour moi le sens véritable ?

* Matth. 16 , 18.

Il falloit donc à l'Ecriture Sainte un interprète infallible, vivant & animé; & Jesus-Christ me l'a donné. (*b*).

Ne dites pas au reste, que je fais ici un cercle vicieux. Quand je raisonne d'après les Livres saints contre l'incrédule, je les considère d'une manière toute humaine, & selon les regles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous, qui admettez les divines Ecritures, je commence par établir, par la seule raison, la nécessité d'une autorité visible, d'un tribunal toujours subsistant; après quoi je me fers, pour achever de vous convaincre, de ces livres mêmes que vous reconnoissez pour divins, & dont les passages les plus formels déposent en faveur de ce tribunal que vous osez méconnoître (*c*) *.

Sera-ce donc l'esprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide ?

* » En vain nous accuse-t-on encore de
» combattre la voie d'examen par la voie
» d'examen même, & de rétablir ainsi d'un

Quelle autorité ! quel droit a-t-elle pour me soumettre * ? & que peut-elle m'offrir , que des contradictions ? Sera-ce du moins l'onction secrète , l'esprit intérieur qui éclaire les vrais fideles & les élus de Dieu ? Quelle source d'illusion & de fanatisme ! Et qu'a de visible pour tous les

» côté ce que nous cherchons à détruire de
 » l'autre C'est équivoquer dans les termes
 » pour faire illusion. Il y a une grande diffé-
 » rence entre la discussion dont nos Freres
 » séparés soutiennent la nécessité & la suffi-
 » sance , à l'exclusion de l'obéissance à l'au-
 » torité ; & l'examen de simple attention à
 » des vérités de fait & de notoriété publique,
 » qui établissent l'autorité. Nous combattons
 » le premier examen par le second : l'objec-
 » tion des adversaires n'est donc qu'un so-
 » phisme. « *Pensées Théol.*

* C'est ce qui fait dire à M. Rousseau dans une de ses Lettres, sur ses démêlés avec l'Eglise de Geneve : » Je dois toujours compte de mes
 » actions & de ma conduite aux loix & aux
 » hommes ; mais puisqu'on n'admet point
 » parmi nous d'Eglise infallible qui ait droit

ommes une pareille autorité ? Sera-ce
otre corps de société ? Je ne vois rien
ui, dans la visibilité, le distingue suffi-
amment de tout autre. D'ailleurs où est
à succession non interrompue, en re-
montant jusqu'aux Apôtres * ! On peut

» de prescrire à ses membres ce qu'ils doivent
» croire : donc, une fois reçu dans l'Eglise, je
» ne dois plus qu'à Dieu seul compte de ma
» foi. «

» Qu'on me prouve aujourd'hui, dit-il
» ailleurs, qu'en matière de foi je suis obligé
» de me soumettre aux décisions de quelqu'un,
» dès demain je me fais Catholique ; & tout
» homme conséquent & vrai fera comme
» moi. « M. Rousseau a raison ; & d'un autre
côté, la preuve qu'en matière de foi on doit
se soumettre à une autorité, n'étoit pas dif-
ficile à trouver.

» L'Eglise de Geneve, dit-il encore, n'a &
» ne peut avoir, comme réformée, aucune
» profession de foi, précise, articulée, &
» commune à tous ses membres. « Et il le
montre par les principes mêmes de la réforme.

* C'est la question que Luther lui-même

fixer depuis eux l'époque où vous avez commencé; & dès-lors, comme toutes les autres sectes, on vous verra finir. Où est votre unité, & quel rapport avez-vous à un Chef visible, au successeur de saint Pierre, qui vous condamne avec toute son Eglise, & dont vous vous séparez? M'offrirez-vous pour dernière ressource l'autorité des chefs du corps politique?

faisoit aux Anabaptistes: *Qui êtes-vous? qui vous a envoyés? où étoit l'Eglise avant vous?* Il a fallu faire bien de la Théologie pour bien mal répondre à cela. *Hist. de François I, par M. Gaillard, tom. 6.*

Cette même question, l'Eglise Catholique la faisoit vers la fin du second siècle aux différentes sectes qui s'élevoient contre elle.

« Qui êtes-vous? leur disoit-elle par la plume
 « de Tertullien; quand êtes-vous venu? d'où
 « êtes-vous sortis? que faites-vous dans mon
 « bien, vous qui n'êtes point mes enfans? De
 « quel droit, Marcion, coupez-vous ma forêt?
 « Qui vous a permis, Valentin, de détourner
 « mes sources? De quelle autorité, Appelles,
 « arrachez-vous mes bornes? La possession est

Mais il n'est donc plus question d'une Religion donnée aux hommes par Dieu même. Il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humaines, qui pourront en effet être modifiées, interprétées par la même législation qui les aura établies. Car enfin, où l'autorité divine manque, il faut bien que le Législateur humain supplée, & soit le Chef de la Religion. Mais quelle Religion ! quelle croyance ! & qui peut en être la dupe (d) ?

Quoi ! je me suis attaché à la révélation, parce que la lumière naturelle ne me suffisoit pas ; eh, comment la révélation me suffira-t-elle, si par rapport à ses dogmes je ne fais plus ni quel guide sui-

» pour moi. . . & vous autres, pourquoy
 » semez-vous dans mes domaines selon vos
 » caprices, & y faites-vous paître vos trou-
 » peaux ? J'ai la possession ; je possède avant
 » vous ; j'en ai des titres authentiques que je
 » tiens de ceux mêmes à qui le domaine ap-
 » partenoit. Je suis l'héritière des Apôtres. »
Tertull. de Præscript.

vre pour en fixer le sens , ni quel parti prendre entre les sectes qui divisent le Christianisme * :

* » Tout chemin qui ne peut conduire ni
 » les simples , ni les ignorans à la foi , n'y
 » peut conduire personne. Le caractère dis-
 » tinctif du chemin de la vérité , est d'y con-
 » duire tout le monde , puisque tous sont
 » appelés à la connoître : or la voie d'examen
 » ou de discussion ne sauroit conduire les sim-
 » ples & les ignorans à la foi. Il n'y a que
 » l'autorité qui puisse la leur faire connoître. «
Pensées Théologiques.

Autoritati credere , magnum compendium est , & nullus labor ; disoit S. Augustin. *Lib. de quant. anima , cap. 7.*

» Ce n'est pas , dit-il dans le même livre , la vivacité de la conception , mais la simplicité de la foi , qui fait la sûreté de la multitude dans l'Eglise Catholique. «

» L'autorité est le motif déterminant du plus grand nombre en matière de religion , quelque parti que l'on prenne . . . Dans l'Eglise Romaine on croit les vérités de la Religion ; & on s'appuie sur l'autorité visible qu'elle a dans son sein. Dans les sectes pro-

Ah ! que Jésus - Crist a bien mieux
 Pourvu aux intérêts de sa gloire , à ceux
 de sa Religion , & à nos vrais besoins ! Je
 trouve dans l'Eglise Catholique & Ro-
 maine , tout ce qui m'est nécessaire , &

» restantes , il y a plusieurs vérités qu'on ne
 » croit point ; & on se fonde sur l'autorité des
 » chefs , qu'on suit comme ses docteurs. . . .
 » Parmi les incrédules , la plupart ne se dé-
 » cident à ne rien croire que sur l'autorité de .
 » certains hommes , qui se sont acquis de la
 » célébrité par leurs talens. . . . L'autorité a
 » toujours fait l'argument de la multitude ,
 » même chez ses plus grands ennemis. Heu-
 » reux ceux qui marchent à la lumière de l'au-
 » torité légitime ! Telle est celle des Catholi-
 » ques Romains : elle a produit ses preuves.
 » Mais il n'en est pas ainsi de celle que suivent
 » les sectaires & les incrédules : . . . leur foi
 » est une foi humaine accordée à la parole de
 » quelques séducteurs. Au lieu que celle des
 » Catholiques est une foi divine accordée à la
 » parole d'un Dieu , & expliquée par une au-
 » torité qu'il a établie lui-même. « *Pensées*
Théol.

tout ce qui m'a été promis. J'y trouve
 une autorité suffisamment répandue par-
 mi tous les peuples pour attirer toute
 leur attention ; une autorité , qui , par son
 étendue , par sa hiérarchie , par ses usa-
 ges & sa discipline , par la publicité &
 l'universalité de ses enseignemens , de-
 vient éminemment visible au-dessus de
 toutes les sectes qui s'élèvent contre
 elle (*e*). Je la vois garder au milieu de
 ces sectes , & malgré elles , le beau nom
 de Catholique ; ce nom que , pour la
 distinguer de toute autre Eglise , elles sont
 elles-mêmes forcées de lui laisser. Je la
 vois conserver dans ses principaux sièges
 les titres de la succession légitime de ses
 Pasteurs depuis les Apôtres , & rentrer
 ainsi dans le caractère de perpétuité , es-
 sentiel à la véritable Religion. Je la vois
 tenir à un centre d'unité , à un Chef ,
 qui , uni à la pluralité visible (*f*) des
 autres Pontifes , soit assemblés dans des
 Conciles auxquels il préside , soit dis-
 persés parmi les nations (*g*) , forme un
 Tribunal toujours subsistant , & auquel

tous les jours, selon la promesse, je puis avoir recours, pour distinguer la vérité de l'erreur. Je la vois, inaliïable avec toutes les sectes, qui toutes se rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppose à son unité; rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine (*h*); conserver sans variation tous les dogmes si bien liés de la Religion Chrétienne, tous son ensemble merveilleux, tous les moyens & les secours de salut qu'elle renferme; & par une tradition soutenue dans ses différens sieges, attestée par ses Conciles & les ouvrages de ses saints Docteurs, me faire remonter de siècle en siècle jusqu'aux premiers Disciples des Disciples du Seigneur, & jusqu'à la doctrine des Apôtres (*i*). Que dirai-je enfin? Je la vois, soutenant tous les efforts de tant d'ennemis conjurés pour la détruire, maintenir constamment son glorieux empire, tandis que tout tombe autour d'elle; envoyer seule des Ministres de l'Evangile dans toutes les parties du monde, pour les éclairer des lumières de la Foi; regar-

gner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'autres l'esprit de schisme & d'erreur lui fait perdre ; & confirmer de plus en plus cette parole de son divin Maître , que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable spectacle , & quelle source de reconnoissance pour l'ame vraiment fidelle ! Tranquille dans la simplicité de sa croyance , elle peut se reposer à l'ombre d'une autorité infaillible , & qui , par la promesse , devient celle de Dieu même. La voie la plus facile , la plus courte , & tout à la fois la plus sûre , lui est toujours ouverte , pour résoudre toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si par des raisonnemens captieux on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa foi ; si son imagination effrayée dispute en secret , & veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire ; elle n'a besoin pour s'éclairer , pour se calmer & se fixer , que de faire attention à l'enseignement public de l'Eglise Catholique & Romaine , à ce que nous apprennent ses solemnités ,

es rites , ses prières , ses catéchismes , ses prédications , ses instructions journalières , & à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil , si l'esprit d'indépendance , si l'amour de la nouveauté élèvent des contestations , font naître des incertitudes & des doutes , partagent les novateurs en autant d'opinions différentes , que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur ; elle regarde où est l'autorité visible , le corps des Pasteurs & son Chef ; & ne craignant plus de flotter au gré des opinions (*k*) , elle demeure ferme & inébranlable. Si à l'égard des vérités les plus importantes , elle voit des génies ardens , tous ces hommes de secte & de parti , combattre avec chaleur pour les excès contraires * ; elle est assurée de

* » Il est impossible d'établir quelque chose
 » de certain , de l'immortelle nature par la
 » mortelle ; elle ne fait que se fourvoyer par-
 » tout , mais spécialement quand elle se mêle
 » des choses divines ; car encore que nous lui

rencontrer dans l'autorité qui la guide ce juste milieu ; qui , également éloigné des extrêmes , est le point précis où s'arrête la vérité. C'est ainsi que dans les disputes interminables sur la grâce & la liberté , l'Eglise Catholique toute seule n'a jamais rien donné à l'un de ces dogmes qui ait pu détruire la croyance de l'autre (1).

Non-seulement le Chrétien soumis à

« ayons donné des principes certains & in-
 « faillibles , encore que nous éclairions ses
 « pas par la sainte lampe de la vérité , qu'il
 « a plu à Dieu de nous communiquer : nous
 « voyons pourtant journellement pour peu
 « qu'elle se démente du sentier ordinaire , &
 « qu'elle se détourne ou écarte de la voie tra-
 « cée & battue par l'Eglise , comme tout
 « aussi-tôt elle se perd , s'embarrasse & s'en-
 « trave , tournoyant & flottant dans cette mer
 « vaste , trouble & ondoyante des opinions
 « humaines sans brida & sans bar. Aussi-tôt
 « qu'elle perd ce grand & commun chemin ,
 « elle se va divisant & dissipant en mille rou-
 « tes diverses. » *Essais de Montagne , liv. 2 ,*
chap. 12.

dans l'Eglise Catholique un guide sûr & fidele ; mais il y trouve encore une mere tendre , qui , depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort , répare toutes ses foiblesses , & pourvoit à tous ses besoins. Il ne perd rien dans son sein des Sacremens institués par le Rédempteur des hommes , & de tous les moyens de salut les plus propres à affermir sa foi , à nourrir sa piété , & à lui faciliter la pratique des vertus. Aussi ne se borne-t-il pas à lui être soumis : son attachement pour elle , & son zele pour sa gloire , égalent son obéissance. Ses intérêts sont les siens ; il est offensé lui-même de tout ce qui la blesse & qui l'offense : dans ses douleurs elle ne sent rien qu'il ne ressent avec elle. Il adresse au Ciel en sa faveur les gémissemens les plus tendres , les vœux les plus ardens. S'il est dans un rang élevé , il maintient son autorité par son crédit & son pouvoir. Dans toute condition il édifie par la pureté de ses mœurs ceux qui ne craindroient pas de faire retomber sur elle l'opprobre de ses

enfans. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en sa présence. Il donne à tous ceux qui l'environnent l'exemple du plus grand respect pour son culte , ses loix *, ses Ministres , & d'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes (*m*). Il ne regarde pas comme des choses indifférentes en matiere de foi tout ce que son Chef

* « Il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre Police Ecclésiastique , ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage , je le puis dire pour l'avoir essayé , ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix & triage particulier , mettant à nonchaloir certains points de l'obéissance de notre Eglise , qui semblent avoir un visage , ou plus vain , ou plus étrange ; venant à en communiquer aux hommes sages , j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif & très-solide , & que ce n'est que bêtise & ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre révérence que le reste. » *Montagne. Ibid.*

ne regardent pas comme
croit pas que l'esprit de neu-
l'indécision puisse être permis,
voix s'est fait entendre.

ennemis, aveuglés par la haine,
, tant qu'il leur plaira, à la
la superstition, au fanatisme;
rent des scandales qui sont au
le, & dont elle gémit; qu'ils
de la corruption des mœurs,
ques-uns de ses membres, à
presque entière dans la foi de
qu'ils distillent avec art le poi-
calomnie; qu'ils prétextent le
ent de la discipline, l'abus de
qu'ils en appellent aux anciens
; qu'ils se montent sur un ton
e (o), afin de parer au-dehors,
rieur de la piété, ce que l'esprit
se permet de souiller au-de-
qu'ils fassent parler les divines
au gré de leurs systèmes, ou
de l'autorité de quelque ancien
, pour mieux cacher leurs hérésies
a nom; qu'ils relevent par leurs

discours & par leurs écrits l'autorité de chaque Docteur hérétique , & fassent même valoir en son honneur des prodiges marqués au coin de l'imbécillité & du mensonge ; le fidele n'en sera point ébranlé. Les attaques de l'erreur , comme celles de l'impiété , ne le verront point lâche , foible & chancelant ; elles ne le verront point indifférent & insensible : mais aussi elles ne le rendront pas dur & impitoyable.

Le véritable enfant de l'Eglise , & qui l'est moins encoré de nom que de sentiment , rempli de son esprit , pénétré de la charité qui l'anime , envisage d'un œil de compassion & de tendresse ceux qui se trompent & qui s'égarent ; il les plaint ; il gémit sur eux ; il emploie , pour les ramener , les armes de la persuasion & de la douceur. Il ne voile point les passions & la haine , du vain prétexte des intérêts de la Religion & de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher & à convaincre , il ne se croit pas dispensé d'aimer & de chérir. En arrêtant , autant qu'il est en lui , les

ès de l'erreur, il voit toujours avec
 port, dans ceux mêmes qui s'y li-
 , des hommes & des freres.

on, mon fils, non, ce n'est point
 de l'Eglise qui enfante des dissen-
 , des troubles, & tout ce que le
 sme a de cruautés & d'horreurs.
 ont, je te l'ai dit, l'intérêt, l'ambi-
 , l'esprit de révolte & d'indépen-
 : , qui, pour favoriser leurs projets
 eges & leurs honteuses manœuvres,
 uent de la crédulité des peuples &
 vie des hommes. Ce n'est point cette
 ure de l'Eglise de Jesus-Christ qui
 ale & qui sappe les trônes, en même
 s qu'elle renverse & brise les autels.
 re nos annales & celles des peuples
 ns, & examine quels systêmes &
 les causes, sous le nom & le masque
 sant de la Religion, ont produit les
 lutions, dévasté les Etats, & flétri la
 onne & la dignité du Monarque. Ce
 point la foi de l'Eglise qui arme
 l'autorité des sujets rebelles. Si,
 des circonstances rares, des Minis-

tres peu instruits ou trop prévenus ont cru pouvoir se faire, d'après la Religion même, des droits * que la Religion & l'Eglise n'avouent pas; si, abusant de la foiblesse des uns & de la simplicité des autres, ils ont prétendu disposer des Royaumes & des empires; cette même foi, dont l'Eglise nous conservoit le dépôt, réclamoit contre eux. Elle leur disoit assez hautement, pour qu'ils dussent l'entendre, que le Royaume de Jesus-Christ & de ses Ministres n'est pas de ce monde; qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, rien ne les dispense de rendre à César ce qui est à César; que chaque autorité a ses bornes; que l'une, toute spirituelle, est uniquement établie pour les

* Il paroît assez que M. de Valmont n'entend pas parler ici des prétentions que des Souverains, soit Ecclésiastiques, soit Laïcs, ont eues sur des fiefs dont ils se disoient suzerains: car c'est ici une question à part, & d'une toute autre nature que celle dont il s'agit.

choses du Ciel , comme l'autre , purement temporelle , ne l'a été que pour les choses de la terre ; que toutes deux , indépendantes & soumises tour-à-tour , ont leurs droits séparés ; qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement (*p*) , & pour tendre d'un commun accord , quoique par des routes différentes , au même but , le bonheur des peuples ; & que c'est de cette heureuse harmonie que dépendent & la sûreté des Princes & la fidélité des Sujets.

Voilà ce que la foi de l'Eglise nous apprend ; & c'est d'après elle , cher Valmont , que je me propose depuis longtemps de ranimer , ou d'affermir en toi tous les sentimens de soumission , de respect & d'amour que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainsi deviendras-tu en même temps , & dans la même proportion , un Chrétien docile , un Catholique zélé , un Citoyen humain & compatissant , & un Sujet fidèle.

NOTES.

PAGE 194.

(a) *Avec ces seules armes je puis confondre, &c.* » On est conduit à la soumission » à l'Eglise présente, actuelle, indéfectible, » par la foi la plus simple, & par l'érudition » la plus étendue; ce qui est une des plus » grandes preuves de sa vérité, & un effet admirable de la Providence. « *L'Abbé Terrasson de l'Académie Française. La Philosophie applicable à tous les objets de l'Esprit & de la Raison, première partie, ch. 3, sect. 3, précédée des Réflexions de M. d'Alembert & d'une Lettre de M. de Moncrif sur la personne & les Ouvrages de l'Auteur : chez Prault, avec approbation, & privilège du Roi.*

» L'Eglise Catholique, dit le même Auteur, » est la seule qui ait un corps de preuves. » Les sectes qui se sont séparées d'elle, ne » sont fondées que sur des difficultés particulières qu'elles lui ont faites, & dont elles » n'ont pas voulu accepter les solutions. « *Ibid.*

A l'égard de ces difficultés, & des vaines accusations de superstition, d'idolâtrie, d'inno-

vation , qu'on n'a cessé d'intenter contre nous , la réfutation la plus simple est *l'exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique* , par M. Bossuet. On n'y a répondu qu'en accusant l'Auteur d'*adoucir* & d'*extrénuer* les dogmes de son Eglise. Mais si c'est à cela que se réduisoit en dernier ressort la controverse , elle doit être bien authentiquement décidée , depuis que ce Livre est si universellement reçu parmi nous , comme renfermant la vraie Doctrine que nous professons.

Il est triste que les Sectaires s'obstinent à calomnier l'Eglise ; que des hommes , même respectables par leur érudition & leurs talens , mettent sur le compte de l'Eglise Catholique des institutions locales , des choses purement arbitraires , quelquefois bisarres , qui n'ont eu qu'un temps , parce qu'elles ne tenoient qu'à des inventions populaires , quoiqu'adoptées peut-être par les Ecclésiastiques eux-mêmes dans des lieux particuliers ; qu'ils nous taxent sans pudeur d'attacher le sceau de l'infailibilité à des cérémonies & à des objets de pure discipline , qui obligent dès qu'ils font loi , mais qui varient selon les circonstances , & qu'on ne doit jamais confondre avec la croyance invariable de l'Eglise sur le dogme & sur la

morale ; qu'ils ne veulent appercevoir aucune différence entre des prétentions contestées ou de simples opinions qu'on laisse à la liberté des Ecoles , & des vérités de foi reçues par l'Eglise universelle ; qu'ils exaltent les avantages de la réforme , sans en reconnoître les sources honteuses ainsi que les funestes suites , & sans en déplorer les abus. Toutes ces marques de partialité , sans nous faire soupçonner la droiture de leur cœur , doivent nous faire gémir des malheureux effets de la prévention sur des esprits par-tout ailleurs si raisonnables.

P A G E 195.

(b) *Il falloit à l'Ecriture sainte un interprète, &c.* » L'Eglise est l'interprète unique de » l'Ecriture sainte , des Peres , & d'elle-même , » *L'Abbé Terrasson.*

I B I D.

(c) *En faveur de ce Tribunal que vous osez méconnoître.* Les Protestans , fatigués de leurs variations perpétuelles & de leurs longues disputes , ont si bien senti la nécessité de ce Tribunal , qu'ils ont donné au Synode de Delph , & sur-tout à celui de Dordrecht , à peu de chose près , la même force & la même
 autorisé

autorité qu'ils refusoient à l'Eglise Catholique. Etonnante contradiction dans des hommes qui n'avoient jusques-là voulu reconnoître d'autre Juge de la Doctrine que l'Ecriture elle-même ! Voyez l'*Histoire des Variations*, t. 3, l. 14, n. 75 & suivans ; & t. 5, *sixieme Avertissement*, n. 67, 68, 69.

» Le maintien de la perpétuité & de l'infail-
 » libilité de l'Eglise, dit l'Abbé Terrasson,
 » est quelque chose de plus important qu'au-
 » cun de ses dogmes particuliers. «

» De toutes les theses de la Théologie en-
 tiere, (dit-il, encore avec beaucoup de sens
 & de raison) celle de l'unité, de la visibilité,
 de la perpétuité & de l'infailibilité de l'Eglise,
 est la plus digne d'un Théologien, qui est en
 même-temps homme d'esprit & homme
 d'Etat. «

PAGE 199.

(d) *Mais quelle Religion ! quelle croyance !*
 Pour bien juger de la nature & des effets d'une
 pareille croyance, on peut voir entre autres
 volumes de M. Hume sur l'Histoire d'Angle-
 terre, le cinquieme de la maison de Tudor,
 sans parler de ceux qui le précédent, & le
 troisieme de la maison de Stuart.

(e) *Eminemment visible au-dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle.* » Je dirois aux Réformateurs ce qu'un Pere de l'Eglise disoit aux Donatistes : *pour savoir où réside l'Eglise , demandons-le à un homme neutre ; par exemple , au Roi de Perse.* On diroit aujourd'hui pour savoir où réside l'Eglise , demandons-le à l'Empereur des Turcs ; nous verrons s'il la mettra en Italie , ou s'il ira la chercher à Utrecht. « *L'Abbé Terrasson.*

I B I D.

(f) *Je la vois tenir à un chef, qui, uni à la pluralité visible des autres Pontifes , &c.* » La vraie regle de la raison & de la foi , dit » M. Nicole , est d'établir sa créance sur la » plus grande autorité visible. Cette regle est » la seule qui soit proportionnée au peuple, » & qui puisse unir les fideles en un corps de » société d'une maniere raisonnable. « *Essais de Morale sur l'Evangile du Mardi de la seconde Semaine de Carême.*

» L'autorité de l'Eglise résidant en la pluralité visible du corps des Pasteurs unis à » leur Chef , joint toute la certitude de la » croyance à toute la tranquillité d'un gou-

» vernement sage & durable. « *L'Abbé Terrasson.*

» La Religion Chrétienne , dit le même Au-
 » teur , étant commune à des peuples qui vivent
 » sous des dominations différentes , ne pourra
 » jamais demeurer la même , à moins qu'elle
 » n'ait un Chef unique , qui soit autre que le
 » Prince ou le Chef quelconque d'un Etat
 » particulier. Sans cela il arriveroit que dès la
 » première querelle de l'un de ces Etats avec
 » l'autre , les Rois ou les autres Chefs vou-
 » droient se distinguer les uns des autres par
 » quelques articles de croyance particulière.

Ce qu'il y a de bien singulier , c'est que Leibnitz , quoique Luthérien , & par une suite naturelle de son amour pour l'ordre & l'unité ; après avoir voulu réunir le monde sous une même langue , par le projet d'une langue universelle à l'usage des Savans ; après avoir désiré de réduire l'Europe sous une seule puissance quant au temporel , désira aussi vivement de la réduire sous un même Chef quant au spirituel ; & pour ce dernier objet , c'est le Pape même qu'il choisissoit : » tant l'esprit de système
 » qu'il possédoit au souverain degré , dit l'Historien de sa vie , avoit prévalu , à l'égard de
 » la Religion , sur l'esprit de parti ; mais tous

» ces beaux projets sont restés sans effet ;
 » parce que les peuples ne s'accordent qu'à
 » n'entendre point leurs intérêts communs. »
 Voyez M. de Fontenelle , *Histoire de l'Académie des Sciences* , année 1716.

I B I D.

(g) *Des Pontifes , soit assemblés dans des Conciles , soit dispersés parmi les Nations.*
 » L'Eglise peut être considérée en deux états :
 ou elle est assemblée en Concile , ou elle est
 dispersée. Elle peut prononcer dans ces deux
 circonstances sur les contestations qui s'élèvent
 dans son sein ; & ses jugemens sont toujours
 d'une égale autorité , parce que *les portes de*
l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. . . .
 Penfer qu'elle ne jouit du privilège de l'in-
 faillibilité que dans les Conciles généraux ,
 c'est trop borner la promesse qui s'étend à tous
 les temps : c'est une erreur dans la foi. Jésus-
 Christ n'a pas dit à ses Apôtres : *je suis avec*
vous seulement quand vous êtes assemblés ; mais
je suis avec vous tous les jours jusqu'à la con-
sommation des siècles. « Pensées Théologiques ,
 par Dom Jamin.

» C'est tellement la pluralité qui fait la
 » décision finale , que les Conciles ne sont
 » pas tant censés généraux quand ils se tien-

» nent , que lorsqu'ils sont acceptés par l'E-
 » glise non assemblée. S'ils sont légitimes , ils
 » ont dit la vérité dès le temps de leur tenue :
 » cette vérité existoit dès-lors comme intrin-
 » seque ; mais elle ne devient extrinseque
 » que par l'acceptation postérieure. On a eu
 » un exemple de cette acceptation de fait
 » dans le Concile d'Ephèse ou de Dioscore ,
 » rejeté après sa tenue , quelque nombreux
 » qu'il eut été. « *L'Abbé Terrasson.*

¶ » L'acceptation que fait l'Eglise dispersée ,
 d'un Concile général , ne donne pas la cer-
 titude & l'infailibilité à ses décisions ; mais
 sert seulement de témoignage de la régularité
 avec laquelle les choses se sont passées dans
 l'assemblée. L'Eglise dispersée ne juge pas
 l'Eglise assemblée , l'une & l'autre n'étant
 qu'une seule & même Eglise , considérée en
 des états différens. «

¶ » Les Conciles généraux sont d'une très-
 grande utilité , & peut-être pourroit-on les
 dire nécessaires dans certaines circonstances ;
 mais prétendre qu'on ne puisse finir aucune
 controverse que par leur moyen , c'est une
 erreur combattue par une infinité de faits. On
 voit dans l'Histoire de l'Eglise peu d'hérésies
 pour lesquelles on ait été obligé d'assembler

222 LES ÉGAREMENS

des Conciles généraux ; le plus grand nombre a été condamné & éteint sur les lieux mêmes, comme le remarque S. Augustin. *Lib. 4, ad Bonifac. cap. ult.* «

¶ » Le Pape condamne plusieurs propositions extraites d'un livre , sous des qualifications indéterminées * : les Evêques dispersés dans le Monde Catholique connoissent la décision , y applaudissent : je dis , comme S. Augustin , *la cause est finie ; Dieu a placé la doctrine de la vérité dans la Chaire de l'unité.* Je reconnois la voix de Pierre dans son successeur ; je me rends , j'obéis. Mais les Evêques ont-ils examiné ? ont-ils déposé l'esprit de parti ? n'ont ils pas donné leur suffrage par ignorance ? La crainte ou l'espérance ont peut-être été les premiers mobiles de leur conduite ? Se sont ils enfin comportés en juges de la foi ? Questions litigieuses ! Je les abandonne toutes à la discussion de ceux qui ne croient pas que Jesus-Christ ait promis d'être tous les jours avec son Eglise ; je m'attache à l'unité que je reconnois par l'unanimité morale des Pasteurs unis à leur

* De la même manière que le Concile général de Constance a condamné dans la session 8 quarante-cinq articles de Wicleff , & dans la session 15 trente articles de Jean Hus.

Chef. Le Sauveur a promis son assistance à leur union, *vobiscum sum*, & il est fidele à sa promesse : cela me suffit pour justifier mon obéissance. «

¶ » La maniere d'interpréter quelques expressions d'un décret apostolique, ne peut former d'obstacle à la canonicité de son acceptation, quand d'ailleurs on se réunit dans l'objet principal : c'est ainsi qu'on n'a jamais révoqué en doute la sincérité de la soumission des Théologiens Catholiques aux décisions dogmatiques du Concile de Trente, quoiqu'ils se partagent entre eux sur l'exposition de quelques endroits. « *Dom Jamin.*

P A G E 203.

(h) *Je la vois rejeter sans ménagement tout ce qui altere sa doctrine.* » Un
 » homme qui a lu l'Histoire de l'Eglise sans
 » y remarquer la fermeté, & si j'ose le dire,
 » la fierté & la hauteur avec laquelle l'Eglise
 » a porté ses décisions sur le dogme, peut
 » avoir retenu les réflexions de quelques
 » Peres, les miracles de quelques Saints : mais
 » il n'a point conçu le véritable caractère de
 » l'Eglise Catholique depuis son établissement.
 » *L'Abbé Terrasson.*

(i) *Je la vois. . . . par une tradition soutenue. . . . me faire remonter jusqu'à la doctrine des Apôtres. Voyez l'exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique ; consultez tous les Peres des cinq premiers siècles , en parcourant même la table de leurs Ouvrages à l'article de nos principaux dogmes ; & vous vous assurerez sans peine de la conformité de l'ancienne doctrine avec la nôtre.*

(k) *Ne craignant plus de flotter au gré des opinions , &c. Quand on a passé les bornes , & qu'on a perdu de vue l'autorité , on ne fait plus à quel terme s'arrêter. Des Anglicans se sont formés , quoique par opposition , les Presbytériens , des Presbytériens les Indépendans , &c. Voyez M. Hume , *Maison de Stuart* , t. 3 , p. 204 , &c.*

¶ » L'esprit de l'homme est de nature à ne
 » devoir se soumettre entièrement & sans ré-
 » serve , qu'à un jugement que les ténèbres de
 » l'erreur ne puissent obscurcir : il faut donc
 » reconnoître dans l'Eglise une autorité in-
 » faillible , qui termine les disputes qui s'é-
 » levent sur la foi. «

¶ » S'il n'est point dans l'Eglise d'oracle vivant & infaillible , croyez tout ce qu'il vous plaira. Soyez Sabellien ou Arien , Nestorien ou Eutichien , Luthérien ou Calviniste ; soyez Déiste même , si le Déisme vous flatte davantage : tout vous est permis , personne n'aura le mot à vous dire. Seul juge de votre foi , vous pouvez prendre le parti qui vous plaira. Mais s'il y a dans l'Eglise un oracle vivant , une autorité infaillible, il n'est plus de liberté dans le choix : il faut s'en tenir sans disputer à l'enseignement de l'Eglise ; parce que la raison elle-même dicte qu'on ne peut se dispenser d'adhérer à un jugement infaillible. . . . En matière de religion , il faut nécessairement se déterminer pour l'un de ces deux partis : ou reconnoître avec les Catholiques une autorité à l'abri de l'erreur, qui décide les questions sans appel ; ou ne reconnoître , avec les Déistes , que la raison pour règle souveraine. Dans l'ordre de la Religion comme de la Philosophie , il n'y a pas de milieu : on ne peut être sur cet article que Catholique ou Déiste. Un esprit conséquent n'apperçoit pas un tiers-parti. »

¶ » Qu'elle est nécessaire cette autorité qui tire sa preuve de la manière d'agir de ses plus grands ennemis ! Nos Freres errans l'ont re-

226 LES ÉGAREMENS

jettée comme une tyrannie , & ont bâti sur les débris l'édifice ruineux de leur prétendue réforme : mais ils ont été obligés d'y revenir pour empêcher la dissipation de leur secte naissante. Cette conduite contradictoire est attestée dans l'histoire du temps. *Examinez* , disoient-ils aux Peuples Catholiques pour les séduire ; *ne vous laissez pas mener comme des imbécilles par l'autorité qui est une vraie tyrannie. Dieu ne vous a donné une raison que pour vous en servir.* — *Obéissez à vos supérieurs* , disoient-ils au contraire à leurs Frères indociles : *point d'examen après vos Docteurs. L'humilité chrétienne doit vous porter à soumettre vos lumières à celles de vos conducteurs : ils sont établis pour vous instruire.* Quel contraste ! Etablir l'examen sans soumission pour séduire les Catholiques ; exiger la soumission sans examen pour réprimer ceux du parti qui veulent trop presser la voie de liberté ; c'est avoir double poids , double mesure : ce qui est abominable aux yeux de Dieu. Quoi qu'il en soit , il résulte de la conduite de ces prétendus réformateurs , qu'ils ont reconnu la nécessité d'une autorité pour retenir les peuples , qu'ils avoient séduits , dans l'unité de doctrine. Mais ont-ils eu raison de substituer leur propre

autorité à celle de l'Eglise ? « *Dom Jamin.*

« L'esprit humain , dit un Auteur célèbre , reconnoît deux arbitres , la raison & l'autorité. Une des plus nobles fonctions de la raison est d'appercevoir elle-même ses bornes , & d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matiere de Religion , la raison seule n'iroit point au-delà de la Religion naturelle ; les mysteres sont au-dessus d'elle ; & la raison ne les admet que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison nous conduit à cette autorité , en nous prouvant , premièrement , qu'elle est nécessaire : secondement , qu'elle doit avoir des caracteres visibles , auxquels même on ne puisse pas la méconnoître. Remis ainsi par la raison même entre les mains de l'autorité , avec ce guide infailible , nous pénétrons dans les dogmes & dans les mysteres , nous entrons sous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ces dogmes & ces mysteres uniquement parce qu'il ne les comprend pas , je ne vois en lui qu'un téméraire , qui ayant besoin de deux guides , s'obstine à n'en prendre qu'un , quoique ce guide l'avertisse lui-même d'en prendre un plus sûr. Il s'égare , parce qu'il donne trop à la raison , en ne reconnoissant rien au-delà du domaine de cette raison bor-

née ; mais il n'est ni absurde ni inconséquent. Il ne l'est pas du moins au même degré que le Théologien raisonneur, qui, avouant l'insuffisance de la raison & le besoin de l'autorité, qui, recevant des dogmes, des mystères, combat cette autorité, altere ces dogmes, modifie ces mystères, de manière qu'ils restent toujours mystères, mais qu'ils cessent d'être appuyés sur une autorité suffisante. Il faut opter : Si l'on ne doit rien admettre au-delà de la raison, s'il n'est pas vrai qu'elle nous avertisse elle-même de nous soumettre à l'autorité, il faut rejeter entièrement les dogmes, les mystères, & donner gain de cause à l'incrédule ; s'il faut admettre l'autorité, il n'est pas permis de toucher à ses oracles, il faut adorer les mystères sans restriction, sans modification ; l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propose de substituer la consubstantiation à la transubstantiation, à quel tribunal me renvoie-t-il ? Est-ce à celui de l'autorité, elle lui est contraire. Est-ce à celui de la raison ? En quoi ma raison comprend-elle mieux la consubstantiation ? Quand un autre raisonneur me dit que Jésus-Christ n'est présent dans l'Eucharistie que par la foi ; qu'est-ce que c'est qu'une *présence par la foi* ? Il est pré-

sent ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, ma foi ne peut pas le rendre présent, & j'ai tort de le croire présent. S'il est réellement présent, ma foi ne fait rien à cela, & il est également présent, soit que j'aie la foi, soit que je ne l'aie pas. Que prétendez-vous donc? Si vous n'affranchissez point ma raison, si vous la laissez sous le joug, que ce soit donc sous un joug sacré, non sous votre joug profane. Mystere pour mystere, je ne puis croire que celui qui m'est proposé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop & trop peu. Ou ne retranchez rien, ou retranchez tout ce que la raison ne comprend pas, si la raison elle-même peut y consentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du salut, mais ils sont plus près d'y rentrer; ils raisonnent déjà mieux, & dès qu'ils sentiront le besoin de l'autorité, ils s'y soumettront entierement, sans toutes vos ridicules réserves.

» Voilà sous quel point de vue nous envisageons les idées vagues des hérétiques, & ces changemens si peu philosophiques qu'il a plu à Luther, à Calvin & à leurs disciples d'apporter à la doctrine de l'Eglise. « *Histoire de François premier, par M. Gaillard, de l'Académie François & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, t. 6, livre 7, ch. 2.*

(1) *Dans les disputes interminables sur la grace & la liberté, &c.* » L'Eglise, aux yeux » mêmes de la raison est bien plus sage que » ses adversaires, dans la manière dont elle » veut qu'on parle de la grace, pour conser- » ver l'idée de la liberté de l'homme dans » l'esprit de la multitude, & par conséquent » le fruit de toute prédication & de toute » morale.

¶ » La puissance de Dieu & la liberté de » l'homme sont deux vérités de la Religion : » mais la première a souffert moins d'atteinte » que la seconde, attaquée en une infinité » de manières différentes par les libertins & » par plusieurs sortes d'hérétiques. Là-dessus » on ne peut trop louer la sagesse de l'Eglise, » de veiller encore plus attentivement à la » conservation de la seconde que de la pre- » mière : car je ne connois point de morale » publique, ni civile, ni chrétienne, sans » une conservation soigneuse du dogme de la » liberté. »

¶ » Les gens d'un certain parti semblent » porter toute leur attention à défendre la » foi contre les attaques des Pélagiens, qui

« ne sont plus ; & l'Eglise porte la sienne à
 » la défendre contre les Luthériens & les
 » Calvinistes , qui existent actuellement &
 » qui l'entourent. Laquelle des deux atten-
 » tions vous paroît la plus sage ? « *L'Abbé
 Terrasson.*

Il est bien malheureux qu'on ait voulu faire des systèmes sur la grace & la liberté. L'Apôtre avoit tout dit par ces deux mots , LA GRACE DE DIEU AVEC MOI ; *gratia Dei mecum* * ; & non pas seulement , *la grace de Dieu en moi* , ou *qui est avec moi* , comme on l'a si infidèlement traduit. Tous ces systèmes , que la plupart du temps l'Eglise réprouve , n'ont pour l'ordinaire , à l'égard de ceux qui sont peu affermis dans la foi , d'autre effet que celui de leur faire haïr le Dieu des Chrétiens , au lieu de le présenter sous des traits propres à le leur faire aimer.

P A G E 208.

(m) *D'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes. Ne pas se soumettre , d'une manière pure & simple , aux jugemens du corps des Pasteurs uni à son Chef , dans tout ce qui a rapport à*

* 1. Cor. 15 , 10.

la doctrine , & y opposer l'esprit particulier ; c'est tout-à-la-fois une défobéissance & une présomption inexcusables. Sur quoi il faut observer que cette soumission ne peut avoir lieu par rapport aux opinions erronées , si elle n'a lieu par rapport aux Livres qui les renferment & que l'Eglise condamne.

¶ » On ne peut sans témérité, dit *Dom Ja-*
 » *min* , refuser à l'Eglise le pouvoir de juger
 » du sens des Livres qui concernent la Reli-
 » gion. Toute société a droit de juger du sens
 » de ses loix & des Livres qui en traitent. D'ail-
 » leurs , l'Eglise connoît ses droits , & n'use
 » que de ceux qui lui sont acquis. Or , elle a
 » jugé dans tous les temps des Ouvrages Ec-
 » clésiastiques , soit pour les approuver , soit
 » pour les condamner. C'est ainsi qu'elle a
 » proscrit les Ouvrages d'Arius , les trois fa-
 » meux Ecrits d'Ibas , de Théodore & de
 » Théodore de Mopsueste ; & approuvé , au
 » contraire , ceux de Saint - Augustin sur la
 » grace. «

¶ » Le droit que l'Eglise a de juger du sens
 » des Livres Ecclésiastiques , emporte néces-
 » sairement , de la part des fideles , l'obliga-
 » tion de se soumettre à ses décisions , parce
 » qu'une autorité à laquelle personne n'est tenu

» d'obéir, n'est qu'un fantôme d'autorité : c'est
 » donc un devoir pour les fideles de déférer
 » aux jugemens de l'Eglise sur les Livres qui
 » regardent la Religion.

¶ » Toute obéissance qui ne répond pas à
 » l'intention du supérieur qui commande, est
 » une vraie désobéissance ; tel est le comman-
 » dement, telle doit être la soumission : or,
 » l'Eglise exige de tous ses enfans une sou-
 » mission intérieure aux jugemens qu'elle porte
 » sur les Livres Ecclésiastiques & leurs Auteurs.

¶ » Non, un silence qui consiste à ne rien
 » dire & à ne rien faire contre les décisions de
 » l'Eglise sur certains faits dogmatiques, ne
 » remplit point l'idée de la soumission qu'elle
 » exige de ses enfans en pareil cas. Théodoret
 » offroit de garder le silence sur le fait de
 » Nestorius, qui consistoit à savoir si les
 » Ecrits de ce Patriarche contenoient la doc-
 » trine qui reconnoît deux personnes en Jésus-
 » Christ. L'Eglise ne se contenta pas de cette
 » démarche : elle exigea, pour l'admettre à
 » sa communion, qu'il eût dit anathème à
 » Nestorius & à ses Ecrits.

¶ » Croyons, avec le commun des Théo-
 » logiens, que Jésus-Christ n'abandonne point
 » son Eglise dans le jugement qu'elle porte

234 LES ÉGAREMENS

20 sur le sens des Livres qui traitent de la Re—
 20 ligion. Cette vérité est la suite d'une autre—
 20 qui appartient au dépôt de la foi. C'est en—
 20 effet un dogme universellement reconnu ,
 20 que l'Eglise est infaillible dans l'exposition
 20 de la tradition. Or, cette infaillibilité ne peut
 20 subsister qu'en la supposant également dans
 20 la discussion & l'examen des Livres Ecclé—
 20 siastiques qui ont paru en différens siècles ,
 20 puisque c'est par cet examen qu'elle fait le
 20 discernement de la véritable tradition , &
 20 qu'un moyen sujet à l'erreur ne peut con—
 20 duire sûrement à la connoissance de la
 20 vérité. Il faut donc choisir un de ces deux
 20 partis , ou croire que l'Eglise ne se trompe
 20 jamais dans le jugement qu'elle porte sur
 20 les Livres qui ont trait à la Religion , où
 20 penser qu'elle peut se tromper dans l'expo—
 20 sition de la tradition. Ce second parti est
 20 une erreur contre la foi. « *Pensées Théolo-*
 20 *giques , par Dom Jamin , chap. 9.*

L'Histoire de l'Eglise ne sauroit nous offrir
 un plus bel exemple de soumission que celui
 que renferme le beau trait de M. de Fénelon
 que bien du monde sait , mais qu'on ne peut
 trop apprendre à ceux qui ne le savent pas , ni
 trop rappeler à ceux , qui , dans des circonfs-

ances moins favorables que les siennes , sont bien éloignés d'imiter son obéissance.

» Un Bref du Pape du 13 Mars 1699 , ayant condamné le Livre des *Maximes des Saints* de l'Archevêque de Cambrai , ce Prélat se soumit sans restriction & sans réserve. *Il coûte , sans doute , de s'humilier* , disoit-il , dans une lettre à l'Evêque d'Arras ; *mais la moindre résistance au Saint Siege coûteroit cent fois plus à mon cœur.*

» Il publia un Mandement contre son propre Livre , & annonça lui-même en Chaire sa condamnation. Pour laisser à son Diocèse un monument de son repentir , il fit faire , pour l'exposition du Saint-Sacrement , un soleil porté par deux Anges , qui fouloient aux pieds divers Livres Hérétiques , sur l'un desquels étoit le titre du sien.

» Le Pape Innocent III , qui estimoit infiniment M. de Fénelon , fut moins scandalisé du Livre des *Maximes des Saints* , que de la chaleur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Pecavit excessu amoris divini ; sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénelon a péché par excès d'amour divin , & vous autres par défaut d'amour pour le prochain. « *Diction. des Homm. Illust.*

Dans cette dispute entre deux des plus grands Evêques qui aient illustré la France , M. de Fénelon , que l'esprit tout seul loueroit mal , & qui ne peut être célébré dignement que par le cœur , se montra toujours semblable à lui-même , toujours plein de candeur , de douceur , de résignation , de piété , & de toutes les vertus qui rendent la Religion aimable. Il triompha jusques dans sa défaite , & comme on l'a si bien observé , le vaincu y parut plus grand que le vainqueur.

PAGE 209.

(n) *Qu'ils prétextent le renversement de la discipline , l'abus de l'autorité ; qu'ils en appellent aux anciens temps , &c.* Comme rien ne m'a paru plus utile & mieux pensé que ce que dit M. l'Abbé Terrasson sur les Sectes en général & sur l'esprit de parti , je vais réunir ici ses diverses réflexions sur cet objet.

¶ » Si les Sectaires gagnoient leur cause
 » dans ce qu'ils disent contre le gouverne-
 » ment de l'Eglise , ils parviendroient à faire
 » une société qui n'auroit ni Supérieurs , ni
 » Juges , & qui par conséquent iroit à grands
 » pas à sa propre destruction.

¶ » Ceux qui alleguent toujours les anciens

» temps, ou qui en appellent à des Assem-
 » blées futures, font le plan d'une société
 » qui ne se gouverneroit que par des hom-
 » mes qui ne sont plus, ou par des hommes
 » qui ne sont pas encore : l'esprit d'indépen-
 » dance trouve là son compte.

¶ » Il y a des gens qui ont beaucoup lu,
 » qui ont tout lu, mais avec un seul œil ;
 » ils n'ont jamais ouvert les deux. Les gens
 » de parti, quelque savans qu'ils puissent être,
 » sont de cet ordre.

¶ » Il y a une différence infinie entre ce
 » qu'on entend par la liberté des Ecoles ca-
 » tholiques * & un parti. L'une se montre, &
 » l'autre se cache.

¶ » Le malheur de tous les gens de parti ou
 » de secte, est d'élever leurs enfans dans le
 » mécontentement de tout ce qu'ils voient ou
 » qu'ils verront faire. Ils leur préparent par-là
 » une vie de chagrin perpétuel : de plus, ils
 » les exposent à être de mauvais sujets du Prince

* « Distinguons dans la Théologie les dogmes décidés
 » d'avec les opinions de l'Ecole : unité dans les premiers,
 » liberté dans les autres, mais la charité par-tout : sans
 » elle la science des Ecoles, la foi même, ne servent de
 » rien. Cette vérité devoit être gravée, non sur le bronze,
 » mais dans le cœur de tous les Théologiens. » *Dom Jamet*

238 LES ÉGAREMENS

» ou de la République , & par conséquent de
» mauvais citoyens.

¶ » Qu'est-ce que c'est que de donner à des
» enfans , dans la Religion Catholique , l'esprit
» Protestant , & dans une Monarchie l'esprit
» Républicain ?

¶ » Un parti , qui , par un certain degré de
» savoir , par une grande abondance de stile ,
» par une apparence avantageuse de réforme ,
» s'étoit fait une réputation brillante dans un
» monde qui tendoit à une piété éclairée , est
» venu aboutir , en passant dans le petit peuple ,
» à ce qu'il y a jamais eu en fanatisme de plus
» extravagant & de plus bas.

¶ » La douceur générale des derniers temps
» a épargné à plus d'un Réfractaire les qualifi-
» cations qu'ils auroient encourues en d'autres
» siècles.

En finissant cette note , qui renferme les
pensées les plus propres , je ne dis pas à
guérir de l'esprit de parti ceux qui en sont
malheureusement entichés , (car , vu l'empire
de la prévention , cette sorte de cure est mo-
ralement impossible) mais du moins à pré-
munir contre lui , ceux qui , dans un âge
encore tendre & ouvert à la séduction , pour-
roient s'en laisser infecter ; j'avouerai que

s'il falloit adorer le Dieu de certaines sectes , un Dieu qui m'ordonne des choses impossibles , & qui me punira pour ne les avoir pas faites ; un Dieu , qui , tyran suprême des ames. qu'il a formées , en prédestine le plus grand nombre par un décret absolu à la damnation éternelle ; un Dieu, qui, sous prétexte qu'il ne nous doit rien , sera censé ne se rien devoir à lui-même ; un Dieu fait homme , qu'on m'a offert comme un Dieu Rédempteur , & qui cependant , en dépit des textes les plus formels de l'Apôtre * , n'est pas mort pour tout le genre humain , n'est pas venu pour sauver tous les hommes ; un Dieu à la grace duquel nul ne peut résister , quoique S. Etienne mourant ait si vivement reproché aux Juifs leur continuelle résistance à la grace ** ; quoique Jesus-Christ lui-même ait reproché , d'une manière si touchante , cette résistance opiniâtre à l'infidelle Jérusalem † ; un Dieu dont la toute-puissance consiste à nécessiter , quand il lui plaît , l'action des Etres qu'il a faits pour agir librement , comme si , pour être tout-puissant , Dieu de-

* 1. Tim. II. 4, 5, 6. & IV. 10. Rom. V., 17, 18.

** Act. VII. 51.

† Mat. XXIII. 37.

voit changer la nature des choses , contredire les loix qu'il s'est imposées par sa sagesse , & conduire des Etres moraux par des loix physiques , ou des Etres physiques par des loix morales ; faire agir par exemple , l'homme comme une machine , & faire agir une machine , en l'exhortant , en l'invitant , en la reprenant , comme si elle étoit un être libre & intelligent ; un Dieu , pour tout dire en un mot , dont l'infailible vouloir fait tout en nous , & qui anéantissant tout vrai principe de mérite & de liberté , me feroit dire avec raison , s'il veut que je sois sauvé , je le serai , à quelques excès que je m'abandonne ; si dans ses décrets il a résolu de me perdre , je suis perdu , quelques efforts que je fasse : oui , je l'avoue , un tel Dieu , bien loin , d'obtenir mes adorations & mes hommages , me feroit désirer qu'il n'existât pas , ou plutôt encore , me feroit dire , il n'y a point de Dieu.

Mais avouons - le aussi , de semblables opinions que l'incrédule impute à la Religion , pour la rendre odieuse , n'ont jamais été les siennes ; je dis plus , si un peuple imbécille croit ces choses , ceux qui l'instruisent ainsi , ne les croient pas. Hélas ! ceux qui sont séduits méritent de la pitié ; ils sont dans l'erreur :

mais

mais ceux qui séduisent sont faux ; & si ce n'étoit la qualité d'hommes & de frères , qu'on doit encore chérir & respecter en eux , ils ne mériteroient que de la haine , de l'indignation & du mépris.

I B I D.

(0) *Qu'ils se montent sur un ton de réforme ; &c.* Quelques pures que puissent être en effet les mœurs de ceux qui ont une autre croyance que celle de l'Eglise , elles sont malheureusement sans fruit pour eux-mêmes ; & elles ne sont d'aucun poids pour les opinions qu'ils défendent. « Que la régularité extérieure de mœurs ne vous en impose jamais , dit l'Auteur des Pensées Théologiques : on ne conclut point des mœurs à la doctrine , ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien , & penser très-mal , comme on peut conserver la foi au milieu de ses désordres. On voit des Hérétiques réglés dans leurs mœurs , & des Catholiques débauchés. Une vie régulière ne fait donc pas preuve pour la doctrine , ni le relâchement contre. L'enseignement public de l'Eglise est la seule pierre de touche qui discerne la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être sans la foi , comme la foi sans les œuvres. » Quoi donc ! s'écrie Tertullien , si un

242 LES ÉGAREMENS

» Evêque, si un Diacre, si une Veuve, si une
 » Vierge, si un Docteur, si un Martyr même
 » s'éloigne de la règle, les Hérésies devien-
 » dront-elles des vérités? Est-ce par les per-
 » sonnes que nous devons juger de la foi, ou
 » par la foi que nous devons apprécier les per-
 » sonnes? Personne n'est sage s'il n'a la foi;
 » personne n'est grand s'il n'est chrétien; per-
 » sonne n'est chrétien s'il ne persévère jusqu'à
 » la fin. « *Lib. de Præscript.* 3.

De même aussi » l'esprit, la science & les
 » talens ne déposent point en faveur de la vé-
 » rité d'un sentiment. Les plus grands hommes
 » peuvent tomber dans les plus grands égare-
 » mens. Le soleil a ses éclipses. » Ne pensez pas,
 » mes Freres, disoit S. Augustin à son peu-
 » ple, que de petits esprits aient pu faire des
 » hérésies; il n'y a eu que de grands per-
 » sonnages qui aient eu le malheur d'en for-
 » mer. L'Eglise gémit encore de la chute de
 » l'austère & savant Tertullien, & des écarts
 » du grand Origene. *Enarr. in ps.* 124. »
 Pensées Théol. chap. 14.

PAGE 213.

(p) Que chaque autorité a ses bornes. . . ;
 qu'elles sont faites pour se soutenir mutuelle-
 ment. » Chaque Puissance a sa fin particulière

à laquelle elle tend. La Puissance Séculière se propose pour objet le bonheur des hommes dans le siècle présent ; la Puissance Ecclésiastique le prépare pour la vie future : deux objets précieux à l'humanité. « *Pensées Théologiques*, ch. 8.

» La Religion en elle-même est le lien d'une société spirituelle , & en même-temps une partie importante de la société civile. Dans le premier sens , c'est à ceux qui en sont les Ministres à en régler les devoirs , & à interpréter la loi sur laquelle elle est fondée. Dans le second sens , c'est au Prince à y veiller par rapport à la tranquillité de son Etat , de laquelle seule il est chargé. « *L'Abbé Terrasson*, chap. 3 , sect. 2.

» On demande tous les jours une barrière qui sépare les deux Puissances ; la barrière est toute posée par la nature même des choses. Tout ce qui concerne uniquement la Religion & la vie future , tout ce dont on a besoin , comme Chrétien & comme Orthodoxe , forme la juridiction spirituelle ; tout ce qui concerne les avantages humains & temporels , tout ce dont on a besoin comme homme & comme citoyen , appartient sans partage à

244 LES ÉGAREMENS
l'autorité séculière. « *M. Gaillard , Histoire
de François I , t. 5.*

» Dieu n'a pas établi les deux Puissances pour qu'elles fussent opposées : il est le Dieu de la paix , & non de la dissension. La sagesse divine ne sauroit être opposée à elle-même. Il a voulu , au contraire , que ces deux autorités pussent se soutenir & s'entr'aider réciproquement. L'union de ces deux Puissances est un don du Ciel , qui leur donne une nouvelle force , & les met à portée de remplir les desseins de Dieu sur les hommes. Le monde est bien gouverné , si elles sont d'accord. Si elles viennent à se désunir , les institutions les plus sages , sont menacées d'une ruine prochaine. *Dom Jamin.*





L E T T R E L I I I .

Du Comte.

DE P U I S ma dernière Lettre *, & les nouvelles plus favorables que je vous ai données sur l'état d'Emilie, nos espérances se soutiennent, sans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les foiblesses ne sont plus si fréquentes; mais il reste une fièvre lente & obstinée, qui annonce au moins que l'entière guérison n'est pas aussi prochaine que nous l'avions pensé. Si je connoissois moins le courage & la piété de ma chère Emilie, je craindrois pour elle la plus funeste rechûte, lorsqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet il ne me reste aucun espoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas su les choisir, & que d'ailleurs,


* Cette Lettre ne se trouve point ici; elle paroît avoir croisé celle du Marquis.

comme vous ne l'avez que trop éprouvé vous-même, il ne reste point à la Cour d'amis fideles à celui qui est tombé dans la disgrâce. La mienne me laisse tout à craindre; & pourrai-je bien chérir encore l'autorité qui m'accable? c'est l'effort le plus héroïque de la Religion. Elle me le commande cet effort: ô mon pere! aidez-moi à lui obéir. Si Emilie n'a plus à partager que le sort d'un proscrit; si tous les jours de sa vie elle doit me reprocher le malheur de ses enfans & sa propre infortune, que me reste-t-il à désirer... que la mort?

Mais non, je dois vivre pour la consoler, puisqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre, pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnoissant, pour mettre à profit vos soins & vos lumieres, pour réparer mes offenses envers un Dieu clément & bon que j'ai méconnu, que j'ai si indignement blasphémé... Cependant si Emilie m'étoit enlevée; si le Ciel dans sa colere... Ah! je ne puis soutenir cette idée; & comment en sou-

tiendrois-je la réalité ? Que seroit pour moi le fardeau de la vie ? Aurois-je jamais assez de courage pour survivre à l'épouse la plus tendrement aimée , à qui moi-même je l'aurai ravie ? O mon pere ! pour tant de force quelle ressource trouverois-je en moi ! hélas ! je ne le sens que trop ; ma force est nulle & ma foiblesse est extrême. Je n'ai plus même ce feu , cette impétuosité de caractère & de sentiment , qui auroit pu me servir pour la vertu , comme elle m'a tant de fois servi pour le vice. Je m'observe , & ne me reconnois plus. Je languis , je m'abats & me décourage ; je succombe à la seule appréhension de maux qui ne seront peut-être point. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'Emilie a supporté les siens. Que ces ames si fieres , avant que l'adversité les éprouve , sont lâches quand la Religion ne les soutient pas ! C'est en elle , mon pere , que vous me ferez retrouver le vrai courage dont j'ai besoin. Déjà elle éclaire ma raison ; mais elle ne parle encore que faiblement à mon cœur. Dans de premiers

momens , je me croyois capable des plus grands sacrifices ; & retombant avec plus de réflexion sur moi-même , je n'en vois point dont je ne frémissé , & dont en secret je ne murmure. Grand Dieu ! qu'une fausse démarche entraîne d'amertume , & qu'elle prépare de sujets de repentir !

On m'interrompt..... C'est une foiblesse qui vient de prendre à Emilie. . . . On craint , dit-on , J'y vole , au risque de tout  qui peut m'arriver. . . . O Dieu ! Dieu ! que vais je devenir ! . . .

Toujours des terreurs nouvelles ! Cette foiblesse a duré long-temps , très-long-temps. Depuis plusieurs jours elle n'en éprouvoit plus de semblable ; & il n'en faudroit qu'une de cette nature pour la faire périr. J'ai tout risqué dans l'état où elle étoit. Malgré les précautions que j'ai prises , on m'a aperçu sortant de chez elle , & ce n'est que par un nombre infini de détours que j'ai pu échapper à ceux qui me suivoient. Les horreurs de la plus obscure prison m'effrayent moins que l'idée de ne la plus revoir , d'en être sé-

paré pour toujours. Maintenant que l'on saura que je suis encore en France , à Paris , qu'il sera aisé de découvrir ma retraite ! & toutefois il ne me seroit plus possible de fuir , quand je pourrois m'y résoudre. Qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront ; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme des malheurs ; que cette même autorité que vous voulez que je chérisse , que je respecte , me forge pour toujours des fers. . . . O ma patrie ! ingrate patrie ! j'aurois pu te servir encore . . . comme mon pere qui t'a si bien servi . . . Va , tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumiere du jour , & de la liberté . . . Mais mon Emilie , mais mon pere qui vit encore en moi , mon fils , que deviendront-ils ?

Ah ! que l'autorité des hommes est dure ! & que son joug est pesant ! quelle est sujette à l'erreur ! car enfin c'est Lausanne qui a fait tout le mal ; & c'est moi qui en serai puni.

Hélas ! qu'il est , par rapport à la Religion , une autorité bien plus sure que

vous m'avez fait connoître ! j'en sens toute la nécessité. Elle seule peut fixer mes doutes ; elle mérite seule d'être l'arbitre de ma croyance, le juge de ma foi ; & elle le fera. Elle fera du moins la tranquillité de mon esprit, si mon ame , agitée par tant d'endroits , ne peut sur tout le reste être tranquille. Incapable qu'elle est de me tromper , cette Eglise à laquelle vous me rappelez , je marcherai d'un pas ferme à sa lumière ; & si par impossible elle me trompoit , qu'aurois-je à redouter au tribunal du souverain Juge ? & ne serois-je pas en droit de lui dire : » Il me
 • » falloit un guide , ô mon Dieu ! Trop
 » incertain , trop irrésolu par moi-même ,
 » trop environné de mille sectes diverses ,
 » qui prétendent toutes à la vérité , & qui
 » n'ont pour règle que l'opinion sous le
 » beau nom de l'Evangile , il me falloit
 » une règle plus sûre , un tribunal plus
 » digne de ma soumission & de ma con-
 » fiance. Vous me l'aviez promis ; vous
 » me l'avez donné. Et pouvois-je craindre
 » qu'il m'égarât ? Et ne seroit-ce pas vous ,

» Ô mon Dieu ! qui m'auriez égaré ? »

Non , non , Dieu ne se contredit pas lui-même ; ses promesses sont inviolables ; c'est sur elles que je me repose : & pour l'entière conversion de mon cœur , ô mon pere ! je me repose sur vos prieres & sur votre tendresse pour moi.





L E T T R E L I V .

Da Marquis à son Fils.

MALHEUREUX jeune homme, que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves , tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains ; & il semble que pour te mieux punir d'avance , tu te plaises , par une prévoyance inutile , à faire ton propre tourment. Si Emilie te reste , comme je ne cesse de le demander au Ciel , que peux-tu perdre ? Une telle épouse , ton pere , ton fils , dans quelque lieu que ce soit , si tu y conserves ta liberté & si tu y fers le Seigneur , ne pourront-ils pas , pour ton repos , te tenir lieu de l'Univers ? Toujours des préjugés , Valmont ! Plus de rang à la Cour & de superbe esclavage ; plus de considération & de crédit ; plus d'opulence , quoique dans un Royaume où les fautes sont personnelles , ce qui reste à Emilie puisse si bien vous suffire à tous deux ; plus de

nom & de titres dans les lieux où il te fera permis d'exister ; & tu en conclus sans doute plus de paix & de félicité. O mon ami ! n'apprendras-tu jamais à mépriser des ombres , des phantômes qui t'abusent , & à évaluer les douceurs de la Religion & du sentiment ? Va , ton Emilie , toute infortunée qu'elle a été jusqu'ici , se connoît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres , des honneurs , dont elle fait si peu de cas. Ton retour à Dieu , ton amour pour elle , l'honnête nécessaire pour sa famille , voilà les seuls biens qu'elle ambitionne : & si elle doit vivre , voilà seulement ce qui peut la faire vivre heureuse , autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant , son dernier état de langueur & de foiblesse m'effraye. Son ame sensible & tendre a éprouvé des impressions trop subites & trop vives , pour que sa santé & ses forces ne s'en ressentent pas encore long-temps. Daigne le Ciel réparer un tel épuisement ! Mais ,

mon fils , s'il en a arrêté le décret , s'il faut qu'Emilie te soit enlevée , ce n'est point par ta mort que tu expierois tes fautes envers elle : c'est par une vie meilleure ; c'est en pratiquant les vertus dont elle t'aura laissé l'exemple ; c'est en donnant à ce gage précieux , qui te restera de son amour , l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Eh , où trouver des forces , me dis-tu , pour vivre encore , après l'avoir perdue ? où trouver des forces ? . . . Dans l'excès même de ton amour pour une si digne épouse : il te fait un devoir de l'imiter dans sa résignation & son courage ; il te fait un devoir de la vie , puisqu'elle te laisse un fils après elle. Et plus que tout , ne te reste-t-il pas , cher Valmont , un Dieu outragé à glorifier & à bénir ?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême foiblesse. Ah ! tu ne connois pas encore les ressorts puissans de l'amour & de la Religion : c'est sur-tout dans celle-ci que tu trouveras des ressources ; & l'élévation qu'elle te donnera , si tu t'abandonnes à ses impressions , ne te permettra plus de

ramper dans l'abattement & la douleur. Dieu lui-même te soutiendra ; la croix de l'Homme-Dieu sera ta force ; & ton ame , aujourd'hui lâche & pusillanime , devenue vraiment chrétienne , cessera bientôt d'être foible. O mon ami ! tu te défies de tes forces , tu as raison ; elles t'ont toujours manqué jusqu'ici , parce que tu n'avois en effet que les tiennes : mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire sa force du Seigneur ?

Une seule chose me feroit frémir : ce seroit la perte de ta liberté dans la situation où je te vois. Eclairé sur la vérité du Christianisme , mais pas encore assez pénétré de ses saintes maximes , tu serois bien mal préparé pour une telle adversité. Ton caractère toujours bouillant , & qui ne te paroît éteint en quelque sorte que par l'excès même du sentiment qui t'absorbe tout entier , ne reprendroit dans un état si critique toute son activité , que pour la tourner contre toi ; & son feu , artisé avec plus de violence que jamais , t'auroit consumé , avant que tu eusses pu

penſer à l'éteindre. Mon fils ! mon cher fils ! c'eſt moins encore pour ta liberté , que pour ton ame que je crains ; mais puifque la perte de l'une pourroit être ſi funeſte à l'autre , redouble tes ſoins & tes précautions. Je t'en conjure , dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche , & ne t'expoſe plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigriſ contre l'autorité ; toi qui en aſ violé tous les droits , & qui n'aſ pu t'armer contre Lauſane , ſans commencer par t'armer contre elle. O mon fils ! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler , que ne commençois-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois ? Mais que diſ-je , cher Valmont , quelque innocent que je vouluſſe bien te ſuppoſer , l'orſqu'en effet tu t'eſ montré ſi coupable ; eſt-ce au Sujet à demander compte à ſon Prince de l'uſage qu'il fait de ſon pouvoir ? Je ſais trop ce qu'une vaine & dangereuſe philoſophie invente de ſyſtèmes pour favoriſer tes plaintes & tes murmures. Je ſais ce

que signifient dans l'esprit de nos Sages, & dans les conséquences qu'ils en tirent, ces conventions expressees ou tacites entre le Peuple & le Monarque; & ils ne l'énoncent aujourd'hui que trop clairement *. Mais je fais aussi ce que leur oppose une Religion sainte, qui vaut mieux que toute leur prétendue sagesse; je fais ce que nous dicte contre eux la raison même, lorsqu'on la consulte sans passion. Puisses-tu désormais, également soumis à l'une & à l'autre, ne plus en contredire les maximes, & ne plus en parler que le langage!

Aux yeux du Chrétien fidele, comme ce n'est point le hasard qui distribue les rangs, qui distingue les conditions, qui gouverne les sociétés & les hommes, qui établit l'ordre & qui le maintient dans l'Univers; ce n'est pas lui non plus, ce n'est point un aveugle choix, qui fait nos chefs & nos maîtres. C'est une disposi-

* L'Editeur a usé dans cette Lettre, comme dans presque toutes les autres, de la liberté qu'il s'est réservée dans l'Avertissement.

tion ſecrete de la providence d'un Etre ſuprême , qui , arbitre de nos deſtinées , veille ſur les nations , & nomme , dans ſa clémence ou dans ſa colere , ceux qui doivent régner ſur elles. Souverain diſpenſateur de toute autorité , toute puiſſance , dit l'Apôtre , vient de lui ſeul. C'eſt donc à Dieu que réſiſte en eſſer celui qui réſiſte au légitime pouvoir ; & le Prince , dût-il , hélas ! en abuſer , ce n'eſt point au citoyen à ſ'en plaindre , ni au ſujet à l'en punir. Alors , que le Monarque tremble ſur ſon trône , tandis que le peuple ſouffre , & lui reſte ſoumis : il a un juge , qui l'a lui-même ſoumis à la loi , & qui ſ'en eſt déclaré le vengeur : il a un juge au Ciel ; mais il ſeroit trop dangereux qu'il en eût ſur la terre (a).

Auſſi , mon fils , quelle a toujours été la conduite des vrais Diſciples de Jeſus-Chriſt à l'égard des Chefs qu'il a plu au Ciel de leur donner ? Dans les beaux jours du Chriſtianiſme , dans ces ſiècles , où des Chrétiens ſans nombre rempliſſoient déjà les Provinces de l'Empire Ro-

main , la Capitale , le Sénat , le Palais des Empereurs * , & par-tout étoient persécutés ; que savoient ils ? Obéir. Et s'ils ne le pouvoient , sans manquer à Dieu même ; que savoient-ils encore ? Bénir , souffrir , & mourir.

Tel est l'esprit de l'Evangile ; & la raison la plus pure vient à l'appui de ces saintes maximes. Que seroit-ce en effet qu'un Etat où chaque particulier se croiroit en droit de juger l'autorité ; où le peuple même , au gré de ses passions & de ses caprices , au gré de l'intérêt & de l'ambition de quelques-uns de ses membres , au gré de la séduction & de l'imposture , se croiroit autorisé à changer ses chefs & ses loix , à briser le sceptre dans les mains de celui à qui il appartient de le porter , à réclamer en sa faveur un pacte primordial , qui , pour de tels excès du moins , n'a jamais existé.

Quels pactes , au reste , quelles con-

* Voyez l'*Hist. Rom. de Laurent Echard*, t. 5, p. 316.

ventions ont prétendu faire , dans l'origine des sociétés & des Empires, les peres avec leurs enfans ; les conquérans avec des ennemis vaincus & asservis par les loix de la guerre ; des Soldats heureux , des héros de l'ancien temps avec ces mêmes hommes qui imploroient leur appui & qui couronnoient leur valeur ; des hommes vertueux , reconnus pour Rois dans de premiers transports d'admiration , de reconnoissance , & avec une confiance qui ne permettoit pas même de pressentir les abus du pouvoir ? Eh , quand on les auroit prévus ; ne devoit on pas prévoir en même-temps les dangers du soulèvement , & tous les maux qu'entraîne la rébellion ?

O mon fils ! parmi les tyrans mêmes , qui ont usurpé des droits que la constitution de l'Etat ne leur donnoit pas , quels Princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligulas , les Nérons , les Domitiens ? & cependant qu'on oppose aux grands maux qu'ils ont faits , ceux que les Romains se sont faits à eux-mêmes , toutes

les fois qu'ils se sont livrés à la fureur des partis , qu'ils ont ensanglanté l'Empire par des guerres civiles , & qu'ils se sont élevés contre leurs chefs , sous le spécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d'anciennes histoires ; confidere près de nous ce peuple , Roi & sujet tout à la fois , dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penseurs. Ils n'envisagent en lui que la situation du moment ; mais qu'ils remontent un peu plus haut , & qu'ils observent ce qu'elle lui a coûté. Qu'ils voient par combien de calamités & de hasards il a passé , avant que de parvenir à son nouveau système de gouvernement. Je dis plus encore ; qu'ils examinent de sang-froid & sans partialité combien sa situation , maintenant si libre , si tranquille en apparence , est en effet incertaine & précaire. Eh , ne cache-t-elle pas , sous de flatteuses apparences , plus de servitude réelle que de vraie liberté , plus d'illusions que de bonheur ? Chez ce

peuple, tout fermente; tout y décele un levain secret de jalousie & d'aigreur; chaque espèce d'autorité contraire y fait effort pour étendre sa domination, & diminuer sa dépendance; & de ce choc continuel d'intérêts opposés, que peut-il résulter par la suite que de nouveaux malheurs? Hélas! aussi inconstant, aussi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne, le fier Républicain, l'indocile sujet y murmure toujours; & ce bruit sourd, semblable au long mugissement des vagues agitées, n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Qu'ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs & ce juste milieu que les choses humaines comportent si peu, ou qu'elles conservent avec tant de peine & perdent si promptement; qu'ils soient heureux enfin, autant que je les y convie, & que mon cœur le desire! Après tout, voudrions-nous pour nous-mêmes d'une félicité qui leur a tant coûté, & que nos ayeux auroient payé si cher? Quel tableau pour des cœurs sensibles,

que celui de tout un Royaume en proie à ses propres fureurs (b) ! Toutes les lumières de la raison éteintes , tous les sentimens de la nature étouffés par l'esprit de parti , des fleuves de sang qui coulent de toute part , le fils armé contre son pere , le citoyen devenu soldat pour égorger ses concitoyens & ses freres , l'affreux pillage , l'incendie , le massacre dans les campagnes , & toute la licence des camps au milieu des villes , le fanatisme & l'hypocrisie immolant des victimes à la politique & à l'indépendance ; tels sont , dans presque toute révolte contre l'autorité , les malheurs publics : & sous les plus mauvais regnes , tous les maux qu'on peut éprouver , quand les sujets sont soumis , ne sont gueres en comparaison que des maux particuliers.

Mais , mon fils , qu'avons-nous affaire de semblables images , pour nourrir dans le cœur d'un François l'amour de son Prince & de sa Patrie ? Quand on aime , n'est-on pas toujours soumis & fidele ? & cet amour n'est-il pas héréditaire parmi

nous , comme l'est le trône parmi les enfans de nos Rois ? Ah ! ce sentiment , il est vrai , se transmettoit autrefois de race en race ; & c'est lui qui forma nos héros , les Montrignys (*c*) , les Eustaches de S. Pierre (*d*) , les du Guesclins , les Clifsons , les Bayards , les Rosnys , les Crillons , les Montmorencys * , les Faberts (*e*) , les Luxembourgs , les Turennes ; ces hommes que j'atteste ; l'honneur du nom François , & qui confondirent toujours au fond de leur cœur le Prince avec la Nation. C'étoit encore le sentiment de nos ayeux : & pourquoi faut-il qu'une malheureuse philosophie vienne l'éteindre dans leurs enfans ? Lorsque mon pere se plaisoit à former mes premieres années , avec quelle effusion & quel tendre saisissement il me faisoit bégayer les noms sacrés de mon Dieu , de mon pere , & de mon Roi ! Avec quel

* Les deux Connétables , Anne & Henri I de Montmorency.

attendrissement j'apprenois à les répéter après lui ! & à mesure que je croissois en âge , que tout ce qui intéressoit nos Princes & leur auguste famille me paroissoit intéresser la France , & m'intéressoit moi-même ! Etre né sous l'empire de nos Rois , étoit une des choses dont chaque jour de ma vie je rendois grâce au Ciel ; & tous mes concitoyens pensoient alors comme moi. C'est ce noble enthousiasme , répandu dans tous les esprits & dans tous les cœurs , qui y faisoit circuler , en même temps que le sang dans nos veines , la valeur , l'honneur , le patriotisme , & qui soutenoit la dignité du nom François (*f*). On nous montrait nos Rois comme nos chefs , comme nos pères ; toujours à notre tête pour nous conduire dans les sentiers de la gloire ; toujours les premiers dans les dangers , au milieu des hasards , pour les partager avec nous ; honorant la nation jusques dans leur défaite , & par la captivité même que quelques-uns d'eux ont éprouvée

en combattant pour sa défense * ; au sein de la paix , veillant sur nos intérêts , essentiellement inséparables des leurs † adoucissant nos maux ; gémissant sur ce qu'ils n'avoient pu empêcher , & s'appliquant à les réparer ; généreux , magnifiques , les plus aimables des Princes , les plus aimans , les plus dignes d'être aimés ; & , dans l'auguste Maison qui nous gouverne , faisant toujours chérir en eux le cœur des Bourbons. Remplis de telle

* Il n'y a point , si je ne me trompe , de Nation qui ait eu un aussi grand nombre de ses Rois faits prisonniers de guerre que le nôtre ; parce qu'il n'y en a point eu dont les Chefs aient eu autant de valeur.

† Eh , qui ne fait en effet que le bonheur des Sujets fait essentiellement celui du Monarque ; qu'il n'est vraiment riche qu'autant qu'ils le sont eux-mêmes ; que l'abus du pouvoir en est la ruine ; & que , comme l'a bien dit l'Orateur le plus éloquent du dernier siècle , « tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit & la dégrade ? »

images , les François étoient invincibles ; ou s'ils étoient malheureux , .. l'honneur leur restoit.

Aujourd'hui tous ces grands sentimens sont absorbés par un esprit particulier , par un intérêt bas & fardide , par des principes républicains , par un Anglicisme plus destructeur pour nous que le fer & la mort. Hélas ! ne valions-nous pas assez par nous-mêmes ? & falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation (*g*) ?

Eh , mon fils , dans quel temps le Prince , la patrie eussent-ils dû nous être plus chers que dans le siècle où nous vivons ? Si quelquefois nous y sommes exercés par des épreuves du moment , inévitables pour tout Empire ; au moins a-t-on fait disparaître toutes les causes de nos anciennes révolutions , & de nos plus grands malheurs. Nous ne connoissons plus ces démembrements si funestes , & ces partages entre les enfans de nos Rois ; les grands fiefs , & la tyrannie des Seigneurs (*h*) ; ces Hauts-Justiciers , qui redoutoient les frais de la justice qu'ils devoient à leur

vassaux ; l'énorme & dangereuse puissance des grands ; cette valeur mal entendue des chefs , qui nous a fait éprouver tant de défaites , & cette rivalité entre plusieurs commandans , qui nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes éloignées , qui nous faisoient perdre de vue notre propre pays ; le conflit des autorités ; les divisions de secte & de parti , & les entreprises des sectaires , formant comme une République à part au sein de la Monarchie ; nous n'avons plus d'ennemis dans le cœur du Royaume & sur nos frontières ; tout enfin parmi nous est rappelé à l'unité.

Unité précieuse , qui rend aux yeux des vrais sages notre genre de gouvernement si respectable (i) , & qui fait de nos Rois l'image de Dieu sur la terre ! Les François sont tous les membres d'une même famille ; ils sont un peuple de freres , sous l'autorité d'un pere commun. C'est cette autorité sainte qui les unit entre eux , en les unissant à leur chef ; & dans cette union si belle , leur amour

pour la patrie s'identifie avec celui qu'ils ont pour le Monarque.

Elevés eux-mêmes dans ces maximes , nos Princes , après avoir obéi comme nous avec respect , avec tendresse , apprennent à régner un jour sur nous dans le même esprit que leur pere. Leur pouvoir transmis par droit de succession , sans altération , sans partage , les invite à le transmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre sang leur deviennent communs avec les nôtres ; assurés de l'héritage qu'ils lui laissent , & par leurs droits & par notre amour , ils ne sont point tentés comme les despotes & les tyrans d'en cimenter la durée par la violence ; & leur empire se perpétue sans effort , comme il s'est établi sans contrainte. Aussi , mon fils , à bien peu de regnes près , ne comptons-nous dans nos fastes que de bons Rois (k).

Eh , quelle douce récompense ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous , dans ce cri du François , si vif , si répété , quand il voit son Prince & qu'il sait qu'il en

est chéri ! Dans ce cri public , quel motif d'encouragement pour eux à nous aimer toujours davantage , & à nous rendre toujours plus heureux ! Quelle leçon au contraire , quand ce cri s'affoiblit ! Parmi des peuples esclaves , on a vu des Empereurs se déguiser pour savoir ce qu'on pensoit d'eux : ici le Prince n'a qu'à se montrer.

Jours brillans & fortunés , jours d'enchantement & de gloire , que ceux où nos Rois , échappés à des périls qui avoient fait la consternation & la douleur de leurs enfans , ont vu tous les cœurs voler au-devant d'eux ; des fleurs semées sur leur passage ; des arcs de triomphe disposés pour les recevoir ; le pere soulever son fils pour lui faire voir son Prince , & le fils sourire au Monarque & lui tendre les bras , ou le regarder en versant des larmes d'attendrissement ; les citoyens , pétillans de joie & d'amour , s'assoir à la même table sans se connoître , se provoquer les uns les autres , se porter tour-à-tour une santé qui leur est devenue si



Le Patriotisme François.

*C'est ainsi que nous avons toujours fait à nos Rois ?
une loi de nous aimer et de nous rendre heureux ?*



chère , & joindre à de si doux transports toute l'ivresse du sentiment ; tout un peuple , au milieu des cris d'allégresse , nommer son Roi , le bien aimé & les délices de la Nation ! Ah ! de si beaux jours pour les Princes ne promettent-ils pas à leurs sujets des siècles de bonheur ; & qui a éprouvé le plaisir d'être aimé ainsi , pourroit-il être sensible à d'autres plaisirs ?

C'est ainsi , cher Valmont , que nous avons toujours fait à nos Rois une loi de nous rendre heureux : loi touchante que leur cœur se plaît à remplir (1), & qui leur ouvre à eux-mêmes une source de jouissance & de félicité pour tous les instans (m). Eh , pourquoi une nouvelle philosophie & de nouvelles mœurs nous feroient-elles perdre de si grands avantages & de si précieuses ressources ? Pourquoi , en attaquant tout à la fois la Religion & l'Autorité , le Sacerdoce & l'Empire , Dieu & nos Rois , les Philosophes de nos jours osent-ils bien se glorifier de briser dans nos mains un talisman d'im-

bécillité , & se félicitent-ils encore de faire le bonheur du genre humain ? Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie (*n*) !

O mon fils ! soyons toujours ce qu'ont été nos ayeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos Rois (*o*). Tel est le patriotisme François. Que tel soit toujours le tien ! Si tu n'avois pas le cœur des Valmont , ton pere te désavoueroit. Eh , que ne peux-tu mettre la main sur le mien ! que ne peux-tu sentir , au moment où je t'écris , cette flamme dont il brûle , . . . tout exilé que je suis !

Si des disgrâces semblables à la mienne , ou plus grandes encore , doivent bientôt accroître tes chagrins , ne te laisse point aller en esclave aux plaintes & aux murmures. Fils bien né , sujet fidele , ame noble & généreuse , chéris toujours ta mere , ta patrie , qui t'a porté dans son sein ; chéris ton Prince , comme ton maître & ton pere , de quelque indignation qu'il s'arme contre toi. Respecte , honore l'autorité qui t'a si long-temps , si hau-

tement favorisé, protégé; honore-la, lors même qu'elle t'est contraire, & par ton exemple apprends aux autres à l'honorer. Des temps plus heureux pour toi renaîtront peut-être, où tu pourras lui être utile.

Sois soumis aux loix de la Religion; & tu le seras toujours à celles de l'Etat & du Prince. Le vrai Chrétien ne peut être qu'un sujet fidele.

NOTES.

PAGE 258.

(a) *Il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre. Ce que la Religion nous dicte à cet égard, M. de Voltaire l'a mis dans la bouche d'un Payen, éclairé par la seule lumiere naturelle.*

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par de-là son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur? & quel Roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ses sujets, vous faits pour obéir?
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere,

M v

274 LES ÉGAREMENS

Il détourne les yeux , le plaint & le révere.
 Les droits des Souverains sont-ils moins précieux ?
 Nous sommes leurs enfans , leurs Juges sont les Dieux.
 Si le Ciel quelquefois les donne en sa colere ,
 N'allez pas mériter un présent plus sévere .
 Trahir toutes les loix en voulant les venger ,
 Et renverser l'Etat au lieu de le changer.

Mons dans Brutus.

P A G E 263.

(b) *Quel tableau pour des cœurs sensibles que celui de tout un Royaume , &c.* Je demande en effet à toute ame honnête , à tout cœur bien fait , si , pour établir en France ce gouvernement si vanté , il voudroit permettre , avant toutes choses , qu'on renouvelât parmi nous les scènes d'horreur qui se sont passées en Angleterre , en Ecosse , en Irlande , après la mort si injuste du Comte de Strafford, Ministre & Favori de Charles I. *Voyez M. Hume , t. 2 , vers la fin , & t. 3 , de l'Histoire de la Maison de Stuart.*

Qu'il me soit libre d'ajouter ici une réflexion que je souhaite que beaucoup d'autres aient faite avant moi : c'est que je ne pense pas qu'une ame , tant soit peu sensible aux maux de l'humanité , puisse avoir le courage de lire de suite , & sans se reposer , les tristes détails qu'offrent certains volumes de l'Histoire ,

d'Angleterre. Il s'y trouve tant d'objets qui affligent le sentiment, la nature & la Religion, qu'on est forcé, après un certain nombre de pages, de chercher une espece de soulagement dans d'autres lectures. Ce ne sera pas sans doute la maniere de voir & de penser de nos indépendans ; mais à eux permis de penser comme il leur plaira, pourvu qu'ils nous permettent de ne pas voir & de ne pas sentir comme eux.

P A G E 264.

(c) *Les Montignys.* » Quelle douceur on
 » goûte, dit M. d'Arnaud, à rendre un hom-
 » mage public à la vertu ! Et que je serois
 » heureux de venger de l'oubli de l'Histoire,
 » qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave
 » Galon de Montigny, guerrier d'autant plus
 » respectable qu'il étoit dans l'indigence ! C'est
 » ce digne Chevalier qui portoit à la journée
 » de Bouvines l'étendard de France. . . Mon-
 » tigny, dans cette bataille, où Philippe-
 » Auguste fut renversé de cheval & alloit être
 » foulé aux pieds des chevaux, haussoit &
 » baïssoit la Banniere Royale, pour donner à
 » toute l'armée le signal du péril où se trou-
 » voit le Monarque ; ce vaillant homme,
 » quoiqu'embarassé de son étendard, fit au

Mvj

278 LES ÉGARÉMENTS

égard ; & plus on parcourt d'anecdotes dans ce genre , que nos Ecrivains n'ont pas assez fait connoître , plus on se confirme dans cette idée. Il viendra peut-être enfin pour nous un Thucydide , un Xenophon , un Tite-Live , qui rassemblera ces différens traits épars , & qui , les mettant à leur place , parmi tous les événemens de politique , de sièges & de batailles , ne les croira pas indignes de figurer dans notre histoire. Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus affecté , & il y en a mille autres qui valent bien ceux-là.

Dans une guerre contre les Turcs en 1664 , un nommé Sillery , qui n'étoit encore qu'Enseigne , fut blessé dangereusement. Se voyant prêt à expirer , il appella quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard , afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs. Nul ne s'étant présenté , il s'enveloppa & se roula dedans en mourant. *Peliffon. Hist. de Louis XIV.*

Les François assiégeoient Mastricht en 1673 , avec cette ardeur qui les caractérise. Un Soldat du Régiment du Roi fut dangereusement blessé à l'attaque d'une demi-lune. Comme on le plaignoît , en le voyant tout couvert de sang : *Ce n'est rien , dit-il , le Régiment a fait son devoir.*

Un Grenadier du même Corps , dans la même occasion , remarque qu'un homme de qualité qui le fuit en grim pant , est tombé sur le ventre ; il lui tend la main droite pour le relever. En cet instant un coup de mousquet lui perce le poignet. Sans se plaindre , ni s'étonner , il lui tend la main gauche & le relève. » Les Historiens Grecs & Romains , dit Pelisson , qui rapporte ces anecdotes dans ses *Lettres historiques* , n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides. »

Le Prince d'Orange est battu en 1693 à Nerwinde par le Maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action , ce Général voyant revenir du combat un Soldat aux Gardes qui a quitté son Corps , lui dit d'un ton menaçant : où vas-tu ? » Je vais , Monseigneur , répondit le Soldat , en ouvrant son habit pour faire voir sa blessure , mourir à quatre pas d'ici , ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon Prince , & d'avoir combattu sous un aussi grand Général que vous : je puis vous assurer , à l'article de la mort où je suis , qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment. »

En 1694 , le même Général vient couvrir , par une marche forcée , les Places maritimes

de la Flandre Françoise , menacée par le Prince d'Orange. Un Soldat du Régiment de Navarre murmure de cette fatigue. » Eh , courage ,
 » camarade , lui dit un vieux Caporal ; le
 » Roi nous paye toute l'année pour un jour
 » seulement : le voici. Acquittons - nous de
 » notre devoir pour la gloire de notre Maî-
 » tre ! »

Un Officier du Régiment de Champagne demandoit , pour un coup de main , douze hommes de bonne volonté. Tout le Corps reste immobile , & personne ne répond. Trois fois la même demande , & trois fois le même silence. Eh quoi , dit l'Officier : l'on ne m'entend point ! » L'on vous entend , s'écrie une
 » voix ; mais qu'appellez-vous douze hommes
 » de bonne volonté ? nous le sommes tous ;
 » vous n'avez qu'à choisir. « *Encyclop.* au mot *Gloire*.

Un Lieutenant-Colonel qui étoit de tranchée , voulut , avant de mener les Grenadiers à l'attaque du chemin couvert , faire distribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens , blessés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuse , s'écrierent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Il n'y a personne qui , par cette réponse , ne juge que le chemin

couvert fût emporté. *Dissertation sur la subordination , avec des réflexions sur l'exercice & sur l'art militaire.*

Au combat de Closter-Camp , M. d'Assas , Capitaine dans le Régiment d'Auvergne , s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrain , fut saisi par des Grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre Armée ; ces Grenadiers l'entourent & le menacent de le poignarder sur le champ , s'il fait le moindre cri qui puisse les découvrir. M. d'Assas , sous la pointe de vingt bayonnettes , se dévoue , crie d'une voix généreuse , à moi , *Auvergne* , ce sont les ennemis , & tombe à l'instant percé de cent coups. On fait que le Régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis , les repoussa , & qu'il s'ensuivit une victoire complète.

Voici encore quelques traits cités par M. le Marquis de Pefay , dans l'*Histoire des Campagnes de M. de Maillebois en Italie* ; & qui sont bien dignes de trouver place à côté de ceux que nous venons de rapporter.

» Pendant le siege de Lille , il est question d'aller reconnoître les progrès d'une sappe. L'action est périlleuse à l'excès. Cent louis sont promis au Soldat qui la tentera heureusement.

Cinq y marchent tour-à-tour. Les cinq sont tués , aucun n'a rempli l'objet. Un sixieme se présente. C'est un jeune homme d'une figure charmante. On le voit partir à regret. Il s'éloigne. On compte les minutes , elles se passent ; le jeune homme ne revient pas ; on le pleure. il reparoit , le compte est rendu ; on marche ; la sortie la plus vigoureuse s'exécute ; les ouvrages sont comblés ; on rentre dans la place. Alors en présence de la garnison victorieuse , le Général appelle le brave qui a préparé son triomphe. Le Grenadier sort du rang. On lui offre la récompense indiquée : grand merci , mon Général , on ne va pas là pour de l'argent , répond le Grenadier , & il retourne à son post.

» A un autre siege , on montre à des Grenadiers une breche à peine commencée. Les circonstances invitent à tenter l'escalade. Enfans , passerez-vous bien là , leur dit le Commandant de tranchée ; oui , mon Général , à la faveur des coups de fusils , répondent les Grenadiers François , & cette expression sublime est devenue proverbe parmi eux.

» Au camp devant Tournay, la veille de la bataille de Fontenoi, on entend , le soir, passer à toutes jambes une foule de Courriers au milieu

du quartier général ; on s'étonne , on s'informe , parce que la veille d'une bataille on s'informe de tout. Quels sont ces Courriers ? Ce sont des Grenadiers de Normandie qui reviennent de semestre. Ils ont appris à quinze lieues de-là qu'on se bat le lendemain , & ils ont pris la poste pour être de la fête.

« Il n'est pas, ajoute M. le Marquis de Pesay, un Régiment François, dont les annales mieux conservées n'offrissent vingt traits semblables, aussi dignes d'admiration , aussi peu vantés , aussi peu connus , par la raison même qu'ils sont en grand nombre , & qui , malgré cet oubli presque décourageant , se reproduiront d'âge en âge , tant qu'il y aura des Grenadiers & de l'honneur. »

Le François furieux lorsqu'on lui résiste , est plein de douceur & de générosité pour un ennemi désarmé. C'est ce que le Comte de Solms, Général de l'Infanterie ennemie , & qui avoit été fait prisonnier par les François à la bataille de Nerwinde , ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle Nation est la vôtre , s'écria-t-il , en parlant au Chevalier du Rozel , un des officiers Généraux de l'armée Française ! Vous vous battez comme des lions , & vous traitez les vaincus comme*

276 LES ÉGAREMENS

« Roi un rempart de son corps , renversant à
 « grands coups de sabre tout ce qui se pré-
 « sentoient pour l'affaillir. (Ce sont les ex-
 « pressions de Velly.) J'ajouterai que Mon-
 « tigny demeura toujours pauvre , mais cou-
 « vert d'une gloire immortelle , dont je de-
 « sirerois bien étendre l'éclat. » *A la suite de*
Fayel. Malheur à qui lira ce trait sans en être
 attendri ! Quoique né parmi nous , il n'a pas
 le cœur d'un François.

I B I D.

(d) *Les Eustaches de S. Pierre*. M. du
 Belloi , par sa Tragédie vraiment patriotique
 du Siege de Calais , a fait assez connoître ce
 beau nom , qui fait tant d'honneur à la
 France.

I B I D.

(e) *Les Faberts*. » Le Roi lui ayant donné
 le Gouvernement de Sedan , il y fit faire des
 fortifications si solides & avec tant d'économie ,
 que le Roi n'a jamais eu de Places mieux
 fortifiées & à si peu de frais. Il fit creuser à
 ses dépens le Fort de la tête de l'ouvrage à
 cornes du côté du Palatinat. Lorsque sa fa-
 mille lui représentoit qu'il dépensoit un bien
 qu'il étoit obligé de leur conserver ; » Si ,

» pour empêcher , leur répondit-il , qu'une
 » Place que le Roi m'a confiée , ne tombât
 » au pouvoir des ennemis , il falloit mettre à
 » une brèche ma personne , ma famille &
 » tout mon bien , je ne balancerois pas à le
 » faire. « *Dictionnaire des Hommes Illustres.*

P A G E 265.

(f) *Et qui soutenoit la dignité du nom François.* C'est là ce qui faisoit dire à un de nos Soldats , sous le Maréchal de Saxe : » J'ai
 » l'honneur d'être François. « Cette dignité se perd à mesure que nos mœurs se corrompent , & que notre amour pour la constitution de l'Etat & pour notre genre de gouvernement s'affoiblit. On ne voit gueres aujourd'hui de ces traits d'héroïsme , si communs autrefois parmi nous. Puisse le soin qu'on prend depuis quelque temps de les retracer dans les livres faits pour notre jeune Noblesse , ramener dans tous les cœurs les sentimens précieux qui en étoient le germe ! Je suis convaincu que , si nous avions parmi nous des Historiens aussi attentifs à faire valoir les traits de patriotisme & de valeur de nos François , que l'étoient les anciens Historiens à relever les traits de grandeur d'ame & de courage des Grecs & des Romains , nous ne leur céderions point à cet

caflée, la fait couper fans fe plaindre , & meurt de même. Exemple , ajoute M. de Voltaire, d'une fermeté rare parmi les Guerriers, & unique à cet âge !

(g) *Falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation ?* A cette Anglomanie, fi contagieufe, fi univerfelle de nos jours, qu'avons-nous gagné ? Des modes fouvent bizarres que les Anglois quittoient lorsque nous les prenions ; un ton froid & railonneur à la place du fentiment, & du génie peut-être ; le *spleen*, la *conſomption*, le dégoût de la vie, au-lieu de cette gaieté vive, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le ſuicide, cette fureur barbare paſſée en ſyſtème & en principes ; l'eſprit d'irreligion, ſous le beau nom de liberté de penſer ; celui de l'indépendance, & une oppoſition ſecrete à toute autorité ; voilà en vérité de beaux préfens qu'en nous a faits là !

(h) *Les grands ſieſs, & la tyrannie des Seigneurs.* » A quels excès monſtrueux ſe laiſſoient emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France ! Il y en

a eu, qui, pour des hâines particulières, ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers, & les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid; d'autres s'emparoiént, à force ouverte, d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refusée en mariage; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces Tyrans féodaux. Voilà pourtant le Gouvernement que le Comte de Boulainvilliers s'avoit de regretter! Qu'on juge par ces horreurs, si un corps de Monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur, & n'allons pas demander au Ciel une autre législation. » *M. d'Arnaud, à la suite de Fayel.*

» La même époque qui vit nos Rois dépouillés de leur autorité; vit l'anéantissement, ou, si vous l'aimez mieux, la suspension de toute législation politique. Nul concert pour le Gouvernement général entre le Monarque & les Vassaux. Chacun se croit maître de son territoire. Ils se font la guerre; ils font des traités entre eux; ils donnent des ordres à leurs Sujets. Tout ce qu'avoit possédé la Puissance publique, semble être alors une dépendance & un attribut de la propriété, & les rois

288 LES EGAREMENS

nus de l'Etat deviennent les produits de la Seigneurie. Plus de loix générales , plus de capitulaires. On voit des chartes données par les Rois & par les Seigneurs, exécutées dans leurs domaines ; on voit les peuples devenus esclaves , & assujettis à des coutumes barbares plus ou moins injustes , plus ou moins déraisonnables , selon que le petit despote qui les gouverne est lui-même un bon ou un mauvais maître. La législation ne reparoit en France , que lorsque nos Rois commencent à s'affranchir des entraves qu'ils avoient reçues ; & les peuples ne recouvrent leur liberté , qu'à mesure que le Souverain rentre dans ses droits. « *M. Moreau. Leçons de Morale & de Politique ; &c.*

P A G E 268.

(i) *Qui rend notre genre de gouvernement si respectable.* » Le premier principe de tout gouvernement & de toute doctrine sur le gouvernement , doit être le bien public. Or , quand la première spéculation porteroit à préférer le Gouvernement Républicain ; l'expérience que l'on a sur les hommes , faits comme ils sont & comme ils seront toujours , apprend que le Gouvernement Monarchique est préférable , & la vraie Philosophie se rend à cela.

Ainsi ,

es Auteurs ennemis de la
Ces gens-là se ressentent
-esprit humain , & suivent
el ; mais ils ne connoissent
c , & ne sont pas Philo-
Terrasson , la Philosophie

plus avantageux , ou de la
tranquillité publique ? La
ite , établira l'Aristocratie

e a fait voir que la Monar-
uvernement le plus avanta-
reté & la tranquillité publi-
même de l'abrégement. «
anciens temps , un Tyran étoit
nt & mourant , mais le génie
un monstre permanent ; c'est
t croire que dans les anciens
& avant l'adoucissement des
s , le Gouvernement Monar-
ja , comme aujourd'hui , le
e tous. «
bliques sont exposées à passer
s maîtres , par la contrariété
intérêts , des avis , & des passions
composent. « *Ibid.*

Rien ne peint mieux , ce me semble , les inconvéniens particuliers & passagers du pouvoir d'un seul homme dans un Etat Monarchique , comparés aux inconvéniens bien plus étendus , plus sensibles & plus durables , de l'autorité partagée comme elle l'est dans les autres sortes de Gouvernemens , que cette fable *des mouchérons , du lion & du troupeau*.

Des mouchérons voltigeoient sur des feuilles de vignes , & y trouvoient leur logement & leur subsistance. Un lion entre dans la vigne ; il y excite une commotion violente ; les mouchérons frémissent sur les branches , ils s'ébranlent , ils tombent. Le lion passe : ils se relevant , se rassurent , retrouvent leur première demeure , & de nouveau se reposent. Un troupeau de moutons , animaux si doux & si paisibles , entre dans la vigne : ils broutent l'herbe , ils arrachent les branches , ils avalent & les feuilles & les mouchérons.

P A G E 269.

(k) *A bien peu de regnes près , nous ne comptons dans nos fastes que de bons Rois. On ne peut guere en attendre d'autres de l'éducation , que parmi nous on prend soin de leur donner. Aussi ne puis-je me refuser à la satisfaction si vive & si touchante d'ajouter ce beau*

trait d'un Prince , toujours plus digne de notre amour , à ceux que j'ai eu occasion de citer. Il étoit à la chasse & dans son carrosse , lorsqu'on lui annonça que le cerf étoit prêt d'être forcé. » Qu'on se hâte , dit-il , qu'on prenne » le chemin le plus court , pour que je puisse » arriver. « Le cocher enfila à l'instant un champ qui étoit ensemencé. » Par où vas-tu » donc , s'écrie-t-il , en le faisant reculer ? Ce » champ n'est ni à toi ni à moi , & je ne veux » arriver par le plus court chemin , qu'autant » qu'il n'en coûtera rien à personne «.

Une autre fois , après avoir bien considéré , dans une Dame de la Cour , une étoffe précieuse , & lui en avoir demandé le prix ; » elle » est fort belle , lui dit-il , mais il y auroit » plus de mérite à s'en passer & à payer ses » dettes. «

Je ne parlerai pas ici de plusieurs autres traits relatifs à sa dépense même , dans lesquels ont éclaté tout-à-la-fois , aux yeux des Citoyens attendris , & l'économie du sage qui veut être le pere de son peuple , & la libéralité du Prince qui est né pour en être le Monarque. Mais qu'on me permette une réflexion sur ceux que j'ai rapportés : on y remarque beaucoup d'équité & d'amour pour

l'ordre. Or, cet amour est la vertu essentielle des Princes. De la sensibilité toute seule peuvent naître, à quelques égards, la justice de l'homme privé, & la vertu du particulier; mais l'amour de l'ordre est par excellence la vraie sensibilité & la vertu du Souverain.

P A G E 271.

(1) *Loi touchante que leur cœur se plaît à remplir.* Témoin ce beau mot de Louis XV. Menin est attaqué en 1744 par les François. On lui dit qu'en brusquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on fera quatre jours plutôt dans la Ville. » Eh bien, dit le » Roi, prenons-là quatre jours plus tard; » j'aime mieux perdre quatre jours devant une » place, qu'un seul de mes sujets. »

Mon fils, disoit ce même Prince à M. le Dauphin, pere de notre auguste Monarque, dans un moment où il ne croyoit pas devoir lui survivre, *je vous laisse un Royaume en désordre; ma trop grande bonté en est peut-être la cause: ne m'imitex point; mais soyez pourtant bon.*

M. Moreau, dans son Discours sur les devoirs des Princes, nous a conservé de M. le Dauphin un trait bien digne d'être cité: » Il avoit tracé de sa main des plans de palais &

de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montrait louoient la beauté des dessins , les avantages & la commodité des proportions , l'élégance & la noblesse de l'ensemble. *Vous ne parlez pas* , leur dit-il , *du plus grand mérite de mes plans , c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple ; car ils ne seront jamais exécutés.* »

» Que j'aime , s'écrie M. Moreau au même endroit , à voir ce Prince calculer jusqu'au prix d'un habit , & chercher par la simplicité de sa parure à consoler des peuples que le Roi souffroit de ne pouvoir soulager ! »

I B I D.

(m) *Qui leur ouvre à eux-mêmes une source de jouissance & de félicité pour tous les instans.* Un Monarque chéri disoit à sa famille , » mes » enfans , vous avez dû être bien fatigués » de la journée que vous avez passée à Paris. » *Non , Sire* , répondirent-ils , *nous n'en avons » jamais passé de si douce de notre vie.* »

Dignes Princes qui sentez vivement , & qui savez vous attendre sur ces François qui vous aiment , vous connoissez maintenant quelle est aussi la vivacité du sentiment dans des cœurs tels que les nôtres ! Venez donc , venez souvent visiter dans la Capitale le plus aimable de tous les Peuples ; venez-y offrir votre en-

294 LES ÉGARÉMENTS

cens à celui qui fait les destins des Rois & des Nations ; jouissez-y du doux spectacle d'une des premières Villes du monde ; redoublant , de concert avec vous , les vœux & les prières , pour qu'il plaise au Ciel de vous donner une postérité qui vous ressemble ; & soyez toujours sans inquiétude sur la pompe & les frais du voyage : le plus beau cortège pour les Princes , comme leur plus riche trésor , c'est le cœur de leurs Sujets.

P A G E 272.

(n) *Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie ? » Travailler au maintien de l'autorité légitime, soit Ecclésiastique, soit Séculière , c'est travailler à la tranquillité publique. « L'Abbé Terrasson.*

Nos faux sages ne sentent que trop bien la liaison intime qui est entre ces deux autorités , & l'opposition qu'a chacune d'elles à leurs principes : c'est pour cela qu'ils s'arment si hautement contre l'une & l'autre. Un Roi d'Angleterre la sentoît vivement cette liaison , lorsqu'il disoit *no Bishop , no King* , point d'Evêque , point de Roi.

I B R D.

(o) *Soyons toujours ce qu'ont été nos ayeux.*

Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos Rois. Pour aimer notre genre de gouvernement, tel qu'il est par sa nature, pour apprendre à y vivre tranquilles, à y fuir avec soin les troubles, les cabales, l'esprit de parti, les vues secrètes de l'élévation & de l'intérêt personnel, le goût de l'indépendance, cachés sous le voile trompeur du bien public, & sous les dehors imposans des droits du peuple & de la liberté, lisez avec attention tout ce qui a rapport à l'Histoire de la Ligue, à celle de la Fronde; & vous y verrez combien nous sommes redevables à l'esprit monarchique, lorsqu'il devient dans nous autres François l'amour de la Patrie, & combien au contraire nous perdons pour l'Etat & pour les Particuliers, en nous livrant à ce qui le combat, l'éteint ou l'affoiblit. Dans l'état de fermentation & de révolte, plus ou moins déguisée sous de beaux noms, le corps entier souffre, & reçoit les plaies les plus profondes; les loix se taisent, & l'ordre disparoît à proportion que l'autorité décroît; ceux qui en sont les dépositaires ne dépendent plus que de la fantaisie & du caprice; les Grands sont dans une situation flottante, incertaine & précaire, où pour l'ordinaire leur ambition perd beau-

296 LES ÉGAREMENS

coup plus qu'elle ne gagne ; le Sacerdoce est dégradé ; la Magistrature , si respectable en elle-même , tombe dans une sorte d'avilissement , & devient le jouet des chefs ou de la populace qui sembloient vouloir l'élever & la faire régner ; le peuple endure plus longtemps la misère & la faim qu'il a cru appaiser ; un petit nombre de forcenés , qui n'ont rien à perdre , profitent quelques momens par le pillage & la violence , du malheur public ; & après un court intervalle d'anarchie , il n'est presque personne qui ne se trouve plus mal qu'auparavant *.

* « Si nous apprenions , dit M. de Voltaire , quelle est l'origine & la bonté de notre gouvernement , le patriotisme nous ranimeroit. Les temps de calme & d'obéissance , comparés aux temps de vertige , seroient une leçon admirable de douceur & de soumission. »





L E T T R E L V .

Du Comte à son Pere.

QUELLE alternative de biens & de maux , de joie & de douleur ! Emilie est rendue à la vie ; je ne tremblerai plus pour ses jours. Son entier rétablissement pourra être long encore ; mais du moins il est assuré , & son état présent ne nous laisse plus de rechûte à craindre. Emilie revit. . . . Est-ce bien pour moi ? Hélas ! j'ai tout perdu. . . . Emilie est tout , & je ne suis plus rien. Le Roi a prononcé mon entière disgrâce. Le Comte de * * * * me remplace à la Cour ; ma Compagnie des Gardes est donnée ; mes pensions me sont ôtées ; & nulle sorte de traitement ne me dédommage de ce qu'on m'enleve. Ma femme , il est vrai , regagne pour elle-même une partie de ce que je perds ; & le dirai-je ! c'est ce qui met le comble à mon malheur.

N

La Reine, trop instruite de ce qu'elle a souffert, remplie d'estime pour sa vertu, veut la retenir auprès d'elle, & lui réserve le place de Dame d'Honneur, vacante par la mort de la Duchesse de * * * * ; tandis que, sans paroître maintenant en vouloir à ma liberté, (ce qui n'a rien de bien sûr encore) on parle de m'exiler à soixante lieues de la Capitale. C'est donc aussi Emilie qu'on m'enleve, & pourra-t-elle bien y consentir? On lui laisse ignorer tous ces arrangemens par ménagement pour sa convalescence. O mon pere! elle y souscrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre, l'intérêt de son enfant, le mien, dira-t-elle, une espece de charme qui attache aux grands, le souvenir peut-être des peines que je lui ai causées, la crainte de celles que je pourrois lui causer par la suite, ah! tout m'assure qu'elle va se séparer de moi, m'oublier pour toujours. Non, elle ne voudra point s'associer à mon infortune, végéter dans un coin du Royaume, s'enfouir dans une Province,

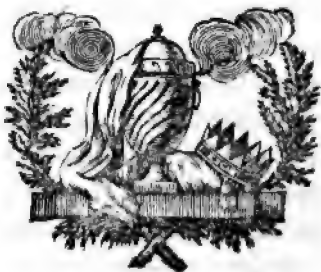
n'être plus rien ainsi que moi , ne tenir plus à rien. . qu'à moi seul. Quel amour , (& j'en mérite si peu de sa part) ô Dieu ! quel amour seroit capable de tels sacrifices ! D'ailleurs pourroit-elle les faire quand elle le voudroit ? N'aura-t-elle pas à se couvrir du prétexte de l'autorité , de la nécessité ? O Emilie ! Emilie ! que deviendrai-je loin de toi ? Dans un âge si tendre , avec tant de charmes , sans appui , sans guide ; toi-même que deviendras-tu , dans un séjour si fatal à l'innocence ? Hélas ! où m'emporte encore ma jalouse passion ! Vertu pure & sainte ! oserai-je bien sans cesse t'outrager par mes craintes , & n'apprendrai-je jamais à honorer ta force & ton pouvoir ?

Cependant plus Emilie a de vertu , plus elle mérite tout mon amour , & plus j'aurai à souffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples , qui me deviennent maintenant si nécessaires pour soutenir ma foi , pour fortifier ma religion , pour achever mon changement , seront perdus

pour moi. Je ne l'aurai point avec moi pour adoucir mes peines, pour me consoler de tous les biens dont on me prive, pour amortir mes autres passions. Car enfin je sens trop bien, ô mon pere, que malgré la sagesse de vos réflexions, malgré les lumieres que vous m'avez données, je tiens de toute mon ame à ce monde enchanteur, que je suis forcé de quitter. J'en sens le vuide, & toutefois il m'attache; il me captive; tout indigne qu'il est de mes regrets, je ne m'en sépare qu'avec la plus vive douleur. L'ambition me dévore, & toutes les passions sont dans mon cœur. Changez-le ce cœur, ô mon Dieu! donnez-m'en un autre qui vous aime! Dissipez tous les vains phantômes que je me suis formés, & apprenez-moi à ne chercher qu'en vous seul le contentement & le repos!

Aidez, mon tendre pere, à cette touche puissante de la grace par de nouvelles lumieres; faites-moi trouver cette paix après laquelle je soupire; désabusez-moi

des chimeres qui m'ont séduit; déchirez
le bandeau qui voile encore à mes yeux
les vrais biens; que je vous doive , après
Dieu , mon entiere conversion , & je vous
devrai tout mon bonheur.





L E T T R E L V I.

Du Marquis à son Fils.

EMILIE nous est rendue ! Pour une telle faveur, ô mon Dieu ! quelle reconnaissance pourra nous acquitter envers vous ? mon fils, mon cher fils ! tu ne sens pas encore le prix de ce que le Ciel fait pour toi : tu le sentiras plus vivement un jour ; & puisse ce jour ne pas être loin ! Rappelé à Dieu , à toi-même , oui , tu sentiras que le ciel te laisse tout , en te laissant Emilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici ; tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connoître les hommes. Mais .. en avois-tu besoin pour connoître Emilie ? Je ne m'inquiète point de ce qu'elle fera ; je ne veux pas même savoir ce que je ferois , si j'étois à sa place ; elle consultera son cœur , & d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont , si désormais tu n'es pas heureux ,

c'est que tu ne voudras pas l'être ; c'est que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité ; c'est que tu conserveras des passions, qui ne peuvent faire que le tourment des autres & ton propre supplice.

Tu desires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philosophie ? Me répandrai-je, comme les anciens sages, en longs discours moraux, qui laissent l'homme un peu mieux instruit de ses devoirs, mais aussi foible pour les remplir qu'il l'étoit auparavant ? Te parlerai-je le langage de ce Stoïcien célèbre, qui, dans sa disgrâce, déclamoit si éloquemment contre les vanités du monde, & tenoit si fort au monde & à ses vanités ? Non, mon fils, il s'agit pour toi de plus grandes leçons, d'objets plus importans, & de motifs plus solides : c'est en Chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta conversion plus efficacement que je ne l'ai fait jusqu'ici. O mon ami ! par combien de gémissemens & de larmes je n'ai cessé

de la demander au Seigneur ! C'est de lui que je l'attends : car hélas ! que peuvent les hommes pour un si grand ouvrage ? Unis tes gémissemens aux miens , tes instances à mes prières ; demande , presse , conjure , n'épargne rien pour obtenir. Ton repos ici-bas . . . que dis-je ! ton salut en dépend.

Ton salut . . . Oui , mon fils : éclairé maintenant par la Religion , ouvre à tes idées & à tes penchans une plus vaste carrière ; élance-toi dans l'éternité , sonde-en les abîmes , & médite profondément tout ce que renferme ce mot , ce seul mot , si peu senti par la plupart des Chrétiens . . . le salut éternel.

Une éternité de bonheur , du bonheur le plus vrai , d'un bonheur immense , infini , immuable comme Dieu même , à acquérir , à posséder un jour ; une éternité de malheur à craindre ; telle est l'alternative que la foi te présente. D'après elle , pese bien la force de ces paroles de ton divin maître ; elles valent tous les livres , & disent tout à qui sait les comprendre ;

» Que sert à l'homme de gagner le monde
 » entier, s'il vient à perdre son ame : &
 » que donnera-t il en échange pour elle? «

O mon fils! tu tiens de toutes les forces de ton ame à ce monde qui t'a charmé. Eh! quand tous tes biens te seroient donnés, quand il accumuleroit en ta faveur toutes les richesses & tous les honneurs; que te serviroit d'en avoir joui, si par un attachement indigne de toi, ils te conduisoient à ta perte; & qui te dédommageroit en effet de ce que tu aurois perdu? Au contraire, nud, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout, pour ne tenir qu'à Dieu seul; après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurois-tu à regretter, lorsque dans la possession de Dieu même, tous les vrais biens te seroient offerts & assurés pour toujours? Ah! mon ami, que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur : » Il n'y » a, après-tout, qu'une seule chose de nécessaire. « Non, il n'est pas nécessaire

que tu conserves quelque temps encore , quelques jours , quelques momens peut-être , ces biens fragiles qui irritent tes desirs ; mais il est nécessaire ... que dans l'éternité tu sois heureux.

Eh , considère pour cette vie même , ce que sont ces biens après lesquels tu soupîres. Prends , pour les mieux voir , un œil plus religieux & plus sage. Emprunte le secours de l'expérience , & puise - le dans toi & dans tes semblables. Valmont ! ces biens font-ils le bonheur ? Toujours tu te trompes , en le cherchant où il n'est pas. Le bonheur du vrai sage sur la terre est dans la paix , & ce ne sont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas ! de quelles inquiétudes ils sont la source ! Quel vuide ils laissent dans l'âme quand on les possède (a) ! Quels regrets quelle amertume quand on vient à le perdre ! Veux tu en bien connoître la vanité ? Interroge un Monarque sur son trône ; & qu'il te dise , si , parmi ses sujets , il est un homme , qui connoisse

mieux que lui la satiété *, & l'ennui qu'elle entraîne après elle : interroge le plus renommé d'entre les Rois , & le plus heureux en apparence , celui qui savoit le mieux jouir , ce semble , & qui avoit le plus réuni , épuisé toutes les espèces de jouissances , celles de la gloire , des richesses , des sciences , des arts & des plaisirs ; & entends-le , après la brillante énumération qu'il en fait , s'écrier : « Vanité des vanités , tout n'est que vanité. « Hé , pourquoi , tout ici-bas n'est-il que vanité ? Ah ! c'est que notre cœur est trop vaste pour de si petits objets , & qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir ; c'est que Dieu , qui l'a formé ce cœur , ne l'a formé que pour lui , & qu'en imprimant dans nous le desir nécessaire du bonheur , il a voulu que nous ne pussions trouver le bonheur qu'en lui seul.

* C'est cette satiété , qui dicta à un Roi de Perse l'Edit par lequel il promettoit une grande récompense à quiconque inventeroit quelque plaisir inconnu. L'Histoire attribue cet Edit à Xerxès.

Mais , pour te mieux détromper , va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés *. Descends en esprit

* M. le Marquis de Caraccioli , l'illustre Traducteur des Nuits d'Young , & M. d'Arnaud dans plusieurs de ses Ouvrages , ont trop heureusement accoutumé de nos jours les esprits les plus difficiles en ce genre à la peinture des grandes & terribles vérités de la Religion , pour que l'on ait dû craindre ici , par une délicatesse mal entendue , de conserver les images que le Marquis de Valmont en retrace à son fils. D'ailleurs la Religion , dans la bouche d'un homme du monde , fait souvent plus d'effet que dans les écrits de ceux qui , par état , sont appelés à nous l'annoncer. Qu'on se souviene , au reste , dans tout le cours de cette Lettre , que ce ne sont pas des tableaux de fantaisie que le Marquis offre à son fils , dès qu'il a prouvé , par la certitude de la Religion Chrétienne , que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai. Qu'on se souviene encore que celui auquel il écrit , & dont le salut lui est infiniment cher , est un jeune homme dont l'esprit est convaincu , mais dont le cœur se refuse à un changement , dont il a

sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos Rois. Parcouris en frémissant ces sombres demeures ; cherches-y le pompeux cortège qui accompagnoit autrefois ces maîtres de la terre. A la triste lueur d'une lampe sépulchrale , admire les tristes monumens de leur grandeur passée ; ou plutôt , saisi d'une religieuse frayeur , & parmi ce silence profond , vois toute leur grandeur anéantie & leur majesté réduite en poussière (*b*).

Fais mieux encore , que ton ame se porte toute entière aux lieux que j'habite. Dans cette même terre , l'antique héritage de tes ayeux , assieds-toi vivant , parmi ces ombres , au milieu desquelles

si peu connu jusqu'ici les motifs & la nécessité. Qu'on daigne enfin se rappeler que ce même homme , qui s'efforce de détacher son fils des faux biens qui l'enchantent au moment où il les perd , est un homme du monde , il est vrai , mais livré tout entier dans sa retraite à la méditation des objets les plus propres à intéresser vivement une ame telle que la sienne.

310 LES ÉGAREMENS

tu reposeras après la mort : évoque-les ;
 & qu'elles te répondent. " Mon fils , te
 " diront-elles , ne crains pas que tes re-
 " gards curieux profanent cet asile , l'é-
 " cole de la sagesse. Instruis-toi par notre
 " exemple ; fouille dans ces cercueils ;
 " ramasse une poignée de ces cendres :
 " voilà tout ce qui reste ici-bas de tes
 " ancêtres , de ces hommes qui t'ont pré-
 " cédé dans la brillante carrière des hon-
 " neurs & des pompes mondaines , &
 " qui pour la plupart en ont joui plus
 " sûrement & plus long-temps que toi.
 " Au moment où ils y pensoient le
 " moins , lorsqu'ils s'endormoient avec
 " une douce & folle sécurité au sein de
 " la gloire & des plaisirs , tout-à-coup la
 " mort a terminé pour eux le songe de
 " la vie. Nous nous sommes éveillés , ...
 " & quel triste réveil ! Lis ces inscriptions
 " fastueuses , ces épitaphes chargées de
 " noms & de titres ; en t'apprenant que
 " nous avons été , elles te diront plus
 " fortement encore que nous ne sommes
 " plus , & que tout ce qui passe , *n'est*

• *que vanité.* Parmi ces inscriptions, un
 • jour...bientôt, on lira la tienne; & si
 » l'on n'a pu y joindre à de vains éloges
 • celui d'une vertu constante & d'une
 » piété solide, qu'annoncera-t-elle au
 » monde? Qu'il y a sur la terre un foible
 » mortel de moins; & qu'il y a de plus,
 • dans les enfers... un réprouvé. »

O mon fils ! quelles sont donc utiles
 & frappantes les leçons que nous offre
 la mort ! Elle instruit les voluptueux, les
 coupables adorateurs d'une beauté fra-
 gile, par le spectacle d'un cadavre en
 proie à la pourriture & aux vers : elle
 instruit le riche, par le spectacle de la
 nudité qu'elle entraîne : elle instruit le
 superbe, l'homme élevé en dignité &
 fier de sa prétendue grandeur, par les
 humiliations & le néant auquel elle nous
 réduit * : tôt ou tard elle nous instruit

* Reconnoissant au moment de la mort la
 vanité des grandeurs humaines, l'Empereur
 • Sévère s'écria : » J'ai été tout ce qu'un homme
 » peut être ; mais de quel usage me sont au-

312 LES ÉGAREMENS

tous malgré nous , lorsqu'elle nous dépouille , lorsqu'elle nous frappe ; & l'unique moyen de lui arracher alors son aigillon , de lui dérober son triomphe , c'est de la forcer par nos œuvres à nous rendre dans le Ciel , bien plus qu'elle ne peut nous ôter sur la terre.

Il viendra pour toi , cher Valmont , ce moment fatal , où touchant aux portes du trépas , tu peseras dans une juste balance toutes les choses humaines ; où voyant la figure trompeuse de ce monde s'évanouir , tous les biens sensibles fondre sous toi , & ne te laisser d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir , tu reconnoîtras qu'il n'y a de réel que le bien qu'on a fait , & dont on peut

« jourd'hui ces honneurs passés ? « Occupé de la même pensée , il ordonna que l'on apportât l'urne où ses cendres devoient être enfermées ; & lorsqu'il la vit , il la prit en ses mains , & dit : » Petite urne , tu vas donc renfermer ce-
 « lui que le monde entier n'a pu contenir, »
Histoire Romaine de Laurent Echard , t. 6.

attendre

attendre en paix la récompense dans le siècle à venir *.

Mais quel autre moment , quand on ne l'a pas prévu , quand on ne s'y est pas préparé , quand , par une bonne vie , on n'a pas appris à bien mourir ; quel moment , que celui qui nous aura

* C'est ainsi que le Maréchal de Luxembourg , étendu sur le lit de mort , & dans les regrets que lui arrachoit le souvenir d'avoir mieux servi son Roi que son Dieu , s'écria :
 » Qu'il auroit préféré à l'éclat de tant de
 » victoires , qui lui devenoient inutiles au
 » Tribunal du souverain Juge des Rois & des
 » Héros , le mérite d'un verre d'eau donné
 » aux Pauvres pour l'amour de Dieu. «

» Le Maréchal de Villeroi , toujours dégoûté de la Cour & des grandeurs , par le vuide qu'il y ressentoit , toujours rappelé & retenu par l'ambition , fut enfin surpris d'une maladie qui l'emporta en trente heures , ne cessant de répéter ces paroles , qui marquoient plus son erreur que sa sagesse , *ô monde , que tu es trompeur !* « Histoire de Marie de Médicis & de Louis XIII.

fait passer du temps à l'éternité , des prestiges & de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même ! O lumière vive & pure ! qui dissipera tout le charme de nos passions , toutes les illusions de notre orgueil , tous les préjugés de l'exemple & de la coutume , & qui ne laissera appercevoir à l'homme coupable que la loi & la vérité ! Sorti de ce séjour du crime , suspendu entre le ciel & la terre , entre le ciel & l'enfer ; parmi tous ces globes immenses qui révèlent la puissance & la gloire d'un Dieu créateur ; ne voyant la terre que comme un point ; seul avec son juge , sans appui , sans défense , n'ayant pour se justifier que ses œuvres ; jugé déjà par sa propre conscience , jugé par la règle immuable de l'ordre , du vrai , du juste & de l'honnête ; se comparant malgré lui à la source ineffable de toute beauté , au modèle de toute perfection , dont il devoit être l'image ; jusques-là avili , dégradé par de honteux penchans , par des pensées basses & terrestres , par des actions indignes de l'homme ; ré-

duit à sa propre valeur ; conçois , si tu le peux , sa surprise , son saisissement , son trouble & son désespoir.

Cependant une scène bien plus terrible encore s'ouvre à mes yeux , & porte dans mon ame l'épouvante & l'horreur. La foi , toujours plus digne de nos respects , à mesure qu'on s'en pénètre davantage , me découvre , dans l'avenir , le plus grand , le plus majestueux , & le plus effrayant de tous les spectacles. Elle me transporte à la fin des temps , au dernier des jours ; jour solennel , pour lequel tous les autres ont été faits ; jour mémorable à jamais , auquel finiront de se développer toutes les merveilles du Très-Haut , tout le plan de sa sagesse , toute l'économie de sa Religion , tous les ouvrages de la nature & de la grace ; jour de manifestation & de gloire pour Dieu & pour ses élus ; de confusion & de douleur pour les hommes injustes & pervers (c).

Quels tableaux il offre à ma pensée ! quelles images bien propres à m'élever au-dessus de moi-même ! La mort d'un

318 LES ÉGAREMENS

aile rapide parcourant l'univers , détruisant , dévorant tous les êtres , pour en faire hommage à l'unique Auteur de la vie ; le désordre , la confusion dans tous les élémens ; le soleil égaré de sa route ; les mondes errans dans l'espace , se heurtant , se brisant dans leur course ; la terre enflammée , les montagnes qui s'écroulent , les abîmes entr'ouverts ; des monceaux de cendre , à la place des couronnes , des trônes & des empires ; au son aigu de la trompette , les tombeaux rendant leur proie ; & les hommes tous confondus , tous peuple & sujets , tous égaux . . . disons mieux , distingués seulement par leurs vertus ou leurs vices , par la forme brillante ou hideuse de leur résurrection , les hommes , dans l'attente du juste Juge , témoins de ces grands changemens ; quelle révolution ! quel spectacle !

Alors le Juge paroîtra. Le fils du Très-Haut , son verbe , la splendeur de sa gloire , annoncé par ses Anges , environné d'un tourbillon de feux , au milieu des

éclairs & des foudres , porté sur les nuées & les tempêtes , viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix , le scandale du Juif & de l'impie , la consolation du vrai fidele , le discernement des élus & des réprouvés , l'étendard de sa croix brillera dans les airs , & fera le plus bel ornement de son triomphe.

» Approchez , s'écriera-t-il , esprits audacieux & superbes , vous les ennemis
 » de mon pouvoir , de ma bonté , de ma
 » sagesse , & de tous mes attributs , vous
 » les ennemis de mon pere & les miens ,
 » approchez , & foyez juges entre vous
 » & moi. « Ici , mon fils , que l'orgueil
 de l'esprit humain sera abaissé ! Que les
 voies de Dieu paroîtront grandes , & ses
 œuvres admirables ! Que ses secrets dévoilés le justifieront dignement , & confondront nos plaintes & nos murmures ! Que les argumens entassés de nos prétendus Esprits-forts , opposés à tout l'ensemble de la création , paroîtront petits & misérables !

§ 18 LES ÉGAREMENS

Dieu ainsi jugé & justifié par ses ouvrages, quel sera à son tour le jugement de l'homme rebelle à son Dieu ! Que les sources honteuses de l'incrédulité de nos faux sages , mises dans tout leur jour , les couvriront d'opprobre ! Que les héros du monde , paroissant à leur rang , laisseront appercevoir en eux d'indignité & de bassesse , quand le masque tombera ! Que les grands événemens rapprochés de leur cause inspireront d'horreur & de pitié ! Que les ressorts si vantés de la politique & ses profondes noirceurs , donnés autrefois pour des traits de génie , mais éclairés alors des rayons de la divine sagesse , causeront d'indignation & de mépris ! Que de conquérans homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang , lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats & leurs victoires , comme les plus criantes injustices & les plus énormes forfaits ! Que de Chefs de secte & de parti frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés , & du sang que leurs longues disputes ont fait répan-

dre ! Que d'hommes à talens rougiront de l'abus qu'ils en ont fait ! Que de vertus fastueuses & empruntées, que de vertus fausses dans leur principe & leurs motifs seront remises au rang des vices ! Que de cœurs doubles & hypocrites, sous les dehors affectés d'une morale sévère, ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité ! Que d'injustes projets, que de desirs effrénés, que d'actions odieuses, ensevelies dans l'ombre & le silence, se reproduiront à la face de l'univers, pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés !

Mais aussi, que la vertu simple & modeste, que le vrai mérite obscur & ignoré, que les combats intérieurs livrés à la chair & au monde sous les yeux de Dieu seul, que le juste méprisé, calomnié, persécuté, reparoîtront avec honneur & recevront de gloire & d'éloges de ceux qui sur la terre les ont déshonorés !

O Valmont ! dans ce jour quels seront les objets de ton ambition & de tes desirs ! Quelle place voudrois-tu tenir alors ?

Quel rang voudrois-tu occuper ? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout : « venez les » bien-aimés de mon pere, entrez en » possession du Royaume qui vous est » préparé ; & vous maudits, allez au feu » éternel qui vous est réservé. «

Un feu éternel ! Ici la passion , le libertinage , l'impiété se récrient. Pour des fautes d'un moment , une éternité de supplices ! Oui , impies ! voilà le frein le plus puissant , & le seul suffisant sans doute , que la Religion ait pu mettre au vice , & que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai - je davantage , d'un Dieu , qui nous menace pour nous rendre vertueux & nous sauver , ou de vous , qui cherchez à nous rassurer , il est vrai , mais pour nous rendre plus vicieux encore & pour nous perdre ? Que croirai-je le plus , des textes formels d'un Evangile si divinement annoncé , si clairement interprété par la tradition & par l'Eglise , cette autorité la plus respectable de toutes & la plus sainte , ou de vos raisonnemens cap-

tieux , dont l'incertitude toute seule suffiroit pour nous désespérer ? Des récompenses éternelles & sans bornes ne vous étonneroient pas ; & des tourmens sans fin vous paroissent une absurdité : cependant ç'est la même équité qui doit distribuer les uns & les autres ; & si la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur , pourquoi le crime , par une égale proportion , n'auroit-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment ? Ah ! vous ne connoissez pas ce que c'est qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle & qui l'est avec lumiere & avec choix ; ce que c'est qu'une majesté suprême offensée , bravée dans ses loix les plus précises & les plus saints commandemens ; ce que c'est qu'une bonté infinie méconnue , méprisée par l'être le plus redevable envers son Créateur : vous ne savez pas quel est le prix du sang d'un Dieu fait homme , de ce sang adorable profané par l'infidélité constante de ces mêmes hommes qu'il est venu racheter.

Oui, mon fils, il y a un enfer; & les hommes, si ardens à la poursuite des objets qui les flattent, sont faits de manière que la crainte des maux à venir, quelque terribles qu'ils dussent être, mise en balance avec l'appât d'un plaisir présent, les toucheroit peu, dès que ces maux ne devroient pas durer toujours. Il y a un enfer : que celui-là tremble, cher Valmont, qui l'a tant de fois mérité, & qui continue chaque jour de sa vie à le mériter encore. Ses feux matériels & sensibles, allumés par la juste colere d'un Dieu, puniront par les douleurs les plus vives un corps impur & souillé, comme le repentir le plus amer tourmentera par les plus accablans reproches l'ame infidelle *. Il y a un enfer,

* On fait assez que, si c'est pour l'ordinaire à l'occasion du corps & par ses organes que l'ame souffre ici bas, elle n'a pas d'ailleurs essentiellement besoin de ce corps pour souffrir : on sait que tous les jours en songe, ou même en veillant, elle éprouve une douleur

des feux & des démons; c'est-à-dire des Esprits rebelles, qui, les premiers, se sont révoltés contre la majesté du Très-Haut; qui, dégradés par leur orgueil & rendus malheureux par leur faute, ont porté envie à notre sort, & ont voulu nous associer à leur malheur; qui, triomphant de notre infidélité, sont devenus les ministres des jugemens de Dieu à l'égard de l'homme coupable, & lui feront porter sans cesse, par des inventions dignes d'eux, la peine de sa défobéissance. Dans l'affreux séjour qu'habitent ces esprits de ténèbres, les réprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de calamités & d'infortunes, n'appercevront de toute part que des objets de conster-

imaginaire dont le corps n'est pas l'instrument; & que, par exemple, elle rapporte dans de certains cas le mal qu'elle ressent à un membre, que cependant on vient de retrancher. Il n'est donc pas nécessaire que nos corps soient ressuscités pour que l'ame pécheresse endure tous les tourmens de l'enfer.

nation & d'horreur , n'entendront que des imprécations & des blasphêmes , ne verront couler que des pleurs , ne pousseront que des gémissemens & des cris ; se reprocheront tour-à-tour les occasions , les exemples , les moyens de séduction , les lâches condescendances , les folles amours , toutes les passions qui les ont mutuellement égarés ; se reprocheront à eux-mêmes , l'abus des lumieres & des graces , l'oubli des devoirs , leur perte volontaire , leur éternité de contentement & de gloire sacrifiée à une satisfaction d'un moment ; se demanderont en vain quand l'éternité finira ; soulèveront leurs chaînes brûlantes pour éteindre leur soif , pour rafraîchir leur ardeur , pour s'élancer dans le sein de la félicité suprême , tandis qu'une main vengeresse les repoussera à chaque instant pour les tenir plongés dans l'abîme du désespoir *.

* C'est d'après ces tristes , mais importantes vérités , qu'un Pere de l'Eglise s'écrioit : *Un moment. . . & une éternité !* S. Chryf.

« Le plaisir attaché au péché passe , dit un

Ah ! mon fils , il y a un enfer ; & tu as joué tant de fois l'auguste vérité ; tu as tourné en dérision la loi sainte de ton Dieu ; tu as blasphémé ce que tu ne connoissois pas ; tu as brûlé d'une flamme adultère ; tu t'es rendu homicide ; tu as dévoué ton semblable à l'anathème , tu t'y es dévoué toi-même ; & tu vis ! . . . Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée (*d*) ! Et tu peux encore , par le repentir & la pénitence , t'épargner le triste sort qui t'étoit réservé ! Et sensible à ton état , frémissant sur tes dangers , l'ame tendre & compatissante d'un pere a volé toute entiere au-devant de tes malheurs ! Et ton Dieu , cher ami , te rappelant par ma voix , te sollicitant , te pressant , t'éclairant par de grands exemples , te ménageant des revers , t'offrant par-tout des leçons & des motifs de conversion , veut bien t'ouvrir le sein de la

» autre Pere , mais les suites du péché ne
 » passent pas. » *Peccare transit , peccasse manet.*
 S. Aug.

miséricorde , te tend les bras , te montre encore la perspective du bonheur , te fait envisager le ciel comme le terme de tes travaux , & te promet dans cet heureux séjour une récompense digne de lui ! quelle récompense ? la jouissance de toutes ses perfections , la connoissance de toutes les vérités dont il est la source , le développement de toutes ses merveilles , la société de ces esprits immortels qui brillent de son éclat & brûlent de ses feux , l'enivrement de son amour , des torrens d'une sainte volupté , une touchante & céleste harmonie , une paix ineffable , un Royaume stable , une couronne immortelle , une béatitude enfin (e) que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant , que » l'œil n'a rien vu , que l'oreille n'a » rien entendu , que l'esprit ne peut concevoir , & que le cœur ne peut sentir » ici-bas , rien qui approche de ce que » Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. «

O bonté ! ô clémence d'un Dieu si long-temps , si indignement outragé ! & qui , pour te pardonner , pour te rendre

heureux, ne te demande que le sentiment d'un cœur contrit & humilié. Ah ! pourrois-tu bien, cher Valmont, ne pas être sensible à sa tendresse ? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur ; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les momens, les années qu'il a daigné te laisser, lorsqu'en te les ôtant, il te perdoit pour toujours : rappelle-toi le bienfait de la Rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de siècles, & toutes les graces qui en ont été l'heureux fruit : considère Jesus-Christ devenu victime pour tes péchés : & si tu as le cœur tant soit peu susceptible de sentiment, ose encore être ingrat & demeurer infidèle.

Mais peut-être, c'est la grandeur même de tes fautes qui retient dans cet instant l'effusion de ta reconnoissance, & qui, par le découragement & l'abattement où elle te jette, empêche ton retour. Ah ! tes crimes, fussent ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miséricorde de ton

Dieu & les mérites de son Fils. Que l'impie se fasse du Dieu des Chrétiens un phantôme odieux , pour se dispenser de l'adorer ; qu'il le peigne aux autres & à lui-même , vindicatif , jaloux , cruel , inexorable , lorsqu'il n'est que juste , & que sa jalousie , sa colere & ses vengeances ne sont en lui que l'amour de l'ordre & la souveraine équité ; qu'il le voie seulement comme un Dieu terrible , & qu'il oublie sa miséricorde & sa bonté ; tu ne dois pas en être surpris : c'est ainsi que la passion peint tout de ses propres couleurs. Mais , formé maintenant à l'école de la vérité , consulte la Religion , ouvre nos Livres sacrés , & tu y retrouveras par-tout le vrai Dieu , ennemi du péché , & ne punissant qu'à regret le pécheur ; le menaçant en pere , pour ne pas le frapper en juge ; ne voulant pas la mort de l'impie , mais qu'il se convertisse & qu'il vive. Tu l'entendras nous dire , qu'autant sa majesté est grande , autant est grande sa clémence ; & que dans l'exercice qu'il en fait , elle est encore bien au-

dessus de toutes ses œuvres. Tu l'entendras rappeler son peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchans, & lui faire sentir qu'en abandonnant son Créateur, son bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'est mépris, il a changé une source d'eaux vives, de joies pures & inaltérables, contre les eaux bourbeuses d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaisirs & d'infâmes voluptés. Plus que tout encore, tu entendras ton divin Maître te dire, qu'il n'est pas venu pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie; pour juger le monde, mais pour le sauver. Tu le verras, sous la forme du bon Pasteur, courir après la brebis égarée, & à travers les ronces & les épines la ramener au sein du troupeau. Tu le verras, dans les paraboles les plus consolantes & les plus vives images, te tracer en traits de feu & la honte de tes égaremens & la facilité du retour. Il t'offrira à toi-même sous la forme de l'Enfant prodigue; & te montrera les sentimens d'un pere, qui,

du plus loin qu'il apperçoit son fils, court au-devant de lui, se penche sur son cou, le serre entre ses bras, le couvre de baisers, & le comble de ses faveurs. ●

Aimable peinture ! tableau fidele , où sont exprimés avec tant de graces & d'énergie les douceurs & les charmes de la conversion ! Oui , mon fils , crois-en ma propre expérience , rien n'est si doux que le moment du retour. La pénitence n'est dure & pénible que pour un cœur foiblement touché , & qui ne la fait qu'à demi ; mais lorsque le cœur est bien pénétré , lorsqu'il s'ouvre tout entier au repentir & à l'amour , ah ! que les larmes que ce repentir fait répandre sont douces ! & que l'onction qui les accompagne , que la touche secrète de la grace qui élève l'ame & la ravit , lui laissent peu regretter les faux biens qu'elle sacrifie * ! Fais-

» On s' imagine ordinairement que la vie
 » spirituelle n'a de douceurs qu'à la fin , &
 » qu'encore faut-il les acheter par de grandes
 » peines : cela n'est pas vrai , quand l'amour

en toi-même l'épreuve , mon fils , & tu béniras mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu ; & au sein du détachement qu'il inspire , tu reconnoîtras qu'on est plus heureux à son service , par les privations mêmes que le devoir exige , que ne le sont les mondains par leurs jouissances & leurs plaisirs (f).

» s'en mêle. Il donne , il est vrai , à l'ame
 » qui en a besoin , des remedes amers ; mais
 » il la fortifie secrettement dans sa souffrance,
 » & la couronne dans ses travaux. *M. l'Abbé de Choisy.*

N O T E S.

PAGE 306.

(2) *QUEZ* vuide ils laissent dans l'ame quand on les possède ! Quels regrets , &c. Je ne vois rien qui doive plus contribuer à modérer l'attachement trop vif que nous avons pour les biens sensibles , que ces deux caracteres qui leur sont propres ; leur impuissance à nous rendre heureux , & leur instabilité. Dans

quelque degré qu'on les possède , ils ne nous satisfont pas ; quand ils seroient de nature à nous satisfaire , il faudra les perdre : ces deux réflexions bien méditées , suffiroient , ce me semble , pour réprimer toutes les saillies de nos passions.

On ne peut mieux peindre la vanité des biens de ce monde , que l'a fait Madame de Maintenon , lorsque dans la situation la plus brillante , & qui paroissoit ne devoir lui laisser rien à désirer , elle écrivoit à Madame de la Maisonfort : » Que ne puis-je vous donner
 » mon expérience ! Que ne puis-je vous faire
 » voir l'ennui qui dévore les Grands , & la
 » peine qu'ils ont à remplir leurs journées !
 » Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse ,
 » dans une fortune qu'on auroit eu peine à
 » imaginer ? J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté
 » des plaisirs ; j'ai été aimée par-tout. Dans
 » un âge plus avancé , j'ai passé des années
 » dans le commerce de l'esprit ; je suis venue
 » à la faveur ; & je vous proteste , ma chere
 » fille , que tous les états laissent un vuide
 » affreux. « Si quelque chose , ajoute M. de Voltaire , en citant ces paroles , pouvoit détromper de l'ambition , ce seroit assurément cette Lettre. *Siecle de Louis XIV.*

» Madame de Maintenon , qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand Roi , disoit un jour au Comte d'Aubigné , son frere : » Je n'y puis » plus tenir ; je voudrois être morte. « On fait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le pere.* « Ibid.

L'ambitieux , dit Young , dédaigne ses succès , & sa gloire lui fait pitié. » Est-ce là tout ? s'écrie César monté sur le trône de l'univers. « On a vu les plus grands Monarques abdiquer l'Empire , pour chercher dans une vie privée un repos , que sans une piété solide , elle ne peut encore nous donner.

La grace se sert souvent de cette insuffisance des créatures , pour nous attirer ; c'est ainsi qu'elle a touché le cœur d'un homme fort connu dans le Diocèse de Ch. . . . par son zele & par ses vertus.

Il étoit Officier dans le Régiment de . . . & donnoit un bal à quelques Dames de la ville où il étoit en garnison. Au milieu de la nuit , & parmi les plaisirs bruyans auxquels on se livroit autour de lui , il se sentit une lassitude , un dégoût qu'il ne pouvoit vaincre. Sa mélancolie devint si forte , qu'il pria un de ses amis de faire pour lui les honneurs du bal ,

& fut se promener sur le bord de la mer dont le rivage bordoit les remparts de la Ville. Le spectacle d'un Ciel étoilé , celui d'une mer tranquille , dont les flots venoient se briser à ses pieds , le silence & le calme de toute la nature , sollicitèrent vivement son cœur , & donnerent un libre cours à ses réflexions.

« Que fais-je , disoit-il , & où cherchai-je un
 « bonheur qui me fuit ! Pourquoi m'arrêter
 « aux objets créés , tandis que celui qui a fait
 « ce monde si magnifique , s'offre tout entier
 « lui-même pour remplir mes vœux ? ô mon
 « Dieu ! s'écria-t-il ensuite comme S. Augu-
 « tin , que c'est bien en vain que notre cœur
 « se tourne & se retourne de tous côtés ,
 « puisqu'il n'éprouve par-tout qu'inquiétude
 « & que tourment , lorsqu'il ne se repose pas
 « en vous ! C'en est donc fait , c'est à vous
 « seul que je veux m'attacher pour toujours. »
 Dès qu'il fut de retour chez lui , il mit ordre
 à ses affaires ; & se consacrant au service des
 Autels , il devint ce qu'il est aujourd'hui , un
 homme puissant en œuvres & en paroles , qui ,
 touché jusqu'aux larmes des vérités qu'il an-
 nonce , opere les plus grandes conversions par
 ses discours & par ses exemples.

(b) *Vois toute leur grandeur anéantie , & leur majesté réduite en poussière.* C'est ce spectacle qui convertit François de Borgia , Duc de Gandie , & en fit un saint. Nommé par Charles-Quint , pour conduire de Toledé à Grenade , & y faire inhumer le corps de l'Impératrice Isabelle , » lorsqu'il fallut , dit l'Auteur de la vie , le délivrer au Clergé de Grenade , & ouvrir le cercueil de plomb , pour attester que c'étoit le corps de cette Princesse , ce fut un spectacle effroyable pour tous ceux qui étoient présens , de n'y rien voir qui pût la leur faire reconnoître , & de n'y trouver qu'un amas hideux de pourriture & de corruption. Les personnes qui devoient servir de témoins d'une ressemblance dont il ne restoit plus aucuns vestiges , refusèrent de le faire , & se retirèrent bien loin pour s'épargner l'horreur que leur causoient la vue & l'odeur du corps de cette maîtresse de tant de grands Etats , qui peu de jours auparavant passoit pour la plus belle , aussi-bien que pour la plus puissante & la plus heureuse Princesse du monde. François de Borgia compara l'état où il voyoit cette Princesse avec celui où il l'avoit vue peu de temps auparavant , le soin qu'on prenoit de la fuir avec

l'empressement que chacun avoit de l'approcher & de lui faire sa cour , ces restes affreux d'elle-même qu'on n'osoit regarder avec la pompe & la magnificence dont elle étoit environnée , & comprenant mieux que jamais la vanité des grandeurs humaines & des soins que l'on prend pour y parvenir , il apprit à ne plus tenir à tous les objets qu'on peut perdre par la mort.

PAGE 315.

(c) *Jour de manifestation & de gloire , &c.*

Rien de plus digne de Dieu & de la Religion , rien de plus grand que l'idée du Jugement dernier , telle que la foi nous la donne. Dieu se manifestant à l'Univers dans tout l'éclat de sa grandeur ; nous montrant toute la dépendance & tout le néant des objets créés ; nous dévoilant tout le système de la création , les voies ineffables de sa providence , les trésors de sa bonté , les décrets de sa justice , la chaîne immense de tous les êtres , l'ordre & la fin de tous les événemens ; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier ; éclairant tous les esprits des plus purs rayons de sa lumière , dissipant toutes les illusions , confondant tous les prétextes , mettant à découvert tous les cœurs ; rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre

probre que nous aurons mérité ; prononçant un jugement définitif , une sentence sans appel ; discernant de la manière la plus solennelle , le juste & l'injuste , le vice & la vertu ; quelles sublimes idées pour qui fait les méditer ! Je ne suis pas étonné qu'un Roi Bulgare se soit fait Chrétien , pour avoir vu & s'être fait expliquer un tableau du Jugement dernier. *Voy. M. le Beau, Hist. du Bas-Empire, t. XV. pag. 42.*

(d) *Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée !* Dans l'accord de sa miséricorde & de sa justice ; nous ne pouvons dire , quel est de ces deux attributs celui que Dieu va exercer à notre égard , si nous continuons à lui résister.

Il est le maître de ses graces , & nous n'en savons pas la mesure par rapport à chacun de nous. Quelquefois il daigne encore nous attendre ; souvent aussi il nous frappe , lorsque nous y sommes le moins préparés ; & rien n'est plus absurde que de hasarder son salut sur un peut-être , & de mettre son éternité à la merci du lendemain. Témoin un jeune homme , dont la personne de qui je tiens ce fait , connoissoit particulièrement toute la famille. Depuis long-temps , une mere tendre &

éclairée le pressoit de changer de conduite , & de suivre plus régulièrement les principes de la Religion qu'il n'avoit pas cessé de croire. » Je suis disposé , dit-il à sa mere , à suivre » vos avis ; je commence à me lasser de la vie » que je mene. Je ne vous demande pour tout » délai , que ces trois jours qui vont finir le » Carnaval , & je vous promets que le lende- » main vous me trouverez tout différent. « L'insensé , selon l'usage de tant de Chrétiens aveugles , se prépare par la jouissance de tous les plaisirs à la pénitence qu'il devoit faire le premier jour de Carême. Les trois jours se passent. Le Mardi il rentre chez lui très-tard à son ordinaire. Le Mercredi des Cendres de grand matin , on entend du bruit dans sa chambre. Un domestique entre : il le trouve étendu sur le plancher , & suffoqué par un coup de sang avant qu'on eût eu le temps de le secourir.

P I C E 326.

(c) *Une béatitude enfin que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant , &c. Sans faire de comparaison , puisqu'en effet , le bonheur du Ciel est autant au-dessus des plaisirs de la terre , que le fini est au-dessous de l'infini , il n'y a point d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit*

et du cœur qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux ; qui n'ait éprouvé le doux effet d'un sentiment vif , ardent , d'un transport brûlant qui le faisoit sortir de lui-même , qui l'enivroit de contentement & de joie ; & si c'étoit un transport de l'amour divin , il sait quelle en étoit l'ineffable douceur ! Que cet homme se considère comme fixé , par la puissance de Dieu même , dans ce transport si ravissant & si doux , dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux , dans ce sentiment si agréable & si vif , qui n'a duré pour lui qu'un instant ; qu'il envisage cette situation , trop courte à son gré , trop rapidement , trop facilement étouffée , comme un état pénnement ; & il aura du Ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

PAGE 331.

(f) *Plus heureux . . . que ne le sont les Mondains par leurs jouissances & leurs plaisirs.* Plusieurs traits de Madame de la Valiere prouvent bien ces grandes vérités. Un jour elle communiqua à Madame Scaron le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite. C'est un dessein , lui dit-elle , que je médite depuis long-temps , & pour me préparer aux austérités de l'état que je vais embrasser , je porte

un cilice : on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé. Eh comment soutiendrez-vous , lui dit Madame Scaron , la vie d'une Carmélite , vous , accoutumée dès l'enfance à la mollesse & aux plaisirs ? » Ah ! Madame , lui répondit Madame de la Valiere , en montrant le Roi & Madame de Montespan , quand j'y trouverai des peines , je n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que ces deux personnes m'ont fait souffrir. «

Quelque temps après qu'elle eût accompli sa résolution , Madame de Montespan , étant allée aux Carmélites avec la Reine & Madame de Maintenon , proposa une loterie , & fit apporter tout ce qui pouvoit convenir à des Religieuses. Ces saintes filles entrèrent en scrupule. Les Agnus , les Crucifix , les Guimpes , les Chapelets , leur parurent tenir quelque chose de la main impure qui les leur offroit. Pour se rassurer , elles permirent à Madame de Montespan de payer les lots , & prièrent Madame de Maintenon de les distribuer. Sœur Louise de la Miséricorde gagna une Magdeleine. Madame de Montespan jeta les yeux sur l'image , & en fut touchée. Ces cheveux épars , ces mains jointes , ces yeux épuisés de larmes , ce front plein de confusion , d'a-

mour, de crainte, d'espérance, la présence de Madame de la Valiere qui étoit tout cela, la honte d'être ce que la Valiere avoit été, un premier desir d'imiter dans sa pénitence celle qu'elle avoit plus qu'imitée dans ses égaremens, jetterent Madame de Montespan dans un trouble mal dissimulé par une gaieté forcée, & augmenté par les questions qu'elle fit à Madame de la Valiere. Tout de bon, lui dit-elle, êtes-vous aussi satisfaite qu'on le dit ? Non, répondit la Carmélite ; je ne suis pas satisfaite, mais je suis contente. Et vous, Madame ? Pour moi je ne suis ni l'un ni l'autre.

C'est cette même Madame de la Valiere, qui lorsqu'on lui annonça la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eu de Louis XIV, répondit : « Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort. »





L E T T R E L V I I .

D'Emilie au Marquis,

U N nouveau jour luit donc pour moi ! non - seulement le Ciel me ramene des ombres de la mort , des portes du trépas ; non - seulement , ô mon père ! je puis encore vous écrire , vous exprimer mes tendres sentimens , apprendre de vous à faire un saint usage de la vie , de la santé que Dieu a daigné me fendre , & que je crois devoir à vos vœux & à vos prières ; mais votre fils , votre cher fils est tout entier à la Religion , à la vérité , à la vertu. Votre dernière Lettre vient d'achever pour sa conversion & son bonheur ce que les précédentes n'avoient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire ! & que vous allez partager vivement toute la joie que je ressens !

Je sortois à peine de l'état de faiblesse qui accompagne les beaux jours de la convalescence , lorsque des circonstances

imprévues m'ont appris toutes les pertes que faisoit mon mari, & le rang dont la Reine vouloit m'honorer. Valmont risquant toujours d'être arrêté, & ne pouvant me voir que difficilement, je me sentis assez de forces pour me faire conduire à l'instant chez Madame de Veymur, où j'eus avec lui l'entretien le plus intéressant. Dès qu'il me vit, il se jeta à mes genoux, & ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même posture que lui que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l'avoit déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu'il m'avoit causés, mais en même temps les plus grandes inquiétudes sur son sort & sur ce que j'allois devenir. Ses craintes jalouses perçoient de nouveau à travers la vive expression de ses sentimens & de ses allarmes. Nous allons être séparés, me disoit-il; la faveur vous retient à la Cour; & elle m'abandonne. Au moment où mon cœur vous rend toute la justice qui vous est due, où j'allois réparer tous mes torts par la plus constante fidélité,

vous m'êtes ravie; & lorsqu'une fois on aura prononcé mon exil, peut-être hélas! vous m'oublierez pour toujours. Cher époux, répondis-je à Valmont, est-ce donc ainsi que vous me rendez justice? Est-ce en outrageant ma tendresse que vous prétendez me prouver la vôtre? Ignorez-vous que vous faites le charme de ma vie, & qu'elle ne peut m'être agréable sans vous? Eh, que puis-je, s'écria-t-il avec l'accent de la douleur la plus amère, que puis-je maintenant pour votre bonheur, moi, qui n'en connoissois plus d'autre que celui de vous rendre heureuse? Que me reste-t-il à vous offrir? quel bien est encore en ma puissance? — Votre cœur, cher Valmont. De tous les biens, il est le seul que je desire que vous me conserviez; & si j'en crois le mien, non, nous ne serons pas séparés. — Ah! il le faut, Madame, reprit-il vivement, il le faut, & on vous y contraindra. Vous le devez d'ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même; & pourquoi vous associeriez-vous à mes

malheurs ? Vous les avez si peu mérités !
 — O mon ami ! qu'appelles-tu des malheurs ? tu me connoîtras donc toujours bien peu ! Quoi ! ne plus te voir décoré de titres fastueux , ramper dans la foule des Courtisans , encenser la fortune & ses caprices , courir après des ombres , idolâtrer un monde qui t'a perdu ; quoi ! te posséder en assurance au sein du calme & de la sagesse ; voilà ce que tu nommes des malheurs. Eh , Valmont , ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même ? T'ai-je paru dans aucun temps si fort ébloui de la brillante chimere des richesses & des honneurs ? Est-ce donc , lorsqu'ayant vu au printemps de mes années la mort de si près , j'ai puisé à son école de nouvelles lumieres ; lorsque ses menaces & tout son appareil m'ont si bien instruite sur le néant & l'instabilité des choses humaines ; lorsque mon ame a repris de nouvelles forces pour repousser leurs dangereux attraits ; que je serai portée davantage à les regretter ? Va , mon doux ami , ce que je demande au Ciel pour le contentement de

tous deux, c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi. — Chère Emilie, me répondit Valmont avec transport, ne cesseras-tu de me faire rougir de moi-même? . . . Mais enfin l'autorité? — L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre, & repose-toi sur ma tendresse des moyens que j'emploierai pour la fléchir. — Fais donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Emilie ! dispose de toi, de moi, de tout mon être ; car je ne veux plus vivre que pour toi. — Pour Dieu par-dessus tout, cher Valmont, pour Dieu qui t'a fait & qui peut seul te rendre heureux. — Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui ; & pourrois-je ne pas l'aimer, quand tu me le rends si aimable ?

Je laissai mon mari ainsi préparé à la démarche que j'allois faire ; & dès le lendemain je courus me jeter aux pieds de la Reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avoit daigné prendre à ma situation, & de la

haute faveur qu'elle vouloit bien me faire; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ses dons, quelque prix qu'ils eussent à mes yeux par mon respect, & mon attachement pour elle. Quoi ! vous refusez le Roi, me dit-elle; & lorsqu'à ma demande, il vous laisse à la Cour & près de moi, vous me refusez moi-même ! O Madame ! lui répondis-je pénétrée de ses bontés, je vous l'avouerai dans la sincérité de mon cœur; de toutes les faveurs de la Cour & de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurois éprouvée à vivre près de vous, à me former sous vos yeux & par vos exemples, & à vous prouver par mes soins tout mon zèle & toute ma reconnoissance. Mais M. de Valmont. . . . Eh bien, reprit la Reine, M. de Valmont. . . il est on ne peut pas plus coupable; c'est lui qui a fait tous vos maux: il ne pourroit que vous rendre plus malheureuse encore: & c'est pour vous soustraire à de nouveaux chagrins que je vous retiens auprès de moi.

— Ah ! Madame, il m'est cher ; il est toujours mon mari ; & son sort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs sous de trop noires couleurs : son esprit est naturellement droit , son cœur est bon ; il m'aime , & on l'avoit égaré. — On l'avoit égaré . . . & qui ? Le meilleur de ses amis , Lausane , qui vous rendoit tant de justice , qui pensoit si bien de vous , & que l'indigne jalousie du Comte nous a si malheureusement ravi ? Ah ! quelle que soit la funeste rencontre qui l'a rendu si criminel , le Roi ne lui pardonnera jamais.

— Il est cependant , repris-je en versant quelques larmes , bien digne de pardon

— Vous prétendriez le justifier ! — Non , Madame ; en se livrant tout entier à un emportement qu'il devoit réprimer , & en se rendant son propre vengeur , il a manqué aux loix , au Prince , à la Religion ; & peut-on dès-lors ne pas être coupable ? Mais il est jeune , vif & sensible ; & sa sensibilité a été mise à de trop rudes épreuves. J'en dis trop peut-être ; & je risquerois de devenir

coupable comme lui. — Parlez, me dit la Reine, je l'exige, & vous l'ordonne.

Après toute la résistance qu'il m'étoit possible de faire, je me vis contrainte d'obéir & d'entrer dans tous les détails de la conduite du Baron envers-moi, envers mon mari. Je la repris depuis votre exil, & je finis par les aveux que Lau-fane avoit faits au Comte avant de mourir, & que la jeune Madame de Veymur, instruite par Valmont, m'avoit rapportés. La Reine fut frappée du plus grand étonnement au récit de tant de noirceurs, & ne put se refuser aux preuves que je lui en donnois. Qu'ai je entendu ! me dit-elle ; & qui n'eût été la dupe de tant de ruses & de duplicité ! ma plus grande peine, continua-t-elle, du ton le plus affectueux & le plus tendre, est maintenant, en partageant vos malheurs, de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment sur-tout, le Roi ne voudroit rien entendre ; il ne cesse de regretter le Baron qu'il aimoit, & qui avoit surpris avec tant d'art sa confiance & sa religion. Il est outré

contre votre mari; & ce n'est que parce qu'on l'a assuré qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on le croyoit passé dans les pays étrangers, qu'il s'est contenté de le dépouiller de ce qu'il possédoit à la Cour. Aujourd'hui, comptant vous y retenir, & par une suite de cette bonté que vous lui connoissez, il est déterminé, non plus comme auparavant à faire enfermer le Comte, s'il venoit à reparoître, mais à le tenir exilé au loin & pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, est d'obtenir pour vous la permission d'aller le joindre, & de vous réunir tous deux au Marquis de Valmont, que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables naîtront un jour, où je pourrai plaider votre cause avec avantage; & si le Roi vous rappelle à la Cour, avec la façon de penser que je vous connois, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu, en m'embrassant, & les yeux mouillés de larmes. Sa bonté fit couler les miennes, malgré la joie que

je ressentais de toutes les bonnes nouvelles que j'allois porter à mon mari.

Je le trouvais méditant sur votre dernière Lettre qu'il venoit de recevoir. C'en est fait, me dit-il, du plus loin qu'il m'appercut, ton mari ne vit plus pour le monde ! le monde n'est plus rien pour lui. Ses faux biens ne méritoient pas de captiver mon cœur ; ils ne seront plus l'objet de mes regrets. Dieu est tout, ma chère Emilie, & mon unique douleur est d'avoir pu l'offenser ; puisse-t-il du moins agréer mon repentir & le reste de mes jours ! Emilie, que Dieu est bon ! & que je suis coupable ! Eh bien, mon ami, lui répondis-je en le serrant entre mes bras, mon cher ami, puisque tu le reconnois, Dieu te pardonne : il ne rejette jamais un cœur contrit & humilié. Ah ! qu'il achève, s'écria-t-il, de briser le mien ! Pourrai-je jamais expier par trop de gémissemens & de larmes les outrages que je lui ai faits ? pourrai-je expier... O Dieu ! quel triste souvenir vient augmenter ma peine ! quelle affreuse image me suit par-tout !

crUEL homicide ! à quel excès je me suis porté ! Laufane ! cher Laufane ! aux dépens de mes jours , que ne puis-je te rendre la vie ! . . . J'ai écarté de Valmont , autant qu'il étoit en moi , ce souvenir douloureux qui l'accable , qui m'accable moi-même ; & pour le rendre plus calme , en le ramenant à des idées moins tristes , qui le préparassent insensiblement à tout ce que j'avois d'heureux à lui annoncer , je lui parlai le langage de la tendresse. Emilie , me dit-il , en m'interrompant , comment peux-tu m'aimer encore , tout indigne que je suis ? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes ? & quels que soient à l'avenir mes sentimens & mes mœurs , m'acquitteront-ils envers mon pere , le plus tendre , le meilleur de tous les peres , de ce qu'il a fait pour moi ? O que je me repens de n'avoir pas toujours cru ses sages conseils , de n'avoir pas toujours pensé comme lui ! — Mon bon ami , permets-nous d'oublier tes égaremens , pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans

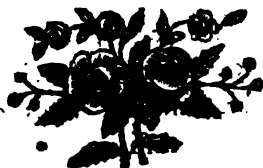
les bras de ton pere & dans les miens : nous allons tous être réunis. Et à l'instant je lui ai fait part de l'entretien que je venois d'avoir avec la Reine , de la liberté qu'elle me laissoit , & de ses bontés pour nous. O Dieu ! s'écria-t-il , à la fin de mon récit , & en levant les yeux & les mains vers le Ciel , Dieu bon ! Dieu infiniment bon ! est-ce donc ainsi que vous me punissez ? Ah ! Emilie , mon cœur ne peut suffire à ma reconnoissance envers le Seigneur , & à ce que je dois à ton amour. Quoi ! Valmont te tiendra lieu de tout : ma tendre amie ! Ah ! je suis trop heureux ! Allons , me dit-il , en se levant avec transport , allons faire part à la jeune Veymur , à sa belle-sœur , à son mari , du sort qui nous attend ; allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maison , qu'une même famille ; allons mettre en commun avec des amis si chers & si fideles , nos sentimens , nos joies & notre félicité.

Vous jugez , mon pere , de l'impression que fit sur eux une si douce nouvelle.

Ma chere Veymur , ma chere Senneville ; car c'est le nom que j'aime encore à lui donner , tomba presque pâmée entre mes bras ; nos larmes se confondirent ; & ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah ! mon pere , est-il ici-bas des plaisirs plus vrais que ceux qui naissent de la religion & du sentiment ?

Nous attendons avec impatience l'effet des promesses de la Reine , & le moment de notre départ ; mais jusques-là nous pouvons encore recevoir une de vos Lettres. Nous profitons du temps qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires ; Valmont , tout occupé de celle de son salut , abandonne les autres à Peycour , dont il est sûr comme de lui-même , & s'est remis avec la plus juste confiance , entre les mains de son Curé , qui lui fait faire une confession générale en pleurant de joie sur son retour. Je vous écris pour nous deux , puisqu'il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails , & vous prie

en son nom , ainsi qu'au mien , de mettre le comble à vos soins , en nous traçant par écrit les caracteres d'une piété solide , & ce qu'il faut faire pour l'acquérir & pour y persévérer. Nous joindrons cette Lettre à toutes les autres ; elles seront notre code de Religion & de Morale ; nous les relirons sans cesse ; & elles auront toujours pour vos enfans un mérite que tout autre qu'un pere ne pourroit leur donner.





L E T T R E L V I I I .

Du Marquis.

MES enfans ! mes chers enfans ! en qui je vis, je respire ; la consolation , le charme de mes dernieres années ; ô mes enfans ! peut-on éprouver les transports que vous me causez , & ne pas mourir de saisissement & de plaisir ? Digne épouse ! ma fille ! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton pere les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils ! précipite avec elle ton départ , pour jouir de mes embrassemens & me faire jouir des tiens. Doux embrassemens ! vives étreintes ! pourrez - vous suffire à ma tendresse ? Laisse , mon bon ami , laisse ce monde , si peu digne d'être regretté , & viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour , pour le braver avec tous ses usages , avec tous ses dangers ; disons mieux . . pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse ,

du contentement & du bonheur. Que tu yas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'a données ! Tu es donc à Dieu sans partage ; tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir & de l'amour ; pourroit-il ne pas l'agréer ?

O mon fils ! tu me fais demander par Emilie des avis propres à régler & à nourrir en toi la piété. Eh, que suis-je pour t'instruire sur des objets si relevés ? un vieil enfant, qui ne peut que bégayer avec toi les premiers élémens d'une si haute science. N'importe, mon propre guide, mon Pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage, & par la suite il achèvera, en conversant avec toi, ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes (α), leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leurs faiblesses, leur ressource après leurs égaremens, leur guide & leur ami fidèle dans les situations les plus critiques de la vie, remplissent à notre égard un précieux ministère ! Et quand ils les remplissent dignement, ah !

qu'ils méritent bien notre confiance & nos hommages ! Celui que , dans sa clémence , le Ciel nous a donné , à moi & à toutes les bonnes gens de nos hameaux , est leur pere & le mien. Il sera le tien , mon fils , & je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur & si doux. Son ame tendre & sensible s'ouvre à tous les genres de miseres , & sa charité ingénieuse trouve pour toutes , les remedes nécessaires. Le meilleur des Princes se plaignoit d'avoir perdu un jour ; mon Pasteur se reprocheroit d'avoir passé une heure , & moins encore , sans avoir fait du bien. Si tu savois , cher Valmont , combien il a pris part à ma peine , comme il s'est intéressé à ton retour vers Dieu , combien il m'a fourni de lumieres pour te ramener & t'éclairer ; non , tu ne croirois jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse & de reconnoissance. O que j'ai béni le Seigneur du choix qu'il m'a fait faire , en le nommant pour mon Curé ! & que l'on connoît mal les avantages dont on se prive , & les comptes dont on reste

chargé, lorsqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au hasard !

Soutenu, guidé par ses leçons, je vais donc, mon fils, répondre à tes desirs. Je vais m'entretenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper, du seul objet qui offre à l'ame un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, la solide piété, que l'homme est fait ; & c'est faute d'en analyser le sentiment & d'en connoître l'excellence, qu'on ose dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même (b). Eh, qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnoissance & de l'amour envers le plus aimable de tous les Etres & le plus bienfaisant ? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre, que pour servir de Ministre & d'Interprète à toute la nature, & en célébrer le Créateur ? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme ? Qui en saisit mieux tous les rapports ? Qui en goûte mieux tous les charmes ? & quel être ici-bas rendra ce tribut

de gloire à l'Etre suprême , si , au nom de toutes les créatures , l'homme ne le glorifie pas ? Quoi ! notre cœur est capable d'aimer , & il lui sera permis d'être indifférent pour l'Auteur de son existence , pour celui qui nous a fait tout ce que nous sommes , & qui nous a tout donné ? Quoi ! la reconnoissance sera la première vertu des belles ames , le lien qui attache le plus sûrement au devoir par le sentiment , le caractère essentiel des cœurs bien nés ; & ce n'est qu'envers Dieu , le premier & le plus grand de tous les bienfaiteurs , qu'il nous sera permis d'être ingrats ? Quoi ! nous sommes portés à louer , à bénir , à honorer la bonté , l'équité , la sagesse , & tout ce qui porte un caractère d'ordre , de beauté , de perfection dans nos semblables ; & nous ne le bénirons pas dans l'Etre souverainement parfait qui en est la source ? Ah ! notre cœur nous en puniroit. Eh , comment arrive-t-il en effet , qu'à parler en général , tout retour sur soi , toute vue , tout sentiment d'intérêt , d'ambition , d'orgueil ,

d'orgueil , d'envie , de passion déréglée , ait quelque chose de turbulent , d'inquiétant , de fatigant pour notre ame ; & que les retours vers Dieu , de confiance , de résignation , d'offrande , de louange & d'amour , aient quelque chose de tranquillisant , de doux & de consolant , qui la mettent comme dans son centre ? Non , ce n'est qu'en aimant bien Dieu , que l'on peut dire avec vérité que l'aliment , la vie , le bonheur d'un être intelligent , c'est l'amour (c).

Mais dans quelle mesure doit-on l'aimer ? Ah ! il n'y en a point d'autre , disoit une ame pieuse & tendre , que de l'aimer sans mesure. N'est-ce donc pas ainsi que lui-même nous a aimés ? & le Chrétien , qui ne voit plus seulement dans son Dieu le Dieu de la nature , mais l'Auteur de la grace , mais un Dieu qui s'est montré assez grand , assez rempli d'amour , assez bon , pour consentir que son verbe s'unît à la nature humaine ; pour s'immoler dans la personne de son Fils au salut des hommes ; pour se choisir en lui une vic-

time digne de sa justice , & propre à servir d'instrument à sa miséricorde ; le Chrétien qui n'aimeroit pas un tel Dieu de tout son cœur , de toute son ame , de toutes ses forces , ne seroit-il pas le plus dénaturé de tous les êtres ? ne seroit-il pas un monstre ? Mais , si c'est ainsi qu'on l'aime , on est pieux , on est dévot , on lui est consacré , dévoué tout entier * (d). C'est donc à dire que les intérêts deviennent les nôtres ; que sa gloire seule nous touche & nous émeut ; qu'on le

* AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR , DE TOUT SON ESPRIT , DE TOUTE SON AME , DE TOUTES SES FORCES , ET SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME , pour l'amour de Dieu ; (*Marc, XII, 31.*) Ce n'est pas un conseil , c'est un précepte ; c'est le premier commandement de la Loi , c'est l'abrégé de toute la Morale évangélique , de toutes les Leçons de notre divin Maître. O vous donc qui croyez à Jésus-Christ , & qui savez que votre Dieu exige de vous un tel amour , osez bien dire que la dévotion , que la piété n'est pas un devoir !

retrouve par-tout & dans tous ses ouvrages ; qu'on jouit avec transport de ses dons , par cela même qu'ils nous viennent de lui ; qu'on lui est soumis dans les épreuves qu'il nous envoie ; qu'on observe avec soin ses préceptes ; qu'on est zélé pour son culte ; qu'on cherche à étendre son nom ; qu'on va au-devant de ce qui peut lui plaire ; qu'on écoute & qu'on suit avec joie ses inspirations & ses conseils ; qu'on n'a en toutes choses d'autre volonté que la sienne.

Eh , quels sentimens sont plus propres à honorer Dieu , & plus dignes de l'homme ? Qu'est-ce qui peut mieux élever l'ame & la rendre vraiment sublime ? Ah ! mon fils , si Dieu existe , si avec toutes nos facultés nous sommes son ouvrage , la piété droite & sincère , bien-loin d'être une superstition , un ridicule ou une foiblesse , est le premier de tous les devoirs , & sa divine flamme est , après Dieu , ce qu'il y a de plus grand au Ciel & sur la Terre.

Malheur , mon fils , malheur à ces ames

foibles & pusillanimes , que le nom seul de la piété effraye , que le moindre obstacle arrête , que le plus léger sacrifice épouvante ! Malheur à ces demi-Chrétiens , dont la Religion est une routine ; dont le culte est une cérémonie ; qui honorent du bout des lèvres celui qui n'est dignement honoré que par le cœur ! Malheur à ces hommes qui croient d'une manière & qui agissent de l'autre^(e) ; qui démentent leur croyance par leur conduite ; qui font blasphémer leur foi par leurs œuvres ; qui tiennent au monde , au temps , à la terre , lorsqu'ils font profession d'avoir Jésus-Christ pour Chef & pour modèle , l'éternité pour fin , le Ciel pour patrie ; & qui font ainsi de l'Evangile du salut la matière de leur jugement & de leur condamnation ! Malheur , malheur enfin à ces Chrétiens de nom , retenus ou excités seulement par la crainte ; presque toujours en-deçà de la loi , pour ne pas risquer de faire plus qu'elle ne commande ; raisonnant , équivoquant sur le précepte , pour se dispenser de l'accomplir ; mesu-

tant , compassant leur plus ou moins de fidélité sur le seul danger de se perdre ; esclaves sous l'empire d'un maître , & jamais enfans bien nés sous la douce loi d'un pere. Hélas ! ils traînent le joug du Seigneur , qu'ils n'ont pas la force de porter ; leurs pratiques mortes & stériles , parce qu'elles ne sont pas vivifiées par l'amour , forment autour d'eux un cercle laborieux & pénible , qu'ils se fatiguent vainement à parcourir ; n'appartenant , à proprement parler , ni à Dieu , ni au monde , ils sont un objet d'horreur pour l'un , & la fable de l'autre ; ils ne goûtent ni les douceurs de la Religion , ni les plaisirs de la vie , & sont également malheureux par les choses qu'ils se permettent , & par celles qu'ils se refusent.

O que bien plus sage est l'ame pieuse & fidele ! sa ferveur la soutient & l'anime ; rien ne la gêne , rien ne l'asservit , rien ne lui paroît difficile ; elle fait les plus grandes choses , & les trouve encore trop petites ; elle avance toujours , & ne se lasse jamais ; elle court de vertu en vertu ;

& les pratiques de piété , embrassées avec joie , bien loin de lui paroître un fardeau pesant , ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jésus-Christ *.

O mon fils ! suis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes desirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer ; & ne ressemble pas à ces adorateurs sacrilèges de la Divinité , qui profanent les beaux noms d'amour & de charité ; qui osent dire : j'aime .. j'aime Dieu de tout mon cœur , & qui l'oublient à chaque instant , ou ne s'en souviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte , que pour le méconnoître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inspirer envers lui une piété sincère ? Je te l'ai dit , cher Valmont ; par-dessus tout , elle doit te conduire à la recherche de ses intérêts & de sa gloire. Il faut que cette gloire de ton

* Portez mon joug sur vous . . . dit le Sauveur à ses Disciples ; car mon joug est doux & mon fardeau léger. *Matt. xi.*

Dieu soit le mobile & la regle de toutes
tes actions, comme elle a été par rapport
à lui-même la fin de toutes ses œuvres *.
Glorifier Dieu †, le glorifier au nom de
Jésus-Christ ¶, c'est la source des mérites
de l'homme & du Chrétien, le grand
secret de la Religion, & ce qui peut seul
rendre tes moindres actions dignes d'une
récompense éternelle. Eh, qu'y a-t-il de
plus capable de les sanctifier & de les en-
nobler qu'une pareille fin ! Elle renferme
éminemment la poursuite constante du
plus grand bien que tu puisses faire, &

* Dieu a tout fait pour lui-même. *Prov. 16.*

Je suis le principe & la fin, nous dit le
Seigneur dans les Livres saints. *Apoç. 1, 8.*

† Soit que vous mangiez, soit que vous bu-
viez, quelque chose que vous fassiez, faites-
le pour la gloire de Dieu. *1 Cor. 10.*

¶ Quoi que vous fassiez, en parlant, ou
en agissant, faites-le au nom de N. S. J. C.,
rendant grâces par lui à Dieu le Pere. *Coloss. 3.*

Rendant grâces en tout temps, & pour tou-
tes choses, à Dieu le Pere, au nom de N. S.
J. C. *Ephes. 5, 20.*

le meilleur usage de toutes tes facultés : elle rectifiera par elle-même tes jugemens & ta conduite, si tu te souviens que la gloire de ton Dieu ne peut se procurer dignement que par le soin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour, & par le plus grand bonheur possible que tu t'efforceras d'apporter à tes semblables : elle te fera sortir des vues fausses, étroites & bornées qu'inspirent l'orgueil & les passions, des vues serviles & destructives de l'ambition, des vues sombres & louches d'une politique purement humaine, des vues misérables & sordides d'un intérêt personnel & momentané, pour te faire enfanter les desseins les plus vastes & les plus généreux, pour t'attacher à un plan fixe d'ordre, d'équité & de bienfaisance, pour t'élever jusqu'aux sacrifices les plus magnanimes, lorsque l'intérêt de la vérité & le bien commun l'exigeront : elle donnera à ton ame un ressort vraiment durable, un courage qui ne s'épuîsera jamais ; elle portera son élan sublime jusqu'à la Divinité, & l'armera

toute entière, cette ame, des forces du Tout-puissant : elle lui assurera à elle-même une gloire immortelle & une véritable grandeur. Oui, Valmont, si tu aimes la gloire (*f*) ; si ce feu sacré, ce desir inquier des belles ames te dévore ; cherches-en du moins une qui soit vraie, & qui ne puisse périr : & c'est dans le zele pour la gloire de Dieu qu'elle se trouve.

Soutenu par un si beau motif, guidé par une fin si pure, tu joindras à ce premier principe d'une vraie & solide piété la soumission pleine de confiance qu'il entraîne, la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuse soumission ! aimable conformité ! qui fait le caractère essentiel du vrai juste, & son bonheur dès cette vie même. C'est cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle des œuvres de simple conseil & de surérogation ; qui, parmi les différentes obligations de la vie civile, donne le premier rang à celles que notre état nous impose ; qui tient tout dans l'ordre, ramene tout au vrai, saisit en toutes choses

le juste milieu , & retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité (*g*). C'est elle qui nous met à l'abri du trouble dans les événemens contraires , des craintes & des inquiétudes pour l'avenir , des plaintes & des murmures sur le présent , ces especes de blasphêmes contre la Providence , ces défaveurs tacites de l'équité , de la sagesse & de la bonté du Tout-puissant *. C'est elle qui nous fait goûter les fruits de la patience † ; qui , en nous soumettant aux loix du plus grand de tous les maîtres , nous fait reposer en paix dans le sein du

* Le vrai Chrétien n'oublie point ces belles paroles de son divin Maître : » Ne vous inquiétez point comme les Payens , car votre » Pere , *qui est aux Cieux* , fait vos besoins. » Cherchez , avant toutes choses , le Royaume » de Dieu & sa Justice , & tout le reste vous » sera donné par surcroît. « *Matt. 6.*

† La racine de la patience est amere , a dit un Auteur moderne ; mais que les fruits en sont doux !

meilleur de tous les peres; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente, de l'erreur dans nos desirs; & qui, dans toute circonstance, nous laisse toujours également satisfaits.

C'est elle encore, c'est cette conformité sainte, qui, ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels, nous rend fideles dans les choses mêmes les plus légères. Que dis-je ! elle ne nous permet pas de distinguer, pour la direction de notre propre conduite, entre les petites fautes & les grandes. Rien n'est petit pour une ame chrétienne, rien n'est léger de ce qui peut offenser son pere, son ami, son Dieu. Ne se laisser jamais aller à la moindre faute avec réflexion, c'est la premiere loi d'un amour délicat & tendre; & pour qui, ô mon Dieu ! sera toute la délicatesse du sentiment, si elle n'est pas pour vous ? C'est d'ailleurs, cher Valmont, cette attention scrupuleuse à ne se rien permettre de ce que l'amour nous défend, qui nous met le plus sûrement à l'abri des rechûtes, &

qui nous conduit par degrés aux plus hautes vertus. Car c'est un oracle du Sauveur, que » celui qui est infidèle dans » peu le sera dans beaucoup; & que celui » au contraire qui est fidèle dans les pe- » tites choses, le sera également dans les » grandes. « *Celui qui craint Dieu*, dit l'Ecriture, *ne néglige rien* : à plus forte raison celui qui l'aime *.

* Rien n'est plus nécessaire qu'une grande délicatesse de conscience, pour nous mettre par la suite à l'abri des illusions, des crimes, de l'aveuglement, de l'endurcissement & de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de soin à former & à entretenir en soi une conscience tendre, exacte & timorée, on pourra bien, d'après les premiers principes d'éducation, ressentir pendant quelque temps de l'horreur pour certaines fautes; mais ensuite on se familiarisera insensiblement avec elles: on aura conçu le péché avec peine, avec remords, & bientôt on l'enfantera sans douleur.

» Ah! si le premier désordre, dit M. Rousseau, est pénible & lent, que tous les

O toi ! mon fils , pourrois-tu maintenant ne pas sentir le prix d'une vie entiere passée dans cette fidélité constante ? Pourrois-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces instans de lumieres où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes ; à ces momens de grace & de réconciliation où il te fait si heureusement rentrer sous son empire ? O la belle vie ! qu'on peut terminer en se disant à soi-même : » Depuis que j'ai » appris à connoître mon Dieu , & à » goûter combien il est doux , j'ai eu des » foiblesses , j'ai fait des fautes , mais elles

» autres sont prompts & faciles ! prestige des » passions ! tu fascines ainsi la raison , tu » trompes la sagesse & changes la nature » avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un » seul moment de la vie ; on se détourne d'un » seul pas de la droite route. Aussi-tôt une » pente inévitable nous entraîne & nous » perd. On tombe enfin dans le gouffre , & » l'on se réveille. épouvanté de se trouver » couvert de crimes , avec un cœur né pour » la vertu. «

» m'ont échappé; & avant de les faire,
 » & en les faisant, je ne les voyois pas;
 » & si je les avois entrevues, si je les
 » avois seulement soupçonnées, ô mon
 » Dieu ! mon cœur me rend ce consolant
 » témoignage que je ne les aurois pas
 » faites. « L'heureuse mort ! où Dieu
 acheve de tout perfectionner par le sacri-
 fice entier de nous-mêmes, de tout puri-
 fier par ce dernier trait de sa justice, de
 tout pardonner par sa clémence; & où
 l'on peut ainsi remettre tranquillement
 son ame entre les mains de son Créa-
 teur.

Mais elle suppose, cette mort si pré-
 cieuse, que l'on a tout fait de son côté,
 pour satisfaire, selon ses forces, à sa gloire
 outragée. Jusqu'ici, cher Valmont, tu as
 contracté des dettes envers le Seigneur;
 & c'est à la pénitence à les acquitter, Un
 Homme-Dieu, victime pour tes péchés,
 en donnant du mérite à ton repentir, du
 prix à la réparation de tes offenses, ne
 t'a pas en effet dispensé de les réparer.
 Membre de cet auguste Chef, il faut que

tu accomplisses en toi ce qui manque , non de sa part , mais de la tienne , à ses souffrances *. Les saintes rigueurs de la pénitence , si décriées par la fausse sagesse & la prudence de la chair , sont consacrés au tribunal de la raison même : elles le sont par la voix de la conscience & le cri de la nature. Oui , tous les hommes , dans tous les lieux & dans tous les temps , par un instinct naturel ont respecté les droits de la justice divine violés par le péché , & le soin qu'on prend d'y satisfaire. Par-tout , ce soin de venger sur soi la Divinité offensée par nos crimes se concilie , en dépit de nous , la vénération la plus profonde ; & la pénitence a tellement paru une loi du zèle & de l'amour , que nul peuple dans sa religion n'a fait des Saints de ceux qui ne s'étoient pas montrés pénitens.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus sont communs , & les excès sont fréquens. Je fais distinguer la démoniaque

* Coloss. 1, 24.

& cruelle folie du Bonze & du Fakir, l'hypocrite vanité du Derviche, l'affectation & les dehors de la réforme (*h*), de l'humble & sage austérité d'une pénitence vraiment religieuse, chrétienne & raisonnable. Je fais quelles sont les bornes qu'a posées la Religion (*i*); mais en respectant ces bornes, en respectant une santé, des forces, une vie, qui ne sont point à nous, je fais aussi combien les rigueurs de la pénitence sont saintes, combien elles sont justes & nécessaires *. De plus, mon fils, la mortification chrétienne donne à l'ame une force & une vigueur, que sans elle il est comme impossible d'acquérir. Qui-

* Malheur à toi, Corozain, s'écrie le Sauveur; malheur à toi, Bethsaïde; parce que si les miracles qui se sont opérés au milieu de vous avoient été faits dans Tyr & dans Sidon, il y a long-temps qu'elles auroient fait pénitence dans le sac & dans la cendre. *Math. xi.*

Je châtie mon corps, & je le réduis en servitude, dit le grand Apôtre, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. 1 *Cor. 9.*

conque se croiroit en droit de se satisfaire dans toutes les choses innocentes & permises, risqueroit aisément d'être trop foible dans des occasions importantes , pour pouvoir se refuser aux choses mêmes qui lui seroient défendues. Tel est l'oracle du sage : » si vous accordez à votre ame tout » ce que les sens lui demandent , elle » vous rendra bientôt la joie de votre » ennemi *. « Telle est aussi la maxime de l'Apôtre : » Mortifiez vos membres . . . » portant sans cesse dans notre corps la » mortification de Jesus-Christ , pour que » sa vie soit manifestée en nous †. «

Mais , mon fils , la vraie piété , en nous rendant sévères pour nous-mêmes , nous rend bons , indulgens , charitables pour les autres. Loin d'elle cette rigidité excessive , cette vertu sauvage , cette dureté de caractère , qui déshonore , qui fait blasphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil Pharisaïque , cette complaisance

* Eccli. 18 , 31.

† Col. 35 , & 2 Cor. 4 , 10.

secrète, qui fait dire au faux juste réprouvé par Jesus-Christ, » je ne suis pas » comme le reste des hommes. « Loin d'elle ces vivacités d'humeur & de tempérament, si contraires à l'esprit de l'Evangile, ces sensibilités d'un amour-propre toujours exigeant, toujours inquiet, que tout offense, que tout irrite, & que rien ne calme & ne fléchit; cet esprit pointilleux & jaloux, implacable dans ses haines & dans ses vengeances; cet esprit caustique & mordant *, toujours prompt

* Le penchant à critiquer & à médire accompagne presque toujours la fausse piété. La médifance, si abominable aux yeux de la Divinité, & dans ceux qui la font, & dans ceux qui l'écoutent, est en horreur même aux gens du monde, en qui il reste encore quelque vertu morale. En effet elle est la peste de la société; elle est le vice le plus funeste dans ses conséquences, le plus difficile à réparer dans ses suites. Hé quoi de plus meurtrier qu'un coup de langue! Qu'on se souvienne au reste que l'empreinte du ridicule fait quelquefois plus de tort que l'imputation même d'un dé-

à juger , à censurer & à reprendre ; cette inflexibilité dans la conduite , cet entêtement dans les opinions , d'où naît si souvent le mépris des plus légitimes & des plus saintes autorités. Loin d'elle une vaine & stérile , si hautement condamnée par notre divin Maître ; l'unique occupation de nous-mêmes ; une sorte d'apathie , d'insensibilité pour tout autre intérêt que les nôtres ; une stupide & barbare indifférence aux besoins des malheureux . . qui ne pensent pas comme nous. Ce sont-là , mon fils , les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable (*k*). On ose la confondre , ainsi que les vaines formules sur lesquelles elle s'appuie , avec un sentiment qui est le plus beau don du Ciel , l'objet des complaisances du Très-Haut , l'esprit de la Religion , & la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on

faut considérable. Bacon a dit quelque part , en parlant de la raillerie : « Le bon sel est sans amertume. »

traiteroit dans le monde un honnête homme, qui, par accident ou par contrainte, se trouveroit mêlé, confondu avec une troupe de scélérats (1). Cependant la piété en pleurs réclame ses droits, & ceux de la Divinité qu'on outrage; elle gémit, elle parle pour ses enfans; elle nous les montre, moins répandus, moins exposés aux regards des hommes, que ne le sont ceux d'après lesquels on la juge & on la condamne, mais livrés en secret & sans faste à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatissante & la plus tendre est l'ame de leurs sentimens & de leurs actions: ils voient tous les hommes comme des freres; ils voient en eux Dieu même qui les a créés à son image, & le Fils de Dieu qui les a rachetés de son sang. Ils supportent leurs foiblesses & leurs erreurs; ils pardonnent leur injustice; ils volent à leur secours; ils les soulagent sans acception du rang ou de la personne; ils s'immolent à leurs besoins. Ils se considèrent comme redevables à ceux qu'ils

obligent. Ils ne s'arrogent aucune sorte d'empire ; ils mettent la persuasion à la place de la violence & de l'autorité. Ils sont affables , sans chercher à le paroître. Par de continuels efforts sur eux-mêmes , ils commandent à leurs passions & à leur cœur. Ils acquierent un caractère heureux , une humeur égale , une douceur constante. Ils sont humbles , & petits à leurs propres yeux : mais ils sont grands aux yeux du vrai sage , & plus grands encore aux yeux du Seigneur.

Aimable douceur ! précieuse humilité ! charité sainte ! c'est vous en effet qui formez les caractères distinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères sont augustes ! qu'ils méritent bien nos hommages ! La douceur acquise par l'habitude est le charme le plus vrai ; elle est à la vertu ce que le poli est au diamant ; elle en relève la beauté & lui donne tout son éclat. L'humilité , qui la fait naître & qui l'accompagne , source des vrais mérites & la base essentielle sur laquelle ils reposent , est le sel de la sagesse & l'héroïsme de la vertu.

Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même ; elle le rappelle à son origine , lui montre son néant , & lui fait sentir son impuissance & sa misère : elle l'élève ensuite jusqu'à son Créateur , & lui apprend à chercher en lui sa force & sa grandeur. L'ame humble , petite & foible de son fonds , devient grande & forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption , comme sans pusillanimité & sans bassesse , elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie , & peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive & sûre , une grace puissante & victorieuse * , qui l'élève au-dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil & de la vanité ; on ne la voit point ramper devant la faveur ; elle ne suit point en esclave le char brillant de la fortune ; elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines ; la vérité & la justice forment son plus

* Dieu résiste aux superbes & donne sa grace aux humbles. *Jac. 4, 6.*

riche appanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle remporte sur elle-même : de tous les triomphes , le plus vrai comme le plus difficile , c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu si digne de nos vœux & de nos efforts contribue essentiellement au bonheur de l'homme , même ici-bas. Elle nous délivre des tourmens presque continuels qu'éprouve un cœur vain & superbe * ; elle

* » La vanité de l'homme est la source de
 » les plus grandes peines ; & il n'y a per-
 » sonne de si parfait & de si fêté à qui elle
 » ne donne encore plus de chagrins que de
 » plaisirs. — Si jamais la vanité fit quelque
 » heureux sur la terre , à coup sûr cet heu-
 » reux là n'étoit qu'un sot. « *M. Rousseau.*

C'est en effet la vanité , c'est l'amour déréglé de nous-mêmes , qui , en nous rendant encore plus sensibles aux distinctions & aux égards qu'on nous refuse , qu'à ceux qu'on nous accorde , en nous aigrissant , en nous révoltant à la moindre contradiction comme à la moindre offense , nous remplit à chaque instant de dégoûts & d'amertumes , & est la

384 LES ÉGAREMENS

nous rend les abaissemens , les contradictions moins sensibles ; elle nous les épargne souvent : car l'humilité nous sauve bien des humiliations. La paix est le fruit de ses combats & le prix de la victoire. » Apprenez de moi * , dit le Fils de Dieu , fait homme pour nous servir de modele , que je suis doux & humble de cœur , & vous trouverez le repos de vos âmes †. «

cause la plus ordinaire de nos emportemens & de nos fureurs.

» L'amour-propre , selon la pensée de M. de Voltaire , est un ballon plein de vent.
» Faites-y une piquure , il en sortira des tempêtes. «

* Mat. 11 , 29.

† Jésus-Christ nous dit encore , en parlant de l'humilité : » Si vous ne devenez comme de petits enfans , vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. « Mat. 18 , 3. Mais il ne faut pas croire pour cela que l'humilité chrétienne nous fasse prendre un caractère de bassesse & d'abjection ; qu'elle renverse l'ordre de la société ; qu'elle nous rende dé-

Si

Si ces caracteres de la vraie piété, tels que nous les retracent la Religion Chré-

pendans de ceux à qui nous devons commander ; que la simplicité qu'elle nous inspire soit foiblesse & imbécillité. Le même Dieu qui nous a dit , *soyez petits comme des enfans* , nous a dit , *soyez prudents comme des serpens* , & *simples comme des colombes*. Il y a plus , la même Religion qui nous dit , *soyez humbles* , nous dit en mille manieres différentes , *soyez grands* , *soyez courageux* , *soyez généreux & magnanimes*. Il y a dans toute ame vraiment chrétienne une noble fierté , aussi éloignée de l'avilissement & de la bassesse , qu'elle l'est de l'enslure & de l'orgueil.

L'humilité du Chrétien l'élève , bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul qu'il s'abaisse devant les hommes ; & il ne le fait qu'autant que Dieu veut , & comme il le veut. Opposez-le aux persécuteurs & aux tyrans , au monde & à ses amorces flatteuses , au respect humain & à ses lâches complaisances , à la servitude honteuse des passions & des vices , à la bassesse de l'adulation & du mensonge , à la cabale , aux intrigues , au manège des Cours & à toutes les indignes manœuvres des Courtisanes ,

tienne & l'exemple des vrais justes , ne se trouvent pas dans tous ceux qui font profession d'être dévots ; ô mon fils ! qu'on s'en prenne à eux seuls * , & non à cette piété qui les défavoue , qui les reprend & les condamne , qui les réforme , autant qu'il est en elle. Otez à ces ames , pieuses à quelques égards , mais trop peu éclairées dans leur piété & trop imparfaites , ôtez-leur ce sentiment de religion qui les retient , & vous reconnoîtrez alors

à tout ce qui avilit & qui dégrade ; son ame , grande & généreuse sans hauteur & sans faste , déploie toute sa force & tout son courage. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas digne d'elle , s'élève au-dessus de tout , & sacrifie tout pour le véritable honneur & pour la vertu.

* L'amour-propre est la source de cet alliage impur , qui se trouve si souvent dans la piété même ; ce qui a fait dire , avec tant de vérité , que » par-tout où Dieu a une Eglise , » le Diable veut avoir une Chapelle. « *Where God has à Church , the Devil wil have à Chapel.*

ce qu'est l'homme abandonné au feu de ses passions & à l'impétuosité de son caractère : il étoit vif encore malgré sa dévotion, & vous le verrez emporté & furieux ; il étoit sensible & pointilleux, & vous le verrez fier & arrogant ; il étoit rigide & sévère, & vous le verrez cruel & dénaturé. Monde injuste & bisarre ! vous lui eussiez pardonné ses vices, s'il eût été sans loi, sans frein, sans religion comme vous ; & parce qu'il s'efforce de devenir pieux & fidele, vous ne daignerez pas même excuser ses foiblesses * !

Laissons, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété, & en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide & exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'ac-

* Respecter les personnes pieuses avec leurs défauts, rien de plus conforme à l'équité naturelle. « J'ai vécu cent ans, disoit M. de Fontenelle, & je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. »

quérir & pour y persévérer ? En deux mots Jesus-Christ nous l'a dit. » Veillez » & priez.

Ah ! sans doute Dieu connoît nos maux ; il voit nos miseres ; & pour les soulager , il n'a pas besoin de nos prieres. Mais pour nous dispenser de les faire , est-il , mon fils , un plus foible argument ? Dieu veut être prié , sollicité , pressé , parce qu'il ne veut pas que nous oublions notre dépendance , que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons , & les droits qu'il a sur nous. Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance , le tribut de nos louanges ; & c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assure un remede puissant contre notre foiblesse par le sentiment qu'il veut que nous en conservions ; & il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment , si nécessaire à l'homme , soit pour nous un devoir *. Prions donc

* Il n'est point de Langue où ne se trouve cette exclamation , ô mon Dieu ! point de

fans nous lasser jamais. Tout est promis à la priere, lorsqu'elle est le gémissement d'un cœur qui sent ses besoins, qu'elle est animée par la foi, & qu'elle est soutenue de la persévérance *.

» Peuple chez qui un homme que la calomnie
 » opprime, ou un pere & une mere, qui sont
 » privés de leurs enfans, ne levent les yeux au
 » Ciel, & ne forment dans leur douleur une
 » aspiration secrete vers l'Etre suprême. «
M. d'Arnaud. Lettre sur Euphémie.

Ce cri du cœur, ce cri de la priere, si naturel à l'homme, doit-il être moins vif pour les biens de l'éternité que pour ceux du temps, pour les besoins de l'ame que pour ceux du corps ? Et devons-nous prier avec moins de constance & de ferveur, lorsqu'il s'agit de trouver un remède à nos passions, nos vices & nos erreurs, que lorsqu'il sera question de guérir nos infirmités, & d'obtenir quelque soulagement à nos douleurs ?

* » Demandez, & l'on vous donnera ; cher-
 » chez, & vous trouverez ; frappez, & l'on
 » vous ouvrira. « *Mat. 7, 7.*

» Il faut toujours prier, & ne se lasser
 » jamais. « *Luc. 18, 1.*

Eh, quoi de plus doux que ces tendres gémissemens, ces entretiens affectueux, ces soupirs enflammés par lesquels l'ame s'élance vers son Dieu ; lui expose ses desirs ; lui peint son amour ; le loue de ses perfections ; lui rend graces de ses bienfaits ; lui parle des peines qu'elle ressent, des maux qu'elle éprouve, des dangers qu'elle craint, des tentations qui l'affligent ; implore son secours ; se console, se délasse en sa présence ; s'oublie, se perd délicieusement en lui ; & reprend dans son sein une vigueur nouvelle (*m*) !

Mais en priant, veillons constamment, & combattons avec courage *. Le grand ouvrage de notre sanctification suppose l'heureux concours de deux causes qui y sont également nécessaires, Dieu &

* » Si la vie est courte pour le plaisir ,
 » qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être
 » incessamment sur ses gardes. L'instant de
 » jouir passe & ne revient plus ; celui de mal
 » faire passe & revient sans cesse : on s'oublie
 » un moment, & l'on est perdu. « *M. Rousseau.*

l'homme; de Dieu par sa grace, & de l'homme par sa vigilance & ses efforts.

Ces deux moyens essentiels, la vigilance & la prière, renferment tous les autres (*n*); le recueillement & la retraite (*o*), autant qu'elle est compatible avec notre état & les obligations que nous avons à remplir : douce retraite ! qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes ; qui nous rappelle à Dieu , à nos devoirs , à la vérité ; qui nous aide à revenir de sang-froid sur les fausses opinions du monde , sur ses entretiens contagieux & funestes , où chaque idée que l'on reçoit est un préjugé , où chaque principe que l'on adopte est une source d'erreurs ; — la fuite des occasions qui peuvent nous porter au mal ; car celui qui aime le péril , dit l'Écriture , y périra ; — le choix des livres , des conversations * , des sociétés , qui décide pres-

* » Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines. « *Id.*

Et les discours impies gâtent tout-à-la-fois & l'esprit & le cœur.

que infailliblement nos sentimens & nos mœurs, & qui souvent même nous fait perdre en un jour le fruit de bien des

Ce qui fait le plus gémir toute ame honnête & sensée, est de voir des hommes, qui d'ailleurs pensent bien & ne menent point une vie libertine, hasarder, uniquement pour plaisanter, les propos les plus irreligieux & les maximes les plus licentieuses. Ils se croient pleinement justifiés, lorsqu'à la fin d'un pareil entretien ils ont fait une espèce de rétractation. Mais outre qu'il est toujours bien criminel & bien indécent de plaisanter sur des matieres aussi sérieuses, & de se rendre, même en jouant, l'écho du vice, ou l'apôtre du mensonge; le poison que renferment leurs discours a déjà produit son effet sur des imaginations tendres & susceptibles; sur des cœurs à moitié corrompus, & qui n'attendoient, pour l'être entièrement & sans retour, que cette facilité qu'on leur donne de se justifier à eux-mêmes le dérèglement de leurs passions; sur de jeunes personnes dont l'esprit s'ouvre sans peine aux impressions dangereuses, & qui retiennent bien plus aisément un sophisme ingénieux qui les flatte, qu'elles

années *; — le sentiment de la présence de Dieu (p); qui nous met en garde contre les faillies des passions, qui nous soutient dans les maux de la vie & nous les rend plus faciles à supporter, qui nous fait jouir des vrais biens avec sagesse & avec reconnoissance; — l'heureux choix d'un guide éclairé, qui veille avec nous sur nous-mêmes, qui voit sans prévention, sans illusion, ce que l'aveuglement de l'amour-propre pourroit nous dérober, qui joint à nos foibles lumieres celles que l'expérience lui donne & les graces attachées à son ministère; — la fréquentation des sacremens, qui, par l'épreuve qui les précède, les dispositions

ne sont frappées d'un désaveu qui répond faiblement aux raisonnemens captieux qu'on a pu faire.

Voyez la note qui est au bas de la page 129. tom. 2.

* *Una giornata di compagnia alletatrici ha forza di guastare tutte le buone lezioni d'anni parecchi.* Muratori.

qui les accompagnent , les secours abondans qu'ils nous procurent , les faveurs & les dons qu'ils renferment , entretiennent notre vigilance , soutiennent notre exactitude , augmentent notre ferveur , deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse & l'école de la vertu (*q*) ; — les actes contraires aux tentations qui nous assiegent , ces pratiques de renoncement & d'abnégation , (*r*) , qui donnent de la vigueur à notre ame , affoiblissent la violence de nos penchans , déracinent nos vices , nous préparent des armes pour le combat , & sont déjà comme des présages de la victoire ; — le règlement général de notre conduite qui met de la justesse dans nos vues , de l'ordre dans nos actions , de la fermeté & de la confiance dans nos résolutions ; — les occupations journalières , le travail assidu * ,

* On ne sauroit trop le répéter ; l'oisiveté est la mere de tout vice. » Envoyez-le au travail , dit l'Ecriture , de peur qu'il ne soit oisif ; car l'oisiveté enseigne beaucoup de

le bon emploi du temps , si opposé à celui qu'en font tous les jours ces agréables de l'un & de l'autre sexe , pour qui la vie n'est qu'un cercle ennuyeux de toilette , de visites , de promenades , de spectacles , de jeu , de repas , de lit encore plus que de sommeil , de soins minutieux & frivoles , d'occupations stériles , d'importantes bagatelles ; eh , quelle vie pour un être pensant ! — L'accomplissement de tous les devoirs de Religion , & en particulier de ceux d'un paroissien zélé , devoirs si ignorés , & si nécessaires cependant , puisqu'ils contribuent essentiellement à l'édification publique , qu'ils nous réunissent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune & l'observance d'un même culte , qu'ils nous assurent des instructions aussi simples que solides * , qu'ils influent efficacement sur

» mal. « *Multam malitiam docuit otiositas.*
 Eccli. 33 , 29.

» * » L'antiquité ne nous offre rien de semblable en ce genre. C'est une belle institu-

les mœurs par le bon exemple , & que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Eglise (s) ; — l'offrande assidue de ce sacrifice adorable par lequel se perpétue sur nos autels celui de la croix , de ce sacrifice dont l'Homme-Dieu est tout-à-la-fois le premier Prêtre & la victime , & qui dès - lors , par sa nature même , est aux yeux du souverain Etre & du Chrétien fidele l'acte le plus excellent de la Religion ; — enfin toutes les pratiques de piété , propres à la nourrir dans notre ame & à l'accroître ; telles que sont l'examen de prévoyance pour la journée , dans la priere du matin ; l'examen de conscience le soir ; les saintes lectures ; les

» tion que celle de rassembler les citoyens
 » dans un temps & en un lieu marqué , pour
 » leur exposer , d'une maniere claire , solide
 » & touchante , les regles de conduire les
 » plus propres à procurer le bonheur de la
 » société , & celui de chacun de ses membres.
 » C'est , pour ainsi dire , semer la vertu. »
Journ. Encyclop. du 15. Octobre 1761.

aspirations fréquentes vers le Ciel ; la visite des malades ; le soulagement des malheureux ; les aumônes abondantes, par lesquelles nous prêtons à usure au Seigneur ; l'empressement à établir le règne de Dieu dans les âmes, en éclairant ceux qui sont dans les ténèbres, en soutenant ceux qui sont foibles, en détachant à la séduction ceux qui sont en danger de se perdre, en ramenant ceux qui s'égarent : tels que sont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu, les marques de compassion, d'intérêt pour l'Eglise souffrante ; ces effets vraiment respectables de l'union si belle, qui lie dans l'Eglise Catholique l'âme vraiment Chrétienne à tous les êtres intelligens & sensibles, destinés à procurer la gloire du Très-Haut ; qui la lie à la terre, au Ciel, à tout l'Univers par une chaîne d'amour, dont le terme est Dieu même : pratiques saintes & sublimes ! que l'irréligion du siècle traite de petites & de minuties ; qui le sont en effet, si on en prend mal l'esprit & si on les sépare du culte

essentiel de la vertu ; mais qui feront toujours grandes , dès qu'elles conduiront aux grandes choses *.

Mais , Valmont , pour faire usage de ces moyens qui menent à la piété , ou qui la soutiennent & qui l'augmentent , il faut de la force , j'en conviens † ; il faut braver le respect humain. . . Le respect humain ! le plus dangereux obstacle à la piété , le plus fatal ennemi de tout bien , celui qui en étouffe , qui en arrache le germe dans sa naissance ; lui , mon fils ! le tyran des ames foibles & lâches , qui leur laissant oublier que » la vraie » gloire est de suivre le Seigneur , « leur fait apostasier la Religion , trahir leur

* » J'admire plus la Religion dans les petites pratiques qu'elle inspire aux gens d'esprit , que dans les grandes choses qu'elle fait entreprendre au commun des hommes. » *Le Roi de Pologne. Réflexions sur divers sujets de morale.*

† » Il n'y a point de vertu sans force , & le chemin du vice est la lâcheté. *M. Rousseau.* »

conscience , rougir de Jesus-Christ , & renier ses plus saintes maximes ; lui cependant , qui ne nous rend le monde si redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne , tandis que la censure du monde est si peu à craindre pour quiconque l'affronte & le méprise ; lui enfin , qui n'est fort contre nous , qu'autant que nous le voulons bien *. Ah ! Valmont , pour apprendre à le vaincre , souviens-toi des égaremens auxquels il t'a conduit , des vils préjugés sur lesquels il s'appuie , des principes honteux qui le font naître & le fortifient , de cette bassesse d'ame qui l'accompagne , de l'opprobre qui le flétrira un jour , lorsqu'aux yeux de l'Univers assemblé , Jesus-Christ rougira de quiconque aura rougi de lui & de son Evangile. Eh , que t'importent les éloges ou les censures d'un monde insensé , qui , jugé lui-même , sera forcé de rendre hommage à

* Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave.
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

la vérité, à la vertu, qu'il aura méconnues ou déshonorées ?

Les plus grands intérêts, les plus grands soins, mon fils, doivent t'occuper aujourd'hui. Tu élèves le plus important & le plus noble édifice, celui de ta perfection. Travailles-y sans crainte, sans foiblesse, sans relâche : c'est élever en même temps le monument le plus durable à ta gloire & à ton bonheur.

J'ai tout fait, avec la grace de mon Dieu, pour te procurer ce bonheur que je te desire si ardemment. Daigne le Ciel couronner mes vœux, comme il a daigné prévenir & seconder mes efforts !

O mon fils ! pour répondre dignement à ses desseins sur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons discutées ; médites-en souvent les preuves, & sur-tout les preuves essentielles qui les démontrent ; celles de l'existence de Dieu, d'après la nature & l'existence de l'être nécessaire ; — de la spiritualité de l'âme, d'après sa faculté de raisonner & de comparer ; — de la loi naturelle ,

d'après les attributs de l'Etre suprême ; & la différence intrinsèque du bien & du mal , ainsi que des effets qui en résultent ; — de notre immortalité , d'après le plan de la législation divine ; — de la Religion Chrétienne , d'après son ensemble & ses principaux caractères , la nécessité , l'ancienneté , l'unité ; la perpétuité , l'excellence ou la sainteté ; * — de l'Eglise ,

* Et n'oublions pas que cet ensemble renferme Jesus-Christ , comme l'unique terme de toute la Religion , & le centre de réunion de l'un & l'autre Testament : qu'il renferme , comme garans de la divinité de ce Jesus ; Premièrement , *les promesses* qui l'ont annoncé ; *les Justes* qui en ont été la figure ; *les Prophètes* qui l'ont prédit , qui ont vu le mélange étonnant de sa divinité & de son humanité , de sa grandeur & de ses ignominies ; qui , à cause de lui , & pour rendre d'avance leurs Prophéties plus sensibles , ont prédit également les révolutions des plus grands Empires ; secondement , *Jesus-Christ même* , si distingué du reste des hommes par son caractère tout divin , par l'étendue de son pouvoir , par

d'après le besoin d'une autorité ; — de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature & les vertus qu'elle

la sublimité de sa morale ; troisièmement , *les Apôtres* , d'abord timides , grossiers , charnels , sans éducation , sans lettres ; transformés bientôt après en des hommes-nouveaux ; se partageant l'univers , pour l'éclairer & le renouveler ; & sur des faits qui se sont passés publiquement & sous leurs yeux , scellant , avec tant d'autres Disciples , leur témoignage de leur sang ; quatrièmement , *l'établissement du Christianisme* , par des moyens si foibles , si peu naturels , si peu humains , & qui n'avoient selon le cours ordinaire des choses , aucune proportion avec une si grande entreprise ; cinquièmement , *les Juifs* , qui voient se vérifier en eux , depuis plus de dix-sept siècles , cette imprécation de leurs peres , lorsqu'ils demanderent avec tant d'instances la mort de Jesus-Christ ; *que son sang retombe sur nous & sur nos enfans* ; les Juifs , c'est-à-dire , la plus grande merveille aux yeux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle & la plus stupide incrédulité ; sixièmement , *l'état de la*

renferme. Ramené ainsi à de meilleurs principes, tu retrouveras par-tout l'heureux accord de la Religion avec la saine & véritable philosophie *.

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étoient susceptibles, & te persuader plus promptement, que n'ai-je pu emprunter la plume & le génie de quelques-uns de nos incrédules ! mais qu'ils changent de rôle ; qu'ils emploient, pour faire valoir la Religion Chrétienne, toute cette magie de stile, toute cette force

société chrétienne, sous la conduite d'un Chef, successeur du premier des Apôtres, & sous celle des Evêques, qui d'âge en âge leur ont également succédé ; société dans laquelle s'accomplissent avec tant de fidélité les promesses du Sauveur ; société toujours subsistante dans une si grande partie de l'univers, toujours visible, toujours une, toujours triomphante, malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire.

* En effet, » la Religion, comme l'a très-bien dit M. d'Agnesseau, est la vraie Philosophie. « *Tome 1 de ses Œuvres. Instr. 2.*

d'expressions, toute cette richesse de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux emploient à embellir l'impiété & à orner le mensonge; qu'ils fassent pour la vérité de suite & par principes, ce qu'ils font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice; quelle cause ils auront à défendre! quelle vive persuasion ils feront naître! quels chefs-d'œuvre ils enfanteront! & qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges & de reconnoissance!

Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin; ils ont renversé tous principes; ils ont ôté à l'irréligion son masque, & montré trop à découvert ses tristes & affreuses conséquences. Maintenant on fait à quoi s'en tenir, & ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus, pour se donner un nouveau relief & se fonder un nouvel empire, qu'à revenir sur leurs pas, & à se porter

en sens contraire. D'ailleurs , tout est affaire de mode parmi nous , & j'ai cru m'appercevoir que , parmi les gens de lettres d'un certain mérite , la mode de paroître ne pas avoir de religion n'étoit plus si générale. Quelques-uns même en portent depuis quelque temps le ton dans leurs ouvrages , de maniere à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus du préjugé philosophique qui s'attachoit à la dégrader. Puisse leur exemple influencer sur le reste de la nation , & ramener parmi nous les plus beaux jours du Christianisme !

Adieu , mes chers enfans ; je vous attends avec le plus vif empressement , & mon ame vole toute entiere au-devant de vous.

N O T E S.

P A G E 357.

(a) *Qu'en ces Anges de paix , ces dignes consolateurs des hommes. J'ai vu avec joie,*

même dans des ouvrages de pure Littérature & de simples Journaux, que le ton de notre siècle, en dépit de son incrédulité, s'élevoit à une sorte d'enthousiasme en faveur de la noble fonction des Curés. M. Rousseau de Geneve, le Traducteur des Nuits d'Young & des Méditations d'Hervey, en célèbrent la dignité & les avantages, chacun à leur manière. Quant à moi, qui l'envisage sur toutes choses par son rapport à la Religion, je suis persuadé que la confiance que nous avons en eux, quand ils en sont dignes, est ce qui soutient parmi nous le peu de foi qui nous reste.

Je crois d'ailleurs l'image que M. le Tourneur a tracée de leur soin Pastoral trop intéressante & trop utile, pour ne pas l'offrir ici aux Curés de nos Campagnes, comme le plus beau modele. » Je ne connois point sur la
 » terre de dignité plus touchante & plus respectable que celle d'un Curé, qui va porter
 » une raison saine & un cœur sensible au milieu d'une cinquantaine de chaumières ; y
 » fixe le domicile de sa vie ; adopte ces familles de laboureurs ; vit & se plaît avec
 » eux comme un pere avec ses enfans ; les rassemble à de certains jours réglés, pour

» les entretenir du Dieu qui féconde leur
» champ, en présence de ses bienfaits dont
» ils sont entourés ; abaisse à leur portée , &
» traduit en leur simple langage les idées trop
» sublimes, ou les principes trop abstraits de
» la Morale & de la Religion ; leur apprend
» à sentir le bonheur facile de leur condition
» paisible, & à ne point envier les fortunes
» agitées des Villes ; dîme sur la portion des
» riches, la part du pauvre dans la sienne ;
» goûte leurs fêtes , & rit à leur joie ; les
» soulage & les console des fléaux qui tom-
» bent sur eux ; réjouit pour plusieurs jours la
» mere de famille , en caressant un moment
» son jeune enfant ; encourage au travail le
» jeune homme robuste , en lui montrant son
» pere décrépît , pour qui le temps de se re-
» poser est venu ; se promène avec le vieillard
» dans la saison des beaux jours , & lui parle
» gaïement de la mort sous le vieux arbre
» qui reverdit encore ; applanit au mourant
» l'entrée du tombeau , & l'approche douce-
» ment de ce terme désirable de ses infirmités
» & de ses douleurs. «

» Un bon Curé , a dit M. R. est un Ministre
de bonté , comme un bon Magistrat est un
Ministre de Justice. Un Curé n'a jamais de

mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite ; & souvent il l'obtient, quand il fait se faire respecter. «

Ce que l'on dit ici des Curés doit s'appliquer par proportion à tous ceux qui participent plus ou moins à leurs fonctions , & n'exclut point l'hommage de respect & de reconnoissance que l'on doit à l'état religieux , qui souvent même leur offre les plus dignes coopérateurs.

Que l'irreligion lui déclare une guerre ouverte, & fasse de cet état l'objet le plus ordinaire de ses invectives & de ses déclamations ; le vrai Fidele, le Citoyen éclairé ne voient en lui que d'utiles ressources , lorsqu'il est renfermé dans ses justes bornes , & ramené à son véritable esprit. Honorer l'Etre suprême par l'exercice & les pratiques régulières d'une piété fervente ; renoncer aux douceurs du siècle & au commerce du monde pour lui donner, dans une distance convenable , le spectacle édifiant des plus hautes vertus ; ne point tenir aux hommes selon la chair , pour s'y unir plus étroitement par l'esprit ; dans des Ordres studieux & savans éclairer la société par des ouvrages profonds ; dans quelques-uns

la servir par des travaux pénibles ; dans d'autres l'instruire par le ministère de la parole , ou former des élèves à l'Etat & à la Religion ; dans tous fléchir par de saints gémissemens & une priere assidue le Ciel irrité par nos crimes , lever vers lui des mains pures , l'intéresser à nos succès , à nos besoins & à nos miseres ; dans les Communautés de Filles , où ne s'est pas introduit l'esprit du monde , offrir un asile à l'infortune , un refuge à l'innocence , une ressource même au repentir , une école de piété & de vertu à la Jeunesse , pour en faire sortir par la suite d'honorables épouses & de dignes meres de famille : voilà l'objet & les fruits précieux de cet état si calomnié de nos jours ; & voilà ce que le vrai Sage & le Chrétien fidele admirent en lui , lorsque la regle y est en vigueur , & que les abus y sont réformés.

Sur ses avantages purement civils , on peut voir ce qu'en a écrit en plusieurs endroits *l'Ami des Hommes*. Je me contenterai de citer ici ce que dit , en partie d'après lui , un de nos plus éclairés & de nos plus sages Littérateurs : « Il ne faut pas croire ce que la secte » des Novateurs économiques répète avec » emphase sur l'inutilité des Monasteres ; c'est » à un Marquis de Mirabeau à prononcer sur

410 LES ÉGAREMENS

» une pareille matiere , parce qu'il l'a appro-
 » fondie , & non à cet essai d'Agronomes
 » modernes qui veulent tout innover dans
 » l'Agriculture , comme les Philosophes dans
 » la Religion & dans les mœurs. Or vous
 » savez , Monsieur , ce que pense l'*Ami des*
 » *Hommes* sur les avantages politiques des
 » Maisons religieuses dispersées dans les Cam-
 » pagnes. Les Anglois eux-mêmes ont avoué
 » cent fois que la destruction des Monasteres
 » avoit été parmi eux une des principales
 » époques de la décadence de l'Agriculture ;
 » & leurs Historiens attestent unanimement
 » que les Moines seuls ont défriché près du
 » tiers de l'Angleterre. Que l'on gémissé donc
 » avec le saint Réformateur de la Trappe sur
 » la cessation du travail des mains dans les Or-
 » dres Religieux , & sur les désordres où l'oi-
 » siveté & le séjour des Villes * ont plongé
 » quelques-uns de leurs membres ; que l'on

* Ajoutons , pour les Provinces , la trop grande aisance
 & le trop petit nombre de Religieux dans un même Mo-
 nastere : car pourquoi tairions-nous ce qui , dans de gros
 Prieurés & de riches Abbayes , donne lieu à des excès si
 préjudiciables à la Religion , & qui deviennent un scan-
 dale pour tout le monde. Hélas ! les enfans le diraient , si
 ils ne le disoient pas.

« s'efforce de ramener , par la douceur , les
 » Ordres Monastiques à leur ancien esprit de
 » régularité & de clôture ; mais que l'ingra-
 » titude & l'amour des nouveautés ne portent
 » pas une main homicide sur ces anciens
 » asyles des lettres & de la vertu. » *M. Fréron.*
Année Littéraire.

C'est à-peu-près de la même manière que s'exprime l'Abbé Velly , qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux Religieux. Après avoir parlé des exemptions dangereuses & des privilèges , qui dans de premiers temps les ont soustraits à la juridiction de l'Ordinaire ; «
 » quoi qu'il en soit , ajoute-t-il , le Gouverne-
 » ment retira de grands avantages de tant de
 » pieux établissemens. Ils ont donné des saints
 » à la Religion , c'étoient des écoles de vertus ;
 » des Historiens à la postérité , ce sont eux qui
 » nous ont conservé les fastes de la Nation ; des
 » Citoyens utiles à l'Etat , c'est à leur industrie
 » que la France doit une grande partie de sa
 » fécondité. Elle étoit désolée par les fréquentes
 » incursions des barbares ; on ne voyoit par-tout
 » que campagnes arides , que vastes forêts , que
 » bruyeres , que marécages. On crut donner très-
 » peu , en cédant aux Moines des biens qui
 » n'étoient d'aucun rapport. On leur abandonna

212 LES ÉGARIMENS

autant de terres qu'ils en pouvoient cultiver. Ces saints Pénitents ne s'étoient point consacrés à Dieu pour vivre dans l'oïveté : ils essartoient , défrichoient , desséchoient , semoient , plantoient , bâtissoient. Le Ciel bénit un travail si pur. L'intérêt n'y avoit aucune part : c'étoit la frugalité même. La plus grande partie de ce qu'ils recueilloient étoit employée au soulagement des pauvres. Bien-tôt ces solitudes incultes & désertes devinrent des lieux agréables & fertiles. « *Hist. de France , T. 1.*

PAGE 359.

(b) *Qu'on ose en ridiculiser jusqu'au nom même.* M. Rousseau fait dire à Madame de Wolmar : « Je suis donc dévote à votre compte , ou prête à le devenir ! Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne , où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous ? La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres Philosophes ! »

On se plaint dans le monde que la dévotion fait tourner la tête. Il est vrai ; elle devient délire dans les têtes mal organisées ,

qui tournent en extravagance & en folie tout ce qui les affecte vivement. Elles sont devenues folles dans la dévotion ; & elles l'auroient été dans la galanterie , si elles s'étoient portées de ce côté-là.

(c) *Ce n'est qu'en aimant bien Dieu , &c.*
 Tel est encore le langage que fait tenir M. R. à Madame de Wolmar ; & que ces aveux sont précieux , de quelque part qu'ils nous viennent , puisqu'il est aisé de sentir que c'est la raison même qui les arrache ! » Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Menera-t-elle une vie plus de son goût ? Aura-t-elle plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y suis inquiète ; mon cœur ignore ce qui lui manque ; il desire sans savoir pourquoi. Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise , mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir ; en s'élevant à la source du sentiment & de l'être , elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît , elle s'y ranime , elle y trouve un nouveau ressort ; elle y puise une nouvelle vie , elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps ; ou plutôt elle n'est plus en elle-même , elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple , & dégagée un mo-

414 LES ÉGAREMENS

ment de ses entraves , elle se console d'y rentrer , par cet essai d'un état plus sublime , qu'elle espère être un jour le sien. «

» A ne consulter que la saine Philosophie ;
 » n'est-il pas aisé de s'appercevoir , dit M.
 » d'Arnaud ; du peu de solidité des affections
 » terrestres ? Où sont les amitiés désintéressées
 » & constantes , les plaisirs véritables , les
 » fortunes qui ne soient pas soumises à des
 » revers ? Où est le bonheur réel ? En vain le
 » demanderions-nous à tout ce qui nous en-
 » toure : & dans nos malheurs , qui accourt
 » nous consoler , quand tout nous abandonne
 » & nous laisse un vuide affreux de nous-mê-
 » mes ? Quelle main est pressée à essuyer nos
 » larmes ? qui nous soutient dans les horreurs
 » de la pauvreté , spectacle si effrayant pour
 » le monde ? Quel est enfin l'ami que nous
 » trouvons toujours prêt à nous recevoir , à
 » nous entendre , à verser des soulagemens
 » dans notre ame affligée ? Ai-je besoin de
 » le dire ? Il n'y a que l'idée de Dieu qui
 » puisse nous faire supporter la vie ; c'est de-
 » vant cette grande image que s'évanouissent
 » tous les autres objets aux yeux mêmes du
 » *raisonneur* qui apprécie tout sans le secours
 » de la Religion. « *Lettre sur Euphémie.*

(d) *On lui est consacré , dévoué tout entier.* C'est ainsi que M. R. peint une ame pieuse : pourquoi faut-il que de si belles images soient dans un Livre , où , sans une mission particulière , personne , d'un peu sage , n'ira les chercher. » Tout devient sentiment dans » un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des sujets d'attendrissement » & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la » bienfaisante main de la Providence ; ses » enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; » elle recueille ses dons dans les productions » de la terre ; elle voit sa table couverte par » ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; » son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent » ses leçons dans les disgraces , & ses faveurs » dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout » ce qui lui est cher , sont autant de nouveaux » sujets d'hommages ; si le Dieu de l'univers » échappe à ses foibles yeux , elle voit par » tout le pere commun des hommes. Honorer » ainsi ses bienfaits suprêmes , n'est-ce pas » servir autant qu'on peut l'Etre infini ? »

(e) *Malheur à ces hommes qui croient d'une*

416 LES ÉGAREMENS

maniere , & qui agissent de l'autre , &c. » Il

» y a des gens qui se bornent à une Religion

» extérieure & maniérée , qui , sans toucher

» le cœur , rassure la conscience ; à de simples

» formules : ils croient exactement en Dieu à

» certaines heures , pour n'y plus penser le

» reste du temps. Scrupuleusement attachés au

» culte public , ils n'en savent rien tirer pour

» la pratique de la vie. Ne pouvant accorder

» l'esprit du monde avec l'Evangile , ni la foi

» avec les Œuvres , ils prennent un milieu qui

» contente leur vaine sagesse ; ils ont des maxi-

» mes pour croire , & d'autres pour agir : ils

» oublient dans un lieu ce qu'ils avoient pensé

» dans l'autre ; ils sont dévots à l'Eglise , &

» Philosophes au logis. Alors ils ne sont rien

» nulle part ; leurs prieres ne sont que des

» mots , leurs raisonnemens des sophismes , &

» ils suivent pour toute lumiere , la fausse lueur

» des feux éfrans qui les guident pour les per-

» dre. « *M. Rousseau.*

Il ne se rencontre malheureusement que trop de ces sortes de personnes qui veulent allier ce qu'il y a de plus incompatible ; Dieu & Bélial , comme parle l'Ecriture ; la lumiere & les ténèbres ; le vice & la religion. On peut en donner pour exemple ce trait de la célèbre

Marquise de Montespan. » Elle s'étoit fait une morale trop relâchée pour une Chrétienne , trop sévère pour la Maîtresse d'un Roi. Ses belles mains ne dédaignoient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyoit que des aumônes , l'assiduité au service divin , quelques pratiques extérieures , rachetoient auprès de Dieu le dérèglement de sa conduite. Elle approchoit de la table sacrée à la faveur de quelques absolutions , surprises à des Prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour elle essaya d'en obtenir une d'un Curé de village dont on lui avoit vanté la facilité. Mais cet homme de Dieu lui dit : » Quoi ! Vous êtes cette Madame » de Montespan , qui scandalise toute la France ? Allez , Madame , renoncez à vos coupables habitudes , & vous viendrez ensuite » à ce Tribunal redoutable. » Elle sortit furieuse , alla se plaindre au Roi , & lui demanda justice de la généreuse fermeté du Confesseur , comme d'un outrage : mais le Monarque ne crut pas que son autorité s'étendît jusqu'à juger , dans les Sacrements , ce qui se passe entre l'homme & Dieu. « *Dictionn. d'Educ.*

(f) *Si tu aimes la gloire , si ce feu sacré ,
ce desir inquiet des belles ames . &c.* Il y a
dans la vie de S. Ignace un trait qui m'a tou-
jours frappé. Il entreprit de gagner à Dieu
Xavier qui enseignoit la Philosophie. Xavier
avoit l'esprit beau , l'humeur agreable , l'ame
noble & les mœurs très-pures ; mais il étoit
naturellement un peu vain , & aimoit l'éclat.
Ignace qui observoit tous les mouvemens , le
voyant un jour disposé à l'écouter , le pressa
plus vivement que jamais. » Xavier , lui dit-
» il , que sert à l'homme de gagner l'univers ,
» & de perdre son ame ? S'il n'y avoit point
» d'autre vie que la vie présente , ni d'autre
» gloire que celle du monde , vous auriez rai-
» son de ne songer qu'à paroître & à vous éle-
» ver parmi les hommes : mais s'il y a une
» éternité , comme il y en a une assurément ,
» à quoi pensez-vous de borner ici vos desirs ,
» & pourquoi préférez-vous ce qui passe comme
» un songe à ce qui ne finira jamais ? Croyez-
» moi , les vains honneurs de la terre sont trop
» peu de chose pour un cœur aussi généreux que
» le vôtre. Le seul Royaume du Ciel est digne
» de vous. Je ne prétends pas éteindre l'ardeur
» que vous avez pour la gloire , ni vous inspirer

» de bas sentimens : foyez ambitieux , foyez
 » magnanime ; mais portez votre ambition plus
 » haut , & faites paroître la grandeur de votre
 » ame , en méprisant tout ce qui est périssable. »
 Xavier , touché de ces paroles , se rendit enfin ,
 & consacra à Dieu le reste de ses jours.

(g) *Retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité* » Ceux qui parlent des vertus chrétiennes , sans être bien instruits des vertus morales & civiles , auxquelles les premières sont supérieures sans leur être jamais contraires , tombent dans des méprises , dont s'apperçoivent aisément ceux qui savent les principes. Les méprises viennent pour la plupart de la prévention commode pour le déclamateur paresseux qui lui fait croire qu'on ne sauroit pécher en disant trop. Il arrive quelquefois de-là que les esprits scrupuleux qui les écoutent , se jettent , sur-tout à l'égard des autres , (très-souvent à l'égard d'eux-mêmes) dans des excès pernicieux. Mais il arrive presque toujours , que les Auditeurs moins timides confondent l'essentiel avec le sur-ajouté ; & ne pouvant atteindre à celui-ci , se dispensent aussi de l'autre. » *L'Abbé Terrasson , la Philosophie applicable , &c.*

(h) *L'affectation & les dehors de la réforme.*

L'esprit de mortification est nécessairement joint à la véritable dévotion : mais il n'y a rien de plus trompeur que ses dehors. On peut dire en un sens , que si de toutes les vertus , la mortification est une des plus utiles , elle est aussi une des plus équivoques , celle qui prouve le moins à l'extérieur , & qu'il est le plus aisé de contrefaire. Elle est souvent le masque de l'hypocrite ; elle est l'affiche de presque toutes les sectes ; elle est le piège auquel se laisse prendre le plus généralement la crédulité des hommes , parce qu'elle frappe le plus vivement les sens. Cependant les Religions les plus extravagantes l'ont imitée , & aucun de nos Sectaires , que je sache , n'a approché dans ce genre de ce que font tous les jours , par vanité ou par superstition , les Bonzes & les Talapoins. Un air hâve , un visage triste & sévère , une tête inclinée , tout cet appareil de pénitence & de réforme , que J. C. a repris si vivement & par des peintures si naïves dans les Pharisiens , ne fait pas à beaucoup près la vertu , s'acquiert sans peine , & forme à peu de frais un saint de la Secte & du Parti ; tout cela même s'allie très-bien avec le mensonge .

la duplicité , la médifance , la calomnie , la dureté , l'orgueil , l'opiniâtreté ; mais ce qui ne s'allie pas fi aifément avec les vices , ce qu'il eft trop difficile de bien contrefaire , & ce qu'aucune feûte ne fut jamais imiter , c'eft l'humilité , la docilité ; le renoncement à foi-même , la douceur & la bonté.

I B I D.

(i) *Je fais quelles font les bornes qu'a poffées la Religion.* » Cette Religion fublime & bien-
 » faifante , dit M. d'Arnaud , qui , accourant tou-
 » jours au fecours de la nature , lui défend de
 » fe nuire , & lui fait même un devoir facré
 » de fa propre confervation. »

On accufe les Saints d'avoir paffé ces bornes. Me feroit-il permis de hafarder ici une réflexion , que je foupets à la critique des ames pieufes & éclairées ? Dans des fiecles peu inftruits , quelques-unes de nos Vies des Saints , pas auffi exactes à beaucoup près , ni auffi précifés qu'elles devroient l'être , ont moins été faites d'après les vues & la conduite des Saints eux-mêmes , que d'après les idées particulieres & l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien où mal rapproché les traits ; d'où il eft arrivé quelquefois que par un zelo mal entendu , ils ont inventé le modele qu'ils nous

présentoient , bien plus qu'ils ne l'ont copié ; & ont jetté sur la Religion , aux yeux de bien des gens , un louche que par sa nature elle n'eut jamais.

Il s'en faut bien d'ailleurs que je prétende en aucune manière , donner atteinte à la croyance de l'Eglise sur les effets merveilleux de la grace à l'égard de quelques âmes privilégiées , dans lesquelles Dieu a agi d'une manière toute spéciale , & en qui il a voulu manifester , par des voies extraordinaires , sa puissance. Mais je voudrois que ces fortes d'exemples ne fissent pas loi pour une foule de personnes , qu'un zèle inconsidéré engage , que la présomption guide , que quelquefois même la vanité séduit , & qui , se rendant homicides d'elles-mêmes , sont souvent la victime de l'illusion & de l'amour-propre , en croyant l'être de la pénitence & de la charité. La modération est le caractère du sage ; elle l'est encore plus du Chrétien humble & docile.

Parmi les Conférences de Cassien , il y en a une dans laquelle un Solitaire demande aux autres , quelle est de toutes les vertus , celle qui conduit le plus sûrement à Dieu. Chacun d'eux dit son sentiment ; & celui qui préside , après avoir recueilli toutes les opinions , fait

voir que cette vertu est la discrétion , » parce
 » que c'est elle , qui , s'éloignant également
 » des deux extrémités , nous apprend à mar-
 » cher par la voie droite , & ne permet pas
 » que l'esprit s'égare , ni d'un côté , en passant
 » les bornes d'une juste continence , par une
 » ferveur excessive & une indiscrette pré-
 » somption , ni de l'autre , en nous laissant
 » aller au relâchement & à la tiédeur , sous
 » prétexte de ne pas accabler le corps. »
Seconde Conférence , chap. 2.

• P A G E 379.

(k) *Ce sont-là les tristes caractères de cette
 fausse dévotion qui décrédite la véritable.* » Ce
 qui donne le plus d'éloignement pour les dé-
 vots de profession , (les faux dévots) c'est
 cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles
 à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui
 leur fait regarder en pitié le reste du monde.
 Dans leur élévation sublime , s'ils daignent s'a-
 baisser à quelque acte de bonté , c'est d'une ma-
 nière si humiliante ; ils plaignent les autres
 d'un ton si cruel ; leur justice est si rigoureuse ,
 leur charité est si dure , leur zèle est si amer ,
 leur mépris ressemble si fort à la haine , que
 l'insensibilité même des gens du monde est
 moins barbare que leur commisération. L'a-

424 LES ÉGAREMENS

mour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les faux dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent ; & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu , que pour exercer son autorité sur la terre. « *M. Rousseau.* »

P A G E 380.

(1) *On traite la piété, comme on traiteroit dans le monde, &c.* C'est ainsi que le monde juge les Ministres mêmes de la Religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui , lorsqu'ils devraient se cacher & rougir ; ceux , qui , sous un habit , dont le reflet , si je puis parler ainsi , met dans une plus grande évidence & rend plus odieux encore le scandale de leur conduite , affichent avec la plus criminelle indécence , le ton du siècle , les mœurs & les opinions du jour ; il les voit & il les méprise , car on n'est estimable aux yeux du monde même , qu'autant qu'on a l'esprit de son état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la sainte obscurité de leur ministère , & qui pourroient se montrer avec avantage. Il ne voit pas le Prêtre , le Religieux qui s'enfouissent dans la retraite , uniquement occupés de l'étude , de la prière .

des devoirs que leur état leur impose ; & il les confond avec ceux qu'il a malheureusement sous les yeux , & qui lui font illusion sur leur petit nombre , parce qu'ils se reproduisent en tous lieux , & qu'on les rencontre à chaque pas. Il ne voit point , du moins souvent & de près , le Pontife vraiment digne de nos hommages par son zèle & la pureté de ses mœurs , le Pasteur vigilant , borné au soin de son troupeau. S'il les connoissoit mieux , ah ! sans doute , tout injuste qu'il est , il respecteroit & leurs fonctions & leurs personnes.

Par-tout , au reste , il y a des hommes qui s'abusent , il y en a qui abusent les autres , qui abusent même de ce qu'il y a de plus saint au ciel & sur la terre ; & Dieu les jugera : mais qu'on écoute à ce sujet les sages avis que l'Auteur du Tartuffe met dans la bouche de Cléante.

...Toujours d'un excès vous vous jettez dans l'autre.
 Vous voyez votre erreur , & vous avez connu
 Que par un seel feint vous étiez prévenu ;
 Mais pour vous corriger quelle raison demande
 Que vous alliez passer dans une erreur plus grande ,
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
 Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
 Quoi ! parce qu'un frippon vous dupe avec audace ,
 Sous le pompeux éclat d'une austère grimace ,
 Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui ,

426 LES ÉGAREMENS

Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
 Laissez aux libertins ces sortes conséquences.
 Démêlez la vertu d'avec ses apparences.
 Ne hazardez jamais votre estime trop tôt ,
 Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
 Gardez-vous , s'il se peut , d'honorer l'imposture ;
 Mais au vrai zele aussi n'allez pas faire injure.

P A G E 390.

(m) *Et reprend dans son sein une vigueur nouvelle.* » Si quelquefois mon cabinet m'est
 » nécessaire , c'est quand quelque émotion
 » m'agite , & que je serois moins bien par-
 » tout ailleurs. C'est - là que rentrant en moi-
 » même , j'y retrouve le calme de la raison.
 » Si quelque souci me trouble , si quelque
 » peine m'afflige , c'est - là que je les vais dé-
 » poser. Toutes les miseres s'évanouissent de-
 » vant un plus grand objet. En songeant à
 » tous les bienfaits de la Providence , j'ai
 » honte d'être sensible à de si foibles chagrins ,
 » & d'oublier de si grandes graces. . . . Si la
 » tristesse m'y suit malgré moi , quelques pleurs
 » versées devant celui qui console , soulagent
 » mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont
 » jamais ameres ni douloureuses ; mon repen-
 » tir même est exempt d'allarmes. . . . O
 » Dieu de paix ! Dieu de bonté , c'est toi que
 » j'adore ! C'est de toi , je le sens , que je suis

» l'ouvrage ; & j'espère te retrouver au der-
 » nier Jugement , tel que tu parles à mon
 » cœur durant ma vie.

» Je ne saurois vous dire combien ces idées
 » jettent de douceur sur mes jours & de joie
 » au fond de mon cœur. En sortant de mon
 » cabinet ainsi disposée , je me sens plus lé-
 » gere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit ,
 » tous les embarras disparaissent , rien de rude ,
 » rien d'anguleux , tout devient facile & cou-
 » lant ; tout prend à mes yeux une face plus
 » riante ; la complaisance ne me coûte plus
 » rien ; j'en aime encore mieux ceux que
 » j'aime , & leur en suis plus agréable. Mon
 » mari même en est plus content de mon
 » humeur. » C'est ainsi que M. Rousseau fait
 parler Madame de Wolmar.

P A G E 391.

(n) *Ces deux moyens essentiels , la vigi-
 lance & la priere , renferment tous les autres.*
 On peut voir le développement de ces vérités
 dans un Livre de dévotion qui n'est pas assez
 connu , *le Combat Spirituel* ; Ouvrage excel-
 lent , qui conduit à la pratique , & qui est le
 Livre de ceux qui commencent , comme celui
 de l'Imitation est le Livre des parfaits. Il ne
 fera jamais le manuel des gens du monde ;

mais il l'étoit de S. François de Sales, qui reconnoissoit lui devoir tout ce qu'il avoit acquis de lumieres en genre de piété, & qui s'est lui-même montré un si grand maître, dans son *Introduction à la Vie dévote* & dans toutes ses Œuvres spirituelles, dont on méprise la naïveté pleine de bon sens, l'ancien langage rempli de graces & d'énergie, & l'aimable simplicité, tandis qu'on admire par tous ces endroits les *Essais de Montagne*. Ceux au reste qui aiment à voir réunies jusques dans les livres de piété, les pensées & la diction, trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans les *Pensées de Bourdaloue*, peut-être plus admirables encore que le reste de ses Œuvres.

I B I D.

(o) *Le recueillement & la retraite, &c.*

» La solitude est la diete de l'ame, « a dit ingénieusement un Auteur moderne.

» Il faut une ame saine pour sentir les
 » charmes de la retraite ; on ne voit gueres
 » que des gens de bien se plaire au sein de leur
 » famille, & s'y renfermer volontairement ;
 » s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans
 » doute celle qu'ils y passent : mais les instru-
 » mens du bonheur ne sont rien pour qui ne
 » fait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent

» en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant
 » qu'on est propre à le goûter. *M. Rousseau.*

Rien de plus philosophique & de plus chrétien que ce que dit à ce sujet le Pere Bourdaloue. » Il n'est point d'état plus digne d'envie ,
 » il n'en est point de plus tranquille ni de plus
 » assuré que celui d'un homme, qui, dans
 » une retraite volontaire , sert Dieu & le
 » Prochain , sans éclat , sans nom ; content
 » d'un travail obscur , pourvu qu'il soit utile
 » & conforme aux vues de la Providence. »
Pensées , t. 2. Illusion & danger d'une grande réputation.

PAGE 393.

(p) *Le sentiment de la présence de Dieu,*
 Ce souvenir habituel de la Divinité , ce sentiment vif & profond de sa présence , est une des marques les moins équivoques que nous aimons Dieu , selon l'idée aussi vraie qu'ingénieuse d'un Auteur Italien ; *La memoria è come il polso dell' amore* : il est d'ailleurs un des moyens les plus surs de bien régler nos pensées , nos sentimens & nos actions. Quoi de plus propre à nous porter au bien & à nous détourner du mal , que cette pensée , *Dieu me voit ?* » Si vous voulez pécher , disoit S. Augustin , cherchez un lieu où Dieu ne vous
 » voie pas.

Pour que ce sentiment s'imprime plus fortement en nous , & acquiere plus d'empire sur notre ame , il faut non-seulement se bien remplir de la majesté & de l'immensité de Dieu ; mais s'accoutumer à le voir dans tous ses dons ; & la nature nous en offre de toute part. Il faut de plus ne parler jamais de lui qu'avec le plus profond respect. » je me souviens , dit M. de Voltaire , que dans plusieurs conférences que j'eus en 1726 avec le Docteur Clarke , jamais ce philosophe ne prononçoit le nom de Dieu-qu'avec un air de recueillement & de respect très-remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisoit sur moi , & il me dit que c'étoit de Newton qu'il avoit pris insensiblement cette coutume , laquelle doit être en effet celle de tous les hommes. « *Metaph. chap. 1.*

(9) *La fréquentation des Sacremens , qui... deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse & l'école de la vertu.* C'est ainsi que l'on devroit considérer en particulier le Tribunal de la Pénitence , lorsqu'il est rempli par un Ministre qui réunit tout-à-la-fois les lumières & la piété. Les demi-Chrétiens , qui démentent leur foi par leurs œuvres , envisagent la Con-

feſſion comme un joug intolérable ; ceux qui n'ont qu'une foi partielle , où qui ſe glorifient de n'en point avoir , la regardent comme une inſtitution arbitraire : mais le vrai Fidele , pour qui d'ailleurs elle eſt ſuffiſamment prouvée par la tradition la plus ancienne , ou plus ſimplement encore par l'autorité de l'Egliſe , la voit , au contraire , comme une des reſſources les plus utiles & les plus conſolantes que la ſageſſe & la bonté divine aient réſervées à la foibleſſe humaine.

Rien en effet n'eſt plus propre à tranquillifer nos ames , à nous rappeler à nous-mêmes , à corriger nos vices , à nous former à la pratique des vertus , que l'uſage fréquent du Sacrement de Pénitence , reçu avec les diſpoſitions convenables , & ſéparé des abus qui ſe gliffent dans les plus ſaintes inſtitutions. Chez les Proteſtans eux-mêmes , quelques-uns de leurs Miniſtres n'ont pas fait difficulté d'avouer que le retranchement de la Confeſſion parmi eux avoit eu par rapport aux mœurs les plus funeſtes ſuites. L'humble aveu de nos fautes , quand il nous reſte quelque ſorte de droiture , eſt lui ſeul capable de faire naître en nous les plus ſérieuſes réflexions ſur nos égaremens , de nous en découvrir la ſource , & de diſſiper

l'illusion des prétextes , ou celle même des faux principes que nous nous étions formés jusqu'alors. Je citerai pour garant de ce que j'avance un trait que les personnes les mieux instruites à cet égard m'ont attesté , & qui prouve en même-temps que l'incrédulité est plus souvent encore dans l'esprit que dans le cœur.

Un Lieutenant-Général , plein d'estime pour un Officier que le Maréchal de Saxe honoroit de sa confiance , lui avoit fait part de ses doutes sur la Religion. Cet Officier , aussi distingué par sa piété que par sa valeur , l'avoit porté à s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollicitations , il s'étoit déterminé à conférer , à plusieurs reprises , avec le Pere Neuville , le Pere Renaud ; & , malgré la solidité de leurs raisonnemens , il n'avoit pu parvenir à la conviction , lorsque l'Officier , faisant un dernier effort , l'engagea à s'adresser à un Ecclesiastique qu'il avoit choisi pour son Confesseur. Le Lieutenant-Général fut le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenoit , & les démarches infructueuses qu'il avoit faites pour dissiper ses doutes. Monsieur , lui répondit l'Ecclesiastique , que pourrais-je vous dire de plus que ce que vous ont dit un Pere Neuville ,

un

un Pere Renaud ? & quels raisonnemens pourrois-je faire , qui eussent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre ? Il ne me reste qu'une ressource, daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon Oratoire ; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit , qu'il touche votre cœur ; & commencez par vous confesser. — Moi ! Monsieur ; & à peine crois-je en Dieu. — Vous y croyez , Monsieur, & à toute la Religion plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux ; faites le signe de la Croix ; je vais vous rappeler votre *Confiteor* & vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paroissoient que trop fondées , bien des répétitions sur ses doutes & même sur son incrédulité, bien des contestations & des difficultés , notre Militaire obéit enfin , & répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens ; on entra dans quelque détail sur les désordres qui en avoient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit ; sa voix commença à s'altérer ; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux malgré lui : l'Ecclésiastique s'apercevant de son trouble , cessa les questions , & se livrant à toute l'ardeur de son zele , fit une ex-

hortation vive & touchante qui acheva ce que ses interrogations & de premiers aveux avoient commencé. O mon Pere ! lui dit le Pénitent à travers mille sanglots, vous avez pris l'unique route qui pouvoit conduire à mon cœur ; je suis un malheureux que les passions seules avoient égaré , qui portoit son juge au fond de sa conscience, & en étouffoit la voix, qui n'osoit s'avouer ses crimes à lui-même , & qui aimoit mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver , & je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la composition la plus vive, & mourut quelques années après dans tous les exercices de la Pénitence & d'une vie vraiment chrétienne.

I R I D.

(1) *Ces pratiques de renoncement & d'abnégation, &c.* » Notre liberté, comme toutes nos autres facultés, a besoin d'être aggrandie, dirigée & perfectionnée. Pour aggrandir & fortifier la liberté, il faudroit s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix, à ne parler, à ne se taire, à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même, à bannir tout empressement, toute ardeur, toute impétuosité qui nous entraîneroit hors

de nous; enfin à consulter sans cesse la raison, & à lui être docile. Ainsi pour dompter un coursier généreux, pour lui donner plus de force & de souplesse, une main habile le dirige; tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle l'arrête tout-à-coup au milieu de sa course; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle. Malheur à ces hommes, qui, semblables à des machines animées, suivent sans réflexion la pente de l'habitude! Cette habitude fût-elle indifférente, & même eût-elle quelque utilité dans ses effets, elle devient néanmoins funeste, en accoutumant la volonté à la servitude, & en énérvant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah! si tandis qu'il ne lui en coûte rien que de commander, elle obéit ou reste oisive, comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux? Le Pilote, qui, dans un temps favorable & serein ne s'accoutume point à manier le gouvernail, quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage? ... O vous! qui êtes épris du desir de la sagesse, exercez les forces de votre liberté sur les pas-

sions naissantes, étouffez tous les dangereux desirs dans leur berceau , n'oubliez jamais le précepte du Sage : écrasez contre la pierre les lionceaux quand ils sont à la mamelle ; si vous attendez qu'ils soient plus grands, vous deviendrez en gémissant leur proie. »
La vraie Philosophie.

P A G E 396.

(s) *Et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Eglise.* Il est vrai que l'assistance à la Paroisse est prescrite par les Canons. Elle l'est spécialement (au moins de trois Dimanches l'un) quant à la Messe Paroissiale & aux Instructions qui s'y font. Mais que sont aujourd'hui , pour la plupart des Chrétiens , les préceptes de l'Eglise ? Il en est de plus formels encore, dont tout le monde est instruit , & dont la violation, sans cause réelle & suffisante, est un péché mortel ; ceux , par exemple , du jeûne & de l'abstinence dans de certains jours , de la sanctification des Dimanches & des Fêtes * par la cessation de la vente ou du tra-

* Il faut convenir cependant qu'il seroit à désirer que dans quelques Diocèses le nombre des Fêtes fût notablement diminué. En général on les rempliroit mieux ; le Peuple s'y porteroit moins à des excès aussi honteux que nuisibles ;

5
 4
 3
 2
 1
 0
 1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 535
 536
 537
 538
 539
 540
 541
 542
 543
 544
 545
 546
 547
 548
 549
 550
 551
 552
 553
 554
 555
 556
 557
 558
 559
 560
 561
 562
 563
 564
 565
 566
 567
 568
 569
 570
 571
 572
 573
 574
 575
 576
 577
 578
 579
 580
 581
 582
 583
 584
 585
 586
 587
 588
 589
 590
 591
 592
 593
 594
 595
 596
 597
 598
 599
 600
 601
 602
 603
 604
 605
 606
 607
 608
 609
 610
 611
 612
 613
 614
 615
 616
 617
 618
 619
 620
 621
 622
 623
 624
 625
 626
 627
 628
 629
 630
 631
 632
 633
 634
 635
 636
 637
 638
 639
 640
 641
 642
 643
 644
 645
 646
 647
 648
 649
 650
 651
 652
 653
 654
 655
 656
 657
 658
 659
 660
 661
 662
 663
 664
 665
 666
 667
 668
 669
 670
 671
 672
 673
 674
 675
 676
 677
 678
 679
 680
 681
 682
 683
 684
 685
 686
 687
 688
 689
 690
 691
 692
 693
 694
 695
 696
 697
 698
 699
 700
 701
 702
 703
 704
 705
 706
 707
 708
 709
 710
 711
 712
 713
 714
 715
 716
 717
 718
 719
 720
 721
 722
 723
 724
 725
 726
 727
 728
 729
 730
 731
 732
 733
 734
 735
 736
 737
 738
 739
 740
 741
 742
 743
 744
 745
 746
 747
 748
 749
 750
 751
 752
 753
 754
 755
 756
 757
 758
 759
 760
 761
 762
 763
 764
 765
 766
 767
 768
 769
 770
 771
 772
 773
 774
 775
 776
 777
 778
 779
 780
 781
 782
 783
 784
 785
 786
 787
 788
 789
 790
 791
 792
 793
 794
 795
 796
 797
 798
 799
 800
 801
 802
 803
 804
 805
 806
 807
 808
 809
 810
 811
 812
 813
 814
 815
 816
 817
 818
 819
 820
 821
 822
 823
 824
 825
 826
 827
 828
 829
 830
 831
 832
 833
 834
 835
 836
 837
 838
 839
 840
 841
 842
 843
 844
 845
 846
 847
 848
 849
 850
 851
 852
 853
 854
 855
 856
 857
 858
 859
 860
 861
 862
 863
 864
 865
 866
 867
 868
 869
 870
 871
 872
 873
 874
 875
 876
 877
 878
 879
 880
 881
 882
 883
 884
 885
 886
 887
 888
 889
 890
 891
 892
 893
 894
 895
 896
 897
 898
 899
 900
 901
 902
 903
 904
 905
 906
 907
 908
 909
 910
 911
 912
 913
 914
 915
 916
 917
 918
 919
 920
 921
 922
 923
 924
 925
 926
 927
 928
 929
 930
 931
 932
 933
 934
 935
 936
 937
 938
 939
 940
 941
 942
 943
 944
 945
 946
 947
 948
 949
 950
 951
 952
 953
 954
 955
 956
 957
 958
 959
 960
 961
 962
 963
 964
 965
 966
 967
 968
 969
 970
 971
 972
 973
 974
 975
 976
 977
 978
 979
 980
 981
 982
 983
 984
 985
 986
 987
 988
 989
 990
 991
 992
 993
 994
 995
 996
 997
 998
 999
 1000

Le travail , si utile au Public & aux Particuliers , seroit moins
 interrompu ; & si les Traitans y gaignoient un peu moins ,
 l'Etat & la Religion y gaigneroient davantage.

438 **LES ÉGAREMENS**

Tribunal de la Pénitence , ou pour laquelle on croit pouvoir se passer d'eux s'ils sont trop difficiles. En vérité , pour une telle conduite est-ce bien la peine de se dire Chrétiens O Hommes ! qui dans vos opinions & dans vos mœurs n'êtes qu'absurdité & que contradiction , n'y aura-t-il donc point d'appel vos jugemens ? & les illusions que vous vous faites justifieront-elles au grand jour les inculpations dont vous vous ferez rendus coupables Ah ! cessez de mentir à votre propre cœur Ou soyez Chrétiens dans toute la rigueur du terme ; ou abjurez , en dépit de ses preuves de vos lumières , une Religion qui vous condamne & que vous deshonoriez.





L E T T R E L I X.

Du Comte de Valmont.

SANS le triste châtimement que vous m'aviez fait pressentir , sans cette douloureuse image de mon malheureux ami , qui souvent me poursuit , & qui dans bien des momens vient altérer ma joie la plus vive , je serois , ô mon pere ! le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je sens , je goûte tous les avantages & tous les charmes de la Religion. Mes passions sont plus calmes ; mon esprit est plus tranquille ; ma conscience est en repos , autant qu'elle peut l'être ; & mon cœur est satisfait. O mon Dieu ! pourquoi vous ai-je connu si tard ! & qu'avengles sont ceux qui cherchent loin de vous la vérité & le bonheur !

Dans le silence de la retraite , à l'aide d'un guide aussi tendre que sage , j'ai médité les objets que vous m'avez retracés ; ces puissans motifs d'un parfait re-

tour vers Dieu; ces grandes vérités, dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre Lettre, m'avoit si vivement frappé. Quels heureux traits de lumière elles ont porté en moi! quels sentimens elles y ont développés! Ah! que Dieu m'a paru grand & miséricordieux! mais que je me suis trouvé criminel! que devant lui je me suis vu petit & misérable! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon ame; j'ai remonté à la source vile & impure de mes désordres & de mes erreurs; j'en-ai suivi la trace; & qu'ai-je apperçu, grand Dieu! qui ne fût propre à m'humilier & à me confondre! Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte & confessé mes crimes. Le Ciel daignoit m'entendre. Par le secours de son Ministre il aidait à ma mémoire ainsi qu'à ma foiblesse; il touchoit, il brisoit mon cœur, par l'opposition touchante de ses bienfaits & de mon ingratitude; il excitoit mes gémissemens & faisoit couler mes larmes. Larmes plus douces qu'amères! Elles soulageoient ce

cœur oppressé ; elles étoient pour mon ame ce qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée abondante pour la terre aride & desséchée. Le Ministre d'un Dieu Sauveur a vu mon repentir ; il m'a imposé des œuvres de satisfaction , propres à servir de remèdes pour le passé & de précautions pour l'avenir ; il m'a donné les plus sages conseils , il m'a fortifié , consolé ; & , déterminé enfin par la proximité de mon départ , il a ouvert en ma faveur tous les trésors de la miséricorde de mon Dieu : il m'a réconcilié.

O jour heureux ! qui m'a rendu tous mes droits à la félicité , & m'a remis en possession des titres les plus glorieux , puisse-je ne t'oublier jamais ! Non , mon pere , l'infortuné captif , qui tout-à-coup voit rompre ses liens & briser ses fers , n'éprouve pas un contentement si vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raison de le dire ; si la pénitence a ses rigueurs , si elle exige des privations , des sacrifices , ah ! qu'on

en est bien dédommagé par l'onction de la grace qui les accompagne !

Mais que dis-je ! des sacrifices. C'est ma chere Emilie, qui en fait un à sa tendresse & à notre union ; qui foule aux pieds les richesses & les grandeurs, lorsqu'elle pouvoit en jouir avec tant de sagesse : mais pour moi , à qui on les arrachoit , bien plus que je ne consentois à les perdre ; moi , dont elles n'avoient que trop empoisonné les penchans & dérégulé la conduite ; moi , mon pere , qui en ufois si mal , & qui , par mes desirs insatiables , en faisois mon tourment ; de quels sacrifices puis-je me glorifier ? & quelle perte fais-je , en perdant de tels biens ? Ah ! je gagne tout , puisque je commence à connoître le bonheur. Ce n'est donc pas , dans l'accomplissement de nos vœux toujours renaissans , dans la réussite de nos projets si mal concertés , qu'il se trouve , mais dans la modération de nos desirs ; & c'est la Religion qui nous la donne.

O quel souvenir pour moi , que celui des excès , de l'aveuglement , & des malheurs auxquels je me vois échappé ! quelles passions m'agitoient ! quels vices je m'étois faits ! quels systèmes bizarres j'adoptois tour-à-tour ! quelle habitude de fausseté j'avois contractée ! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité : mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle , combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit & du cœur , & quelle influence elle a , pour le bien , sur nos sentimens & sur nos mœurs ! Oui , mon pere , le caractère d'un homme vrai est devenu à mes yeux le plus saint , le plus auguste de tous les caractères ; & si je l'eusse conservé tel qu'on avoit pris soin de le former en moi , jamais , ah ! jamais je n'eusse cessé d'être fidele.

De faux amis , aidés de la fougue de mes penchans , m'ont entraîné , m'ont perverti : eh , de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener ! Il me conservoit une épouse tendre & sage , dont le ca-

raçtere doux & insinuant, dont les charmes toujours simples & pures m'attachoient, lors même que je semblois m'en éloigner davantage; dont les exemples m'en impositoient, dont la vertu me maîtrisoit avec empire, lorsque j'étois assez vil pour oser la soupçonner. Il me conservoit un pere bon, indulgent, plein de zele, mais d'un zele éclairé, prudent & circonfpect; un pere, un ami, qui avoit égard à ma foiblesse; qui soutenoit ma confiance; qui ménageoit avec art l'emportement & le feu de mes passions. Sans un tel pere, sans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'étoit fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparoit encore des événemens malheureux, mais utiles, des leçons, des revers. Hélas! que n'a-t-il pas fait pour moi? Après de telles faveurs, quelles grandes choses ne doit-il pas attendre de ma reconnoissance! & qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes, par la constance à le servir!

Aujourd'hui même, j'attends de son infinie bonté une nouvelle grâce, qui va

mettre le ſceau à toutes les autres. Dans ces jours de ſalut , où , par un précepte formel , l'Egliſe appelle à la table ſainte ſes enfans , on me permet , tout indigne que je m'en ſuis montré juſqu'ici , de m'y aſſeoir avec eux. On m'aſſure que Dieu a égard à la ſincérité , à la vivacité de mon repentir ; que , vaincu par mes gémiſſemens & mes larmes , il me preſſe , il m'ordonne d'approcher ; & cependant je redoute ce moment qui s'apprête , autant que je le deſire. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur ; je n'enviſage la majeſté de mon Dieu qu'avec ſaiſiſſement & avec trouble. D'un autre côté ſa bonté me rafferme ; les paraboles ſi touchantes de l'Evangile me raniment , par la confiance qu'elles m'inspirent ; le prix du bonheur dont je vais jouir me transporte & me ravir.

Ah ! le croiriez-vous ? Je ſentois encore tout le prix d'un tel bonheur , après m'en être privé par ma faute , & dans les premiers tems de mes égaremens. Oui , mon pere , il y a un an à pareil jour que ce

lui où je vous écris , que combattu par un reste de foi & par mes doutes , j'entraî dans le Temple , sans trop savoir ce que j'allois y faire. Je vis l'heureux concours des Fideles qui environnoient les saints Autels , & s'y nourrissoient du pain des Anges. Leur foi , leur piété , leur contenance modeste , une expression de contentement & de joie répandue sur tout leur extérieur , le souvenir des douceurs ineffables que j'avois goûtées dans cette action sainte , lorsque je la fis pour la première fois ; tout se réunissoit en ce moment pour faire sur moi les plus vives impressions. Je me cachai pour verser des pleurs. Je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étois plongé , des perplexités que j'éprouvois ; je me reprochai une conduite si différente de ce qu'elle étoit avant que j'eusse perdu la foi ; je regrettai mes premiers sentimens ; il sembloit que j'allois les reprendre plus vifs & plus purs que jamais. Hélas ! je revis Laufane , Senneville ; & tout fut oublié.

Tandis que je vous écris, le jour commence à paroître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi; je l'ai prévenue, pour épancher mon cœur & m'entretenir avec vous. L'union la plus sainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah ! fasse le Ciel que les suites en soient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat & parjure, que rien au monde ne soit capable d'altérer ma fidélité ! Je m'appuie sur la grace de mon Sauveur, beaucoup plus que sur mes résolutions & mes promesses : mais ce que je crois pouvoir assurer, c'est que maintenant Jesus Christ est tout pour moi. Sa doctrine m'enchanté; ses exemples m'enflamment; sa vie, sa mort, son sacrifice, le don qu'il me fait, tout ravit mon cœur & l'embrase de son amour. Je médite ses bienfaits & ses loix; je le contemple; je l'admire; & défabusé que je suis de toutes les fausses idées de grandeur & d'héroïsme que je m'étois faites, de tous les vains objets de mon culte & de mes hommages, mon Dieu, mon maître, mon modele, mon héros, c'est Jesus-Christ.

Que je chéris, que je révere les vertus que cet Homme-Dieu m'enseigne ! & que je suis disposé à les suivre ! ô mon pere ! quel spectacle à mes yeux que celui du vrai Chrétien ! vraiment vertueux, parce que toutes ses vues, ses actions, sont dirigées vers cette unique fin, la gloire de son Créateur ; vertueux, malgré les passions, malgré l'exemple, malgré les préjugés & la coutume ; sans cesse luttant contre le monde, contre le démon, contre sa propre foiblesse ; & toujours vainqueur, toujours rapportant à Dieu ses triomphes, toujours droit, équitable, tempérant, bienfaisant, toujours ferme dans ses principes, toujours d'accord avec lui-même ; sa vie se déploie comme un système uniforme de conduite & de sagesse, consacré tout entier à l'honneur & à la louange de son Dieu.

Quel contraste avec le caractère des incrédules, tels que je les ai vus, tels que je les ai connus pour la plupart ! sans principes fixes, sans frein, sans règle de mœurs & de conduite, sans autre loi que leurs penchans, sans autre but que le

plaisir, sans autre mobile que l'intérêt du moment, presque tous sans jugement & sans raison ; ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour disciples ? Hélas ! quels systèmes que les leurs ! quels affreux systèmes ! qui sont tels, qu'en les exposant, on ne voudroit pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, & qui en admît, pour lui-même & dans le cours de sa vie, les horribles conséquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs sophismes, tous leurs vains raisonnemens, je crois voir cet amas d'impostures fuir & disparaître devant l'éternelle vérité, comme les ombres de la nuit disparaissent & s'éclipsent au grand jour. Je crois entendre le pere des lumieres, dissipant ce foible nuage qu'ils osent élever devant lui, & tout indigné de leur présomption & de leur audace, leur dire comme au livre de Job : » quel est celui-
» là qui mêle des sentences avec des dis-
» cours pleins d'ignorance & de folie ! «

Ce sont cependant ces hommes que j'ai vus former une ligue contre le Seigneur & contre son Christ ; traiter d'esprits foibles & superstitieux , de fanatiques & d'enthousiastes , tous ceux qui ne pensoient pas comme eux ; repousser à haute voix & sans ménagement les traits qu'on lançoit contre l'irreligion , & affrontant tout-à-la-fois, Dieu , les hommes & les loix , se donner sans honte pour les apologistes du vice & de l'impiété. O mon Dieu ! daigneriez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blasphêmes , & que j'ai pu m'asseoir au milieu d'eux ! Ah ! pardonnez , Seigneur , les égaremens de ma jeunesse ; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter aux pieds de vos Autels , & que mon cœur défavoue pour toujours.

Il s'approche le moment fortuné après lequel je soupire , & je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après , ô mon pere ! je vole dans vos bras avec ma chere Emilie & toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout est

disposé pour notre départ. Demain j'abandonne un séjour où je n'aurai rien à regretter , puisque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu , monde trompeur , qui m'aviez séduit , qui m'aviez promis le bonheur , & ne me l'avez point donné ! Adieu toutes les faveurs de la Cour , qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux , & qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence ! Je vais apprendre loin de vous à être vrai , sage & vertueux. Sous les auspices du meilleur des Citoyens , comme du plus tendre des peres , je vais apprendre à devenir Citoyen moi-même , à me rendre digne , par mon étude & par mes soins , de servir un jour mon Roi , ma Patrie , si mon Roi daigne me pardonner ; & si je meurs dans sa disgrâce , j'aurai du moins appris à mes enfans à le servir & à l'aimer. Adieu , mes anciens amis , mes compagnons d'incrédulité ! Mon changement vous sera connu ; car je ne craindrai pas de le manifester. Vous en plaisanterez , & je n'en rougirai pas ; à l'aide

de vos ingénieuses faillies , vous mettrez les rieurs de votre côté , & vous n'y mettrez pas la raison. Vous me plaindrez , & je plaindrai encore plus votre aveuglement ; & je prierai le Ciel qu'il dissipe vos ténèbres ; & je me féliciterai chaque jour de ne plus penser comme vous. Graces à la Religion , je vais avoir des principes , des mœurs , & je n'en avois pas.





E N V O I.

*Qui se trouvoit à la suite de la Lettre LI.
que le Comte de Valmont a écrite à
son Pere , en se rendant aux preuves
de la Religion. Voyez la note de la
Lettre XLIX, page 105.*

JE vous envoie la copie du projet que le malheureux Lauſane avoit mis sous le chevet de son lit, & que j'y apperçus au moment de sa mort. Il n'est pas écrit de sa main; & je ne crois pas qu'il soit de lui, quoique j'y reconnoisse son esprit & ses principes. On l'aura sans doute entrepris par son ordre, & j'ai lieu de penser que son dessein étoit, après l'avoir médité à loisir, de l'appuyer par la suite & de le répandre. Quelque jour peut-être daignerez-vous me le renvoyer avec les apostilles qui lui conviennent. Grand Dieu! quel monstre que l'incrédulité du siècle, lorsqu'on le voit sans déguisement *!

* Cette copie a été trouvée sans apoſt.

LE GRAND ŒUVRE.

LE secret de transformer les métaux en or est une chimere ; c'est l'œuvre du

tilles. On a cru pouvoir, par un petit nombre de changemens & par de légères additions, en faire le résumé des ouvrages & des systèmes du jour ; & l'on a mis en note les remarques les plus nécessaires. La plupart de ces additions & des endroits cités, sont tirés de l'*Encyclopédie*, du Livre de l'*Esprit*, du *Système de la Nature*, que l'on cite spécialement, ainsi que l'*Interprétation de la Nature*, qui, quoique beaucoup plus ancienne que le *Système*, lui a servi comme de prélude. On nous saura gré d'avoir substitué des passages pris de nos Auteurs modernes à des citations de Bayle, de Spinoza, & de tous ceux, qui, dans des temps plus reculés, ont levé au sein de la Religion Chrétienne l'étendard de l'incrédulité.

L'Editeur croit devoir avertir qu'il est essentiel de ne point séparer ici la lecture des notes de celle du texte, dont elles sont le contre-poison ; & c'est pour cela qu'on les a toutes mises au bas des pages auxquelles elles se rapportent.

préjugé : mais le grand œuvre en effet , l'œuvre par excellence , & pour tout dire en un mot , le chef-d'œuvre de la philosophie , est d'établir la liberté des opinions sur la ruine des superstitions , d'ôter aux hommes leurs entraves , de briser leurs idoles , d'élargir pour eux la voie du bonheur , de légitimer leurs plaisirs , & de faire taire leurs craintes & leurs remords *.

* » Il faut pour être heureux , étouffer les
 » remords , a dit un de nos Sages : inutiles
 » avant le crime , ils ne servent pas plus
 » après , que quand on le commet : la bonne
 » philosophie se deshonoreroit , en s'occupant
 » de ces fâcheuses réminiscences , & en s'ar-
 » rêtant à ces vieux préjugés. « *Disc. sur la
 vie heureuse.* Quelle Philosophie que celle qui
 prétend nous aveugler au point de ne pas
 reconnoître dans l'homme un sentiment mo-
 ral , une conscience , des remords , comme
 étant une suite du développement de sa raison
 & faisant partie de sa nature ! O Philosophes !
 c'étoit donc là en partie ce que vous appelliez
 des préjugés ! Voyez les Lettres XXI°. &
 XXIII°. du premier volume.

Il faudroit pour y parvenir , que les plus éclairés d'entre nos sages concertassent un plan uniforme qui embrassât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique , le remede à tous nos maux , & le salut du genre humain. En attendant qu'ils se réunissent sur un objet si important (*a*) , voici un plan que je crois pouvoir offrir à ceux qui se sentiront assez de forces & de lumieres pour tra-

(*a*) Il falloit aussi qu'ils pussent se réunir sur l'enseignement ; & c'étoit le point le plus difficile. Depuis long-temps on leur demandoit un corps de doctrine , & ils ne pouvoient le donner. Toujours prêts à se démentir les uns les autres , ils établissoient des principes absolument contraires , ou en tiroient des conséquences tout-à-fait opposées. Mais il paroît enfin qu'ils ont pris le plus court parti , & que se rapprochant par degrés , ils s'accordent assez maintenant à renverser tout principe , à détruire toute vérité , à ne plus voir en tout que le mouvement & la matiere ; & c'est là ce qu'ils appellent le *Système de la Nature*.

vailer

vailler en ce genre , & dont j'ose leur garantir le succès.

Premierement , il est naturel qu'ils ménagent leur sûreté personnelle , & je vais leur enseigner les moyens de le faire , en leur indiquant quelques ruses qu'ils pourront employer selon les circonstances.

Lorsque leur nom fera à la tête de leurs ouvrages , ou qu'ils craindront d'être trop aisément reconnus , ils affecteront un grand respect pour la loi naturelle , pour les mœurs , pour la Religion en général , & ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé , de superstition , d'enthousiasme & de fanatisme. Ils se donneront même dans certains cas , pour ne pas compromettre leur réputation ou leur intérêt, une demi-teinte de Christianisme , qui n'en imposera qu'aux fots dont le Public abonde ; & ils nageront , comme on parle , entre deux eaux. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies , qui , si elles passent , prépareront un libre accès par la suite à des vérités plus hardies encore. Si elles ne passent pas ,

Encyclop.

458. LES ÉGARÉMENTS

& qu'on vienne à en découvrir l'Auteur, il en sera quitte , pour chanter humblement la palinodie , & pour faire sans honte une de ces rétractations que la nécessité arrache, que signe la main ou que la bouche prononce , mais que le cœur désavoue; & qu'au fond le vrai sage ne désapprouvera jamais : car enfin est-il rien de plus sacré que notre propre intérêt ?

Je ne blâmerois pas même ceux , qui, contrainsts par de puissans motifs , se prêteroiient au culte public , demanderoient à participer à la sainte Cène , & forceroient le peuple à croire qu'ils pensent comme lui. Quelques-uns crieront à l'horreur , à l'idolâtrie , à l'imposture ; mais ne nous laissons pas étourdir par ces vaines clameurs : il n'y aura de dupes que ceux qui sont faits pour l'être. Eh , qu'est-ce après tout qu'idolâtrie pour des sages , qui , pour la plupart , ne croient pas en Dieu ? Qu'est-ce que fausseté , quand avec tant de raisons de douter , on ne croit pas même à la vérité ? S'il y a un moment où je voulusse être brave , en laissant tom-

ber le masque , c'est celui de la mort , où il faut laisser après soi un exemple de courage , & où l'on n'a plus rien à risquer *.

Une ruse plus adroite encore , pour pouvoir tout se permettre & tout dire impunément , seroit de faire paroître ses ouvrages sous un autre nom , de les présenter comme » l'ouvrage le plus hardi & » le plus extraordinaire que l'esprit hu- » main ait osé produire jusqu'à présent , « de les donner comme le livre posthume de quelque Académicien célèbre , quelle qu'ait été d'ailleurs sa maniere de penser & d'écrire , & de profiter ainsi de sa célébrité pour accréditer nos opinions. Les bonnes gens pourront s'indigner de cette supercherie ; mais que nous importe l'antique bonhommie de ces ames prudes &

Système
la Nat. A
de l'Edite

* Il y a pour l'autre vie un autre genre de risques à courir ; & c'est ce qui , dans cet instant de lumière , fait trembler les plus intrépides. Voyez la note (γ) de la XXXI^e. Lettre , pages 234 & 235 du second volume.

simples ? L'Auteur de cet écrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

En second lieu , pour obtenir sur la superstition un triomphe plus facile , & pour propager plus sûrement la lumière , nous nous prêterons la main , nous ferons corps , & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre (*b*).

(*b*) Les Philosophes & les Incrédulés sont réellement devenus , selon la remarque de M. Yon , » une Secte que l'ignorance admire , que le libertinage protège , que l'ambition de l'esprit-fort prône , avec laquelle » il faut tâcher de n'avoir rien à démêler , » parce que c'est une Secte , & qu'elle en a » l'emportement & l'esprit de vengeance. «

M. Duclos a dit une vérité un peu dure , & que l'on a peine à répéter , quoique d'après lui : » Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues , les honnêtes » gens se tiennent isolés. *Considérations sur les Mœurs* , chap. 3.

Voici , au reste , comment un Ecrivain moderne a peint cette Secte audacieuse :

Philosophe ! ... Il s'en donne le nom ,
Comme tous ces Messieurs , qui , fiers de leur raison ,

Nous nous ferons des profélytes à quelque prix que ce soit. Nous leur promettons , ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense la protection , la faveur , la considération , la fortune , & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires , Précepteurs , Gouverneurs , Instituteurs , Académiciens , Correspondans de toutes les Académies , en France , en Angleterre , en Prusse , en

Se croyant appelés à réformer la terre ,
 A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
 Petits pédans obscurs , qui pensent à la fois
 Eclairer l'univers & régenter les Rois ;
 Fanatiques d'orgueil , dont la folle manie
 Est de se croire un droit exclusif au génie ;
 Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs ;
 De tout ce qu'en révere audacieux frondeurs ;
 Pleins de crédulité pour des faits ridicules ,
 Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
 Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans ;
 Prêchant la tolérance , & très-intolérans ;
 Qui , sur un tribunal , érigé par eux-mêmes ,
 Jugent tous les talens en arbitres suprêmes ;
 De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs ,
 De quiconque les brave ardens persécuteurs ,
 Enfin du monde entier s'arrogant les hommages ,
 Pour avoir usurpé la qualité de sages.

M. Palissot.

Suede, en Russie, nous nommerons tout, nous disposerons de tout par nous & par nos émissaires. Nous aurons un bureau d'adresse, où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes, & de tous ceux, qui, avec l'affiche de la nouvelle philosophie & sous la garantie de nos plus fideles associés, se présenteront pour les remplir. Ce feront autant d'Apôtres que nous enverrons en tous lieux, sans peine, sans gêne, sans péril, & sans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même, pour les besoins urgens, une cassette philosophique, & à notre solde de petits Auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légères, toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous; & pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pompeux & répétés de bouche en bouche, un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, qui-

conque se feroit un nom en dépit de nous , & en montrant sur la Religion d'autres opinions que les nôtres *. Nous ne paroîtrons pas même avoir lu ses écrits, ou s'il faut que tout le monde en parle , nous ne les prendrons que du côté du plaisant & du ridicule. Nous aurons à son égard , & en général à l'égard de tous les hommes , cette sorte de morgue qui sied si bien au vrai sage , de ton fier & le stile emphatique : „ Jeune homme , „ prends & lis. « Souvent aussi nous emploierons ces termes rares , semencieux & sublimes , devant lesquels le commun des hommes s'extasie , ces phrases entortillées , empoûlées , qu'il admire , qu'il fait valoir avec d'autant plus de chaleur , qu'il a plus de peine à les comprendre. « Le

Interp:
de la Nai

* Nul n'aupa de l'esprit , hors nous & nos amis.

Molière dans les Femmes Savantes.

„ Que font les Philosophes , si ce n'est de se donner à eux-mêmes beaucoup de louanges , qui , n'étant répétées par personne autre , ne prouvent pas grand'chose à mon avis. » *M. Rousseau.*

464 LES ÉGAREMENS

interprét.
à Nat.

» génie tend naturellement à s'élever, &
 » cherche la région des nues. « Nous don-
 nerons par-là à toutes nos productions
 un air grand & mystérieux. Pour nous
 autres Savans, » la véritable maniere de
 » philosopher seroit d'appliquer l'enten-
 » dement à l'entendement, l'entende-
 » ment & l'expérience aux sens, les sens
 » à la nature, la nature à l'investigation
 » des instrumens, les instrumens à la
 » recherche & à la perfection des arts,
 » qu'on jetteroit au peuple pour lui ap-
 » prendre à respecter la Philosophie. «

Ibid.

Nous reviendrons sur les siècles passés,
 de maniere à faire sentir que les génies de
 ces temps-là étoient restés bien en-deçà
 de la sphere de nos lumieres, » qu'ils
 » avoient seulement éclairé quelques ar-
 » pens de la nuit immense qui environne
 » les esprits médiocres; que les centres
 » de ténèbres commençoient à la vérité
 » à devenir plus rares, & à se renfermer;
 » mais que les centres de clarté n'étoient
 » à beaucoup près ni assez multipliés, ni
 » assez étendus, « & que c'est à nous,

que c'est au flambeau de nos concepts
 qu'ont commencé les grandes lumières.
 Nous prouverons au genre humain que
 nous sommes ses instituteurs & ses maî-
 tres , & toujours ses bienfaiteurs (c).

(c) Pour peindre nos Philosophes avec un
 peu plus de vérité , on ne peut mieux faire que
 d'emprunter la plume de M. Rousseau , qui les
 a si bien connus , & que , graces à la petite
 envie philosophique & littéraire , ils ont ,
 depuis dix à douze ans , si vivement persécuté.
 » Je consultai les Philosophes : je feuilletai
 » leurs livres ; j'examinai leurs diverses opi-
 » nions ; je les trouvai tous fiers , affirmatifs ,
 » dogmatiques même dans leur scepticisme
 » prétendu , n'ignorant rien , ne prouvant
 » rien , se moquant les uns des autres ; & ce
 » point , commun à tous , me parut le seul
 » sur lequel ils ont tous raison. Triomphans
 » quand ils attaquent , ils sont sans vigueur en
 » se défendant. Si vous pesez les raisons , ils
 » n'en ont que pour détruire ; si vous comptez
 » les voix , chacun est réduit à la sienne ; ils
 » ne s'accordent que pour disputer : les écouter
 » n'étoit pas le moyen de sortir de mon incer-

Troisièmement, je serois assez d'avis qu'on fît quelque grand ouvrage, qui devînt comme le répertoire de nos découvertes & de nos connoissances , &c

« titude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens , &c
 « l'orgueil est la seconde. « Hélas ! que concevoit-il , par une juste conséquence , nécessaire d'une révélation !

« Fuyez , dit-il ailleurs , ceux qui , sous le prétexte d'expliquer la nature , s'emparent du cœur des hommes de désolantes doctrines , & dont le scepticisme apparent est en fait plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous ce hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés , de bonne foi , ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchées , & prétendent nous donner , pour vrais principes des choses , les inutiles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste , renversant , foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent , ils ôtent aux affligés la dernière consolation

par des renvois sagement ménagés, on tachât d'accorder les choses les plus opposées, qui ne manqueront pas de se rencontrer dans une si immense production; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement; & de donner ainsi aux esprits intelligens le mot de l'énigme, qui restera toujours telle pour les esprits ordinaires. » Les renvois, pré-

Encyclop

» vus de loin, & préparés avec adresse, » ont la double fonction de confirmer & » de réfuter, de troubler & de concilier.

» de leur misère, aux puissans & aux riches » le seul frein de leurs passions; ils arrachent » du fond des cœurs le remords du crime, » l'espoir de la vertu, & se vantent encore » d'être les bienfaiteurs du genre humain. » Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible » aux hommes, je le crois comme eux, & » c'est à mon avis, une grande preuve que » ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

C'est donc bien sagement qu'un homme de beaucoup d'esprit s'écrioit, dans la juste indignation dont il étoit rempli : *Initium sapientia, timor Philosophorum.*

» L'ouvrage entier en reçoit une force in-
 » terne & une utilité secrète , dont les
 » effets sourds sont nécessairement sensi-
 » bles avec le temps. « Il pourroit arriver
 qu'à bien des égards les renvois fussent
 plus dans les mots que dans les choses ;
 mais cette méthode , annoncée avec une
 sorte de confiance , en imposera du moins
 aux ignorans. Je voudrois qu'un ouvrage
Ibid. si important , & qui , » malgré le désordre
 » des matieres , fera l'étonnement des
 » siècles , » eût une espee d'uniformité
 dans les vues , dans les principes , dans
 les enseignemens , & ne passât pas par
 toute sorte de mains. Mais si l'unité dans
 aucun genre ne peut s'y trouver (*d*) , si

(*d*) Nous avons un ouvrage à peu près
 dans ce goût. Voyez la critique qu'en a faite
 M. D. . . . lui-même , & qui se trouve dans
 le recueil singulièrement intéressant des *Mé-*
moires de M. Luneau de Boisjermain , au sujet
de l'Encyclopédie. Il faut , pour se le pro-
 curer , s'adresser directement à l'Auteur , près
 de l'ancienne Comédie Française , même
 maison que *Delalain* , Libraire.

même on désespère d'y mettre la vérité, qui au fond n'est nulle part, si elle n'est pas parmi nous ; il faudra du moins le bien vanter, l'étayer de la faveur des gens en place, & en faire, s'il se peut, le dictionnaire de la nation, même en dépit d'elle.

Pour bien apprécier cet ouvrage, il suffiroit même du jugement impartial que l'Editeur en a porté au mot *Encyclopédie*. » Ici nous » sommes boursoufflés & d'un volume exor- » bitant ; là maigres, petits, mesquins, secs » & décharnés. Dans un endroit, nous res- » semblons à des squelettes ; dans un autre, » nous avons un air hydropique ; nous som- » mes alternativement nains & géans, co- » losses & pygmées ; droits, bienfaits & pro- » portionnés ; bossus, boiteux & contrefaits. » Ajoutez à toutes ces bisarreries celles d'un » discours tantôt abstrait, obscur ou recher- » ché, plus souvent négligé, traînant & » lâche ; & vous comparerez l'ouvrage entier » au monstre de l'Art Poétique, ou même à » quelque chose de plus hideux. « Article *Encyclopédie*.

Quatrièmement, pour la plus prompt destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d'établir dans tous nos ouvrages, sans distinction aucune de tolérance religieuse & de tolérance civile, » car cette distinction est une chimere, « le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans; & ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement, point d'accord, point de paix ni de trêve. Les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persifflage (e), les

(e) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui croient à la Religion & qui la défendent, qu'on emploie ce stile railleur & plaisant, c'est à l'égard de la Religion elle-même; & nos esprits-forts ne l'attaquent guere que comme cela. Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que je les entends s'égayer ainsi aux dépens des vérités les plus respectables, donner leurs fades plaisanteries & leurs prétendus bons mots pour des démonstrations, nous parler de Moïse herborisant sur les bords de la Mer Rouge, & nous dire mille autres gentillesces de cette force-là; je suis toujours

injures les plus grossières, s'il le faut, & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait: voilà, par rapport à eux, la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir (f).

tenté de leur appliquer ce mot de M. de Sully, lorsqu'appelé à la Cour par Louis XIII, & voyant autour de lui les jeunes Courtisans railler son habillement, qui pour eux n'étoit plus de mode, son maintien & ses manières, il dit au Roi: » Sire, quand le Roi votre » pere, de glorieuse mémoire, me faisoit » l'honneur de me consulter sur les grandes » & importantes affaires, au préalable il faisoit sortir tous les bouffons de Cour & les » Baladins. «

(f) Ce langage est devenu si familier à nos Sages, que souvent même ils s'en servent pour se déchirer les uns les autres, lorsqu'ils ne sont pas de même avis, ou que la jalousie les transporte.

Aussi M. Rousseau, qui l'avoit éprouvé, s'est-il écrié quelque part avec la véhémence ordinaire: » Oui, si, pour être Philosophe,

Tout est bon & nous convient, quand il est question de réhabiliter les vrais principes, & de renverser l'idole du Christianisme, érigée par la superstition. C'est

« il faut noircir la réputation de mes sem-
 « blables, publier aux yeux de l'univers des
 « choses qui devroient rester ensevelies dans
 « un éternel silence, tramer & conduire de
 « sourds complots, y présider; en un mot,
 « si, pour être Philosophe, il faut renoncer à
 « l'humanité, à la justice, à la bonne foi, je
 « renonce à la Philosophie & à la dénomin-
 « tion de Philosophe, & j'en laisse le titre à
 « tant de fourbes dignes de le porter. »

Le beau champ que M. Rousseau a ouvert aux Philosophes, à qui il prendroit envie de lui intenter, au Tribunal de la Nation, un procès, pour cause de délation ! Comment négligent-ils à son égard cette nouvelle méthode que quelques-uns d'entr'eux ont si heureusement imaginée ? J'avoue cependant qu'ils donnent quelque envie de rire, lorsqu'ils prêchent si cordialement à leurs Antagonistes d'avoir pour eux un peu plus de charité. N'est-ce pas à peu près, comme s'ils disoient, mea

contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'est sûr son compte qu'il faut mettre l'ignorance , la crédulité , le fanatisme , les guerres , la tyrannie , & tous le fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses héros , un Constantin , un Théodose , un Louis IX ; nous exalterons au contraire les ennemis du nom Chrétien , un Julien par exemple , malgré ses superstitions ridicules aux yeux des Payens mêmes (*g*) , & l'horreur de

amis ! lorsque nous renversons , comme Ecrivains , votre Religion , vos loix , votre gouvernement , vos mœurs , tout ce que vous avez de plus cher & de plus sacré ; lorsque nous employons contre vous la raillerie , l'injure & la calomnie , laissez-nous en repos , comme Philosophes , & puisque nous faisons corps , tremblez , & respectez-nous.

(*g*) Julien croyoit tout , dit M. le Beau , excepté l'Evangile. Jaloux cependant de cet esprit de lumière , de sagesse , & de charité qu'il étoit forcé d'admirer dans l'Eglise de J. C. , il cherchoit à copier , du moins à l'extérieur , jusques dans le Paganisme , les

ses sacrifices humains. Nous tirerons le paganisme lui-même de l'avilissement où il est tombé; nous releverons ses dieux; nous donnerons à toute sa mythologie un sens raisonnable & les plus spécieuses couleurs, & nous en ferons un système de religion bien supérieur à celui de la Religion Chrétienne.

Pour sapper plus sûrement celle-ci, nous inventerons des fables; nous ramasserons des contes Persans, Indiens ou Chinois; nous réchaufferons de vieilles histoires sans fondement, que nous mettrons gravement à côté des siennes; nous donnerons aux choses les plus absurdes, aux plus grossiers mensonges, un air de vérité, pour les faire contraster avec ce qu'elle nous enseigne; & nous anéanti-

pratiques de la Religion Chrétienne; & c'est avec beaucoup de justice que Saint Grégoire de Nazianze l'appelle le Singe du Christianisme. *Voy. l'Hist. du Bas-Empire*, cet ouvrage si bien fait, si intéressant, & si digne de son Auteur.

rons toutes les preuves, en niant du ton le plus assuré les titres sur lesquels elle se fonde.

Devenus Physiciens, Historiens, Géographes, pour la contredire par-tout avec succès, nous porterons par-tout l'esprit systématique & la marche savante de l'incrédulité (h); nous ferons des tableaux

(h) Il est vrai que, par cette marche savante, les Ouvrages *historiques, philosophiques & politiques* de nos Sages, leurs *Elémens d'Histoire*, leurs *Essais sur les mœurs des Nations*, sont exactement devenus les Romans de la philosophie moderne. Tout y est calqué sur leurs vues & leurs faux principes; & pour peu que l'on soit instruit de la manière de penser de l'Historien, on peut dire d'avance, à chaque événement qui se présente, la tournure que son imagination y donnera, & les réflexions toutes neuves qui vont suivre.

Dans d'autres genres encore plus propres à faire illusion, on ne peut trop s'étonner, quand on considère tout cet appareil de science, cette pompe d'expressions, cette richesse de détails, cette profondeur de calcul, cet air imposant

d'hommes & de mœurs , pleins d'art & d'imagination (i) ; nous arrangerons les

de démonstration que nos Philosophes employent pour étayer les suppositions les plus gratuites & les plus déraisonnables systèmes. Ils vont parler , dans l'étendue de deux ou trois cent pages , tout le jargon de la Physique & des Mathématiques , pour établir une opinion bizarre , un fait controuvé , une cause imaginaire , tandis que deux ou trois réflexions simples & communes , que la moindre teinture de ces deux sciences , peut faire naître , vont tout renverser. Ces systèmes si bien étayés semblent , au premier coup d'œil , former le plus sublime & le plus solide édifice : soufflez sur un si bel ouvrage , & il ne reste pour tout fondement que des absurdités.

(i) » Ce ne sont point les Philosophes qui
 » connoissent le mieux les hommes ; ils ne les
 » voient qu'à travers les préjugés de la philo-
 » sophie , & je ne sache aucun état où l'on
 » en ait tant. *« M. Rousseau.*

» Les Philosophes même , dit M. d'Alem-
 » bert , fomentent les préjugés qui leur sont
 » utiles , avec autant d'ardeur , qu'ils tâchent
 » de renverser les préjugés (& plus souvent

faits au gré de nos opinions, & toujours, pour prouver contre la Religion quelque grande vérité.

- Cinquièmement, ensuite de cette tolérance universelle nous donnerons pour premier article de croyance, pour premier moyen de salut, „ de penser & „ d'agir librement; „ de douter de tout, & de ne rien croire; d'admettre tous les systêmes, hors celui de la Religion, comme ayant tous leurs raisons & leurs vraisemblances; de fonder la plus haute sagesse sur le plus modeste pyrrhonisme; & de faire évanouir ainsi tout l'orgueil dogmatique & toute la confiance théologique. Tolérer tout, parce qu'on n'est sûr de rien; deux principes qui tiennent l'un à l'autre, & qui, dans la pratique, feront de la terre le séjour de la paix & de la concorde, ou comme les superstitieux l'appellent, un paradis anticipé.

En établissant la liberté de penser, il

„ encore les vérités) qui leur nuisent. „ *Essai sur les Gens de Lettres.*

est clair que nous nous réserverons la liberté de tout dire. En effet, que serviront à nos vues qu'on nous laisât l'une, si l'on prétendoit nous ôter l'autre ? & comment se feroit la communication des lumières, s'il ne nous étoit pas libre de les réparer ? On appellera cette heureuse hardiesse, effronterie, licence ; Mais „ le Public „ éclairé fait qu'il est utile de tout penser „ & de tout dire (k) ; & que les erreurs „ mêmes cessent d'être dangereuses, lorsqu'il est permis de les contredire, . . . „ elles se déposent bientôt d'elles-mêmes „ dans les abîmes de l'oubli ; & les vérités „ seules surnagent sur la vaste étendue „ des siècles. “ Si quelques-unes de ces vérités sont nécessaires, ce sont sur-tout

Préface du
vre de l'Es-
is.

(k) Un homme connu par son esprit & ses lumières, a dit cependant avec assez de fondement, „ il est dangereux d'apprendre au „ peuple à raisonner. “ (Sur-tout lorsqu'on risque de lui apprendre à raisonner si mal.) „ Il „ ne faut pas l'éclairer trop, parce qu'il est „ impossible de l'éclairer assez. “ *L'Abbé Trublet.*

es nôtres , puisqu'elles rompent toutes les chaînes de la contrainte & de l'esclavage (1).

Sixièmement , après avoir endormi

(1) Oui , sans doute , & avant toutes choses les liens de la Religion. Toutefois , à en croire M. de Voltaire , dans le *Traité même de la Tolérance* , chap. 20. » Par-tout où il y » aura une société établie , une Religion sera » nécessaire. Les loix veillent sur les crimes » publics, & la Religion sur les crimes secrets. «

On veut nous ôter la Religion : hé quoi , » la Religion ! cet objet grand & sublime , la » sanction la plus inviolable des loix , la seule » loi que l'homme porte toujours avec lui , » la seule qui place le supplice à côté du crime » dans le cœur du méchant , aussi réprimante » dans la nuit du secret qu'à la face de la terre , » aussi redoutable à celui qui peut tout , qu'à » celui qui habite sous le chaume , frein nécessaire , frein universel , cent fois l'écueil » des emportemens d'un peuple aveugle , cent » fois couvert d'écume par le despote étonné » de trouver une Puissance supérieure à la » sienne. « *Eloge de Dumoulin, par M. Henrion.*

On veut nous ôter la Religion ! & pour

pendant quelque temps les hommes par les beaux noms de grand être, de loi naturelle, & les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent, par lequel nous gazonons nos véritables sentimens, & nous affoiblissions aux yeux encore timides du profane vulgaire l'éclat de la vérité.

» Il est temps que la raison injustement
 » dégradée quitte un ton pusillanime qui
 » la rendroit complice du mensonge &

chacun de nous en particulier, quelle perte peut être comparée à celle-là? Quelles ressources reste-t-il à celui qui se refuse à ses tendres impressions & à son éclatante lumière? » De
 » combien de douceurs n'est-il point privé?
 » Quel sentiment peut le consoler dans ses
 » peines? Quel spectacle anime les bonnes
 » actions qu'il fait en secret? Quelle voix
 » peut parler au fond de son ame? Quel prix
 » peut-il attendre de sa vertu? comment doit-il
 » envisager la mort? « (Quel bon usage
 peut-il faire de la vie?) *M. Rousseau.*

» du

» du délire. La vérité est une; elle est
 » nécessaire à l'homme, elle ne peut ja-
 » mais lui nuire *. « Voici le moment où
 elle doit briller de toute sa lumière : c'est
 l'heureux temps de la révolution prédite
 par nos sages : c'est le grand siècle où
 l'univers entier va devenir philosophe. Il
 faut donc que quelqu'un de nos chefs
 fasse paroître un de ces ouvrages vraiment
 philosophiques & pensés fortement, où
 sans détour on prêche le matérialisme;
 cette doctrine déjà préparée, annoncée
 par tant d'écrits, mais pas encore aussi
 hautement publiée, aussi parfaitement
 développée, qu'il seroit à désirer.

Là, au mot *Dieu*, cet épouvantail des
 foibles & des imbécilles (& jusqu'ici
 presque tout l'univers l'a été) on substi-
 tuera le grand mot de *nature*, en tâchant
 de le définir un peu clairement, s'il est
 possible. (m).

(*) Voyez les dernières lignes de la note
 (c) ci-dessus: *Jamais, disent-ils, &c.*

(m) En voici après tout une définition assez

Qu'on y prenne garde, c'est ici l'article important. Si on laisse au peuple ce phantôme de la divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus universel,

nette, & même assez complete pour quiconque ne veut appercevoir dans l'univers que du mouvement & de la matiere. C'est dommage que, ne nous offrant que des effets, elle rappelle à l'esprit l'idée même de la cause qu'on veut détruire. A l'égard de l'exemple qui la fuit, il serviroit plutôt, ce semble, à l'obscurcir qu'à la rendre plus sensible.

» La nature, dans la signification la plus
 » étendue, est le grand tout, qui résulte de
 » l'assemblage des différentes matieres, de
 » leurs différentes combinaisons, & des diffé-
 » réns mouvemens que nous voyons dans l'u-
 » nivers. La nature, dans un sens moins éten-
 » du, ou considérée dans chaque être, est le
 » tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire,
 » des propriétés, des combinaisons, des mō-
 » vemens ou façons d'agir, qui le distinguent
 » des autres êtres. C'est ainsi que l'homme
 » est un tout, résultant des combinaisons de
 » certaines matieres, douées de propriétés
 » particulieres, dont l'arrangement se nomme

le plus enraciné de tous , nous ne tenons plus rien. Les attributs de sagesse , de justice , d'amour pour l'ordre & pour le bien reparoîtront toujours ; & avec eux renaitra la loi naturelle ; avec eux se reproduiront les idées de châtimens & de récompenses après cette vie ; par eux le Christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin , il y a entre l'idée de Dieu , telle qu'on l'avoit imaginée , & la loi naturelle , entre celle-ci & la Religion du Chrétien , plus de liaison qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection , qui semble attachée à cette dernière , paroît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé , il seroit assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme

« organisation , & dont l'essence est de sentir , de penser , d'agir , en un mot , de se mouvoir d'une façon qui le distingue des autres êtres avec lesquels il se compare. »
Système de la Nat. chap. 1.

à la sainteté & à la gloire , tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir que ce que nous admirons le plus dans l'univers , peut être expliqué (*n*) par des combinaisons fortuites , ou pour parler plus juste , par l'essence nécessaire des choses , par

(*n*) » C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges de nier ce qui est , & d'expliquer ce qui n'est pas. « *M. Roussseau*. Voyez au reste sur toutes ces explications si heuteuses , dont *le Système de la Nature* est rempli , l'ouvrage de *M. Holland* : il est vrai qu'en fait de Physique , de Géométrie , d'Astronomie , & dans tout ce qui concerne les hautes sciences , dont l'Auteur du système emprunte souvent les termes pour faire illusion , celui-ci est traité poliment par son adversaire comme un enfant ; mais il faut avouer qu'il le mérite bien ; & , qu'à l'extrême différence de raisonnement qu'on remarque entre eux , on croit voir dans *M. Holland* un Athlète vigoureux , un Géant , qui se joue d'un Pymée.

les loix du mouvement & les propriétés de la matiere (o).

Ici reviennent ces grandes questions, énoncées par de grands mots déjà tout propres à étonner & à faire impression par eux-mêmes : » Si la matiere morte se

Interpre
de la Nature

(o) » L'univers , ce vaste assemblage de » tout ce qui existe , ne nous offre par-tout » que de la matiere & du mouvement. « *Syst. ch. 1.* » Mais , nous dira-t-on , d'où la nature » a-t-elle reçu son mouvement ? Nous répon- » drons que c'est d'elle-même , puisqu'elle est » le grand tout , hors duquel conséquemment » rien ne peut exister. « *Syst. ch. 2.*

Pour faire tout sortir de ces deux principes , le mouvement & la matiere , l'Auteur du *Système de la Nature* , cet ouvrage si vanté par ceux qui osent tout lire & n'approfondissent rien , qui prennent des mots pour des idées , & des déclamations pour des preuves , établit premierement , que » c'est à la physique & à » l'expérience que l'homme doit recourir dans » toutes ses recherches ; que c'est par nos sens » que nous sommes liés à la nature univer- » selle ; que c'est par eux que nous pouvons

Chap. 1

« combine avec la matiere vivante? comment se fait cette combinaison? quel en est le résultat? si les moules sont les

« la mettre en expérience & découvrir ses secrets; & que toutes les erreurs des hommes sont des erreurs de physique. « Mais quelle physique, quelle expérience, quels sens, nous montrent *la nature universelle*, le grand tout, hors duquel rien ne peut exister? Quelle expérience, quels sens nous montrent notre ame, & nous apprennent, en dépit des preuves invincibles que nous avons de la spiritualité, qu'elle n'est elle-même qu'une combinaison du mouvement & de la matiere? Quelle expérience, quels sens, quelle physique, un peu plus éclairée que celle qui de l'eau & de la farine fait naître des êtres organisés, nous disent que les loix du mouvement & les propriétés de la matiere suffisent, & ont dû suffire par elles-mêmes dès l'origine, pour mettre de la vie, du sentiment, de l'ordre, de l'intelligence, de la sagesse dans l'univers & dans les combinaisons sans nombre qu'il nous présente? Quel nouveau chef-d'œuvre ces loix & ces propriétés enfantent-elles sous nos yeux;

» principes des formes ? ce que c'est qu'un
 » moule ? si c'est un être réel & préexis-
 » tant , ou si ce n'est que les limites in-
 » telligibles d'une molécule vivante unie

& quel être organisé produisent-elles , qui n'ait son germe ? Quel est celui de nos sens qui a pu nous apprendre que la matière est éternelle ? Quelle expérience , quelle physique , & quels sens nous disent qu'il n'y a point de Dieu ? Ah ! s'il falloit que les hommes , afin d'éviter les erreurs de physique , attendissent pour se déterminer , pour juger , pour faire usage du sentiment & de la raison , les expériences de nos Sages , on en feroit le genre humain ?

Pour ne pas nous laisser séduire par leurs faux principes , reconnoissons que l'expérience & les sens ne nous apprennent que des vérités particulières dont on ne peut former une proposition générale , sans risquer de se tromper , tandis que l'évidence au contraire nous conduit sûrement , & par sa propre lumière , aux propositions les plus universelles. Qu'un homme , par exemple , qui , dans les temps les plus reculés & parmi d'anciens peuples , n'eut jamais vu de Nègre , & qui n'en eut jamais

» à de la matiere morte ou vivante; limi-
 » tes déterminées par le rapport de l'éner-
 » gie en tout sens, aux résistances en tout
 » sens? " Questions savantes & profondes,

entendu parler, eut dit d'après une expérience constante & uniforme par rapport à lui & à tous ceux qui l'environnoient, que tous les hommes sont blancs, il se seroit certainement trompé; mais que ce même homme, partant d'un principe évident par la nature même des idées qu'il renferme, eut affirmé que le tout est plus grand que sa partie, il eut avancé une vérité incontestable & que rien ne peut démentir. Tant il est vrai que l'évidence toute seule est infaillible, & que sans son secours l'expérience même ne l'est pas; c'est ce que démontrent toutes les vérités géométriques, qui sont telles à nos yeux, sans qu'il soit besoin d'instrumens ni d'expériences pour les vérifier, & à qui il suffit d'être des corollaires évidens de propositions évidentes par elles-mêmes.

En second lieu, l'Auteur du système établit dans son second Chapitre, que *le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement*

par lesquelles nous aurons si heureusement présumé dans d'autres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand soin d'établir, » qu'il n'y a point d'ordre proprement dit dans la nature . . . que ce que

Syst. de l
Nat. ch. 5.

de la matiere , qu'elle se meut par sa propre énergie , qu'il est de l'essence de la matiere de se mouvoir ; & il le prouve par cette unique assertion , que toute particule de matiere est en mouvement. Mais en accordant cette assertion si peu démontrée , il ne s'en suivroit nullement , de ce que toute matiere se meut , qu'elle se meut nécessairement.

Troisièmement , l'Auteur établit dans le même Chapitre , que *tout ce qui se meut est mu par un autre être ; en sorte qu'à parler strictement , il n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps de la nature , c'est-à-dire , selon la définition même de l'Auteur , de ces mouvemens , qui font qu'un corps agit & se meut par sa propre énergie ; car s'il existoit , dit-il ailleurs , un tel être , il auroit la force d'arrêter ou de suspendre lui seul le mouvement dans l'univers ?*

Chap. 14

Mais voilà dès le commencement , & dans

tout ce qui fait la base du système
ble contradiction. Rapprochez ces
cipes établis dès le second Cl
selon le premier, *la matière /*
propre énergie ; & selon l'autre,
de mouvemens spontanés, de ce
qui font qu'un corps se meut par
gie ; & nul corps ne se meut ai

Mais, en insistant sur les con
l'Auteur du système, si tout ce q
mil par un autre être, s'il ne se
lui-même, le mouvement ne lui
essentiel, il n'est donc pas de
matière de se mouvoir.

Mais encore, si tout ce qui se
par un autre être, avant qu'o
étoit d'ailleurs en repos : dans la na

» actions qui découlent des propriétés des
 » êtres , tant qu'ils demeurent dans un

& celle d'en mouvoir d'autres ? Cette force , d'où l'a-t-il reçue dans l'origine , & où l'a-t-il puisée ? Si tout ce qui est dans la nature n'a , comme il s'exprime , que des mouvemens *acquis* & communiqués ; si , selon lui , tels sont même les mouvemens *internes* & *cachés* ; si *la nature est le grand tout , qui comprend tout* , en sorte qu'il n'y ait rien hors d'elle qui ait pu donner le mouvement à la matière ; comment a-t-elle pu se le donner à elle-même ? & que signifie une suite de mouvemens produits , sans aucune cause qui ait eu , hors de cette suite infinie , la force de les produire ?

D'après toutes ces contradictions , que devient un système tout entier qui ne porte que sur elles ? Au reste , ce qu'il y a de plus essentiel à observer , c'est que ces contradictions sont inévitables dans tout système , tel que celui-là : car ou la matière , & toute partie de matière , se meut nécessairement ; ou elle est mue par un autre. Si c'est nécessairement qu'elle se meut , elle ne peut avoir de mouvemens *communiqués* ; parce qu'elle ne peut changer , modifier celui

» état donné * . . . que l'intelligence est
 » une façon d'être & d'agir propre à quel-

qu'elle a , sans altérer sa manière d'être nécessaire , sans altérer son essence : & dès-lors rien ne peut s'expliquer ; rien , ainsi que nous l'avons déjà dit , ne peut être comme il est dans la nature. Si au contraire toute partie de matière n'a que des mouvemens *acquis* , il faut donc recourir à une cause supérieure & étrangère , qui les lui ait donnés.

On ose bien prétendre que Dieu est un être inutile : quel être inutile , que celui , sans lequel on ne peut rendre raison de rien , & tout n'est plus en nous , & hors de nous , que fiction & qu'absurdité ! On parle sans cesse des loix nécessaires du mouvement : oui , sans doute , le mouvement a des loix nécessaires , mais d'une nécessité conditionnelle , hypothétique , comme on l'appelle , & relative à la volonté du premier moteur : or , c'est d'une nécessité absolue , qu'il falloit prouver que ces loix sont nécessaires.

* » Il est dans l'ordre que le feu nous brûle ,
 » parce qu'il est de son essence de brûler : il
 » est dans l'ordre que le méchant nuise , parce
 » qu'il est de son essence de nuire. » *Ibid.* c. 5.

» ques êtres particuliers ; & que si nous
 » voulons l'attribuer à la nature , elle ne
 » seroit en elle que la faculté de se conser-
 » ver par des moyens nécessaires dans son
 » existence agissante. Ainsi en refusant à
 » la nature l'intelligence dont nous jouis-
 » sons nous-mêmes , en rejetant la cause
 » intelligente que l'on suppose son mo-
 » teur ou le principe de l'ordre que nous y
 » trouvons , nous ne donnons rien au ha-
 » sard , ni à une force aveugle ; mais nous
 » attribuons tout ce que nous voyons à
 » des causes réelles ou faciles à con-
 » noître (p).

(p) On voit assez combien tout cela est lu-
 mineux. Et pour surcroît de lumières , l'Aa-
 teur du système prévient ainsi une des plus
 fortes objections qu'on puisse lui faire : » On
 » nous dira , sans doute , que la nature , ren-
 » fermant & produisant des êtres intelligens ,
 » ou doit être intelligente elle-même , ou doit
 » être gouvernée par une cause intelligente.
 » Nous répondrons que l'intelligence est une
 » faculté propre à des êtres organisés , c'est-
 » à-dire , constitués & combinés d'une ma-

4. » Chaque être , dirons-nous encore ,
 » est un individu , qui , dans la grande
 » famille remplit sa tâche nécessaire dans
 » le travail général. Tous les corps agis-

» nière déterminée , d'où résultent de cer-
 » taines façons d'agir , que nous désignons
 » sous des noms particuliers , d'après les dif-
 » férens effets que ces êtres produisent. « *Ibid.*
 . Il faut avouer que cet Auteur est extrême-
 ment heureux dans ses solutions , & qu'il ne
 pouvoit mettre plus de force & de clarté dans
 ses réponses.

Mais parmi tout ce Pathos philosophique ,
 qu'il nous dise comment il pourroit prouver
 que cette intelligence , qui est , selon lui , une
 faculté propre à des êtres organisés , ne seroit
 pas , par cela même , propre à la nature qui
 les renferme & les produit ; car enfin , si nous ,
 qui sommes une très-petite production de
 cette nature , nous réunissons cependant à une
 portion de matière organisée une portion d'in-
 telligence , pourquoi la nature , prise dans son
 ensemble , ne seroit-elle pas une grande ma-
 chine , un grand corps parfaitement organisé ,
 uni à une âme bien supérieure à la nôtre &

» sent suivant des loix inhérentes à leur
 » propre essence , sans pouvoir s'écarter
 » un seul instant de celles suivant les-
 » quelles la nature agit elle-même : force
 » centrale , à laquelle toutes les forces ,
 » toutes les essences , toutes les énergies
 » sont soumises , elle regle les mouve-
 » mens de tous les êtres ; par la nécessité
 » de sa propre essence , elle les fait con-
 » courir de différentes manières à son plan
 » général ; . . . elle les accroît & les al-
 » tère , les augmente & les diminue , les
 » rapproche & les éloigne , les forme &
 » les détruit , suivant qu'il est nécessaire
 » pour le maintien de son ensemble , vers

douée d'une souveraine intelligence ? Ce doute ,
 si peu fondé pour nous , qui reconnaissons ,
 d'après des raisonnemens invincibles , une
 substance purement spirituelle , créatrice de cet
 univers ; mais qui a des fondemens très-réels
 dans le système de l'Athée , combien ne seroit-
 il pas inquiétant pour lui , s'il vouloit rai-
 sonner conséquemment ?

» lequel cette nature est essentiellement
» nécessitée de tendre (q).

C'est d'après ces éclatantes vérités, que nous ferons voir que c'est sans ordre,

(q) *Essentiellement nécessitée. . . . par la nécessité de sa propre essence. . . . Force centrale, à laquelle toutes les forces, toutes les essences, toutes les énergies sont soumises. . . . Des essences soumises ! soumises à une autre essence ! des essences par-tout ! Quelle heureuse manière de philosopher, de tout expliquer ; & quel nouveau jour cette méthode répand sur toute la nature ! Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est cette nature, qu'on a définie ; le grand tout, qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers ; cette nature, qui n'est dès-lors qu'une idée abstraite, qu'un mot vuide de sens, si on l'applique à un être particulier ; cette nature dénuée d'intelligence ; & qui cependant se trouve essentiellement nécessitée de tendre vers un but, vers un plan général, qui est le maintien de son ensemble.*

Chap. 1.

Chap. 4.

sans intelligence, & seulement en conséquence des loix nécessaires du mouvement, & des propriétés de la matiere, que le soleil, par exemple, ce globe ardent & lumineux, a été formé par l'embrâsement d'une planete, qui s'est si justement trouvée à telle distance plutôt qu'à telle autre : que par une suite des mêmes loix notre terre pourroit bien s'enflammer à son tour, & devenir soleil pour un autre monde, qui, dans le temps précis, se trouveroit avoir besoin de sa chaleur & de sa lumiere : que tous les astres s'attirant, se repoussant en raison de leur masse & de leur distance, gravitant les uns vers les autres, & vers un centre commun, suivent par des loix si simples leur marche constante & réguliere, sans que ces loix

le maintien du tout par le *changement continuel* de ses parties, qu'elle force de concourir au bien général de la grande famille. Parmi tant de merveilles, tant de mystérieuses contradictions, qui ne s'écrieroit avec nos Sages : ô nature ! ô ma mere ! que tu dis de choses à mon esprit & à mon cœur !

aient d'autre principe qu'elles-mêmes, sans que cet arrangement, ce rapport des astres entre eux, leur distance & leur masse réciproque, si justement combinées pour les effets qui en résultent, aient été réglées d'une manière si précise, autrement que par la nécessité des choses; nécessité qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente : que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables, & si heureusement rencontrés, que nous y appercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence & les propriétés de la matière (r).

(r) C'est donc ainsi, & par les propriétés

Ici , comme sur tout le reste , il s'agit moins de raisonner , de prouver , que d'embrouiller , d'envelopper , de nier , d'affirmer , de répéter & de conclure ; & au fond le poste le plus tenable pour nous , c'est le scepticisme. Nous aurons contre nous des Géometres profonds , les plus savans Astronomes , les Physiciens les plus éclairés ; car ceux-ci croient tous en Dieu ; mais à coup sûr ils se sont trompés , puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous

de la matiere, que les différentes sortes d'abeilles, de guêpes, de chenilles, de teignes, que tous les animaux & tous les insectes ont dès leur naissance, & sans les avoir jamais appris, des procédés si analogues à leurs besoins, si industrieux, si dignes d'admiration aux yeux de l'observateur fidèle ? O que cette matiere, cette force non-intelligente, qui les a si heureusement organisés pour de telles ressources & de tels moyens, avoit d'art & d'esprit ! Voyez l'*Histoire Naturelle des Insectes*, de M. de Réaumur, la *Théologie des Insectes*, de M. Lefser, & la *Contemplation de la Nature*, de M. C. Bonnet.

ferons valoir en notre faveur le système de Newton & ses principes, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité; quelque phrase de Descartes, quoiqu'elle suppose une intelligence qui dispose avec sagesse le mouvement & la matière; quelque expérience de Needham, que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques, si propres à notre système, quoique cet Auteur ne soit nullement favorable au matérialisme (s);

(s) Voici en effet ce qu'il dit dans la Préface sur ses *Observations Microscopiques*, pag. xvj; & son témoignage honore trop la Religion révélée pour ne pas le rapporter ici tout entier. « Depuis quelques années que je me
 « suis amusé à ce genre d'étude, je n'ai jamais
 « trouvé aucuns principes opposés à la Religion que ceux qui étoient faux en Philosophie : il est naturel de croire que j'ai la
 « liberté de rendre ce témoignage dans un
 « siècle où tant de demi-Philosophes traitent
 « avec si peu de ménagement une Religion
 « dont ils paroissent encore moins instruits
 « que de leur prétendue Philosophie. J'ai de

DE LA RAISON. 501
quoique cette expérience , telle qu'il l'a
rendue , ne prouve en aucune maniere
ce qu'on lui fait prouver ; quoiqu'il n'ad-
mette pas même cette sorte de génération ,
considérée, par les meilleurs Observateurs ,
comme une des plus monstrueuses pro-
ductions des siècles d'ignorance , ou une
des reproductions les plus bisarres de la
moderne philosophie (1).

» plus cité fort souvent les propres paroles de
» l'Ecriture-Sainte , & quelque extraordinaire
» que cela puisse paroître dans un Philosophe
» moderne , je n'ai pas honte d'avouer que
» j'y trouve plus de sublimité que dans tous
» les Ouvrages des Philosophes , & que c'est
» à l'Ecriture-Sainte que je dois les plus hautes
» idées auxquelles j'aie jamais été capable de
» m'élever. « Voyez de plus une réclama-
tion bien authentique , & une réponse directe
contre l'Auteur du *Système de la Nature* ,
dans une note ajoutée par M. Needham lui-
même , à l'excellent Livre qui a pour titre ,
la vraie Philosophie , qui se trouve chez Va-
lade , Libraire , rue S. Jacques , & dont il a
été l'Editeur.

(1) Voyez , sur les générations équivo-

Bonnet , tom. 1 , septieme partie
suivans ; les *Considérations sur les*
nifés, du même Auteur , t. 1 , cha
le *Mémoire* de M. Haller , *sur la*
du cœur dans le Poulet ; les *Lettre*
ricain , Lettre onzieme & suivans
moires de M. de Réaumur.

» Pendant combien de siècles ,
vont mieux instruit & plus sage
du *Système de la Nature* , n'a-t-
tenu dans les Ecoles , que la
donnoit naissance aux insectes &
plantes qui paroissent imparfaites
riences de *Rhédi* & de *Micheli* firent
temps ce que le raisonnement n'a
rer ; & celles de MM. de *Réaumur*
en nous faisant connoître de plus e

nous serons bien forts , quand nous aurons parlé de l'énergie de la nature, de son laboratoire secret, de ses filieres , &c. &c. quand nous en aurons appelé si haute-

qu'un vieux mot dépourvu de sens , incapable de produire aucun être organisé. La formation du plus petit des insectes , d'un moucheron , si bien proportionné dans toutes ses parties , n'est pas plus le résultat d'un mouvement confus ou d'un arrangement fortuit , que celle d'un éléphant. La mousse , ainsi que le chêne , est l'enfant de la nature , & la putréfaction n'est qu'un principe destructeur. Aujourd'hui le bled , l'orge , l'avoine , ne sont plus capables de produire de mauvaises herbes dans un champ. On n'en accuse que les graines superflues , mêlées avec les semences ou transportées par les vents , & les terres surchargées de racines inutiles. Les insectes , ainsi que les plantes , deviennent le produit nécessaire d'autres végétaux ou animaux de même espece. La nature , aussi avare dans la dépense , qu'elle est magnifique dans l'exécution , soumet à ses loix immuables jusqu'aux plus petites parties de la matiere , perpétue constamment

ment à l'expérience * ; que nous aurons tout ramené à la Physique , que si de gens savent assez pour relever nos prises ; que nous aurons placé quelques termes de Géométrie , quelques propositions que personne n'ignore , & nous aurons appliquées bien ou mal ; nous aurons équivoqué sur les infiniment grands & les infiniment petits. Par-là moins nous aurons fait un étalage d'édition , qui en impose presque toujours & comme c'est la prévention qui décide nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Septièmement , la connoissance la plus nécessaire à l'homme , ont très - bien les sages de tous les temps , c'est celle

les êtres par d'autres êtres semblables , & la grandeur se reconnoît jusques dans les plus petits objets. « *M. Durand.*

* » Nous n'avons , dit l'Auteur de l'Introduction de la Nature , qu'une expérience lente & une réflexion bornée. Mais avec ces deux leviers , la Philosophie s'est proposée de remuer le monde. «

l'homme

l'homme même ; & c'est à nous encore qu'il étoit réservé de peindre l'homme tel qu'il est. Par-là nous lui ôtons les folles espérances qui le trompent sur l'avenir , & l'empêchent de jouir du présent ; les craintes religieuses & les vaines terreurs qui le rendent lâche & pusillanime , qui l'empêchent de se délivrer de la vie lorsqu'il commence à s'ennuyer de vivre , qui par l'idée d'un mal chimérique le privent souvent d'un bien réel , qui circonscrivent son être & l'usage de ses facultés au lieu de les étendre , qui bornent sa jouissance & empoisonnent ses plaisirs.

L'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent , mais toujours machine. » Il peut
 » être comparé à une harpe sensible qui
 » rend des sons d'elle-même , & qui se
 » demande qui est-ce qui les lui fait ren-
 » dre ? Elle ne voit pas qu'en sa qualité
 » d'être sensible elle se pince d'elle-même ,
 » & qu'elle est pincée & rendue sonore
 » par tout ce qui la touche. «

» Et qu'on ne dise point que c'est dé- *Ibid.* ch. 12.

Tome III.

Y

*Syst. de l'
Nature, pre-
miere partie
chap. 7.*

» grader l'homme que de réduire ses fonctions à un pur mécanisme ; que de le honteusement l'avilir que de le comparer à un arbre , à une végétation à jeûte. . . . Le Philosophe exempt de préjugés n'entend point ce langage inventé par l'ignorance de ce qui constitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre est un objet qui dans son espèce joint l'utile à l'agréable ; il mérite notre affection quand il produit des fruits doux & une ombre agréable. Toute machine est précieuse dès qu'elle est vraiment utile, & remplit fidelement les fonctions auxquelles on la destine. «

O homme ! laisse donc ces vaines prérogatives dont te flattoit un stupide orgueil , & souffre que le sage te ramène à ta véritable dignité.

L'homme tient son rang dans l'échelle des êtres ; il est précisément dans le degré au-dessus de l'Orang-Outang * ; il n'a qu'

* Singes d'une très-grande espèce. Voyez tom. 1 , pag. 568 , notes (d) (e).

Deux facultés « la sensibilité physique & la mémoire ; ces deux facultés lui sont communes avec les animaux. Il leur est supérieur seulement par la différence d'organisation, parce qu'il a des mains, par exemple, & non des pattes ; « ce qui, comme on le voit assez, ne l'empêche pas d'être lui-même un pur animal, un être purement physique. C'est ce que nous prouverons sans difficulté, en faisant dériver toutes les facultés intellectuelles & morales, comme on les appelle, de la faculté de sentir & des opérations de la matière.

De l'Esprit
Discours I
chap. 1.

Ibid.

» Et d'abord vous trouverez que *sentir*
» est cette façon particulière d'être re-
» mué, propre à certains organes des
» corps animés, occasionnée par la pré-
» sence d'un objet matériel qui agit sur
» ces organes, dont les mouvemens ou
» les ébranlemens se transmettent au cer-
» veau. Nous ne sentons qu'à l'aide des
» nerfs répandus dans notre corps, qui
» n'est, pour ainsi dire, qu'un grand
» nerf, qui ressemble à un grand arbre ;

Syst. de
Nature, pre-
mière parti-
chap. 8.

» en sorte qu'une matiere brute
» sible cesse d'être brute & in
» s'*animalisant*, c'est-à-dire ,
» binant avec l'animal. Tou
» n'est qu'une secousse donnée
» ganes; toute *perception* est ce
» propagée jusqu'au cerveau ;

(u) » L'animal , comme l'e
» clairement le savant Auteur de
» *tion de la Nature* , est un syst
» técules organiques , qui , par
» d'une sensation semblable à
» obscur & sourd , que celui qu
» matiere leur a communiquée ,
» binées jusqu'à ce que chacune a
» la place la plus convenable à

est l'image de l'objet à qui la sensation
& la perception sont dues. La *réflexion*
est l'exercice du pouvoir qu'a notre organe
intérieur de se modifier lui-même,
de se replier sur lui-même. Le *jugement*
est la faculté qu'a le cerveau de comparer
entre elles les modifications ou les
idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir
de réveiller en lui-même, afin d'en découvrir
les rapports & les effets.

Les molécules de la matière qui produisent toutes les opérations de l'entendement, peuvent être comparées à des
des pipés, c'est-à-dire produisent tous
jours certains effets déterminés ; les molécules
étant essentiellement variées par elles-mêmes
& par leurs combinaisons, elles sont pipées
pour ainsi dire d'une infinité de manières. La tête
d'Homère ou la tête de Virgile n'ont été que des
assemblages de molécules, ou si l'on veut
des *dés pipés par la nature*, c'est-à-dire,
élaborés de manière à produire l'Illiade
ou l'Enéide.

Ibid. 5^e part. chap

Toutes ces notions sur l'entendement

510 LES ÉGAREMENS

humain sont claires , nettes , précises , & ne supposent évidemment que du mouvement & de la matiere (*x*). De même
 „ ce n'est qu'une secousse distincte ou la
 „ modification marquée qu'éprouve le

id. prem.
t. chap. 8.

(*x*) En effet , tout cela est , on ne peut pas plus évident. Qu'y a-t-il , par exemple , qui explique mieux ce que nous appelons *sensir* , que cette façon particulière d'être remué , propre à certains organes des corps animés , & ce grand nerf , qui ressemble à un grand arbre , dont les rameaux éprouvent l'action des racines communiquée par le tronc ? Qu'y a-t-il qui se ressemble davantage que la *secousse* donnée à mes organes , & la *sensation* qu'elle me fait éprouver ; que la *secousse* propagée jusqu'à mon *cerveau* , & la *perception* qu'elle occasionne ; que le *repliement de l'organe intérieur sur lui-même* , & ma *réflexion* ? Secousse , organe , cerveau , matiere qui se modifie , qui se replie ; & sensation , idée , perception , réflexion , c'est exactement la même chose. Une matiere brute & insensible , qui , en s'animalisant , forme la sensibilité de l'animal ; une harpe qui rend les sons d'elle-

» cerveau , qui constitue la *conscience*. On
 » nomme *esprit* , *sagesse* , *bonté* , *pru-*
 » *dence* , *vertu* , des dispositions ou des
 » modifications constantes ou passagères de
 » l'organe intérieur qui fait agir les êtres
 » de l'espèce humaine. *L'amour de soi* n'est
 » qu'une tendance ou direction , qu'une
 » *gravitation sur soi* , qu'une *force d'in-*
 » *ertie* ; le *penchant* pour un objet quel-
 » conque , qu'une *attraction* telle qu'elle
 » est répandue dans toute la nature ; la
 » *haine* qu'une *répulsion* : car c'est ainsi

même , qui se pince elle-même , & se de-
 mande qu'est-ce qui la rend sonore ; une
 modification de l'organe intérieur , qui forme
 la prudence ; une secousse qui se sent elle-
 même , qui réfléchit sur elle-même , & qui
 forme la conscience ; quelles lumières & quelle
 philosophie ! Des dés pipés ; des molécules
 pipées pour former l'*Illiad* ; une infinité de
 molécules qui se pipent les unes les autres
 par leurs combinaisons ; toute une nature qui
 se pipe , qui est pipée par elle-même : ah !
 s'est écrié un homme de bon sens , quelle pi-
 perie que tout cela !

» que l'attraction rapproche tous les êtres,
 » lorsqu'ils sont dans la sphere de leur
 » action réciproque, & la répulsion les
 » sépare. «.

Ce système physique, si simple, si lumineux, si fécond, explique tout, & répond à tout. C'est celui de la sympathie & de l'antipathie, ramené à des principes évidens; ce ne sont plus les qualités occultes de l'ancienne philosophie, ce sont les vraies propriétés de la matière.

De-là il résulte que tout est nécessaire dans l'homme comme dans le reste du monde physique; qu'en lui il n'y a point de liberté; que tout y est sujet aux mêmes effets, aux mêmes loix, aux mêmes mouvemens que le reste de la nature; » avec
 2. » cette différence cependant qu'il est mu
 » par un organe intérieur, qui a ses loix
 » propres, & qui est déterminé nécessairement en conséquence des idées, des
 » perceptions, des sensations qu'il reçoit
 » des objets extérieurs. . . . Les hommes
 » deviennent bons ou méchans d'après la
 » manière dont ils agissent les uns sur les.

» autres *. « Tout ceci équivaut à une démonstration ; & rien sur-tout ne me paroît mieux imaginé que cette doctrine de l'*organe intérieur*. Elle porte avec elle , pour caractères essentiels , la clarté , la simplicité & la précision.

Si l'homme n'est pas libre , il n'y a point pour lui de bien & de mal moral , point de vice ni de vertu ; & dès-lors tous les fers sont rompus , toutes les entraves sont brisées ; l'homme n'a plus qu'à suivre son penchant , qui d'ailleurs le détermine nécessairement. Aussi ne pouvons-nous trop élever les passions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage sur la froide & imbécille raison ; nous les présenterons comme le mobile des grandes actions , & la source unique du vrai bonheur. » Ce sont les passions fortes. De l'Esp
 » qui font exécuter les actions courageu-
 » ses , & concevoir ces idées qui font
 » l'étonnement & l'admiration de tous les

* Oui ; c'est-à-dire , en proportion de leur masse & de leur distance.

514 LES ÉGAREMENS

» siecles. J'entends par passion forte, une
 » passion dont l'objet soit si nécessaire à
 » notre bonheur que la vie nous soit in-
 » supportable sans la possession de ce
 » objet *.

de la
 pré-
 artie,
 7.

Et après tout, » si nous examinons les
 » choses sans prévention, nous trouve-
 » rons que la plupart des préceptes que la
 » Religion, ou que la morale fanatique
 » & surnaturelle, donne aux hommes,
 » sont aussi ridicules qu'impossibles à pra-
 » tiquer. Interdire les passions aux hom-
 » mes, c'est leur défendre d'être hommes;
 » conseiller à une personne d'une imagi-
 » nation emportée de modérer ses desirs,
 » c'est lui conseiller de changer son orga-
 » nisation, c'est ordonner à son sang de
 » couler plus lentement; dire à un hom-
 » me de renoncer à ses habitudes, c'est

* Il est vrai que la soif de l'or, l'ambition, le desir de la vengeance, l'amour de la volupté, toutes les passions en un mot, portées à un certain excès, sont bien propres à faire produire de grandes & belles choses.

« vouloir qu'un Citoyen , accoutumé à se
« vêtir, consente à marcher tout nud. (y) »

Ici cependant , & lorsqu'il est question de vérités qui ont rapport aux mœurs , il pourroit suffire , dans de certains cas , de poser les principes , sans en tirer les conséquences. Que dis-je ! Il seroit peut-être encore nécessaire , pour adoucir aux yeux du vulgaire une doctrine si relevée & si contraire à ses préjugés , d'inviter fortement les hommes à la vertu , de déclamer contre leurs vices , de leur faire sentir combien ils se sont détournés des sentiers

(y) Il n'est personne , qui , avec un peu de sens & de droiture , n'ait horreur d'un pareil langage , & n'en reconnoisse l'absurdité. Hélas ! à quoi est-il bon qu'à excuser tous les vices , à autoriser tous les crimes , & à étouffer sans retour le cri de la raison & de la conscience ? Opposons à de semblables maximes ce qu'a dit en un endroit M. Rousseau : « Je me crois
« moins coupable en me reprochant mes
« fautes , qu'en m'efforçant de les justifier ;
« & je regarde comme le comble du crime de
« vouloir en ôter les remords. »

de la vérité & du bonheur, de leur parler de l'honnêteté, de la bienfaisance, de l'empire des mœurs & de la sagesse.

Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté : c'est la contradiction qu'on pourroit trouver entre nos principes & nos raisonnemens. Si tout est nécessaire, nous dira-t-on, si l'homme est lui-même sous l'empire de la nécessité, pourquoi faire un livre pour l'éclairer ? Il est ce qu'il doit être : des causes nécessaires ont amené son état actuel, & toujours pour le bien de la grande famille, pour le maintien du tout, auquel la nature qui soumet toutes les forces, toutes les essences, tous les êtres, est essentiellement forcée de tendre ; il est, comme tout le reste, dans l'ordre de la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Ce sont les essences des choses qui ont amené ses idées, ses vues, ses penchans, & jusqu'à sa religion que vous voulez détruire. La nature est-elle donc contraire à elle-même ? Prétendez-vous contrarier vous-même son ouvrage, sous

prétexte de le rétablir ? L'homme , qui n'a point de mouvemens spontanés , qui n'est point libre , peut-il se dépraver lui-même ? La nature se déprave-t-elle ? Empêcherez-vous ailleurs la pierre d'être pesante , le feu de brûler , l'homme d'être méchant , si par son tempérament & son organisation il est nécessité à l'être ? « Il » est dans l'ordre que le méchant nuise , » parce qu'il est de son essence de nuire. « Pourquoi donc , & à quoi bon tant d'instructions , d'exhortations , d'éloquentes déclamations ? Instruisez la pierre qui tombe , & invitez-la à suspendre sa chute ; reprenez le feu qui brûle , & exhortez-le à réprimer son activité. Si l'homme est un être purement physique , quel plus grand pouvoir prétendez-vous sur lui ?

A tout cela cependant il y a une réponse , & la voici. La même nécessité qui vous force à être bon ou méchant , me contraint à vous exhorter , à vous éclairer , à vous reprendre , à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raison , puisque nous sommes tous sous le fatal

518 LES ÉGAREMENS

empire de la nature & de la nécessité

ibid. sec.
chap. 9.

Au reste il est aisé de sentir » combien
» nos principes sont les seuls qui puissent
» donner à la morale une solidité in-
» branlable. . . . Il ne s'agit que de la fon-
» der, ainsi que nos devoirs sur la nature
» de l'homme, sur les rapports subsistans
» entre des êtres intelligens, qui, chacun
» de leur côté, sont amoureux de leur
» bonheur. . . . En un mot, il faut don-
» ner pour base à la morale la nécessité
» des choses. «

ibid. c. 14.

C'est ainsi que nous pourrons dire avec
autorité & avec fruit : » Sois bon, parce
» que la bonté enchaîne tous les cœurs...
» Sois doux, parce que la douceur attire
» l'affection. . . Sois reconnoissant, parce
» que la reconnaissance alimente & nour-
» rit la bonté. Sois modeste, parce que
» l'orgueil révolte des esprits épris d'eux-
» mêmes. Pardonne les injures, parce que
» la vengeance éternise les haines. . . Sois
» retenu, tempéré, chaste, parce que la
» volupté, l'intempérance & les excès
» détruiront ton être & te rendront mé-
» prisable. «

Toute cette morale, établie en dernier ressort sur notre propre intérêt, porte, comme on le voit assez, sur le seul fondement raisonnable, le seul que rien ne puisse ébranler (χ). On n'aura pas besoin

(χ) Non, rien ne l'ébranlera ce fondement, que le desir même du bonheur, par lequel on prétend nous *obliger*. Combien de circonstances où l'intérêt de la vie présente se trouve en opposition réelle, ou du moins très-apparente avec nos devoirs ! *Sois reconnoissant, dites-vous, parce que la reconnoissance alimente & nourrit la bonté.* Mais il y a telle occasion, où je gagnerois plus en un moment à être ingrat, qu'à prétendre me ménager pour la suite de nouveaux bienfaits par la reconnoissance. Mais encore que devient ce fondement inébranlable de la morale, si je suis » assez malheureusement né pour faire consister mon bonheur à faire le malheur de mes semblables ? « Si d'ailleurs j'adopte cette loi fondamentale d'un de nos Sages, » de faire mon propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible. « Mais enfin, quant à la règle de mes devoirs, prise de la nature de l'homme & des rapports subsistans entre des êtres intelligens,

Discours
l'origine,

520 LES ÉGAREMENS
de recourir aux chimères théologiques
pour régler sa conduite dans ce monde

qu'est-ce qui déterminera d'une manière précise ces rapports, par exemple, les rapports de reconnaissance entre celui qui est obligé & celui qui oblige ; sur-tout lorsque je lis dans certains écrits, que » l'histoire des bienfai-
» teurs ajouteroit un nouveau chapitre à celle
» des tyrans * : « ou bien encore, les rapports du fils à son pere ; lorsqu'après tout j'entends les Philosophes nous dire, que » l'âge qui
» amène la raison met les enfans hors du
» pouvoir paternel, & les rend maîtres d'eux-
» mêmes ; que l'obligation de leur être soumis
» n'est que pour le temps où les enfans sont
» dans un état d'ignorance & d'ivresse ? «

Hélas ! on prétend se passer de Dieu dans le moral comme dans le physique ; & sans Dieu, sans la Religion, tout porte exactement sur rien. O que la Philosophie qui pose Dieu pour principe est une bien plus sage & plus douce Philosophie !

* M. de la Harpe, dans l'Eloge de Catinat, a mieux dit : « Les belles âmes trouvent la reconnaissance trop douce pour permettre qu'on les en dispense. »

visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que sans un Dieu il ne peut y avoir de morale (aa). La nôtre, étant prise de la nécessité des choses, a encore un autre avantage : dans les maux de la vie, elle nous console efficacement. *Nous souffrons*, pouvons-nous dire avec les plus doux sentimens de confiance & de résignation, *parce qu'il est de l'essence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine.*

Ibid Pre
part. 6. 1

Huitièmement, enfin, pour la perfec-

(aa) » Un incrédule, d'ailleurs heureuse-
 » ment né, dit M. Rousseau, se livre aux
 » vertus qu'il aime; il fait le bien par goût &
 » non par choix. Si tous ses desirs sont droits,
 » il les suit sans contrainte; il les suivroit de
 » même s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi
 » se gêneroit-il? Mais celui qui reconnoît &
 » sert le pere commun des hommes se croit
 » une plus haute destination; l'ardeur de le
 » remplir anime son zele, &, suivant une
 » règle plus sûre que ses penchans, il fait
 » faire le bien qui lui coûte, & sacrifier les
 » desirs de son cœur à la loi du devoir. »

Voyez le
Disc. sur l'o-
rigine, &c. *

A l'égard de la société, » i
» ble d'imaginer pourquoi
» primitif, un homme auro
» soin d'un autre homme
» ou un loup de son sembla
donc, s'il se peut, ramener
ples à cet état où nos bons a
noissoient ni les nœuds du
les liens du sang. » Leurs ui
» moient au hasard, . . . Ils
» avec la même facilité. La r
» d'abord ses enfans pour son
» soin; puis l'habitude les lui
» chers, elle les nourrissoit

» le leur; sitôt qu'ils avoient la force de
 » chercher leur pâture, ils ne tardoient
 » pas de quitter la mere elle-même, ...
 » ils en étoient bientôt au point de ne
 » pas même se reconnoître les uns les
 » autres. « Heureux état ! » Il semble que
 » le genre humain étoit fait pour y rester
 » toujours, & que cet état est la véritable
 » sagesse du monde. . . . Le fer & le bled
 » ont civilisé les hommes & perdu le genre
 » humain. « Dans sa premiere origine,
 avec cette maniere de vivre simple & so-
 litaire, il n'avoit point à réfléchir, à rai-
 sonner; il n'étoit fait que pour sentir; &
 » j'ose presque assurer que l'état de ré-
 » flexion est un état contre nature, & que
 » l'homme qui médite est un animal dé-
 » pravé (bb). «

(bb) Ce n'est pas tout-à-fait dans les mêmes
 termes que s'en explique ailleurs M. Rouf-
 seau lui-même, lorsque dans un endroit du
 contrat social, il dit, en contrariant un peu
 son système : » Le passage de l'état de nature
 » à l'état civil, produit dans l'homme un

Mais enfin, si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enraciné, s'il ne nous est pas possible d'arracher les hommes à cette dépravation,

» changement très-remarquable, en substituant la justice à l'injustice. . . . Ses facultés s'exercent & se développent, ses idées s'étendent, ses sentimens s'ennoblissent; son ame s'élève à tel point que si les abus de cette condition nouvelle ne le dégradent souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour toujours, & qui d'un animal stupide & borné, fit un être intelligent & un homme. »

Il est triste que ce qu'on a cité plus haut soit sorti de la même plume, qui, sur d'autres objets, nous a tracé de si sages maximes, & qu'un homme qui a dit tant de choses bonnes & utiles, mieux que qui que ce soit n'eût pu les dire, ait donné prise sur lui par tant d'endroits.

C'est ainsi, au reste, que s'exprime à son sujet l'Auteur d'une Lettre qu'on a insérée, si je ne me trompe, dans une Edition de ses Œuvres. » M. Rousseau ne nous a pas appris à quoi peuvent servir les systèmes, & quel

à cette contrainte, auxquelles les a réduits la société civile qui les a si fort rapprochés ; il faut du moins tout oser & tout dire , pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les

» a été son but en écrivant. J'ai écrit , dira-t-il ,
 » pour donner aux Genevois de fortes raisons
 » d'aimer leur Gouvernement , pour leur ins-
 » pirer l'humanité , l'amour de la Patrie &
 » de la liberté , & l'obéissance aux Loix.

» Je crois donc entendre M. Rousseau par-
 » lant ainsi à ses concitoyens : Aimez votre
 » Gouvernement ; car l'homme auroit beau-
 » coup mieux fait de n'en point établir. Ai-
 » mez vos semblables ; car nous avons eu
 » tort de sortir de cet état ancien où nous
 » n'aimions que le repos , une femme & la
 » nourriture. Aimez votre Patrie , puisqu'il
 » est vrai que nous devrions n'en avoir ja-
 » mais eu d'autre qu'une caverne ou le pied
 » d'un arbre. Soyez libres , attendu que nous
 » sommes à plaindre de n'être plus dépendans
 » d'un lion ou d'un ours , qui nous auroit fait
 » fuir devant lui. Enfin obéissez aux loix ,
 » puisque vous étiez faits pour n'obéir à au-

de gouvernement. Et n'est-il pas bien étrange
 ie, que » l'homme se soit soumis sans réserve
 » à des hommes comme lui, que ses pré-
 » jugés lui firent reconnoître comme des
 » êtres d'un ordre supérieur, comme des
 » Dieux sur la terre? « . . . C'est le triste
 effet de l'ignorance. » C'est faute de con-
 » noître sa propre nature, sa propre ten-
 » dance, ses besoins & ses droits, que
 » l'homme en société est tombé de la li-
 » berté dans l'esclavage : il méconnut ou
 » se crut forcé d'étouffer les desirs de son
 » cœur, & de sacrifier son bien-être aux
 » caprices de ses chefs. . . . Ils profiterent

» cune. « Si les hommes n'avoient pas de
 meilleures raisons pour être bons citoyens,
 qu'auroions-nous droit d'en attendre ?

Eh, pourquoi faut-il que l'égoïsme manie
 d'avoir son système à part ait enlevé à la
 vérité le mortel le plus propre à la peindre
 en traits de feu, & à la graver dans tous les
 cœurs ? Puisse-t-il y revenir un jour ! Il sera
 sans doute une de ses plus belles conquêtes ;
 mais, à coup sûr, il recevra d'elle plus d'hon-
 neur encore qu'il ne pourra lui en faire.

» de l'erreur de l'homme pour l'asservir,
 » le corrompre, le rendre vicieux & mi-
 » sérable. «

C'est donc contre eux qu'il faut déclamer avec une nouvelle force & un noble enthousiasme. Il faut souffler l'esprit Républicain dans les monarchies, armer par nos écrits & nos discours les Sujets contre leurs Princes, faire la guerre aux Rois de la Terre, comme aux Dieux du Ciel, briser le sceptre dans leurs mains,
 » rendre à la société le pouvoir de révo-
 » quer celui qu'elle accorde à ses Souve-
 » rains, à ses Législateurs, à ses Magis-
 » trats, à ses Représentans, quand son
 » intérêt l'exige; de changer la forme de
 » son gouvernement (cc); d'étendre ou

Systèn
la Nat.
miere ps
chap. 9.

(cc) » Les Gouvernemens peuvent se dis-
 soudre, est-il dit dans l'Encyclopédie, quand
 les Puissances législative ou exécutrice agissent
 par la force au-delà de l'autorité qui leur a été
 commise. « Au mot *Gouvernement*.

Eh, que nos Sages nous disent donc par
 quelle mesure bien exacte on pourra fixer le

» de limiter le pouvoir qu'elle confie à
 » ses chefs, sur lesquels elle conserve tou-
 » jours une autorité supreme, dont elle
 » ne peut se dessaisir. (*dd*). «

point précis où ces Puissances auront passé leur autorité, de manière à mériter qu'on les en dépouille ; & qui est-ce qui aura droit de déterminer ce point critique où tout Gouvernement peut se dissoudre ? Qui ne voit que de pareilles maximes assujettiroient bientôt tout Etat policé aux caprices d'une multitude effrénée, conduite par des Chefs ambitieux, toujours prêts, comme les Tribuns de l'ancienne Rome, à crier contre l'abus de l'autorité, & à couvrir leur intérêt personnel du phantôme apparent du bien commun ? Je passe sous silence bien d'autres maximes non moins pernicieuses, auxquelles on peut faire la même réponse, & qui se trouvent consignées dans cette foule d'écrits que l'esprit d'impiété & de révolte ne cesse de répandre parmi nous.

(*dd*) Indépendamment de ce que nous enseigne la Religion révélée, que ces prétendus Sages ne reconnoissent pas, & en supposant même qu'à la prendre dans son origine, toute

Pour

Pour y parvenir , ne craignons pas de dire des Souverains tout le mal que nous

autorité dans les Chefs porte essentiellement sur le consentement & la volonté des membres , il faudroit prouver , en effet , que la société , pour son propre intérêt & la plus grande surance de sa tranquillité , n'a pu consentir , une manière expresse ou tacite , à s'interdire l'exercice du pouvoir suprême , dont l'usage entraîneroit tant de maux , sous le prétexte toujours spécieux d'un plus grand bien ; & à déposer tout entier , sous la garantie des loix , entre les mains du Souverain. *Voyez Lettre LIV. ci-dessus.*

Plus , d'ailleurs , on affirmeroit que les lumières naturelles n'ont pu suffire pour produire le consentement de la multitude à se dessaisir de la souveraine puissance , plus on devroit reconnoître la justesse de cette observation de M. Rousseau : » Les dissensions affreuses , les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir , montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison , & combien il étoit nécessaire au repos public que la

530 LES ÉGAREMENS
pourrons (ee) ; de les calomnier, s'il
faut, dans nos histoires & aux yeux de

» volonté divine intervînt pour donner à la
» tonité souveraine un caractère sacré & in-
» violable, qui étât aux sujets le funeste droit
» d'en disposer. Quand la Religion n'auroit
» fait que ce bien aux hommes, c'en seroit
» assez pour qu'ils dussent tous la chérir &
» l'adopter, même avec ses abus, (& il faut
» se souvenir qu'on abuse de tout) puisqu'elle
» épargne encore plus de sang que le fanatisme
» n'en fait couler. » *Discours sur la Religion* ; &c.

(ee) » Supposons, dans une Chaire de Paris, un Orateur élevé à l'école du patriarche des impies du temps, qui débite devant un peuple nombreux cette singulière doctrine :
» Ecoutez, & soyez attentifs ; » Les Souverains
» sont incapables d'aimer, de connoître &
» de récompenser la vertu. Leur science est
» d'être injuste à la faveur des loix ; leur art
» consiste à opprimer la terre ; ce sont des
» barbares sédentaires ; des animaux, pour
» lesquels ceux qui défendent la Patrie ont la
» folie de se faire égorger ; c'est eux qu'il faut
» punir personnellement, & non pas les

l'univers; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs & en maîtres; de leur dire à tout propos les injures les plus outr-

» Troupes qui dévastent les campagnes ; enfin
 » tel homme qu'il plaira au peuple de mettre
 » sur le trône , en jouira à plus juste titre que
 » celui qui l'occupoit par le droit de sa nais-
 » sance *. « Si cet Orateur trouvoit des au-
 diteurs dociles, je dirois à votre Majesté : O
 grand Roi ! tremblez pour votre trône ; crai-
 gnez qu'une main téméraire , enhardie par ces
 discours séditieux , ne vous enleve la couronne
 de dessus la tête ; craignez encore. . . Mais
 que dis-je ! Rassurez-vous : la Religion que
 vous protégez tient un autre langage à vos
 sujets. *Mes enfans*, leur dit-elle , *la puissance*
de votre Prince vient de Dieu , de qui émane
tout pouvoir. Qui résiste aux Puissances résiste
à l'ordre de Dieu même. Vous devez leur obéir ;
non-seulement par crainte , mais encore par
devoir. (Rom. c. 13. v. 1 , 2 , 5 ,) Rendez
à César ce qui appartient à César , & à Dieu

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les Ouvrages
 de plusieurs de nos Sages , dont les textes ne sont que
 trop allés à vérifier.

geantes; de les appeller le vulgaire, populace des Rois; de dégrader leur majesté; de peindre, d'exagérer par-tout l'abus du pouvoir, sans en reconnoître avec les vils Politiques & les froids Moralistes, la prétendue nécessité & les avantages; de frapper le trône & de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des Rois & celle des Pontifes se soutiennent réciproquement; il faut donc frapper en même temps sur l'un & sur l'autre (ff). » Les Ministres

id. sec.
ch. 9.

*ce qui appartient à Dieu. (Matt. 22, 17.)
Soyez donc soumis au Roi, comme dominant sur tous, & à ses Ministres, comme étant envoyés par lui pour protéger le bien & punir le mal; parce que tel est l'ordre de la Providence.
C'est par de telles leçons, ô Roi! que la Religion établit votre trône dans la conscience même de vos Sujets. » Dom Jamin.*

(ff) J'avoue que ceci, par exemple, paroît mal-adroit. Nos Philosophes se font trop pressés de confondre les intérêts des différentes puissances. C'étoit trop d'en vouloir à la fois

1. " Très-Haut, toujours tyrans eux-mêmes,
 2. " ou fauteurs des tyrans, ne crient - ils
 3. " pas sans cesse aux Monarques qu'ils sont
 4. " les images du Très-Haut ? ... Les tyrans
 5. " & les Prêtres n'ont-ils pas combiné avec. *Ibid.*
 6. " succès leurs efforts, pour empêcher les
 7. " nations de s'éclaircir, de chercher la vé-
 8. " rité, de rendre leur sort plus doux, &
 9. " leurs mœurs plus honnêtes ? " Décrons
 donc à la fois & les Rois & les Prêtres
 & les Magistrats : appellons-les des op-
 presseurs, des brigands, des insensés,

Dieu & au Monarque, aux Ministres de la Reli-
 gion & au Ministère public. Par-là ils les unissent
 plus fortement encore, au-lieu de les séparer &
 de les diviser. Ils leur apprennent à connoître &
 à craindre leurs plus dangereux ennemis. Il fal-
 loit s'attacher uniquement à déraciner toute
 idée de Religion dans l'esprit des Peuples ; &
 bientôt après les Peuples se soulevant contre
 l'autorité, l'anarchie seroit venue toute seule.
 O Philosophie ! quelle révolution tu nous pré-
 paroïs, si tu n'eusses pas laissé tomber le
 masque si promptement !

534 LES ÉGAREMENS
des fourbes, des méchans (*gg*); & nous
au contraire, nous prouverons que l'es-
prit philosophique est le grand pacifica-
teur des Etats, & que nous sommes les

(*gg*) C'est ainsi que dans une Brochure très-philosophique, qui parut dans le cours de l'année dernière, en même-temps qu'on sonnoit le tocsin contre les Ministres de la Religion, on appelloit les Magistrats, avant leur rétablissement, des *assassins*, justement punis de s'être montrés les ennemis des Philosophes, & d'avoir vendu aux Prêtres le sang de l'innocent, en sévissant contre le Gentilhomme d'Abbeville, dont tout le crime, il est vrai, étoit d'avoir si publiquement & si indignement outragé la Religion. Je ne citerai pas le libelle qui renferme ces invectives, par égard pour le nom respectable sous lequel ses Partisans ont osé le répandre. Tout ce que je peux dire de cet écrit, c'est qu'en déclamant contre le fanatisme, il est lui-même un modèle de prévention, de fanatisme & de fureur. L'Auteur, comme on l'a très-bien observé, y attribue par-tout à la Religion, ce qui est l'ouvrage des passions que la Religion condamne.

III
ages par excellence , & les amis de la
vérité.

*Au bas du Projet , le Comte reprend &
continue ainsi :*

O mon pere ! quelle sagesse que la leur !
Du plutôt , quels monstrueux excès ! &
quelle frénésie ! il n'y a donc plus rien
de sacré pour la nouvelle philosophie !
Voilà donc réunis sous un même point
de vue les systêmes que j'adoptois , & les
moyens dont ces amis de la vérité se ser-
vent pour les répandre ! Voilà tous les
délires que leurs passions enfantent , &
qu'ils mettent à la place des clartés vives
& pures que la Religion nous présente !
L'exposition même qu'ils nous font de
leurs dogmes insensés & pervers , déga-
gée de toutes les précautions dont ils
usent pour les adoucir , de tout l'étalage
qu'ils emploient pour les faire valoir , ne
suffiroit - elle pas pour les réfuter ? Le
Christianisme a ses preuves , en même
temps qu'il a ses mysteres ; mais eux , que
nous offrent-ils ? Des mysteres sans preu-

ves, accompagnés des plus grandes absurdités. La matière & le mouvement formant de toute part des chefs-d'œuvre par des combinaisons que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle & fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature par-tout en contradiction avec elle-même; des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; des organes de nos sensations, de nos perceptions, confondus avec la sensation & la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre dans les forêts, comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée; la confusion à la place de l'ordre, & l'anarchie substituée à l'autorité civile & à la sagesse du Gouvernement: c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine! la fausseté dans le caractère & les démarches; la hauteur dans les enseignemens & les procédés; l'ironie, l'in-

fective, ou la séduction dans le langage; la bifarrerie, l'affectation dans les mots; l'entortillement & l'enflure dans les pensées; l'enthousiasme & les délires dans l'imagination; la hardiesse & l'inconséquence dans les raisonnemens; la tyrannie dans les opinions, tout en prêchant le tolérantisme; par-tout les cabales, le manège & l'intrigue, l'audace ou la singularité, une charlatanerie perpétuelle; voilà sur quoi se fondent leurs succès: & ils ont pu faire des dupes! & ils ont pu trouver de la considération & du crédit! & ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain! Ah! en effet, le genre humain est donc bien stupide & bien dépravé! Mais que dis-je! leur secte est si peu nombreuse, malgré leur prétendu triomphe & leurs clameurs! elle se décrépite si heureusement de jour en jour *!

* Il n'est pas étonnant que, dans l'esprit des gens sensés & raisonnables, les Philosophes

Encore quelques ouvrages dans le genre de celui qu'ils proposent, dans le genre qu'ils ont essayé avec tant de témérité,

soient tombés dans un si grand discrédit & de sorte de mépris. A quoi s'est terminée en dernier ressort leur Philosophie ? On ne sauroit trop le redire : après de grandes promesses, ils n'ont offert que des paradoxes ; ils ont tout réduit en problème ; ils se sont élevés contre toute autorité ; ils ont détruit tous principes, & étouffé dans les cœurs tout germe de sagesse & de vertu : ils ont flétri tout mérite ; ils ont répandu le fiel & les injures ; ils ont employé l'intrigue & la cabale, la satire & la calomnie ; ils se sont mordus & déchirés les uns les autres ; ils ont multiplié dans leurs Ouvrages, comme dans leurs entretiens, les images licentieuses & les propos indécens : ils ont dégradé les talens, ruiné le goût, corrompu les mœurs : ils ont flatté basement les protecteurs, & déclamé contre les protégés, lorsqu'eux-mêmes ne l'étoient pas : ils ont écrit pour la liberté de la Presse, lorsqu'il étoit question de répandre librement leurs opinions, de détruire la Re-

L'illusion se dissipera entièrement. Avec un peu de droiture & de principes dans ceux qui les lisent, non je ne voudrois que leurs livres pour achever de les décrier.

ligion & le Gouvernement ; & ils ont crié contre elle , lorsqu'on a entrepris de leur répondre & de les démasquer : ils ont publié sur les toits leurs erreurs , dès qu'ils se sont sentis soutenus & encouragés ; & ils se sont honteusement rétractés , quand ils ont eu peur : ils en ont imposé aux simples par le ton équivoque qui régnoit dans leurs écrits ; tandis qu'ils imbibotent du venin de la séduction & de l'erreur ceux , qui , plus au fait de leur langage , avoient le don de les entendre : ils ont eu l'imagination vive , ardente , la tête chaude , & le cœur froid ; inaccessible à la compassion , à l'amitié pure , à l'amour de l'ordre & de la vertu , à un tendre intérêt pour le bonheur des autres hommes ; la sensibilité de l'égoïsme a fait mourir en eux le sentiment : ils ont affecté quelquefois , il est vrai , les grands mots d'honnêteté , de mœurs , de bienfaisance ; ils ont parlé le langage hypocrite de

Mais les principes sont si rares, on se laisse si aisément séduire ! Aussi, mon

zele, de l'humanité, de la bienfaisance; ils en ont fait sonner bien haut quelques œuvres apparentes; & ceux qui ont vécu dans leur intimité, qui ont entendu entre eux leurs discours, qui ont suivi de l'œil leurs démarches, que des circonstances particulières ont associés pour un temps à leurs travaux, à leur conduite, à leurs erreurs, n'ont apperçu en eux que déraison, que désordre, qu'emportement, qu'indifférence pour leurs semblables, & qu'un amour exclusif de leurs folles inventions, de leur gloire, de leur intérêt & de leurs plaisirs. Le Public lui-même s'est désabusé sur leur compte; & comme l'a si bien dit un de leurs plus célèbres Antagonistes, « on a compris » enfin que ces syrenes perfides ne cherchoient » à flatter les hommes par leurs chants, que » pour les conduire à des écueils; & se re- » paître du spectacle de leurs naufrages. Les » breuvages qu'ils présentoient n'ont paru » propres, comme ceux de Circé, qu'à chan- » ger en brutes ceux qui seroient assez im- » prudens pour en approcher les lèvres. »

Le père, je viens de donner ma clef à Veymur pour qu'il brûle sans pitié tous les ouvrages de cette nature que j'avois pris soin de recueillir. Eh, de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie, ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient par ma faute entre les mains d'un infortuné ! Un accès de fureur, une mort violente seroit le triste fruit qu'il retireroit de leur lecture ; & en les brûlant, je la lui aurois épargnée. Ah ! quel fléau pour l'humanité, que nos sages, si selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avoit mis dans le cœur des hommes cet instinct moral, qui combat avec force leurs dogmes impies ; & si d'ailleurs ils ne finissoient par se combattre & se détruire eux-mêmes ! Quelle perte pour nous que celle de la Religion, s'ils avoient pu réussir à nous la ravir pour toujours ! Hélas ! sans elle, nulle croyance à laquelle on puisse se fixer ; nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre, & encore moins à laquelle on puisse s'arrêter : on est entraîné par une pente rapide, on va

542 LES ÉGAREMENS

de desirs en desirs, de jouissance en jouissance, se perdre dans tous les excès, & s'abîmer le plus souvent dans toutes les horreurs de l'infortune & du désespoir : on perd de vue tout ce qu'il y a de plus consolant, pour ne se réserver d'autre espoir que le néant, & d'autres motifs de désignation que la dure loi de la nécessité ; tandis que dans la Religion tout porte la modération, à la tempérance, à la sagesse ; tout concourt à entretenir l'équilibre d'ame, le contentement & la paix au sein même des souffrances ; tout nous soutient, nous anime, nous console, nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, ô mon père ! à la Religion Chrétienne, à ne l'envisager que par son rapport à la vérité & moi j'y croirois aujourd'hui, à l'envisager que par son rapport avec la véritable félicité.

Nos Philosophes, pour mieux jouir s'ôtent les plus surs moyens d'être heureux. Ils s'ouvrent une source intarissable de chagrins & de peines ; & l'unique

Le remède qu'ils préparent à leurs maux, est de se délivrer de la vie. Mais dans leurs principes mêmes, font-ils donc bien certains qu'il n'y ait rien au-delà ? Eh quoi ! la nature, si prévoyante en apparence, & si sage dans sa marche, toute aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations ; cette nature, qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes, comme nécessaires au maintien de l'ordre & de la société ; qui leur a donné universellement les notions du bien & du mal moral ; qui leur a imprimé l'idée & le sentiment de l'immortalité ; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble & les remords au vice, la paix & le contentement à la vertu ; ne pourroit-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un Paradis pour les bons, & un Enfer pour le Matérialiste, pensant comme il pense, agissant comme il agit ? Et n'y auroit-il pas en effet moins de difficulté à le présumer, qu'il n'y en a à

544 **LES ÉGAREMENS**
croire avec ces faux sages que tout ce que
je vois de si bien enchaîné , de si bien
ordonné dans l'univers , a été produit
seulement par une fatale nécessité !

Fin du troisieme Volume.

T A B L E
D E S L E T T R E S
D U P R E M I E R V O L U M E

E T

D E S P R I N C I P A L E S M A T I E R E S
Q U' E L L E S R E N F E R M E N T.

LETTRE I. *Du Marquis de Valmont à son fils, & à sa belle-fille sous le nom d'Emilie.* Son exil : ses inquiétudes par rapport à Valmont : sa tendresse pour ses enfans. Page 1

LETTRE II. *Du Comte de Valmont à son pere.* Sentimens dont il est pénétré à son égard : sa confiance en lui : plaintes & murmures au sujet de sa disgrâce ; elle donne lieu au jeune Comte de lui proposer ses difficultés sur le mal moral, & ses doutes sur la Divinité. Il établit les principes de l'irreligion & du matérialisme. Caractere intéressant d'Emilie ou de la Comtesse de Valmont. 10

LETTRE III. *De la Comtesse au Marquis.* Ouvertures qu'elle fait à son beau-pere au sujet de son mari : son caractere

tere & celui du Baron de Lausanne
ami intime de Valmont. Arrivée
Mademoiselle de Senneville. Page

LETTRE IV. Réponse du Marquis
la Lettre de son fils au sujet de sa
grace. Tendres reproches qu'il lui
sur les motifs de consolation qu'il
enleve : réfutation de ses princip
preuves de l'existence d'une prem
cause intelligente & libre. Fun
conséquences du Matérialisme.

Suite de la quatrieme Lettre. Rép
aux difficultés sur le mal moral.

NOTES de l'Editeur.

LETTRE V. Du Marquis de Val
à Emilie. Sur ses craintes au suj
son mari, & sur les ouvertures qu
lui a faites par rapport au Baro
Lausanne. Confidences réciproq
Sources honteuses, progrès & suit
l'incrédulité : préjugés en faveur
Religion. Conduite que la Cour
doit tenir vis-à-vis du Baron. Nou
disgrâce du Marquis.

LETTRE VI. Du Comte de Val
au Marquis. Plaintes encore plus :
res du jeune Comte sur l'injustice
on use à l'égard de son pere, su
malheurs & sur le triste séjour qu'
force d'habiter. Nouveaux argu

contre l'existence de Dieu , tirés du mal physique. Page 93

LETTRE VII. *Du Marquis à son fils.*
De la situation de son ame au milieu de son exil ; de la nature du bonheur ; & quel est celui dont il jouit dans sa retraite. Leçons d'humanité dans la conduite qu'il tient à l'égard de ses vassaux. Spectacle de la nature. Réponse aux difficultés sur le mal physique. Prix de la Religion. 98

NOTES. 129

LETTRE VIII. *De la Comtesse de Valmont au Marquis.* Sur la liberté de penser & le caractère d'esprit - fort qu'affiche publiquement son mari : son indifférence & sa maniere d'agir envers elle ; celle de Laufane ; sentimens & conduite de Mademoiselle de Senneville. Grossesse de Madame de Valmont entierement déclarée. 133

LETTRE IX. *De la même.* Expressions de sa douleur sur la perte qu'elle a faite du cœur de son mari. Amour de celui-ci pour Mlle. de Senneville. La qualité de mere qu'Emilie doit avoir un jour , adoucit en elle les peines qu'elle souffre comme épouse. Elle s'occupe d'avance des devoirs qu'elle aura à remplir à l'égard de ses enfans , & prie

son beau-pere de lui tracer pour cet
un plan d'éducation. Page 141

LETTRE X. *Réponse du Marquis aux
dernieres Lettres d'Emilie.* Consola-
tions qu'il lui donne : ressources qu'il
lui fait entrevoir dans le caractère de
Valmont : conseils relatifs à la position
où elle se trouve entre son mari , le
Baron & Mlle. de Senneville. Plan d'é-
ducation tel qu'elle le desire ; premie-
rement par rapport au corps ; seconde-
ment par rapport à l'ame , dans ce qui
concerne l'esprit & la raison. Premier
avis sur la Religion. 149

(Ce qui est relatif en genre d'édu-
cation à la Religion Chrétienne , ne se
trouve que dans le second Volume ,
Lettre XLII^e.)

NOTES.

187

LETTRE XI. *D'Emilie au Marquis.*
Triomphe de la Religion dans les af-
flictions & les souffrances. Réflexions
sur la Providence & sur la nouvelle
Philosophie. Départ de Valmont. 200

NOTE sur la Providence.

213

LETTRE XII. *Du Marquis à sa fille.*
Rencontre qu'il a faite du Comte de
Veymur. Tableau de sa famille , &
modele qu'elle présente. Histoire du

Comte , qui sert de suite au plan d'éducation pour tout ce qui concourt à former le cœur. Premières années où M. de Veymur & sa sœur sont élevés par les soins de leur mere. Les précautions & les ménagemens de cette mere tendre & sage , par rapport à ses enfans & à tout ce qui les environne. Recherche qu'elle fait d'un gouverneur , d'un ami pour son fils. Elle le trouve dans la personne de M. d'Orval.

Page 223

NOTES. 258

LETTRE XIII. *De la Comtesse de Valmont à son beau-pere.* Nouveaux sujets d'embarras & de perplexité pour elle. Entretien de Lausanne avec Madame de Valmont dans l'absence de son mari. Fausses confidences de la part du Baron. 268

LETTRE XIV. *Réponse du Marquis.* Suite de l'histoire de M. de Veymur & du plan d'éducation. Conduite de M. d'Orval. Leçons & exemples de sensibilité & de bienfaisance. Caractere de force & de courage à l'égard des hommes & des choses. Reglement des passions & de l'imagination. Etudes propres à l'homme & au citoyen. 280

NOTES. 320

LETTRE XV. *Du Comte de V.*
à son pere. Impression que ses
ont faite sur lui. Ses incertitude
pyrrhonisme; sa franchise & ses
Pag

LETTRE XVI. *Réponse du M.*
Il voit avec plaisir dans son fils u
de droiture à laquelle il en appell
le convaincre. Prix de la vérité
men des dispositions du Comte
égard; le peu de fondement de
ficultés qu'il forme contre elle;
ves de son existence par rapp
nous. Précis sur les principes d
connoissances. Absurdités du Py
nisme.

NOTES.

LETTRE XVII. *Du Marquis*
filie. Fin de l'histoire du Comte
Veymur, & du plan d'éducation
tivement aux mœurs: détails par
liers sur celle que Mlle. de Vey
a continué à recevoir de la part
mere: mort de celle-ci. Nouveau
riage du père de M. de Veymur:
bléau de sa maison, toute différ
de ce qu'elle étoit autrefois: éduca
vicieuse des enfans que lui donne
seconde femme: tristes effets qui
résultent: malheurs de cette fam

Ressources que le Comte avoit trouvées dans M. d'Orval, & qu'il partage par la suite non-seulement avec sa sœur, mais avec sa belle-mère & les enfans du second lit. Devoirs des peres de famille, & douceur qu'on goûte à les remplir.

Page 370

NOTES.

393

LETTRE XVIII. *De la Comtesse de Valmont au Marquis.* Retour du Comte de Valmont à Paris. Accroissement de sa passion pour Mlle. de Senneville. Nouveau piège que le Baron de Lausanne tend à la Comtesse. Conseils intéressés sur les lectures. Avis qu'elle demande à son beau-père à ce sujet, pour elle & pour sa jeune amie. 402

LETTRE XIX. *Réponse du Marquis à Emilie.* De quelle manière elle doit se comporter à l'égard de Mlle. de Senneville. Réflexions sur la lecture des Romans & sur celle des Livres contre la Religion. 411

NOTE.

436

LETTRE XX. *Du Comte de Valmont à son père.* Aveu qu'il lui fait de son amour pour un autre objet qu'Emilie. Ses remords, ses combats. Il a abjuré son pyrrhonisme; mais il ne peut faire taire ses passions. Langage qu'elles tien-

ment au fond de son cœur. Doutes
oppose à la liberté, à l'immortalité
l'ame, à la loi naturelle. Il est
de ne point reconnoître d'autre
de ses actions que ses penchan
s'humilie devant son pere, & fin
de se voir tel qu'il est.

LETTRE XXI. *Du Marquis à son*

Il le félicite de sa confiance en lui
de sa sincérité. Il lui prouve la liti
de l'homme, la distinction du bien
du mal moral, du juste & de l'inj
Il établit les fondemens de la loi n
relle sur la nature des choses & l
rapports nécessaires, sur la raison,
l'amour de l'ordre & du bien c
mun; & il fait porter son obliga
la plus essentielle sur les perfection
la volonté de l'Être suprême. Répo
aux objections que l'on forme co
elle. Contraste entre la raison &
passions.

NOTES.

Note (e). Sur la formule de
devoirs, & la loi générale des
tions comme des Particuliers.

LETTRE XXII. *Du Marquis de V*

mont à la Comtesse. Ses espérances
rapport à son fils. Nouvelle persp
tive qu'il ouvre à Emilie. Ressou
éloign

éloignées que lui laisse envisager M. d'Orval, avec lequel il s'est lié d'amitié chez le Comte de Veymur. Etranges contradictions qu'offre Valmont.

Page 505

LETTRE XXIII. *Du Marquis à son fils.* Suite des réponses aux difficultés que le Comte oppose à la loi naturelle. Elle n'est point une loi trop dure comme il le prétend. Charmes de la vertu, & sa récompense dès cette vie même : accord entre la vertu & le bonheur : exceptions qui confirment la règle. Sanction proprement dite de la loi naturelle : immortalité de l'âme : son immatérialité.

512

NOTES.

537

Note (b). Différence des sentimens qu'on a pour les Grands sans vertu, & pour la vertu dénuée de tout le faste & l'éclat des grandeurs.

Note (c). Sur les avantages de la vertu par rapport aux Etats comme par rapport aux Particuliers. Moyens de la faire revivre dans les mœurs publiques lorsqu'elles sont altérées.

LETTRE XXIV. *Du même.* Suite de la précédente. Développement des preuves sur la spiritualité de l'âme. Combien elle est distincte du corps. Raison

Tome III.

Aa

tes ces verites.

NOTES.

Fin de la Table du pre.

T A B L E
DES LETTRES
DU SECOND VOLUME.

LETTRE XXV. D'*EMILIE* au Marquis. Entretien de la Comtesse avec Mlle. de Senneville, dans lequel celle-ci s'ouvre entierement à son amie. Scene attendrissante entre elles & le Comte de Valmont. Nouvelles dispositions qu'il fait paroître. Craintes d'Emilie par rapport à Laufane. Elle demande conseil à son beau-pere au sujet des spectacles. Page 1

LETTRE XXVI. *Du Comte de Valmont à son pere.* Il a cédé aux lumieres que le Marquis lui a données, & il admet tout ce que renferme la Religion naturelle; mais, se bornant à la prendre pour regle, il regarde tout le reste comme des institutions arbitraires, des enseignemens humains, & prétend que la raison lui suffit. 19

LETTRE XXVII. *Réponse du Marquis à son fils.* Deux excès également dangereux à l'égard de la raison humaine : la trop déprimer ou trop compter sur elle. Comment elle doit servir de fondement nécessaire à l'au-

torité; mais combien d'ailleurs elle
insuffisante sans elle. Besoin elle
de la révélation. Pag

NOTES.

LETTRE XXVIII. *Suite de la
cédente. Réponse aux objections
Naturaliste contre l'insuffisance
loi naturelle & le besoin d'une
lation. Joug du Naturaliste aussi
& plus difficile à porter que celui
Chrétien : perplexités & embarras
il doit se trouver dans la société. (c)
bien est déraisonnable le genre de
lérance que demande l'incrédule.*

NOTES.

Noté (c), Sur l'adultère. (d)
tout engagement irrégulier. (e)
la tolérance.

LETTRE XXIX. *Du même à E
Sur les sentimens de Mlle. de Se
ville à l'égard de la Comtesse, &
la scene qui s'est passée avec Valn
Passion mal éteinte de celui-ci ;
que remède qu'on doive y appor
Arrangemens que le Marquis lais
trevoir à sa fille pour l'avenir. A
taillé sur les Spectacles considérés
bord du côté de la Religion, & a
ciés ensuite du côté de la raison.*

NOTES.

Note (c). Sur les lieux de débauche. (f). Sur le jeu. (g). Sur les bals.

LETTRE XXX. *Du Comte de Valmont à son pere.* Nouvelles perplexités où le jettent les lumieres & les conseils que son pere lui a donnés. Il lui avoue que c'est Mlle. de Senneville qui est l'objet de son amour. Obstacles qu'il trouve à son éloignement, dans les circonstances mêmes, & dans sa passion pour elle. Il est tenté de se replonger dans ses premiers doutes; mais tout en lui réclame en faveur de la vérité. Déjà ébranlé sur l'insuffisance de la loi naturelle, il oppose néanmoins les plus grandes difficultés contre le Christianisme. 169

LETTRE XXXI. *Du Marquis à son fils.* Il relève son courage & le soutient au milieu des combats qu'il éprouve. Il réfute ses prétextes, afin de l'engager à se vaincre, & à éloigner, dès que le moment en sera venu, Mlle. de Senneville. Il avoue que le secours de la raison est bien foible contre les passions, & lui offre celui de la Religion. Pour le disposer à en faire usage, il travaille à dissiper les préjugés qu'il s'est formés contre elle. Il lui fait voir que si elle a son côté obscur, comme la nature des choses l'exigeoit, elle

porte aussi avec elle ses preuves & la lumière, & qu'elle craint seulement de ne pas être assez approfondie, ni assez connue. Il répond aux contradictions que Valmont prétend trouver dans les Mysteres, & aux autorités qu'il lui oppose.

Page 173

NOTES.

213

LETTRE XXXII. *De la Comtesse de Valmont au Marquis.* Arrivée de Madame de Veymur, du Chevalier de Veymur & de M. d'Orval. Demande qu'ils font de Mlle. de Senneville pour le Chevalier. Embarras du Comte; vaincu, ainsi que son épouse, par les procédés de M. d'Orval, ils se séparent l'un & l'autre de Mlle. de Senneville, qui va joindre le Marquis de Valmont. Le Comte reprend ses premiers sentimens pour Emilie. Le caractère de jalousie qui les accompagne, de secrets pressentimens, la jeunesse de Valmont & l'impétuosité de ses passions, la conduite de Laufane, tout laisse encore des sujets de crainte à la Comtesse au milieu de la joie qu'elle ressent.

Elle demande à son beau-pere sur l'article du luxe des conseils & une lettre qu'elle puisse montrer à Valmont.

231

LETTRE XXXIII. *Du Comte de Valmont à son pere.* Impression qu'on

faite sur lui la famille de M. de Veymur & la présence de M. d'Orval. Comment il se trouvoit préparé au sacrifice qu'il a fait dans la personne de Mlle. de Senneville. Son retour vers Emilie, & ses dispositions par rapport à l'étude de la Religion. Page 250

LETTRE XXXIV. *Du Marquis au Comte & à la Comtesse de Valmont.* Sa joie à l'arrivée de Mlle. de Senneville. Elle épouse le Chevalier de Veymur. Conseils de M. d'Orval propres à faire le bonheur des deux époux. 253

NOTE. 268

LETTRE XXXV. *Du même à son fils.* Il répond à l'empressement que le Comte fait paroître pour l'étude des preuves de la Religion. Il commence par fixer les principaux caractères d'une révélation divine, pour les appliquer ensuite à l'examen de la Religion Chrétienne, & en constater la divinité. Quatre caractères principaux, que n'a aucune des autres Religions. Premier caractère, l'ancienneté. La vraie Religion révélée, au lieu d'être jetée comme au hasard parmi les hommes & dans la suite des siècles, au lieu de former comme une œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers

jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu & entrer dans le plan de la création. Application de ce principe au Christianisme. Le Chrétien nous renvoie pour les titres de son origine au Peuple Juif. Antiquité de celui-ci par ses Patriarches. Comparaison avec les autres Peuples dont on vante le plus l'ancienneté. Authenticité des Livres de Moïse, & leur intégrité. Trois principaux articles de son Histoire, la création du monde & du premier homme, la chute de l'homme, & le déluge, trois fois prouvés, garantissent, amènent & prouvent les autres faits qu'il nous raconte. Foule innombrable de rapports qui concourent en sa faveur, qui parlent pour lui. Page 1

NOTES.

LETTRE XXXVI. *Du Marquis Emilie.* Réponse à la demande qu'il lui a faite relativement au luxe. Ce n'est que le luxe proprement dit. Si un bien par rapport au Particulier en est un par rapport à l'Erat, à la société dont il est membre. Ce que les partisans du luxe alleguent en sa faveur. Langage que tiennent sur l'objet l'Evangile & le sentiment. I & légitime usage des richesses.

NOTES.

ETTRE XXXVII. *D'Emilie au Marquis.* Conformité de ses principes avec ceux que son pere a établis dans sa dernière Lettre au sujet du luxe. Ils deviennent à cet égard ceux de Valmont. Nouvelles preuves de sa jalousie par rapport à son épouse. Entretien qu'elle a avec lui sur cet objet. Page 408

ETTRE XXXVIII. *Du Comte de Valmont à son pere.* Il est frappé des caracteres de vérité que le Marquis a attachés à la véritable Religion, & du développement qu'il a fait du premier en faveur du Christianisme. Il se plaint de ne pas y trouver le caractere d'universalité pour les lieux, comme celui de perpétuité pour les temps. Il avoue à son pere ses craintes au sujet d'Emilie. 416

ETTRE XXXIX. *Du Marquis à son fils.* Il répond à ses craintes, & lui en fait sentir l'injustice. Il continue l'examen des caracteres de la vraie Religion. Il réfute l'objection prise du défaut d'universalité ; après quoi il prouve l'unité de la Religion Chrétienne, l'accord de toutes ses parties & leur rapport à un centre commun. Il montre quel est, dans la Religion révélée, l'objet essentiel des promesses, des prophéties, de l'attente de tout

Israël , des vues de la Providence
 le gouvernement de toutes les
 tions , de la grande espérance du
 le Peuple Chrétien. Force invinci-
 ce caractère d'uni-é qui réduit
 une exposition simple , au-delà
 toute discussion épineuse , de toute
 jection futile , & de toute vaine
 culté. Pag

NOTES.

LETTRE XL. *De la jeune M*
de Veymur (autrefois Mlle. de
ville) à la Comtesse de Valmor
s'entretient de son mari avec l
elle lui parle des égaremens au
il s'est livré dans sa jeunesse &
repentir. Elle se félicite d'être
des pièges tendus de toutes par
personnes de son sexe. Elle plai
celles qui appellent les dangers
elle plaint vivement celles qui
dupe du sentiment & de leur c
même. Elle dévoile , d'après les
fidences que lui a faites son ma
artifices dont la passion , & plus e
le libertinage se servent pour sé
& elle expose , toujours d'apr
de Veymur , les précautions qu'
prendre pour échapper à la sédu

LETTRE XLI. *D'Emilie au Ma*

Elle fait part à son pere d'une malheureuse aventure qui concerne une femme de la Cour & un ami de Lausanne. Cet événement , en redoublant les jalousies & les craintes de Valmont , augmente ses propres allarmes. Pour faire diversion à ses inquiétudes & à ses peines , elle prie son beau-pere d'effectuer la promesse qu'il lui a faite autrefois de lui donner encore quelques avis sur l'éducation de ses enfans , relativement à la Religion. Page 480

LETTRE XLII. *Du Marquis à Emilie.* Il partage ses allarmes , & s'attache à la soutenir & à la consoler. Il remplit son engagement par de nouveaux avis sur l'instruction de ses enfans par rapport à la Religion. 486

Fin de la Table du second Volume.

T A B L E

DES LETTRES
DU TROISIEME VOLUME

LETTRE XLIII. *Du Comte de Valmont à son pere.* D'après les bruits qu'il prétend que Laufane a répandus sur le compte d'Emilie, il la croit infidele : ses menaces, son ressentiment & sa fureur. Cependant il en revient à douter encore : il veut se procurer des lumieres plus sures. Il demande à son pere des conseils & de nouvelles instructions sur la Religion, dont il admire l'unité. Page 1

LETTRE XLIV. *Du Marquis à son fils.* Sa douleur d'être séparé de son fils dans la situation d'esprit où il le voit. Justice que Valmont doit à Emilie, & ménagemens qu'exige son état. Laufane a pu être vain, mais non pas au point où Valmont le croit : quelque coupable qu'il soit d'ailleurs, ce n'est point au Comte à l'en punir : funestes suites qu'il doit craindre de cette vengeance, & de la passion qui le transporte. Le Marquis se sent contraint de renvoyer à une autre Lettre la suite des caracteres d'une révélation divine. 6

NOTE sur le duel. Page 12.

LETTRE XLV. *Du même.* Perpétuité de la Religion Chrétienne. La suite des faits suffit pour en prouver la divinité, indépendamment des Livres du Nouveau Testament qui contiennent le récit de ses merveilles. Mais pour ne rien laisser à désirer à son fils, le Marquis de Valmont discute l'authenticité de ces Livres : il fait plus, il montre combien le témoignage qu'ils renferment est incontestable. Il passe ensuite aux faits pris en eux-mêmes, & considérés dans leur suite, leur correspondance réciproque, leur enchaînement nécessaire entre eux & avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Circonstances de l'avénement de J. C. ; son caractère, sa doctrine, ses exemples, ses miracles, ses prédictions, sa mort & sa résurrection. Les Apôtres ; l'établissement de l'Evangile ; la conversion des Gentils ; l'Eglise ; les Juifs. Coup-d'œil admirable que le Chrétien fidele peut jeter sur toute la suite de la Religion. 18

NOTES. 52

LETTRE XLVI. *Du Comte de Valmont à son pere.* Lausanne dangereusement blessé : Emilie mourante. 77

LETTRE XLVII. *Du Marquis à son*

Sa famille travaille à pe
Il est caché dans la mai
mes de Veymur, qui se
Paris, & qui y ont pris
sous un nom emprunté.

LETTRE XLIX. *Du*
sur son affaire avec Lau
mort du Baron, sur l'a
& l'état d'Emilie, sur la
laquelle il se trouve.

NOTES.

LETTRE L. *Du Marqu*
Conséquences qu'il tire
Valmont. Avantages de
Son excellence ou sa sainte
fait pour la gloire de Die
qu'elle nous donne de se
de ses attributs, par le
lui rend. Ce qu'elle fait n

& douceurs qu'elle nous procure. Caractères particuliers de la morale de Jesus-Christ. Unité de plan, de vues, de sagesse qui se rencontre dans les Auteurs sacrés du Nouveau Testament. Secours & motifs que le Christianisme nous offre pour nous éloigner du mal & nous porter au bien. Insuffisance de tout autre secours que les siens. Réponse aux objections prises de l'austérité de sa morale, des mœurs de la plupart de ses enfans & de plusieurs de ses ministres, des persécutions, des guerres, &c. qu'il a, dit-on, traînées à sa suite. Biens infinis que la Religion Chrétienne a faits à la société par son esprit & sa doctrine. Parallele entre l'esprit-fort agissant d'après ses principes, & le simple fidele agissant d'après les siens, entre un peuple d'incrédules & un peuple de vrais chrétiens. Préjugés en tout genre contre les incrédules de nos jours. Sainteté du Christianisme, preuve faite pour tous les hommes, & qui parle à tous les cœurs. Résumé des caractères de la Religion, & ce que l'on doit conclure de son ensemble. Ce que l'on gagneroit à se faire illusion. Page 122

NOTES.

165

LETTRE LI. Du Comte de Valmont

à son pere. Il abjure son incrédu-
 Sentimens que la Religion lui inspire.
 Combats intérieurs que ses craintes
 pour l'avenir lui font éprouver. Il de-
 mande à son pere de nouvelles lu-
 mieres. Page 183

LETTRE LII. *Du Marquis.* Ses sen-
 timens sur le retour de son fils à la foi
 de ses Peres. Résignation qu'il travaille
 à lui inspirer sur tout ce qui peut lui
 arriver de fâcheux par la suite. Nou-
 velles clartés qu'il lui donne. Besoin
 d'une autorité au sein même de la Re-
 ligion Chrétienne. Promesse de Jesus-
 Christ à cet égard. Eglise Catholique
 & Romaine. Insuffisance de toute au-
 tre autorité. Beau spectacle que nous
 offre l'Eglise. Paix & avantages que le
 Chrétien fidele goûte, dans son sein.
 Cris de ses ennemis, & leur conduite
 envers elle : celle que doivent tenir ses
 vrais enfans. Les deux Puissances. 187

NOTES.

214

LETTRE LIII. *Du Comte.* Situation
 d'Emilie. Accablement de Valmont.
 Nouvelles allarmes. Plaintes & mur-
 mures contre l'autorité temporelle qui
 l'écrase, tout innocent qu'il se suppose.
 Sa soumission à l'égard de celle que son
 pere lui a fait connoître en matiere de
 Religion. 245

LETTRE LIV. *Du Marquis.* Sentimens de compassion sur l'état de son fils, & leçons qu'il lui fait. Respect & obéissance envers l'autorité qui nous gouverne. Amour pour nos Princes. Patriotisme François. Page 252

NOTES. 273

LETTRE LV. *Du Comte.* Son épouse se rétablit ; mais Valmont craint d'en être séparé pour toujours. La Reine veut la retenir auprès d'elle. Emilie renoncera-t-elle à toutes les faveurs de la Cour ? se portera-t-elle aux plus grands sacrifices ? Besoin que le Comte auroit d'elle pour le soutenir, le consoler, le rendre fort contre lui-même. Ambition, passions qui regnent encore dans son cœur. 297

LETTRE LVI. *Du Marquis.* Il ne s'inquiète point de ce que fera Emilie : pensant comme elle pense, elle ne peut que bien faire. Il s'occupe entièrement à changer le cœur de Valmont, à le détacher du monde & à le rendre plus docile aux inspirations de la grace. Motifs de conversion, de crainte & d'amour. 302

NOTES. 331

LETTRE LVII. *D'Emilie au Marquis.* Entretien qu'elle a avec son mari au sortir de sa convalescence. Elle va se

jetter aux pieds de la Reine : fr
qu'elle en attend. Le Comte se
vertit. Leur départ prochain. Div
leçons qu'Emilie demande à son

Page

LETTRE LVIII. *Du Marquis
enfants.* Il soupire après l'heureux
ment où ils se réuniront à lui.
pond à leurs desirs sur les instru
qu'ils lui demandent. Nécessité
vraie piété : moyens de l'acquie
d'y persévérer. Précis des plus i
tantes vérités qu'on a discutées d
Lettres.

NOTES.

LETTRE LIX. *Du Comte de
mont à son pere.* Il s'entretient a
de ses dispositions les plus secret
bonheur dont il va jouir. Ses
au monde.

**ENVOI du Projet trouvé à la m.
Lausanne, en faveur de l'irreligio**

LE GRAND ŒUVRE. Code de
dulité sur Dieu, sur l'homme,
Religion, la morale, la société
torité.

*Réflexions du Comte à la suite
Envoi.*

Fin de la Table des Lettres

TABLE

ALPHABÉTIQUE.

Le chiffre Romain marque le Tome , les chiffres Arabes marquent les Pages ; l'n renvoie à la Note au bas des Pages , & lorsqu'elle est suivie d'une lettre italique, elle désigne une des Notes qui sont à la fin des Lettres. On n'a cité qu'un très-petit nombre de noms propres , & seulement pour les choses nécessaires , afin de ne pas donner trop d'étendue à cette Table. On a souvent mis & suiv. pour & suivantes, ou simplement & f.

A.

ACADEMIES. Tome II. Pages 49 & suiv. 204.

ADULTERE. t. II. p. 70, 86, 89. & suiv.

ALEMBERT. (M. d') t. I. p. 85. la n. — t. II. p. 207. la n. 122, n. i, 385. la n. — t. III. p. 476. n. i.

AMBITION. t. III. p. 318, 331, n. a. 418, n. f. Voy. *Grands*, *Grandeur*.

A M E. t. I. pag. 560.

Sa Spiritualité. t. I. p. 548, n. e. p. 549 & f. 564 & suiv. — t. III. p. 485, n. o.

Son Immortalité. t. I. 519, jusqu'à la fin de la Lettre. 545. n. d. p. 558 & f. — t. III. p. 543.

AMERICAINS. Peuples nouveaux. t. II. p. 282, 322.

AMI, AMITIÉ. t. I. p. 227, 380, 436. — t. II. p. 251. — t. III. p. 391, 393. la dern. note.

AMOUR. t. I. p. 306 & f. 505 & f. — t. II. 7, 69, 83, 126 & suiv.

ANIMAUX. (ame des) t. I
Combien ils different de l'ho
suiv. 568, n. d. & *suiv*
Droit sur les animaux. t. II
ANIMALCULES. t. I. p. 65
APÔTRES. Certitude de leur
p. 25 & *suiv.* 44 & *suiv*
ARGENS. (Marquis d') t. I. p
note b.
ARTS. t. II. p. 209 & *suiv.*
ATHEÏSME. Ses sources. t. I. |
Ses suites. t. I. p. 32, 45,
suiv.—t. III. p. 466, la n
rialisme, voyez *Dieu*.
AUTEURS. t. I. p. 433 & *su*
AUTORITÉ. t. II. p. 28, 47
suiv. 178 & f. 195 & f. 20
& *suiv.* 487 & f. 489 & f.—
& toute la III^e. Lettre p
n. m & f. 256 & f. 294,

- ES.** (les) Voyez *Animaux*.
EN. Distinction entre le bien & le mal ,
 entre le vice & la vertu. t. I. 468 & suiv.
 — t. II. page 20. Voyez *Loi naturelle*.
en commun. t. I. 469 , 471 , 473 , 496
 & suiv. 513 , 540 , 561. — t. II. p. 375 ,
 387. — t. III. p. 11 , 368.
BIENFAISANCE. t. I. p. 288 & f. 320 , n. a
 & suiv. — t. II. p. 114 , 383 & f. 405 & f.
BONHEUR. t. I. p. 98 , 99 & suiv. p. 460 , 513
 & suiv. 537 , n. a. — t. II. p. 26. — t. III.
 306 & suiv. 331 , n. a. 442 , 542 & suiv.
BRUYERE. (la) t. I. p. 84 , la note.
BUFFON. (M. de) t. I. p. 129 , 190. n. c. p.
 569 & f. 571 & suiv. — t. II. 316 & f. 322 .
 n. a. p. 336 , n. g. p. 353 & suiv. 358 & suiv.

C.

- CAMPAGNE.** Ses habitans. t. I. p. 101.
Son spectacle. t. I. p. 106 , 115 , 183 & f. 225 & f.
CELIBAT. t. II. p. 94.
CHARITÉ. Voyez *Bienfaisance*.
CHINOIS , & leur Chronologie. t. II. p. 283 ,
 323. note b , 343.
CHRETIEN. *Christianisme.* Son esprit , &c. t. II.
 p. 103 & f. 113 & f. 381 & f. 503. — t. III.
 p. 125 & f. 130 & f. 138 & f. 144 & f. 152 &
 f. 166 , n. b. & f. p. 211 & f. 257 & f. 273 ,
 364 & f. 367 , 384 , la n. 402 , la n. 419 , n. g.
 421 , n. i , 436 & suiv. 448.
CIEL. (bonheur du) t. III. p. 326 , 338 , n. e.
COMÉDIE. Voyez *Spéctacles*.
COMÉDIENS , COMÉDIENNES. t. II. p. 112. p.
 132. 142 , n. a. 144 , n. d. 155 & suiv.
CONFESSION. t. III. p. 393. 430 , n. g. 440 &
 suiv.

Délai de la Conversion. t. I
COQUETTERIE. t. I. p. 38
 c. — t. II. p. 389 , 390
COURTISANES. t. II. p. 109
CRÉATION. t. II. 308 & suiv.
 n. k. 493.
CRÉATURES. t. I. p. 150. —
 suiv. 331 , note a & suiv.
CURÉS. (Fonction des) Prix
 &c. t. III. p. 357 & suiv.

D.

DÉLUGE. t. II. p. 313 & suiv.
 n. m. n.
DESCARTES. t. II. p. 219 , note
DIEU. Triste situation de l'homme
 connoît pas un Dieu. t. I.
 t. III. p. 414 , 479 , n. l.
Religion , Matérialisme.
Existence de Dieu. t. I. p. 34
 p. 63 , n. e & suiv. 106 & suiv.
Difficultés & Solutions. t. I. n.

de la Divinité d'après la Révélation. t. II. p. 127 & suiv. 328.

stimens que nous lui devons. Voy. Piété.

DUCEUR. t. III. p. 381.

CLOS. t. I. p. 444 & suiv. — t. III. p. 460 ; m. b.

JEL. t. III. p. 8 & suiv. avec les notes. 348 ; 351 & suiv.

E.

ECCLÉSIASTIQUES. t. III. p. 169 , n. c. , page 424 , note l.

ÉCRITURE-SAINTÉ. Voyez *Livres Saints*.

ÉDUCATION , doit être raisonnée dès son commencement. t. I. p. 5 , 158 , 159 , 166 & suiv. 192 , note e. 237 , 238 & suiv.

Doit être soutenue. t. I. p. 401.

Est une dette de la part des Parens. t. II. 270.

Combien elle est douce à acquitter. t. I. p. 391.

Education physique. t. I. 146 , 153 & t. 160 & suiv. 187 , note a & suiv.

Education morale. t. I. 165 & f. 223 & f. 238 & f. avec les notes , 282 & f. jusqu'à la fin de la Lettre. — t. II. p. 504 & f. — t. III. p. 434 , n. r.

Soin de former la raison. t. I. p. 166 & suiv. avec les notes. — tome II. page 141.

Le goût. t. I. p. 173. — t. II. p. 140.

Le langage. t. I. p. 175 & suiv.

La Religion. t. I. 181 & suiv. 197 , n. k & f. — t. II. p. 487 & suiv.

Les mœurs. t. I. 238 & f. 282 & f. — t. II. 139 & suiv.

Mauvaise éducation. t. I. p. 249 , la notes 250 , 258 , n. a & suiv. p. 266 , n. f. 382

- & suiv. 389, 393, n. a & f. p. 398 & suiv.
 — t. II. p. 119, 120, 139 & f. 165 & suiv.
Education des filles. t. I. 370 & suiv. 397, 424, 425.
EGLISE. (l') t. II. p. 94, 108 & suiv. p. 111, 142, n. a. b. 191, la n. — t. III. p. 4 & suiv. 189, & toute la suite de la Lettre aux notes, p. 249 & suiv. 320, 397, 401, la n. 436, n. f.
EGYPTIENS, & leurs Dynasties. — t. II. p. 331, note d. 343.
ENCYCLOPÉDIE. t. I. p. 366, n. a. — t. III. p. 468, n. d.
ENFANS. Leur caractère. t. I. p. 241.
Respecter l'enfance. t. I. p. 253.
Enfans gâtés, mal élevés. t. I. 258, n. a. suiv. p. 382 & suiv.
Cris & pleurs des enfans. t. I. p. 261, n. d. Voyez *Education*.
ENFER. t. III. p. 320 & suiv. 543.
ENGAGEMENTS IRÉGULIERS. t. II. p. 72, 791, n. d.
ENNUI. t. I. 518, & la note. — t. II, p. 46 — t. III. 307, 332.
ENTRETIENS. t. III. p. 391 & la note.
ERREUR. t. I. p. 90, 351, 426 & suiv.
ESCLAVES, ESCLAVAGE. t. III. p. 173, n.
ESPRIT, BEL-ESPRIT. t. II. p. 202, la note — t. III. p. 137, la note.
ESPRITS-FORTS. t. I. p. 84 & suiv. Voyez *Incrédules*.
EUCHARISTIE. t. II. p. 189, 217 & suiv. 221. Voyez *Mystères*.
Eucharistie, Sacrement. t. III. p. 323, & 445 & suiv.
 EVANGIL

ALPHABÉTIQUE. 577

EVANGILE, t. I. p. 220. — t. II. p. 103 & f. — t. III. p. 55, n. d. p. 138 & f. 144 & suiv. 152 & suiv. 166, note b. Voyez *Loi évangélique*, *Livres saints*, *Christianisme*.

F.

FAMILLE, t. I. p. 156, 157, 228 & suiv. 382 & suiv. 390 — t. II. p. 89, 90, 386 & suiv.

FATALISME, t. I. p. 33 & suiv. 62, n. d. — t. III. p. 113 & suiv. voyez *Providence*.

FEMMES, t. I. p. 134, 383, la n. 429 & suiv. 432, 436 & suivantes, — t. II. page 87 & suivantes, 140 & suivantes, page 261 & suiv. 389, 471 & suiv. 480 & suiv. Voy. *Mariage*.

FILLES bien nées, caractère qu'elles doivent avoir, conduite qu'elles doivent tenir, t. I. p. 230 & suiv. 387.

Comment les filles doivent être élevées. t. I. p. 370 & suiv. 396, 424.

Leurs goûts le plus dangereux. t. I. p. 385, 386, 395, n. b. c. — t. II. p. 157, 158, 471 & suiv.

Pièges qu'on leur tend, t. II. p. 473 & suiv. 480 & suiv.

FOI, t. II. p. 178 & suiv. 193. Voyez *Religion Chrétienne*, *mystères*, *autorité*.

FONTENELLE, t. I. p. 303. — t. II. p. 353. — t. III. p. 387, la note.

FRANCE, *Français*. Voyez *Patriotisme*.

G.

GLOIRE, t. III. p. 369, 418, 429, n. o.

GOUT, t. I. p. 173, 232. — t. II. p. 140 & f. 230 & suiv. 397, n. k.

Tome III.

B b

GOUVERNEMENT, t. III. p. 527, n. cc. & suiv.
Maximes essentielles à toute espèce de Gouvernemen-
t. t. I. p. 245, la note.

Gouvernement monarchique. t. III. p. 266, n.
 n. 267 & suiv. 286, n. h. & suiv. Voyez
Patrie, Patriotisme.

GOUVERNEUR, *Précepteur.* t. I. p. 254 & suiv.

GRACE (la) t. III. p. 206, 230, n. l. 337, n. a.
 390 & suiv.

GRANDS, *Grandeur*, t. I. p. 303, 304 & les
 n. 516, 538 n. b. — t. II. p. 380, 381,
 390, n. b. — t. III. p. 309 & suiv. 332 &
 suiv. 335, n. b.

H.

HAZARD, t. I. p. 66, n. h. 70, n. k. 411. —
 t. III. p. 257, 501, n. z.

HEROS *du siècle*, t. III. p. 318.

HISTOIRE, t. I. p. 317 & f. — t. II. 376 & f.

HOBBS. t. II. p. 227, n. q.

HOMMES, *Humanité*, t. I. p. 101 & f. 295, 316,
 317, — t. II. 385 & suiv. — t. III. p. 13.

Nature de l'Homme, t. I. p. 472, 482 & suiv.
 484, 485 & suiv. 499, n. g, h, i. 549 &
 suiv. — t. II. p. 302, 312 & suiv.

Grandeur de l'Homme, t. I. p. 203, 204, 532,
 550, 557 & suiv. 560, 568 & f. 572 & f.

L'Homme sans la révélation, t. II. p. 29 & suiv.
 34 & f. 30 & f. 54, n. f. 64 & suiv. — t. III.
 125 & suiv. 134 & suiv.

Hommes sortis tous d'un premier Homme, t. II.
 p. 336, n. g.

HONNEUR, t. I. p. 560, — t. II. p. 392. —
 t. III. p. 9, 12 & suiv. 383, la note.

HUMILITÉ, t. I. p. 306, — t. III. p. 381 &
 suiv. 429, n. o.

I.

- IMAGINATION, t. I. p. 314 & suiv.
- IMMORTALITÉ. Voyez *Ame*.
- INCARNATION, t. II. p. 189, 215, n. c. 303, 502 & suiv. — t. III. p. 132 & suiv. Voyez *Mysteres*.
- INCRÉDULES, *Incrédulité*.
- Ses caracteres, ses sources, ses suites, ses progrès, ses variations, ses contradictions, ses ruses, &c. t. I. p. 84 & suiv. 135, 209, 344, 346 & suiv. 425 & suiv. 510, 562. — t. II. p. 39 & f. 46, 47, 48, n. b. 76 & suiv. 80 & f. 181 & f. 201 & f. 206 & f. 232, n. y. 271, 272, & la n. 480 & f. 487 & f. — t. III. p. 101 & suiv. 126, 134 & suiv. 143, 149 & f. 157 & f. 159, 160, 163, 294, n. n. 317, 328, 403 & suiv. 432 & suiv. 443, 448 & suiv. 451 & suiv. 453, & voyez jusqu'à la fin le morceau qui suit, page 454, intitulé le *grand Œuvre*, ainsi que les réflexions du Comte, p. 535, & la note qui y est jointe, p. 537.
- INDIENS, t. II, p. 284, 330.
- INFINI. Idée de l'infini, son existence, &c. t. I. p. 43 & suiv. 73, n. l. & suiv.
- JEAN-BAPTISTE, t. III. p. 34, 54, n. c.
- JESUS-CHRIST, t. II. p. 191, 222, n. h. 428 & suiv. 456, n. a. — t. III. p. 35 & suiv. 49, 55, n. d. 61, n. f. 132 & suiv. 144 & suiv. 149, 401, la note.
- JEU, t. II. 147, n. f.
- JEUNESSE, *jeunes gens*, t. I. p. 398, n. d. 437, 441. — t. II. p. 119 & f. 133 & f. 137, 409.

JOSEPH, Historien, t. III. p. 54, n. c. 61, n. f.
JUGEMENT dernier, t. III. p. 315 & suiv. 336,
n. c.

JUGEMENT particulier, t. III. p. 313 & l. 431.

JUIFS, t. II. p. 280 & suiv. 417, 431 & suiv.
451, 462 & f. — t. III. p. 48 & suiv. 75,
n. q. 402, la note.

JULIEN, t. III. p. 74, n. p. 473, n. g.

L.

LANGUES, t. I. p. 175 & suiv. 197, n. i.

LEIBNITZ, t. I. 35, 132, n. e. — t. II. 191,
215, n. c & suiv.

LIBERTÉ dans l'homme, son prix, son existence, t. I. p. 50 & suiv. 458 & f. 550 & f.
— t. II. p. 20, 468, — t. III. p. 206, 230,
n. l. 434, n. r. Voyez *Fatâlisme*.

LIBERTINS, *Libertinage*, t. I. p. 329, n. f.
— t. II. p. 167, 472 & suiv.

LIVRES, *Lecture*, t. I. p. 198, n. l. 407 & suiv.
414 & suiv. 423 & suiv. 433, 436, n. a.
— t. III. p. 391, 427, n. n.

LIVRES SAINTS, t. II. p. 286 & suiv. 334, n. a.
335, n. f. 336, n. g. & suiv. 360, n. n. a.
417, 448, 493 & suiv. — t. III. p. 19 &
f. 55, n. d. 167, 194 & suiv. 216, n. b. 501,
la n.

LOCKE, t. I. p. 61, n. c. 191, n. d. 195, n. g.
564, n. a. — t. II. p. 212, 224, n. o.

LOI Naturelle, t. I. p. 468 & suiv. 491, n. b.
& toutes les notes suivantes, 512, 560 &
suiv. — t. II. p. 20, 22, 43, 44, 56 & f.
67 & suiv. 423 & suiv.

Sa sanction, t. I. p. 519, 520 & f. 536 & la n.
Voyez *Naturalisme*.

ALPHABÉTIQUE. 581

LOU EVANGÉLIQUE, *son établissement*. t. III. p. 45 & suiv.

LOUIS XV. t. III. p. 292, n. l. m.

LOUIS XVI. t. I. p. 324, n. b. — t. III. p. 290, n. k. m.

LUXE, Faste. t. I. p. 324, 383. — t. II. p. 248, 363 & c. ainsi que les n. 388 & c. 409.

M.

MAHOMETISME, t. III. p. 46, n.

MAÎTRES, t. I. p. 231, 232, 244, la n.

MAL. Distinction réelle entre le bien & le mal, le vice & la vertu. t. I. p. 468 & suiv.

Mal moral, t. I. p. 48 & suiv. 523 & suiv.

Mal physique, t. I. p. 114 & suiv.

MARIAGE, conduire à tenir dans le Mariage, t. I. p. 139, 146, 152, 229 & c. 383, la n. 403, — t. II. p. 87 & suiv., 141 & c. 253 & le reste de la Lettre, 421, 422.

Mariages clandestins, t. II. p. 87.

MARIS, t. II. p. 89, 243, 268, n. a.

MARTYRS, t. III. p. 31.

MATÉRIALISME, *Matiere*, t. I. p. 33 & suiv. 58, n. b. — t. II. p. 308, 346, n. i. 502. — t. III. p. 126 & suiv. 456, la n. 481 & suiv. avec les n. 535, 543.

MAXIMES. (les mauvaises) t. II. p. 129.

MÉDISANCE, t. III. p. 378, la n.

MENSONGE, t. I. p. 251 & suiv.

MERES, t. I. p. 153, 164, & c. 235 & suiv. 237 & suiv. 370 & suiv. 373 & suiv. 397.

METAPHYSIQUE, t. I. p. 57, n. a.

MILITAIRES, t. I. p. 380 & suiv.

MIRACLES, t. III. p. 38 & suiv. 59, n. c. & suiv. 64, n. g. & suiv.

MŒURS. Voyez *Education*, *Nations*, *Plaisirs*,
Courtisanes, *Spéctacles*, *Luxe*, *Simplicité*.

MONARCHIE. Voyez *Gouvernement*.

MONDE. Sa nouveauté, t. II. p. 310, 491.
Voyez *Création*.

Monde, Mondains, esprit du monde par opposition à celui de l'Evangile. Voyez *Evangile*, *Christianisme*.

Monde, vanité des choses du monde. Voyez *Créatures*.

MONTAGNE, t. I. p. 166, la n. 178, la n. 242, la n. 250, la n. 283, la n. 286, la n. 383, la n. — t. II. p. 38, la n. — t. III. p. 205, la n. 208, la note.

MONTESQUIEU, t. I. p. 62, n. d. 79, 491 n. h. — t. II. p. 232 & suiv. 396, n. h. — t. III. p. 165, 170, n. d. 176, n. g. & suiv.

MORALE, son étude, t. I. p. 179 & suiv.

Fondement insuffisant de la Morale, t. III. p. 518 & suiv. avec les n. x. aa.

MORT, t. I. p. 123 & suiv. — t. III. p. 308 & suiv. 335, n. b. 345.

Mort de l'impie, t. III. p. 101 & suiv. 119, n. a. & suiv. 123 & suiv.

Dispositions du juste à l'heure de la mort, t. III. p. 106 & suiv. 113 & suiv. 123 & suiv. 373.

MOÏSE. Voyez *Livres saints*.

MYSTERES, t. II. p. 179 & suiv. 185 & suiv. 212 & f. 215, n. c. d. 496 & f. 503 & suiv.

N.

NATIONS, t. I. p. 496, n. f. 539, n. c. 543 & suiv. — t. II. p. 152, 153, 158 & suiv.

Voyez *Luxe*, *Gouvernement*, *Mœurs*.

NATURALISME, *Naturaliste*, t. II. p. 14, 15,

ALPHABÉTIQUE. 583

- 12 & f. 26 & suiv. 43, 44, 51, n. c. 56 & suiv. 59, 68 & suiv. 69 avec la note. 70 & suiv. 74 & suiv. 76, 85, n. c. d. 423 & suiv. — t. III. p. 131, 454, la n. 456, la n.
NATURE, t. I. p. 472, 479 & suiv. 482 & f. Voyez *Homme*, *Nature de l'homme*. Voy. *Système*.
NEEDAM (M.) t. III. p. 500 & f. avec la n. f.
NEWTON. t. I. p. 63, n. e. — t. II. p. 221, n. g. 351.
NIEUWENTYT, t. I. p. 71. — t. II. p. 218.

O.

- OBSCURITÉ**. Voyez *Retraite*.
OSIVETÉ, t. I. p. 386, 400. — t. III. p. 394 & la n.
OPERA, t. II. p. 117, 118, & la note. 137.
ORACLES, t. II. p. 487, n. b. — t. III. p. 712 n. o.
ORDRE, t. I. p. 37, 63, 174, 472, 513. — t. II. p. 364. — t. III. p. 291, n. k.
ORGUEIL. Voyez *Amour-propre*.

P.

- PASSIONS**, t. I. 250, la n. 296 & suiv. 316, 512. — t. II. p. 68, 69 & suiv. 82 & suiv. 125 & suiv. — t. III. p. 331, n. a. 434, n. r.
Langage des passions, t. I. p. 450 & suiv.
Contraste entre la raison & les passions, t. I. p. 487 & suiv.
Suites naturelles des passions & leur châtement, t. I. p. 487, 518.
PATIENCE, t. III. p. 370 & la note.

version.

PERSÉCUTION , t. II. p. 94, n.
PETITS-MAÎTRES , *Petites-Mai*
371 , la n. 373.

PHILOSOPHIE , *Philosophes* , t.
— t. II. p. 33 & suiv. 39 &
suiv. 126 & suiv. 231 , 388 , 3
490 & la n. — t. III. p. 12
143 & suiv. 151 & la n. 176
403 & la note.

Sur le caractère , les artifices ,
systèmes dangereux & absur
sophes de nos jours. *Voyez* ce
qui commence page 453 du
lume , avec les notes ; *voyez*
xions page 535 & suiv. avec
PIÉTÉ. Sa nature , son prix , s
caracteres ; moyens de l'a
persévérer. t. III. p. 359 &
Lettre. 412 , note *b.* & toutes
vantes. *Voyez Résignation.*

Fausse mœurs t. III n. 277 &

ALPHABÉTIQUE. 585

RIQUE. t. I. p. 540 & suiv. — t. III. p. 3. Voyez *Nations, Mœurs, Gouvernement*.

. t. II. p. 225, note p. Voy. *Vers cités*.

GÉS. t. I. p. 87, 88, 284. — t. II. p. 5, 151, 178. — t. III. p. 12 & suiv. 391, 5, n. i.

CIENCE. t. I. 466 & suiv. 490, note a.

TE. t. I. p. 205 & la n. — t. III. p. 388 & f.

IPES de nos connoissances. t. I. p. 355 & suiv. 359 & f. 366 & suiv. — t. II. 187,

IPES de croyance. t. III. p. 400 & suiv. & la note.

IPES moraux. t. I. p. 100, 436, 471 & t. 473 & f. 560 & suiv. — t. II. p. 468.

ENADES PUBLIQUES. t. I. p. 371, la n.

ETIES. t. II. p. 426 jusqu'à la fin de la tre, & les notes qui la suivent. — t. III. 42, 47, 48.

HÊTES. t. II. p. 447 & suiv. 460, n. c.

ESTANS. Voyez *Eglise*.

IDENCE. t. I. p. 203 & suiv. 213, n. a.

. II. 468. — t. III. p. 370, 415, n. d.

ANCES. (les deux) t. III. p. 208, 209, 5, n. p. 287, n. n.

É. t. I. p. 312, & f. 329, n. f. — t. p. 68, 69 & f. 86, n. c. & f. 166 & f. & suiv. 475 & suiv. 480 & suiv.

HONISME, PYRRHONIENS. Voyez *Sceptes*.

R.

ERIE, IRONIE. t. III. p. 378, la n. & la note.

sonnable. t. I. p. 111.

Son influence sur les mœurs. :

77, n. n. 137 & f. 248, 561

409, 480 & suiv. 504. — t.

479, note l.

Ses consolations, ses ressour

149, 200 & f. 411 & f. ==

— t. III. p. 124, 247, 25

467, la note. 480, la noi

Son prix. t. I. p. 127, 562 &

p. 505, la n. 520, la n. 5

n. dd. 542 & suiv.

Elle ne nous permet pas de l

pensent pas comme nous. t. I.

210. Voyez *Persecution.*

Comment elle doit être enseign
cation.

Maniere de la persuader. t. I. p.

Elle ne doit pas être arbitraire

Fausse Religions, t. II. p. 27.

RELIGION CHRÉTIENNE. t. II.

63 & f. 66 & f. 68 & C. 73 &

ALPHABÉTIQUE. 587

de la Religion, dispositions qu'elle exige. l. p. 181 & f. 251, 270 & f. Voy. *Vérité.*
ue nous devons nous former de la Reli-
z, Ses caractères. t. II. p. 273 & f. 422
 suiv. — t. III. p. 162.
ncienneté. t. II. p. 280 & toute la suite
 cette Lettre avec les notes.
rité. t. II. p. 426 & toute la suite de la
 tre. — t. III. 132 & f. 146, 202, 203.
invincible de ce caractère d'unité. t. II.
 152 & suiv. — t. III. p. 162.
ptéité. t. III. p. 18 & toute la 45^e Let-
 p. 202, 203, 224, n. i.
ccellence ou sa sainteté. t. III. p. 124 &
 te la 50^e Lettre avec les notes.
semble. t. II. p. 194, 454. — t. III. p.
 .. Voyez *Christianisme.*
IEUX. t. III. p. 408 & f. 424, note l.
ARDS. Voyez *Conscience.*
INATION. t. I. p. 99. — t. III. p. 188.
yez Piété.
CT HUMAIN. t. I. p. 292, — t. III. p.
 & suiv.
RECTION DE J. C. t. III. p. 43 & suiv.
ction des Corps. t. II. p. 218. — t. III.
 316, 322, la note.
AITE. t. III. p. 391, 428, n. o.
ATION. Sa nécessité. t. II. p. 26 & le
 e de la Lettre avec les notes. p. 57 & f.
 , 66 & suiv. 84, n. a. 86, n. c. 179,
 , 487 & suiv. — t. III. p. 189 & suiv.
 , n. c.
ractères d'une révélation divine. t. II. p.
 & suiv.
ES, RICHESSES. t. I. p. 289. — t. II. p.

vous, & ce qu'ils nous doivent
& le reste de la Lettre av
451, 512, n. y. 530, n. e
ROUSSEAU. (M.) On l'a cité e
pour les noter ici; voyez f
77, n. n. 192, n. e. 493 &
502, n. k. — t. II. p. 50,
182, la n. 311, la n. — t. I
55, n. d. 79, n. a. 125,
153, la n. 157, la n. 167,
la n. 372, la n. 383, la n.
n. b. c. d. e. 423, n. k. 426,
463, n. 465, n. c. 471, 1
480, n. 484, n. 515, n. y. 5
n. bb.

S.

SAGESSE. t. I. p. 436.

SAUVAGES. t. I. p. 483 & f. 50

SCERTIQUES, SCEPTICISME. t. I
& suiv. 357, la note.

SCETTES, SCETTES & III n.

ALPHABÉTIQUE. 589

I. p. 228, 229, 230, 232, 238, 239, 289, 373, 374, 387. — t. II. 388, n. a. 397, n. k. 403, n. o. — t. III. p. 7.

SCIABILITÉ, SOCIÉTÉ. t. I. 471, 483, 484, 492, n. c. 496, n. f. — t. III. p. 522 & f. SOCIÉTÉ CIVILE. t. I. p. 502 & suiv.

OCRATE. t. II. p. 37, 53, n. e. 64 & f. SPECTACLES. t. II. p. 16, 17, 102 & le reste de la Lettre avec les notes qui la suivent.

SPINOSA, *Spinossme*. t. I. p. 58, n. b.

SUICIDE. t. III. p. 79, n. a. p. 543.

SYSTÈME DE LA NATURE. t. III. p. 454, voyez le morceau qui a pour titre *le grand Œuvre*, avec les notes.

T.

TALENS. t. I. p. 433 & f. — t. III. p. 319.

TEMPS. t. III. p. 394 & suiv.

TOLÉRANCE. t. II. p. 45, 78 & f. 94, n. f. g. — t. III. p. 470, 477 & suiv.

TRINITÉ. t. II. p. 187 & suiv. 214, n. b. c. d. 497 & suiv. Voyez *Myſteres*.

V.

VANITÉ. Voyez *Amour-propre*.

VASSAUX. Devoirs envers eux. t. I. p. 101 & suiv.

VENGEANCE. t. III. p. 8 & suiv. 348, 351 & f.

VÉRITÉ. t. I. p. 251 & suiv. 265, n. c. 347 & suiv. 355, & suiv. 426, 435, 449, 531, la n. — t. II. p. 251. — t. III. p. 443, 467, la n. p. 526, la note.

Regles de vérité. t. I. 358, & suiv. 363 & suiv.

Vérités les plus importantes discutées dans ces Lettres. t. III. p. 400 & suiv.

VERS cités dans le cours des Lettres ont
les notes de l'Editeur. t. I. p. 41, 60, 129, 131, 253, 303, 364, 395, 495, 500, 538. — t. II. p. 85, 148, 160, 202, 228, 229, 231, 506. — t. III. 273, 399, 425, 460, 463.

VERTU, n'est point un préjugé. t. I. p. & suiv.

Doit être forte & courageuse. t. I. p. 130 & suiv. 326, n. d. — t. III. p. 13 & f. 390 & la note. 434, note r.

Doit être simple & sans faste. Voy. *Simplicité*
Est la parure du sexe. t. I. 372, la note.

Ce qui peut contribuer à la former en nous
à l'y conserver. t. I. 290, & suiv. 436, & suiv. — t. II. 66 & suiv. 381. — t. III. p. 388 & suiv. jusqu'à la fin de la Lettre.

Ses charmes & sa récompense. t. I. p. 513 & suiv. 519 & suiv. 523, 537, n. a. b. — t. II. p. 236, 238, 250, 251. — t. III. p. 312, 313 & la n. 319, 326, 338, note.

VICE. t. I. p. 487, 516, 518, 521 & suiv. 537, n. a. Voyez *Passions*, *Vertu*.

VOLTAIRE. (M. de) t. I. p. 63, 73, 74, 466, 494. — t. II. p. 126, la n. 185, la n. 186. — t. III. p. 273, n. a. 285, 296, 331, 384, la n. 430.

Fin de la Table Alphabétique.

APPROBATION.

Ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, la troisième Edition du *Comte de Valmont*. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris, 15 Septembre 1775.

AMEILHON.

PRIVILEGE DU ROI.

NOUS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Jullis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Julticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre aimé le sieur MOUTARD, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *le Comte de Valmont*, il Nous plaçoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de 3000 liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expo-

tant, ou à celui qui aura droit de lui, & de nos
pens, dommages & intérêts, à la charge que ces
sentences seront enregistrées tout au long sur le
de la Communauté des Imprimeurs & Libraires
Paris dans trois mois de la date d'icelles; que la
pression dudit Ouvrage sera faite dans notre
& non ailleurs, en beau papier & beaux caractères
conformément aux Réglemens de la Librairie, &
tamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de
chéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer
vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à la
pression dudit Ouvrage, sera remis dans le
état où l'approbation y aura été donnée, es mains
notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Grand
des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU; &
en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre
bibliothèque publique, un dans celle de notre
du Louvre, un dans celle dudit Sieur de MAUPEOU;
le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu
desquelles vous mandons & enjoignons de faire pour
Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisible-
ment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trou-
ble ou empêchement. Voulons que la copie des Pré-
sentes, qui sera imprimée tout au long, au com-
cement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pro-
duement signifiée, & qu'aux copies collationnées
l'un de nos amés & feaux Conseillers, Secrétaires, en
soit ajoutée comme à l'original. Commandons au
mier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de
pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néces-
saires, sans demander autre permission, & nonobstan-
tanceur de haro, charte normande, & lettres à con-
traires: Car tel est notre plaisir. Donné à Compiègne
le quatrième jour du mois d'Août, l'an de grace mil
sept cent soixante-treize, & de notre Règne le
cinquante-huitième.

Par le Roi en son Conseil. **LEBEGUE.**

*Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
N°. 2512, fol. 171, conformément au Règlement de 1733.
A Paris, ce 7 Décembre 1773.*

C. A. JOMBERT, pere, Syndic.

De l'Imprimerie de P. Ft. GUEFFIER.

